This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

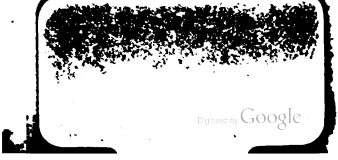
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

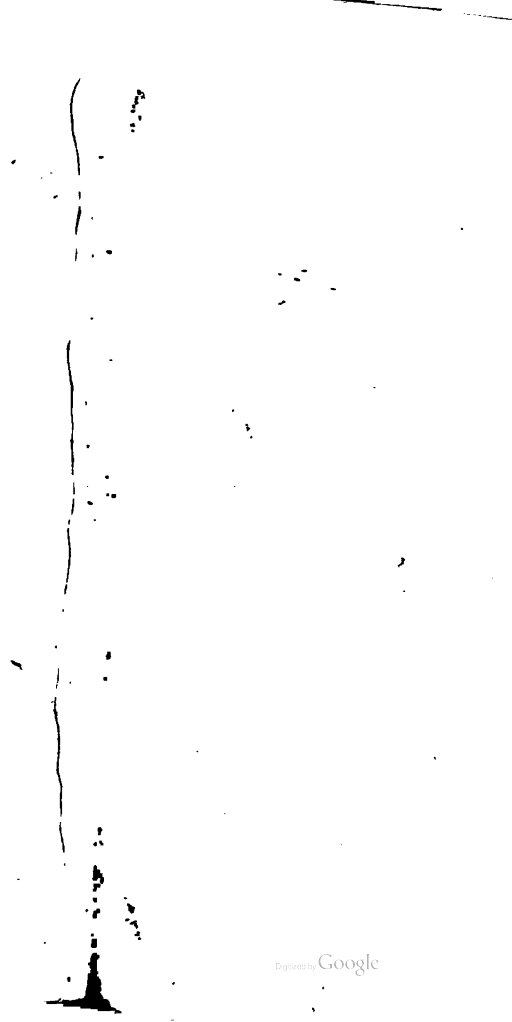
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. II A. 798




Digitized by Google

Digitized by Google

LES OEUVRES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée, d'une NOUVELLE VIE DE L'AUTEUR, & DE LA PRINCESSE D'ELIDE, toute en vers, telle qu'elle se jouë à présent, imprimée pour la premiere fois.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

TOME IV.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE BRUNEL, 1725.
Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.

Digitized by Google

Pieces contenuës en ce

QUATRIE'ME VOLUME.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE.

MELICERTE, Pastorale.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE MALADE IMAGINAIRE.

LA PRINCESSE D'ELIDE, en Vers.

L'OMBRE DE MOLIERE.

EXTRAITS de divers Auteurs, contenans plusieurs particularités de la Vie de M. de Moliere, & des Jugemens sur quelques-uns de ses Ouvrages.

RECUEIL des Epigrammes, Epitaphes, & autres Pieces en Vers, tant Latines que Françoises, faites par divers Auteurs, sur M. de Moliere, & sur sa Mort.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 JUN 1956
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

DOM GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX; COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE,

Repreſentée pour la premiere fois, le quatriéme Fevrier 1661. ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal.

Par la Troupe de MONSIEUR Frere unique du Roi.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

DOM GARCIE, Prince de Navarre, Amant d'Elvire.
ELVIRE, Princeſſe de Leon.
ELISE, Confidente d'Elvire.
DOM ALPHONSE, Prince de Leon, et Prince de Caſtille, ſous le nom de Dom Sylve.
IGNE'S, Comteſſe, Amante de Dom Sylve, aimée par Mauregat, uſurpateur de l'Em de Leon.
D. ALVAR, Confident de D. Garcie, Amant d'Eliſe.
D. LOPE', autre Confident de D. Garcie, Amant rebuté d'Eliſe.
D. PEDRE, Ecuyer d'Ignés.

La Scene eſt dans Aſtorgue, Ville d'Eſpagne, dans le Royaume de Leon.

Digitized by Google

)OM; GARCIE de NAUARE.

DOM GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

NON, ce n'eſt point un choix, qui pour ces deux Amans
Sût regler de mon cœur les ſecrets ſentimens;
Et le Prince n'a point dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préferer l'amour qu'il fait paroître.
Dom Sylve comme lui fit briller à mes yeux
Toutes les qualitez d'un Heros glorieux:
Même éclat de vertus, joint à même naiſſance;
Me parloit en tous deux pour cette préference;
Et je ſerois encore à nommer le vainqueur,
Si le merite ſeul prenoit droit ſur un cœur.
Mais ces chaînes du Ciel qui tombent ſur nos ames,
Deciderent en moi le deſtin de leurs flâmes;

Digitized by Google

Et toute mon estime, égale entre les deux,
Laissa vers D. Garcie entraîner tous mes vœux.

ELISE.

Cet amour que pour lui vôtre astre vous inspire,
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire;
Puisque nos yeux, Madame, ont pû long-temps douter,
Qui de ces deux Amans vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles Rivaux l'amoureuse poursuite
A de fâcheux combats, Elise, m'a reduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame panchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice.
Et Dom Sylve, après tout, dans ses soins amoureux
Me sembloit meriter un destin plus heureux.
Je m'opposois encor, ce qu'au sang de Castille
Du feu Roi de Leon semble devoir la fille;
Et la longue amitié, qui d'un étroit lien
Joignit les interêts de son pere & du mien.
Ainsi plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrace:
Ma pitié complaisante à ses brûlans soûpirs,
D'un dehors favorable amusoit ses desirs;
Et vouloit reparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisois d'outrage.

ELISE.

Mais son premier amour, que vous avez appris,
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits.
Et puis qu'avant ses soins, où pour vous il s'engage,
Donc Ignés de son cœur avoit reçû l'hommage,
Et que par des liens aussi fermes que doux,
L'amitié vous unit cette Comtesse & vous;
Son secret revelé vous est une matiere
A donner à vos vœux liberté toute entiere;
Et vous pouvez sans crainte à cet Amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il est vrai que j'ai lieu de cherir la nouvelle
Qui m'apprit que Dom Sylve étoit un infidelle;
Puisque par ces ardeurs mon cœur tyrannisé

Con-

Digitized by Google

Contre elles à present se voit autorisé:
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et sans scrupule ailleurs donner tous ses suffrages.
Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur;
Si d'un Prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse;
Et semble preparer dans mon juste courroux
Un éclat à briser tout commerce entre nous?

ELISE.

Mais si de vôtre bouche il n'a point sû sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire?
Et ce qui d'un rival a pû flatter les feux,
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELVIRE.

Non, non, de cette sombre & lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frenesie;
Et par mes actions je l'ai trop informé,
Qu'il peut bien se flater du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interpretes
Qui parlent clairement des atteintes secrettes.
Un soûpir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, & sur cette matiere
Le moindre jour doit être une grande lumiere;
Puisque chez nôtre Sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avouë, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un & l'autre merite:
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la difference est connuë aisément,
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pancher l'habitude!
Dans les unes toûjours on paroît se forcer;
Mais les autres, helas! se font sans y penser;
Semblables à ces eaux si pures & si belles,
Qui coulent sans effort des sources naturelles.
Ma pitié pour Dom Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahissois les soins sans m'en appercevoir;
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre,
En disoient toûjours plus que je n'en voulois dire.

Digitized by Google

ELISE.

Enfin, si les soupçons de cet illustre Amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement;
Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte:
Et d'autres cheriroient ce qui fait vôtre plainte.
De jaloux mouvemens doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaise à nos yeux.
Mais tout ce qu'un Amant nous peut montrer d'alarmes, (charmes;
Doit, lors que nous l'aimons, avoir pour nous des
C'est par-là que son feu se peut mieux exprimer,
Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer:
Ainsi puisqu'en vôtre ame un Prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime;
Par tout la jalousie est un monstre odieux;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux;
Et plus l'amour est cher, qui lui donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offence.
Voir un Prince emporté, qui perd à tous momens
Le respect que l'amour inspire aux vrais Amans:
Qui dans les soins jaloux où son ame se noye,
Querelle également mon chagrin & ma joye:
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
Qu'en faveur d'un Rival il ne veuille expliquer.
Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée;
Et sans déguisement je te dis ma pensée.
Le Prince Dom Garcie est cher à mes desirs,
Il peut d'un cœur illustre échauffer les soûpirs:
Au milieu de Leon on a vû son courage
Me donner de sa flâme un noble témoignage;
Braver en ma faveur les perils les plus grands,
M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans.
Et dans ces murs forcez mettre ma destinée
A couvert des horreurs d'un indigne hymenée:
Et je ne cele point, que j'aurois de l'ennui
Que la gloire en fût dûë à quelqu'autre qu'à lui;
Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
A se voir redevable, Elise, à ce qu'il aime:
Et sa flâme timide ose mieux éclatter,
Lors qu'en favorisant elle croit s'acquitter.
Oui, j'aime qu'un secours, qui hazarde sa tête,

Sem-

Digitized by Google

Semble à sa passion donner droit de conquête.
J'aime que mon peril m'ait jettée en ses mains:
Et si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
Si la bonté du Ciel nous ramene mon Frere,
Les vœux les plus ardens que mon cœur puisse faire,
C'est que son bras encor fur un perfide sang
Puisse aider à ce Frere à reprendre son rang,
Et par d'heureux succès d'une haute vaillance
Meriter vôtre les soins de sa reconnoissance:
Mais avec tout cela s'il pousse mon courroux,
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
Et ne les range aux loix que je lui veux prescrire,
C'est inutilement qu'il pretend Done Elvire.
L'hymen ne peut nous joindre, & j'abhorre des nœuds,
Qui deviendroient sans doute un Enfer pour tous deux.

ELISE.

Bien que Don pût avoir des sentimens tout autres,
C'est au Prince, Madame, à se regler aux vôtres.
Et dans vôtre billet ils sont si bien marquez,
Que quand il les verra de la sorte expliquez...

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre;
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un Amant
Des témoins trop constans de nôtre attachement;
Ainsi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

ELISE.

Toutes vos volontez sont des loix qu'on doit suivre,
J'admire cependant que le Ciel ait jetté
Dans le goût des esprits tant de diversité;
Et que ce que les uns regardent comme outrage,
Soit vû par d'autres yeux fous un autre visage.
Pour moi je trouverois mon sort tout-à-fait doux,
Si j'avois un Amant qui pût être jaloux;
Je saurois m'applaudir de son inquietude;
Et ce qui pour mon ame est souvent un peu rude,
C'est de voir Dom Alvar ne prendre aucun soucy...

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche; le voici.

Digitized by Google

SCENE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELVIRE.

Votre retour surprend ; qu'avez-vous à m'apprendre ?
Dom Alphonse vient-il ? a-t-on lieu de l'attendre ?

D. ALVAR.

Oui, Madame, & ce frere, en Castille élevé,
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
Jusqu'ici Dom Loüis, qui vit à sa prudence
Par le feu Roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'Etat,
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat.
Et bien que le Tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
Jamais son zele ardent n'a pris de sûreté
A l'appas dangereux de sa fausse équité.
Mais les peuples émus par cette violence,
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce genereux vieillard a crû qu'il étoit temps
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans.
Il a tenté Leon, & ses fideles ames,
Des Grands, comme du peuple, ont pratiqué les ames,
Tandis que la Castille armoit dix mille bras,
Pour redonner ce Prince aux vœux de ses Etats ;
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur,
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Leon, & Dom Sylve en personne
Commande le secours que son pere vous donne.

D. ELVIRE.

Un secours si puissant doit flatter nôtre espoir ;
Mais je crains que mon Frere y puisse trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempête
Que vôtre usurpateur voit gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Leon annoncent pour certain,
Qu'à la Comtesse Ignés il va donner la main.

D. EL-

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand credit où se voit sa famille ;
Je ne reçois rien d'elle, & j'en suis en souci,
Mais son cœur au tyran fut toûjours endurci.

ELISE.

De trop puissans motifs d'honneur & de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse,
Pour...

D. ALVAR.

Le Prince entre ici.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

JE viens m'interesser,
Madame, au doux espoir, qu'il vous vient d'annoncer
Ce frere, qui menace un Tyran plein de crimes, (cer.
Flatte de mon amour les transports legitimes.
Son sort offre à mon bras des perils glorieux,
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquerir, si le Ciel m'est propice,
La gloire d'un revers, qui vous doit sa justice ;
Qui va faire à vos pieds choir l'infidelité,
Et rendre à vôtre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une atteinte si chere,
C'est que pour être Roi le Ciel vous rend ce frere ;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins,
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné, que dans vôtre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une Couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous,
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous ;
Et cent fois, si je puis le dire sans offence,
Ses vœux se sont armez contre vôtre naissance ;
Leur chaleur indiscrete à d'un dessin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce cœur le noble sacrifice

Digitized by Google

Pût du Ciel envers vous reparer l'injustice;
Et vôtre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puis qu'enfin les Cieux de tout ce juste homma-
A mes feux prévenus dérobent l'avantage, (ge
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir;
Et qu'ils osent briguer par d'illustres services
D'un frere & d'un Etat les suffrages propices.

D. ELVIRE.

Je sai que vous pouvez, Prince, en vangeant nos droits;
Faire par vôtre amour parler cent beaux exploits.
Mais ce n'est pas assez; pour le prix qu'il espere,
Que l'aveu d'un Etat, & la faveur d'un frere.
Donc Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

D. GARCIE.

Oui, Madame; j'entens ce que vous voulez dire,
Je sai bien que pour vous mon cœur en vain soûpire;
Et l'obstacle puissant, qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on se peut méprendre.
Mais puis qu'il faut parler, desirez-vous savoir,
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quelque espoir?

D. GARCIE.

Ce me sera, Madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous saurez m'aimer comme il faut que l'on aime.

D. GARCIE.

Et que peut-on, helas! observer sous les Cieux
Qui ne cede à l'ardeur que m'inspirent vos yeux?

D. ELVIRE.

Quand vôtre passion ne fera rien paroître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

D. GARCIE.

C'est-là son plus grand soin.

D. ELVIRE.

Quand tous ses mouvemens

Ne

Digitized by Google

Ne prendront point de moi de trop bas sentimens.

D. GARCIE.

Ils vous reverent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuste ombrage
Vôtre Raison saura me reparer l'outrage;
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux,
Qui de son noir venin empoisonne vos feux;
Cette jalouse humeur, dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, & contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juste courroux.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il est vrai, quelque effort que je fasse;
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place;
Et qu'un rival absent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice, ou raison, j'ai toûjours la croyance
Que vôtre ame en ces lieux souffre de son absence;
Et que malgré mes soins, vos soûpirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais si de tels soupçons ont dequoi vous déplaire,
Il vous est bien facile, helas! de m'y soustraire:
Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de flâme,
Contre la jalousie armer toute mon ame;
Et des pleines clartez d'un glorieux espoir
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande;
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende;
Et n'aime pas ces feux, dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.
Le premier mouvement qui découvre nôtre ame,
Doit d'un Amant discret satisfaire la flâme;

Digitized by Google

Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux,
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre Dom Sylve & vous, mon ame pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
Auroit dit quelque chose à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un assez doux langage,
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
Cependant vôtre amour n'est pas encor content;
Il demande un aveu qui soit plus éclatant.
Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même
En des termes exprès, dire que je vous aime;
Et peut-être qu'encor pour vous en assurer:
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je suis trop temeraire;
De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire;
Je ne demande point de plus grande clarté:
Je croi que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne merite.
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux;
Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort,
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable;
Et que l'heur d'obeir à sa divinité,
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité:
Que le Ciel me declare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou pour perir encor par de plus rudes coups,
Puissai-je voir sur moi fondre vôtre courroux;
Si jamais mon amour descend à la foiblesse
De manquer aux devoirs d'une telle promesse;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport
pait... *D. Pedre apporte un billet.*

Digitized by Google

D. ELVIRE.

J'en étois en peine, & tu m'obliges fort;
Que le Courrier attende. A ces regards qu'il jette,
Voi-je pas que déja cet écrit l'inquiete?
Prodigieux effet de son temperament!
Qui vous arrête, Prince, au milieu du serment?

D. GARCIE.

J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort alteré,
Je vous voi tout-à-coup le visage égaré;
Ce changement soudain a lieu de me surprendre:
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout-à-coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt secours vous seroit necessaire:
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire?

D. GARCIE.

Par foi.

D. ELVIRE.

Ah! Prince foible, hé bien par cet écrit
Gueriſſez-le ce mal, il n'eſt que dans l'eſprit.

D GARCIE.

Par cet écrit, Madame! ah! ma main le refuſe;
Je voi vôtre penſée, & dequoi l'on m'accuſe,
Si....

D. ELVIRE.

Liſez-le, vous dis je, & ſatisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux?
Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage,
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage,
Et bien que vos bontez m'en laiſſent le pouvoir,
Pour me juſtifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obſtinez à cette reſiſtance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence;

Digitized by Google

Et c'eſt aſſez enfin, que vous avoir preſſé
De voir de quelle main ce billet m'eſt tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toûjours vous doit être ſoûmiſe;
Si c'eſt vôtre plaiſir que pour vous je le liſe,
Je conſens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C'eſt pour vous obeïr au moins, & je puis dire....

D. ELVIRE.

C'eſt ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il eſt de Done Ignés, à ce que je connoi.

D. ELVIRE.

Oui, je m'en réjouïs, & pour vous, & pour moi.

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris,
Le Tyran toûjours m'aime, & depuis vôtre abſence,
Vers moi, pour me porter au deſſein qu'il a pris,
Il ſemble avoir tourné toute ſa violence,
Dont il pourſuit l'alliance
De vous & de ſon fils.
Ceux qui ſur moi peuvent avoir empire,
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inſpire,
Approuvent tous cet indigne lien:
J'ignore encor par où finira mon martyre:
Mais je mourrai plûtôt que conſentir
A leur tyrannique deſir.
Puiſſiez-vous jouïr, belle Elvire,
D'un deſtin plus doux que le mien! D. IGNE'S.
Il continuë.
Dans la haute vertu ſon ame eſt affermie.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponſe à cette illuſtre amie:
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.
J'ai calmé vôtre trouble avec cette lumiere,
Et la choſe a paſſé d'une douce maniere;
Mais à n'en point mentir, il ſeroit des momens
Où je pourrois entrer dans d'autres ſentimens.

D. GARCIE.

Hé quoi vous croyez donc... D. EL-

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Je croi ce qu'il faut croire.
Adieu, de mes avis conservez la memoire;
Et s'il est vrai pour moi que vôtre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il pretend.

D. GARCIE.

Croyez que desormais c'est toute mon envie,
Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

Tout ce que fait le Prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement:
Car que d'un noble amour une ame bien saisie,
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes frequens ses vœux soient traversez,
Il est fort naturel, & je l'approuve assez;
Mais ce qui me surprend, Dom Lope, c'est d'entendre,
Que vous lui preparez les soupçons qu'il doit prendre,
Que vôtre ame les forme, & qu'il n'est en ces lieux
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encor un coup, Dom Lope, une ame bien épriſe
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on gloſe,
Chacun regle la sienne au but qu'il se propoſe;
Et rebuté par vous des soins de mon amour,

Je

Digitized by Google

Je songe auprès du Prince à bien faire ma cour.

ELISE.

Mais savez-vous, qu'enfin il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur vôtre esprit l'entretienne?

D. LOPE.

Et quand, charmante Elise, a-t-on vu, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des Grands que son propre interêt?
Qu'un parfait Courtisan veuille charger leur suite
D'un Censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite;
Et s'aille inquieter si son discours leur nuit,
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grace.
Par la plus courte voye on y cherche une place;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'est de flater toûjours le foible de leur cœur;
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire;
C'est-là le vrai secret d'être bien auprès d'eux,
Les utiles conseils sont passer pour fâcheux,
Et vous laissent toûjours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin on voit par-tout, que l'art des Courtisans
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des Grands;
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ELISE.

Ces maximes un temps leur peuvent succeder;
Mais il est des revers, qu'on doit apprehender.
Et dans l'esprit des Grands, qu'on tâche de surprendre,
Un rayon de lumiere à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flateurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que vôtre ame s'explique
Un peu bien librement sur vôtre politique;
Et ses nobles motifs au Prince rapportez,
Serviroient assez mal vos assiduitez.

D. LOPE.

Outre que je pourrois desavoüer, sans blâme,
Ces libres veritez sur quoi s'ouvre mon ame,

Je

Digitized by Google

Je sai fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit, après tout, que sans moi l'on ne sache?
Et dans mon procedé que faut-il que je cache?
On peut craindre une chûte avec quelque raison,
Quand on met en usage, ou ruse, ou trahison.
Mais qu'ai-je à redouter, moi qui par-tout n'avance
Que les soins approuvez d'un peu de complaisance?
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons?
Son ame semble en vivre, & je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquietude,
A voir de tous côtez, s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien.
Et quand je puis venir enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle,
C'est lors que plus il m'aime, & je voi sa Raison
D'une audience avide avaler ce poison,
Et m'en remercier, comme d'une victoire,
Qui combleroit ses jours de bonheur & de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux;
Et bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma presence
Il reçût des effets de quelque preference,
Et je veux, si je puis, m'épargner ce soucî.

ELISE.

Tout Amant de bon sens en doit user ainsi.

SCENE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

ENfin nous apprenons que le Roi de Navarre
Pour les desirs du Prince aujourd'hui se declare;
Et qu'un nouveau renfort de Troupes nous attend,
Pour le fameux service où son amour pretend.
Je suis surpris pour moi, qu'avec tant de viteſſe
On ait fait avancer....

Mais....

Digitized by Google

SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUe fait là la Princesse?

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur, je le presume ainsi;
Mais elle va savoir que vous êtes ici.

SCENE IV.

D. GARCIE *seul.*

J'Attendrai qu'elle ait fait: près de souffrir sa vuë,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émuë;
Et la crainte mêlée à mon ressentiment,
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, pren garde au moins, qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque precipice;
Et que de ton esprit les desordres puissans
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens.
Consulte ta Raison, pren sa clarté pour guide;
Voi si de tes soupçons l'apparence est solide;
Ne dements pas leur voix, mais aussi garde bien
Que pour les croire trop ils ne t'imposent rien;
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ha! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié!
Mais après tout que dis-je? il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoi que vôtre rival....
Vous devez toutefois vous....
Et vous avez en vous à....
L'obstacle le plus grand....

Je

Digitized by Google

Je cheris tendrement ce....
Pour me tirer des mains de....
Son amour, ſes devoirs....
Mais il m'eſt odieux, avec....

Otez donc à vos feux ce....
Meritez les regards que l'on....
Et lors qu'on vous oblige....
Ne vous obſtinez point à....

Oui, mon ſort par ces mots eſt aſſez éclairci,
Son cœur comme ſa main ſe fait connoître ici;
Et les ſens imparfaits de cet écrit funeſte,
Pour s'expliquer à moi, n'ont pas beſoin du reſte;
Toutefois dans l'abord agiſſons doucement,
Couvrons à l'infidelle un vif reſſentiment;
Et de ce que je tiens ne donnant point d'indices,
Confondons ſon eſprit par ſon propre artifice.
La voici, ma Raiſon, renferme mes tranſports,
Et rends-toi pour un temps maîtreſſe du dehors.

SCENE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

VOus avez bien voulu que je vous fiſſe attendre;

D. GARCIE.

Ha! qu'elle cache bien.

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le Roi vôtre pere approuve vos projets,
Et veut bien que ſon fils nous rende nos ſujets,
Et mon ame en a pris une allegreſſe extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, & mon cœur s'en réjouït de même;
Mais....

D. ELVIRE.

Le Tyran ſans doute aura peine à parer
Les foudres que par-tout il entend murmurer;
Et j'oſe me flatter que le même courage,

Qui

Qui put bien me ſouſtraire à ſa brutale rage,
Et dans les murs d'Aſtorgue, arrachez de ſes mains,
Me faire un ſûr azile à braver ſes deſſeins,
Pourra, de tout Leon achevant la conquête,
Sous ſes nobles efforts faire choir cette tête.

D. GARCIE.

Le ſuccès en pourra parler dans quelques jours;
Mais de grace paſſons à quelque autre diſcours.
Puis-je ſans trop oſer vous prier de me dire,
A qui vous avez pris, Madame, ſoin d'écrire,
Depuis que le deſtin nous a conduits ici?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande? & d'où vient ce ſouci?

D. GARCIE.

D'un deſir curieux de pure fantaiſie.

D. ELVIRE.

La curioſité naît de la jalouſie.

D. GARCIE.

Non, ce n'eſt rien du tout de ce que vous penſez;
Vos ordres de ce mal me défendent aſſez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel interêt vous preſſe,
J'ai deux fois à Leon écrit à la Comteſſe;
Et deux fois au Marquis Dom Louïs à Burgos:
Avec cette réponſe êtes-vous en repos?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelque autre perſonne,
Madame?

D. ELVIRE.

Non, ſans doute, & ce diſcours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace ſongez bien avant que d'aſſurer;
En manquant de memoire on peut ſe parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche ſur ce point ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute impoſture.

D. ELVIRE.

Prince!

D. GARCIE.

Madame.

D. ELVIRE.

O Ciel! quel eſt ce mouvement?

Avez-

Digitized by Google

Avez-vous, dites moi, perdu le jugement?

D. GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans vôtre vuë,
J'ai pris pour mon malheur le poison qui me tuë,
Et que j'ai crû trouver quelque sincerité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

D. ELVIRE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

D. GARCIE.

Ah! que ce cœur est double, & sait bien l'art de feindre!
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits;
Jettez ici les yeux, & connoissez vos traits;
Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile
De decouvrir pour qui vous employez ce stile.

D. ELVIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

D. GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoûtumée.

D GARCIE.

Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée;
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing.

D. ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main?

D. GARCIE.

Encor est-ce beaucoup que de franchise pure
Vous demeuriez d'accord que c'est vôtre écriture;
Mais ce sera, sans doute, & j'en serois garant,
Un billet qu'on envoye à quelque indifferent,
Ou du moins ce qu'il a de tendresse évidente,
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'est pour un Amant, que ma main l'a formé;
Et j'ajoûte de plus pour un Amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide....

D. ELVIRE.

Arrêtez, Prince indigne,
De ce lâche transport l'égarement insigne:
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,

Et

Digitized by Google

Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi ;
Je veux bien me purger, pour vôtre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement,
J'ai ma défense prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumiere,
Mon innocence ici paroîtra toute entiere ;
Et je veux, vous mettant juge en vôtre interêt ;
Vous faire prononcer vous-même vôtre arrêt.

D. GARCIE.

Ce sont propos obscurs, qu'on ne sauroit comprendre.

D. ELVIRE.

Bien-tôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Elise, hola.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

Madame.

D. ELVIRE.

Observez bien au moins ;
Si j'ose à vous tromper employer quelques soins,
Si par un seul coup d'œil, ou geste qui l'instruise,
Je cherche de ce coup à parer la surprise.
Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez vous laissé ?

ELISE.

Madame, j'ai sujet de m'avoüer coupable,
Je ne sai comme il est demeuré sur ma table ;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment,
Que Dom Lope venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
A fureté par tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Leonor a voulu
S'en saisir promptement, avant qu'il eût rien lû ;
Et se jettant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moitiez dans leurs mains est restée,
Et Dom Lope aussi tôt prenant un prompt essor,

A

A derobé la ſienne aux ſoins de Leonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre?

ELISE.

Oui, la voilà, Madame.

D. ELVIRE.

Donnez, nous allons voir qui merite le blâme;
Avec vôtre moitié raſſemblez celle-ci,
Liſez, & hautement, je veux l'entendre auſſi.

D. GARCIE.

Au Prince Dom Garcie, ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire,
Vôtre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoi que vôtre Rival, Prince, allarme vôtre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obſtacle le plus grand que trouve vôtre flâme.
Je cheris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie,
Pour me tirer des mains de nos fiers raviſſeurs,
Son amour, ſes devoirs ont pour moi des douceurs;
Mais il m'eſt odieux avec ſa jalouſie.
Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
Meritez les regards que l'on jette ſur eux;
Et lors qu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obſtinez point à ne pas vouloir l'être.

D. ELVIRE.

Hé bien, que dites-vous?

D. GARCIE.

Ha! Madame, je dis,
Qu'à cet objet mes ſens demeurent interdits;
Que je voi dans ma plainte une horrible injuſtice;
Et qu'il n'eſt point pour moi d'aſſez cruel ſupplice.

D. ELVIRE.

Il ſuffit, apprenez que ſi j'ai ſouhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être preſenté,
C'eſt pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, helas! où fuyez-vous?

D. EL-

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Où vous ne ſerez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ha! Madame, excuſez un Amant miſerable,
Qu'un ſort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cauſe un courroux ſi puiſſant,
Eût été plus blâmable à reſter innocent.
Car enfin, peut-il être une ame bien atteinte,
Dont l'eſpoir le plus doux ne ſoit mêlé de crainte?
Et pourriez-vous penſer que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point allarmé;
S'il n'avoit point fremi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre?
Vous-même, dites-moi, ſi cet évenement
N'eût pas dans mon erreur jetté tout autre Amant?
Si d'une preuve, helas! qui me ſemble ſi claire,
Je pouvois démentir... D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire,
Et dans mes ſentimens, aſſez bien declarez,
Vos doutes rencontroient des garants aſſurez;
Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres ſur ce gage
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on merite un bien qu'on nous fait eſperer,
Plus nôtre ame a de peine à pouvoir s'aſſurer;
Un ſort trop plein de gloire à nos yeux eſt fragile,
Et nous laiſſe aux ſoupçons une pente facile.
Pour moi qui crois ſi peu meriter vos bontez,
J'ai douté du bonheur de mes temeritez;
J'ai cru que dans ces lieux rangez ſous ma puiſſance
Vôtre ame ſe forçoit à quelque complaiſance;
Que déguiſant pour moi vôtre ſeverité...

D. ELVIRE.

Et je pourrois deſcendre à cette lâcheté?
Moi prendre le parti d'une honteuſe feinte,
Agir par les motifs d'une ſervile crainte,
Trahir mes ſentimens, & pour être en vos mains,
D'un maſque de faveur vous couvrir mes dedains?
La gloire ſur mon cœur auroit ſi peu d'empire?
Vous pouvez le penſer, & vous me l'oſez dire?
Apprenez que ce cœur ne ſait point s'abaiſſer,
Qu'il n'eſt rien ſous les Cieux qui puiſſe l'y forcer.

Et

Digitized by Google

Et s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté, dont vous n'étiez pas digne;
Qu'il saura bien montrer, malgré vôtre pouvoir,
La haine que pour vous il se resout d'avoir;
Braver vôtre furie, & vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, & ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien je suis coupable, & ne m'en défends pas,
Mais je demande grace à vos divins appas,
Je la demande au nom de la plus vive flâme,
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler une ame.
Que si vôtre courroux ne peut être appaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
Si vous ne regardez, ni l'amour qui le cause,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose;
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis souffrir.
Non, ne presumez pas, qu'ayant su vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec vôtre colere.
Déja de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisans remords fait succomber mon cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le declarer,
S'il n'est point de pardon que je doive esperer,
Cette épée aussi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miserable,
Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexitez
Ont si fort outragé vos extrêmes bontez:
Trop heureux en mourant, si ce coup legitime
Efface en vôtre esprit l'image de mon crime,
Et ne laisse aucuns traits de vôtre aversion
Au foible souvenir de mon affection;
C'est l'unique faveur que demande ma flâme.

D. ELVIRE.

Ha! Prince trop cruel.

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontez,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignitez?

Digitized by Google

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour il l'excuse lui-même.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuse point de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvemens,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine....

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous meritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïssez donc?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins;
Mais, helas! je crains bien que j'y perde mes soins,
Et que tout le courroux, qu'excite vôtre offense,
Ne puisse jusques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort;
Prononcez-en l'arrêt, & j'obeïs sur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne sauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes temeritez;
Résolvez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

D. ELVIRE.

Helas! j'ai trop fait voir ce que je puis resoudre.
Par l'aveu d'un pardon, n'est-ce pas se trahir,
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop, souffrez, adorable Princesse....

D. ELVIRE.

Laissez, je me veux mal d'une telle foiblesse.

D. GARCIE.

Enfin je suis....

Digitized by Google

SCENE VII.

D. LOPE, D. GARCIE.

D. LOPE.

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'allarmer.

D. GARCIE.

Ne me vien point parler de secret, ni d'allarme,
Dans les doux mouvemens du transport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de presenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter,
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille;
Ne m'en fai plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît,
Mes soins en tout ceci n'ont que votre interêt:
J'ai crû que le secret, que je viens de surprendre,
Meritoit bien qu'en hâte on vous le vint apprendre;
Mais puis que vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déja dans Leon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des Troupes de Castille,
Et que sur tout le Peuple y fait pour son vrai Roi
Un éclat à donner au Tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire
Sans que nous essayions d'en partager la gloire;
Et nos Troupes aussi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel est ce secret, dont tu voulois m'instruire?
Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait savoir:

Digitized by Google

Et puiſque mes avis ont dequoi vous déplaire,
Je ſaurai deſormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux ſavoir la choſe abſolument.

D. LOPE.

Je ne replique point à ce commandement;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zele
Trahiroit le ſecret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, & ſans rien embraſſer,
Vous-même vous verrez ce qu'en en doit penſer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

Eliſe, que dis-tu de l'étrange foibleſſe,
Que vient de témoigner le cœur d'une Princeſſe?
Que dis-tu de me voir tomber ſi promptement
De toute la chaleur de mon reſſentiment;
Et malgré tant d'éclat relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un ſi cruel outrage?

ELISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir,
Une injure ſans doute eſt bien dure à ſouffrir;
Mais que s'il n'en eſt point qui davantage irrite,
Il n'en eſt point auſſi qu'on pardonne ſi vite;
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts tranſports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aiſément, Madame, quand l'offence
Dans un excès d'amour peut trouver ſa naiſſance.
Ainſi quelque dépit que l'on vous ait cauſé,
Je ne m'étonne point de le voir appaiſé;
Et je ſai quel pouvoir, malgré vôtre menace,
A de pareils forfaits donnera toûjours grace.

D. EL-

Digitized by Google

D. ELVIRE.

Ah! sache, quelque ardeur qui m'impose des loix,
Que mon front a rougi pour la derniere fois;
Et que si deformais on pousse ma colere,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espere.
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment;
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire,
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire;
Et souvent aux dépens d'un penible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.
Ainsi dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne pren point de clarté pour regler l'avenir;
Et quoi qu'à mes destins la fortune prepare,
Croi que je ne puis être au Prince de Navarre,
Que de ces noirs accès, qui troublent sa Raison,
Il n'ait fait éclater l'entiere guerison,
Et reduit tout mon cœur, que ce mal persecute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ELISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

D. ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux?
Et puis que nôtre cœur fait un effort extrême,
Lors qu'il se peut resoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'Amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet Oracle?
Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ELISE.

Moi, je tiens que toûjours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offence,
Et qu'il est dangereux qu'un cœur, qu'on a charmé,
Soit trop persuadé, Madame, d'être aimé.
Si. . .

D. ELVIRE.

N'en disputons plus, chacun a sa pensée:
C'est un scrupule, enfin, dont mon ame est blessée:

Digitized by Google

Et contre mes desirs, je sens je ne sai quoi
Me prédire un éclat entre le Prince & moi,
Qui malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille....
Mais ô Ciel! en ces lieux, Dom Sylve de Castille!
Ah! Seigneur, par quel sort vous voi-je maintenant?

SCENE II.

D. SYLVE, D. ELVIRE, ELISE.

D. SYLVE.

JE sai que mon abord, Madame, est surprenant;
Et qu'être sans éclat entré dans cette ville
Dont l'ordre d'un Rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pû me soustraire aux yeux de ses Soldats,
C'est un évenement que vous n'attendiez pas.
Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles,
Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups,
Le rigoureux destin, d'être éloigné de vous.
Et je n'ai pû nier au tourment qui le tue,
Quelques momens secrets d'une si chere vue.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux,
De vous voir hors des mains d'un Tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle avanture,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon Rival, avec trop d'injustice,
Offrir les doux perils d'un si beau service.
Oui, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des sentimens sans doute aussi beaux que les siens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je sai, Seigneur, je sai, que vous avez un cœur
Qui des plus grands perils vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce zele heureux,
Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
N'eût contre les efforts d'un indigne projet
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais sans cette action, dont vous êtes capable,

Mon

Mon sort à la Castille est assez redevable :
On sait ce qu'en ami, plein d'ardeur & de foi,
Le Comte vôtre pere a fait pour le feu Roi ;
Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure derniere,
Il donne en ses Etats un azile à mon frere.
Quatre lustres entiers il y cache son sort,
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort ;
Et pour rendre à son front l'éclat d'une Couronne,
Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'êtes-vous pas content, & ces soins genereux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissans nœuds ?
Quoi, vôtre ame, Seigneur, seroit-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée ?
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait qu'il ne vienne de vous ?
Ah ! souffrez dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'aux soins d'un autre aussi je doive quelque chose ;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquerir de la gloire, où le vôtre n'est pas.

D. SYLVE.

Oui, Madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre,
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre ;
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à nôtre douleur.
Ce secours d'un Rival m'est un cruel martyre ;
Mais, helas ! de mes maux ce n'est pas là le pire ;
Le coup, le rude coup, dont je suis atterré,
C'est de me voir par-tout ce Rival preferé.
Oüi, je ne vois que trop, que ses feux, pleins de gloire,
Sur les miens dans vôtre ame emportent la victoire ;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire.
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,
Qui fait tomber la gloire, où s'attachent vos vœux !
Ainsi tous mes efforts ne feront que fumée,
Contre vos fiers Tyrans je conduis une armée ;
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi.

Digitized by Google

Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi;
Et que s'ils sont suivis, la fortune prepare
L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
Ah! Madame, faut-il me voir precipité
De l'espoir glorieux dont je m'étois flatté?
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir merité cette effroyable chute?

D. ELVIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentimens vous devez demander;
Et sur cette froideur, qui semble vous confondre,
Répondez vous, Seigneur, ce que je puis répondre.
Car enfin tous vos soins ne sauroient ignorer
Quels secrets de vôtre ame on m'a su déclarer,
Et je la crois cette ame, & trop noble, & trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute;
Vous-même, dites-vous, s'il est de l'équité,
De me voir couronner une infidelité,
Si vous pouviez m'offrir, sans beaucoup d'injustice,
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,
Vous plaindre avec raison, & blâmer mes refus,
Lors qu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus:
Oui, Seigneur, c'est un crime, & les premieres flames
Ont des droits si sacrez sur les illustres ames,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,
Plûtôt que de pancher vers un second amour.
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soûtenez l'honneur de vôtre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable Comtesse *
Ce que pour un ingrat, (car vous l'êtes, Seigneur)
Elle a d'un choix constant refusé le bonheur.
Quel mépris genereux dans son ardeur extrême
Elle a fait de l'éclat que donne un Diadême;
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravez,
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

D. SYLVE.

Ah! Madame, à mes yeux n'offrez point son merite,
Il n'est que trop present à l'ingrat qui la quitte;
Et si mon cœur vous dit, ce que pour elle il sent,

J'ai

J'ai peur qu'il ne ſoit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'oſe plaindre, & ne ſuit pas ſans peine
L'imperieux effort de l'amour qui l'entraîne;
Aucun eſpoir pour vous n'a flatté mes deſirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des ſoûpirs;
Qui n'ait dans ſes douceurs fait jetter à mon ame
Quelques triſtes regards vers ſa premiere flame;
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers ſouhaits.
J'ai fait plus que cela, puiſqu'il vous faut tout dire;
Oui, j'ai voulu ſur moi vous ôter vôtre empire,
Sortir de vôtre chaîne, & rejetter mon cœur
Sous le joug innocent de ſon premier vainqueur.
Mais après mes efforts, ma conſtance abbatuë
Voit un cours neceſſaire à ce mal qui me tuë;
Et dût être mon ſort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'eſpoir de mes vœux;
Je ne ſaurois ſouffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux poſſedée;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je ſai que je trahis une Princeſſe aimable;
Mais, Madame, après tout mon cœur eſt-il coupable?
Et le fort aſcendant, que preud vôtre beauté,
Laiſſe-t-il aux eſprits aucune liberté?
Helas! je ſuis ici bien plus à plaindre qu'elle;
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidelle;
D'un pareil déplaiſir on ſe peut conſoler.
Mais moi par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable perſonne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toûjours nôtre cœur eſt en nôtre pouvoir;
Il peut bien quelquefois montrer quelque foibleſſe,
Mais enfin, ſur nos ſens la Raiſon eſt maîtreſſe.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

MAdame, mon abord, comme je connois bien,
Aſſez mal-à-propos trouble vôtre entretien;

Digitized by Google

Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vûë, en effet, surprend au dernier point;
Et de même que vous je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Oui, Madame, je croi, que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite;
Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur,
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

D. SYLVE.

Les heroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands Conquerans les sublimes pensées
Sont aux civilitez avec peine abaissées.

D. GARCIE.

Mais les grands Conquerans, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins.
Leur ame dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée;
Et s'appuyant toûjours sur de hauts sentimens,
Ne s'abaisse jamais à des déguisemens.
Ne commettez-vous point vos vertus heroïques,
En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques?
Et ne craignez-vous point, qu'on puisse aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous?

D. SYLVE.

Je ne sai si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite,
Mais je sai qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité.
Et quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires.
Reprenons nos discours après d'autres affaires;

Et

Et d'un sang un peu chaud reprimant les bouillons.
N'oublions pas tous deux, devant qui nous parlons.

D. ELVIRE.

Prince, vous avez tort, & sa visite est telle,
Que vous...

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, & vôtre esprit devroit feindre un peu mieux,
Lors qu'il veut ignorer sa venuë en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pû vous surprendre.

D. ELVIRE.

Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un desaveu.

D. GARCIE.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil heroïque,
Et que sans hesiter tout vôtre cœur s'explique;
C'est au déguisement donner trop de credit;
Ne desavoüez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte,
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte;
Que pour vous sa presence a des charmes si doux...

D. ELVIRE.

Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à pretendre?
Et pour regler mes vœux ai-je vôtre ordre à prendre?
Sachez que trop d'orgueil a pû vous décevoir,
Si vôtre cœur sur moi s'est crû quelque pouvoir;
Et que mes sentimens sont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lors qu'on me les demande:
Je ne vous dirai point si le Comte est aimé,
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé,
Que ses hautes vertus, pour qui je m'interesse,
Meritent mieux que vous les vœux d'une Princesse,
Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir,
Tout le ressentiment qu'une ame puisse avoir;
Et que si des destins la fatale puissance
M'ôte la liberté d'être sa récompense;

Au moins eſt-il en moi de promettre à ſes vœux,
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.
Et ſans vous amuſer d'une attente frivole,
C'eſt à quoi je m'engage, & je tiendrai parole.
Voilà mon cœur ouvert, puiſque vous le voulez.
Et mes vrais ſentimens à vos yeux étalez.
Etes-vous ſatisfait, & mon ame attaquée
S'eſt elle à vôtre avis aſſez bien expliquée?
Voyez pour vous ôter tout lieu de ſoupçonner,
S'il reſte quelque jour encor à vous donner?
Cependant ſi vos ſoins s'attachent à me plaire,
Songez que vôtre bras, Comte, m'eſt neceſſaire;
Et d'un capricieux quels que ſoient les tranſports,
Qu'à punir nos Tyrans il doit tous ſes efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute ſa furie,
Et pour vous y porter, c'eſt moi qui vous en prie.

SCENE IV.

D. GARCIE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

TOut vous rit, & vôtre ame en cette occaſion
Jouït ſuperbement de ma confuſion.
Il vous eſt doux de voir un aveu plein de gloire,
Sur les feux d'un Rival marquer vôtre victoire;
Mais c'eſt à vôtre joye un ſurcroît ſans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce Rival;
Et mes prétentions hautement étouffées,
A vos vœux triomphans ſont d'illuſtres trophées.
Goûtez à pleins tranſports ce bonheur éclatant,
Mais ſachez qu'on n'eſt pas encor où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop juſtes cauſes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choſes;
Un deſeſpoir va loin quand il eſt échappé,
Et tout eſt pardonnable à qui ſe voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flatter vôtre flâme,
A jamais n'être à moi vient d'engager ſon ame,
Je ſaurai bien trouver, dans mon juſte courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne ſoit à vous.

D. SYLVE.

Cet obſtacle n'eſt pas ce qui me met en peine,
Nous verrons quelle attente en tout cas ſera vaine.

Et

Digitized by Google

Et chacun de ſes feux pourra, par ſa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme entre Rivaux, l'ame la plus poſée
A des termes d'aigreur trouve une pente aiſée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puiſſe trop échauffer vôtre eſprit & le mien,
Prince, affranchiſſez-moi d'une gêne ſecrette.
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pouſſe vôtre eſprit,
A violer ici l'ordre qu'on vous preſcrit;
Quelque juſte fureur qui me preſſe, & vous flatte,
Je ſai, Comte, je ſai, quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous ſont ouverts, oui, ſortez-en, ſortez,
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais encor une fois, apprenez que ma tête
Peut ſeule dans vos mains mettre vôtre conquête.

D. SYLVE.

Quand nous en ſerons là, le ſort en nôtre bras
De tous nos interêts vuidera les debats.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Retournez, Dom Alvar, & perdez l'eſperance
De me perſuader l'oubli de cette offence.
Cette playe en mon cœur ne ſauroit ſe guerir,
Et les ſoins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelque faux reſpects croit-il que je défere?
Non, non, il a pouſſé trop avant ma colere;
Et ſon vain repentir, qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié, jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remors n'expia son offense;
Et si dans sa douleur vous le consideriez,
Il toucheroit vôtre ame, & vous l'excuseriez.
On sait bien que le Prince est dans un age à suivre
Les premiers mouvemens où son ame se livre,
Et qu'en un sang bouillant toutes les passions
Ne laissent guere place à des reflexions.
Dom Lope, prévenu d'une fausse lumiere,
De l'erreur de son Maître a fourni la matiere,
Un bruit assez confus, dont le zele indiscret
A de l'abord du Comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence,
Qui dans ces lieux gardez a donné sa presence;
Le Prince a crû l'avis, & son amour seduit,
Sur une fausse allarme a fait tout ce grand bruit.
Mais d'une telle erreur son ame est revenuë,
Vôtre innocence, enfin, lui vient d'être connuë,
Et Dom Lope, qu'il chasse, est un visible effet,
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence;
Il n'en a pas encor une entiere assurance;
Dites-lui, dites-lui, qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

D. ALVAR.

Madame, il sait trop bien....

D. ELVIRE.

Mais, Dom Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse,
Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse,
Et le bruit du trépas de l'illustre Comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle;
Mais mon retour au Prince en porte une cruelle,

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toûjours moins qu'il n'a merité. SCE-

Digitized by Google

SCENE II.

D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

J'Attendois qu'il sortît, Madame, pour vous dire
Ce qu'il veut maintenant que vôtre ame respire,
Puisque vôtre chagrin dans un moment d'ici
Du sort de Done Ignés peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des siens demander audience.

D. ELVIRE.

Elise, il faut le voir, qu'il vienne promptement.

ELISE.

Mais il veut n'être vû que de vous seulement:
Et par cet Envoyé, Madame, il sollicite,
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

D. ELVIRE.

Hé bien, nous serons seuls, & je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener:
Que mon impatience en ce moment est forte!
O! destins, est-ce joye, ou douleur qu'on m'apporte?

SCENE III.

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

O...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voici.

ELISE.

En quel lieu vôtre Maître...

D. PEDRE.

Il est proche d'ici,
Le ferai-je venir?

ELISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé;
Je ne sai quel secret en doit être augmenté;
Tant de précaution qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déja.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

D. IGNES, ELISE.

ELISE.

SEigneur, pour vous attendre
On a fait. Mais que voi-je, ha! Madame, mes yeux...

D. IGNE'S *en habit de Cavalier.*

Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée,
Sous une feinte mort, que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers Tyrans;
Car je puis sous ce nom comprendre mes parens;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurois souffert une mort veritable;
Et sous cet équipage, & le bruit de ma mort,
If faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite,
Qui pourroit dans ces lieux persecuter ma fuite.

ELISE.

Ma surprise en public eût trahi vos desirs,
Mais allez là dedans étouffer des soûpirs;
Et des charmans transports d'une pleine allegresse,
Saisir à vôtre aspect le cœur de la Princesse;
Vous la trouverez seule, elle-même a pris soin
Que vôtre abord fût libre, & n'eût aucun temoin.
Voi-je pas Dom Alvar?

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

LE Prince me renvoye,
Vous prier que pour lui vôtre credit s'employe.
De ses jours, belle Elise, on doit n'esperer rien,
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien.
Son ame a des transports... Mais le voici lui-même.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

AH! sois un peu sensible à ma disgrace extrême;
Elise, & pren pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ELISE.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la Princesse,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse;
Mais nous avons du Ciel, ou du temperament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement.
Et puis qu'elle vous blâme, & que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de vôtre jalousie,
Je serois complaisant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant sait sans doute une utile methode,
S'il fait qu'à nôtre humeur la sienne s'accommode;
Et cent devoirs font moins que ces ajustemens,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les assemble,
Et nous n'aimons rien tant, que ce qui nous ressemble.

D. GARCIE.

Je le sai, mais helàs! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins;
Et malgré tous mes soins, viennent toûjours me tendre
Un piege, dont mon cœur ne sauroit se défendre;
Ce n'est pas que l'ingrate aux yeux de mon Rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal;
Et témoigné pour lui des excès de tendresse,
Dont le cruel objet me reviendra sans cesse:
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avoit seduit,
Quand j'ai crû qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte,
A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
Que ce soit de son cœur pure infidelité;
Et venant m'excuser d'un trait de promptitude,
Dérober tout pretexte à son ingratitude.

ELI-

Digitized by Google

ELISE.

Laissez un peu de temps à son ressentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, si promptement.

D. GARCIE.

Ah! si tu me cherís, obtien que je la voye;
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'ottroye;
Je ne parts point d'ici qu'au moins son fier dédain...

ELISE.

De grace differez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ELISE.

Il faut que ce soit elle, avec une parole
Qui trouve les moyens de le faire en aller;
Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Di-lui que j'ai d'abord banni de ma presence
Celui dont les avis ont causé mon offense,
Que Dom Lope jamais....

SCENE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUe voi-je, ô justes Cieux!
Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux?
Ah! sans doute ils me sont des témoins trop fidelles.
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles.
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler;
Et quand par des soupçons je me sentois troubler,
C'étoit, c'étoit le Ciel, dont la sourde menace
Presageoit à mon cœur cette horrible disgrace.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vû, Seigneur, qui vous puisse émouvoir?

D. GARCIE.

J'ai vû ce que mon ame a peine à concevoir;
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette avanture.
C'en est fait.... le destin.... je ne saurois parler.

D. AL-

Digitized by Google

D. ALVAR.

Seigneur, que vôtre esprit tâche à se rappeller.

D. GARCIE.

J'ai vû... vengeance, ô Ciel!

D. ALVAR.

Quelle atteinte soudaine.

D. GARCIE.

J'en mourrai, Dom Alvar, la chose est bien certain

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah! mon est ruin
Je fuis, je suis trahi, je suis affassiné:
Un homme, sans mourir te le puis-je bien dir
Un homme dans les bras de l'infidelle Elvire.

D. ALVAR.

Ah! Seigneur! la Princesse est vertueuse au point

D. GARCIE.

Ah! sur ce que j'ai vû ne me contestez point,
Dom Alvar, c'en est trop que soutenir sa gloire
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noir

D. ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souv
Pour chose veritable un objet decevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puisse...

D. GARCIE.

Dom Alvar, laissez-moi je vous prie
Un Conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prens avis que de ma passion.

D. ALVAR.

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche

D. GARCIE.

Ah! que sensiblement cette atteinte me touc
Mais il faut voir qui c'est, & de ma main p
La voici, ma fureur, te peux-tu retenir?

SCENE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALV

D. ELVIRE.

HE' bien, que voulez-vous, & quel espoir,
Après vos procedez, peut flatter vôtre

Digitized by Google

Osez-vous à mes yeux encor vous presenter,
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable,
A vos déloyautez n'ont rien de comparable,
Que le sort, les demons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah ! vraiment j'attendois l'excuse d'un outrage;
Mais, à ce que je voi, c'est un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre ; & vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras ;
Qu'un funeste hazard par la porte entr'ouverte
Eût offert à mes yeux vôtre honte, & ma perte.
Est-ce l'heureux Amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre Rival qui m'étoit inconnu ?
O Ciel ! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes.
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de vôtre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'allarmoit ma flame ;
Par ces fréquens soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et malgré tous vos soins, & vôtre adresse à feindre,
Mon ame me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que sans être vengé
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sai que sur les vœux où n'a point de puissance :
Que l'amour veut par tout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi vôtre bouche avoit parlé sans feinte ;
Et son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens.
Et je puis tout permettre à mes ressentimens.

Non,

Digitized by Google

Non, non, n'espérez rien après un tel outrage,
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Trahi de tous côtez, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon desespoir acheve par moi-même.

D. ELVIRE.

Avez paisiblement vous a-t-on écouté?
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire...

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajoûter, je suis prête à l'ouïr.
Sinon, faites au moins que je puisse jouir
De deux ou trois momens de paisible audience.

D. GARCIE.

Hé bien, j'écoute, ô Ciel! quelle est ma patience!

D. ELVIRE.

Je force ma colere, & veux sans nulle aigreur
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est que vous voyez bien....

D. ELVIRE.

Ah! j'ai prêté l'oreille,
Autant qu'il vous a plu; rendez-moi la pareille.
J'adûre mon destin, & jamais sous les Cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la Raison rende moins supportable.
Je me vois un amant, qui sans se rebuter
Applique tous ses soins à me persecuter;
Qui, dans tout cet amour, que sa bouche m'exprime,
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime,
Rien au fond de ce cœur qu'ont pû blesser mes yeux,
Qui fasse droit au sang que j'ai reçû des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois... ah! sur tout ne m'interrompez point,
Je voi, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, & qui doit faire croire,

Que

Digitized by Google

Que quand tout l'Univers douteroit de ma gloire
Il voudroit contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échaper aux soins que prend sa flam
Aucune occasion de soupçonner mon ame ;
Mais c'est peu des soupçons ; il en fait des éclats
Que sans être blessé l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en Amant, qui plus que la mort même
Apprehende toûjours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, & cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect.
A toute extremité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure, & que menace
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devoit me le rendre odieux ;
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir,
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir.
J'aurois tort de vouloir démentir vôtre vûë ;
Et vôtre ame sans doute a dû paroître émûë.

D. GARCIE.

Et n'est-ce pas....

D. ELVIRE.

Encor un peu d'attention.
Et vous allez savoir ma resolution.
Il faut que de nous deux le dessein s'accomplisse.
Vous êtes maintenant sur un grand précipice ;
Et ce que vôtre cœur pourra déliberer,
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
Si malgré ces objets qui vous a pû surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre
Et me demandez point d'autre preuve que moi,
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous vi
Si de vos sentimens la prompte déference
Veut sur ma seule foi croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le credit,
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous di
Cette soûmission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime ;
Je retracte à l'instant ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous

Digitized by Google

Et si je puis un jour choisir ma destinée,
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur satisfait par ce respect soudain,
Prouve à vôtre amour & mes vœux & ma main:
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire.
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur & ma naissance,
Et que de vôtre esprit les ombrages puissans
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincere à qui l'on fait outrage:
Je suis prête à le faire, & vous ferez content,
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux pour jamais renoncer de vous même;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême,
Que quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plûtôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire.
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

DON GARCIE.

Juste Ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice & de déloyauté?
Tout ce que des Enfers la malice étudie,
A-t-il rien de plus noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur?
Ah! que vous ferez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parce qu'on est surprise, & qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse;
Vôtre feinte douceur forge un amusement,
Pour divertir l'effet de mon ressentiment;
Et par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos destinateurs veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et vôtre ame feignant une innocence entiere,

Ne

Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière,
Qu'à des conditions, qu'après d'ardens souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais;
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vû justifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous proscrire
De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit, je souscris à tout, & mes vœux aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites,
Et c'est moi bien-plûtôt qui dois vous avertir,
Que quelqu'autre dans peu se pourra repentir.
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah! c'est trop en souffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté:
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,
Et puis qu'il veut perir, consentons qu'il periſſe;
Elise... A cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser,
Elise entre.
Faites un peu sortir la personne cherie...
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis...

D. ELVIRE.

Attendez, vous serez satisfait.

ELISE.

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'en moins cette noble colere
Dans la même fierté jusqu'au bout perſevere,
Et sur tout désormais songez bien, à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

Voi-

Digitized by Google

Voici, graces au Ciel, ce qui les a fait naître,
Ces soupçons obligeans que l'on me fait paroître.
Voyez bien ce visage, & si de Done Ignés
Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

SCENE IX.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNE'S, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

O Ciel!

D. ELVIRE.

Si la fureur, dont vôtre ame est émûe,
Vous trouble jusques-là l'usage de la vûe,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée,
Pour fuir l'autorité qui l'a persecutée;
Et sous un tel habit elle cachoit son sort,
Pour mieux jouïr du fruit de cette feinte mort.
Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
A trahir vos secrets, & tromper vôtre attente.
Je me vois exposée à sa temerité.
Toutes mes actions n'ont plus de liberté.
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
Est reduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassemens, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignitez m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.
Jouïssez à cette heure en Tyran absolu
De l'éclaircissement que vous avez voulu;
Mais sachez que j'aurai sans cesse la memoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire;
Et si je puis jamais oublier mes sermens,
Tombent sur moi du Ciel les plus grands châtimens;
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
Lors qu'à souffrir vos feux je pourrai me resoudre.
Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux,
Qu'in-

Digitized by Google

Qu'infectent les regards d'un monstre furieux.
Fuyons en promptement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des vœux dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bien-tôt affranchir de ses mains.

D. IGNES.

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
A la même vertu vient de faire une offence.

D. GARCIE.

Quelles tristes clartez dissipent mon erreur,
Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
Et ne laissent plus voir à mon ame abatuë,
Que l'effroyable objet d'un remord qui me tuë!
Ah! Dom Alvar, je voi que vous avez raison,
Mais l'Enfer dans mon cœur a soufflé son poison;
Et par un trait fatal de sa rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour,
Qu'une ame consumée ait jamais mis au jour,
Si par ses mouvemens qui font toute ma peine,
Cet amour à tous coups se rend digne de haine?
Il faut, il faut venger par mon juste trépas
L'outrage que j'ai fait à ses divins appas.
Aussi-bien quel conseil aujourd'hui puis-je suivre?
Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre;
Si j'ai pû renoncer à l'objet de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur.

D GARCIE.

Non, Dom Alvar, ma mort est necessaire,
Il n'est soins, ni raisons qui m'en puissent distraire.
Mais il faut que mon sort en se précipitant
Rende à cette Princesse un service éclatant.
Et je veux me chercher dans cette illustre envie
Les moyens glorieux de sortir de la vie,
Faire par un grand coup qui signale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi;
Et qu'elle puisse dire en se voyant vengée,
C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée.
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop dûë au sein de Mauregat;

Que

Que j'aille prévenir par une belle audace
Le coup, dont la Gaffille avec bruit le menace.
Et j'aurai des douceurs, dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un Rival.

D. ALVAR.

Un service, Seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer vôtre offence:
Mais hazarder...

D. GARCIE.

Allons par un juste devoir
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE I.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

OUi, jamais il ne fut de si rude surprise:
Il venoit de former cette haute entreprise;
A l'avide désir d'immoler Mauregat,
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat.
Ses soins précipitez vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon, & prévenir l'ennui,
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidelle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle,
Que ce même Rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
Et pousse dans ce jour Dom Alphonse à paroître,
Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princesse sa sœur,
Et ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la recompense,

Digitized by Google

Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au Thrône qui l'attend.

ELISE.

Oui, Dame Elvire a fû ces nouvelles semées,
Et du vieux Dom Louïs les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Leon, dans ce jour,
De Dom Alphonse & d'elle attend l'heureux retour;
Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospere,
Lui voir prendre un époux de la main de ce Frere:
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que Dom Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du Prince....

ELISE.

Est sans doute bien rude.
Et je le trouve à plaindre en son inquietude.
Son interêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante,
La Princesse ait fait voir une ame fort contente
De ce Frere qui vient, & de la Lettre aussi:
Mais...

SCENE II.

D.ELVIRE, D.ALVAR, ELISE, D.IGNES.

D. ELVIRE.

FAites, Dom Alvar, venir le Prince ici.
Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
Sur cet évenement, dont on surprend mon ame,
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrace imprévûë a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laisser ma haine il est assez à plaindre;
Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les sermens de mon cœur.
Un éclatant Arrêt de ma gloire outragée
A jamais n'être à lui me tenoit engagée.
Mais quand par les destins il est executé,
J'y voi pour son amour trop de severité;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse,

M'effa-

Digitized by Google

M'efface son offense, & lui rend ma tendresse.
Oui, mon cœur trop vangé par de si rudes coups,
Laisse à leur cruauté desarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un Amant miserable,
Et je croi que sa flâme a bien pû meriter
Cette compassion que je lui veux prêter.

D. IGNE'S.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentimens qu'on voit qu'il vous inspire.
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, & sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNE'S, ELISE.

D. GARCIE.

MAdame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse presence...

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment,
Vôtre sort dans mon ame a fait du changement;
Et par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colere est éteinte, & nôtre paix est faite.
Oui, bien que vôtre amour ait merité les coups,
Que fait sur lui du Ciel éclater le courroux,
Bien que ses noirs soupçons ayent offensé ma gloire,
Par des indignitez qu'on auroit peine à croire;
J'avoûrai toutefois que je plains son malheur,
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux service,
Lors qu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice;
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le sort contre vous n'armoit que mes fermens.
Mais enfin vous savez comme nos destinées

Digitized by Google

Aux lauriers publics sont toujours enchaînés;
Et que l'ordre des Cieux, pour disposer de moi,
Dans mon Frere qui vient me va montrer mon
Roi.
Cedez comme moi, Prince, à cette violence,
Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
Et si de vôtre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne,
De pouvoir qu'en ces lieux vôtre valeur vous donne.
Ce vous seroit sans doute un indigne transport,
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;
Et lors que c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soûmission prompte est grandeur de courage.
Ne resistez donc point à ces coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Astorgue au Frere que j'attens.
Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi
prétendre,
Ce que mon triste cœur a resolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcez,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

D. GARCIE.

C'est faire voir, Madame, une bonté trop rare,
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare.
Sur moi, sans de tels soins, vous pouvez laisser choir
Le foudre rigoureux de tout vôtre devoir.
En l'état où je suis, je n'ai rien à vous dire;
J'ai merité du sort tout ce qu'il a de pire;
Et je sai, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, helas! dans ma vaste disgrace,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux;
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux:
Et lors que par un juste & fameux sacrifice,
Mon bras à vôtre sang cherche à rendre un service,
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un Rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre;
Et je le voi venir, sans oser contre lui
Tenter de vôtre cœur le favorable appui.

Ce

Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'eſt de chercher alors mon remede en moi-même;
Et faire que ma mort, propice à mes deſirs,
Affranchiſſe mon cœur de tous ſes déplaiſirs.
Oui, bien-tôt dans ces lieux Dom Alphonſe ſe doit être,
Et déja mon Rival commence de paroître.
De Leon vers ces murs il ſemble avoir volé,
Pour recevoir le prix du Tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune reſiſtance
Faſſe valoir ici ce que j'ai de puiſſance:
Il n'eſt effort humain, que pour vous conſerver,
Si vous y conſentiez, je ne puſſe braver.
Mais ce n'eſt pas à moi, dont on hait la memoire,
A pouvoir eſperer cet aveu plein de gloire;
Et je ne voudrois pas, par des efforts trop vains,
Jetter le moindre obſtacle à vos juſtes deſſeins.
Non, je ne contrains point vos ſentimens, Madame,
Je vais en liberté laiſſer toute vôtre ame;
Ouvrir les murs d'Aſtorgue à cet heureux Vainqueur,
Et fléchir de mon ſort la derniere rigueur.

SCENE IV.

D. ELVIRE, D. IGNÉS, ELISE.

D. ELVIRE.

MAdame, au deſeſpoir où ſon deſtin l'expoſe,
De tous mes déplaiſirs n'imputez pas la cauſe;
Vous me rendrez juſtice, en croyant que mon cœur
Fait de vos interêts ſa plus vive douleur:
Que bien plus que l'amour l'amitié m'eſt ſenſible,
Et que ſi je me plains d'une diſgrace horrible,
C'eſt de voir que du Ciel le funeſte courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flâme,
Qui traite indignement les bontez de vôtre ame.

Digitized by Google

D. IGNE'S.

C'eſt un évenement, dont ſans doute vos yeux
N'ont point, pour moi, Madame, à quereller les Cieux.
Si les foibles attraits, qu'étale mon viſage,
M'expoſoient au deſtin de ſouffrir un volage,
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups;
Quand pour m'ôter ce cœur il s'eſt ſervi de vous;
Et mon front ne doit point rougir d'une inconſtance.
Qui de vos traits aux miens marque la difference.
Si pour ce changement je pouſſe des ſoupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos deſirs;
Et dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuſe pour vous de mon peu de merite,
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tributs
Cauſent un ſi grand trouble à vos vœux combattus.

D. ELVIRE.

Accuſez-vous plûtôt de l'injuſte ſilence,
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.
Ce ſecret plûtôt ſû, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles ſi fâcheux;
Et mes juſtes froideurs, des deſirs d'un volage
Au point de leur naiſſance ayant banni l'hommage,
Euſſent pû renvoyer...

D. IGNE'S.

Madame, le voici.

D. ELVIRE.

Sans rencontrer ſes yeux vous pouvez être ici,
Ne ſortez point, Madame, & dans un tel martyre
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

D. IGNE'S.

Madame, j'y conſens, quoi que je ſache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D. ELVIRE.

Son ſuccès, ſi le Ciel ſeconde ma penſée,
Madame, n'aura rien dont vous ſoyez bleſſée.

Digitized by Google

SCENE V.

D. SYLVE, D. ELVIRE, D. IGNE'S.

D. ELVIRE.

Avant que vous parliez, je demande instamment,
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un moment.
Déja la renommée a jusqu'à nos oreilles,
Porté de vôtre bras les soudaines merveilles;
Et j'admire avec tous, comme en si peu de temps
Il donne à nos destins ces succès éclatans.
Je sai bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sauroit demander trop de reconnoissance;
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon Frere au Thrône paternel.
Mais quoi que de son cœur vous offre les hommages,
Usez en genereux de tous vos avantages;
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, Seigneur, un joug imperieux.
Que vôtre amour, qui sait quel interêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus legitime,
Et veuille que ce Frere, où l'on va m'exposer,
Commence d'être Roi pour me tyranniser.
Leon a d'autres prix, dont en cette occurrence
Il peut mieux honorer vôtre haute vaillance;
Et c'est à vos vertus faire un present trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
Lors que par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
C'est un triste avantage; & l'Amant genereux
A ces conditions refuse d'être heureux.
Il ne veut rien devoir à cette violence,
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance;
Et pour l'objet qu'il aime est toûjours trop zelé,
Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur au merite d'un autre
Prétende reserver ce qu'il refuse au vôtre.
Non, Seigneur, j'en répons, & vous donne ma foi
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi;

Digitized by Google

Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite....

D. SYLVE.

J'ai de vôtre discours assez souffert la suite,
Madame, & par deux mots je vous l'eusse épargné,
Si vôtre fausse allarme eût sur vous moins gagné.
Je sai qu'un bruit commun, qui par tout se fait croire,
De la mort du Tyran me veut donner la gloire.
Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,
Laissant par Dom Louis échauffer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte heroïque,
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique.
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
C'est que pour appuyer son illustre projet,
Dom Louis fit semer par une feinte utile,
Que secondé des miens j'avois saisi la Ville;
Et par cette nouvelle il a poussé les bras,
Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
Par son zele prudent il a fû tout conduire;
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire;
Mais dans le même instant un secret m'est appris,
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
Vous attendez un Frere, & Leon son vrai Maître,
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroître.
Oui, je suis Dom Alphonse, & mon sort conservé,
Et sous le nom du sang de Castille élevé,
Est un fameux effet de l'amitié sincere,
Qui fut entre son Prince, & le Roi nôtre pere.
Dom Louis du secret a toutes les clartez,
Et doit aux yeux de tous prouver ces veritez.
D'autres soins maintenant occupent ma pensée,
Non qu'à vôtre sujet elle soit traversée,
Que ma flame querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le Frere importune l'Amant.
Mes feux par ce secret ont reçû sans murmure
Le changement qu'en eux a prescrit la nature;
Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
De l'amour dont pour vous mon cœur étoit touché,
Qu'il ne respire plus pour faveur souveraine
Que les cheres douceurs de sa premiere chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés

Ce

Digitized by Google

Ce qu'il de ſes bontez a merité l'excés.
Mais ſon ſort incertain rend le mien miſerable;
Et ſi ce qu'on en dit ſe trouvoit veritable,
En vain Leon m'appelle, & le Trône m'attend,
La Couronne n'a rien à me rendre content;
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye,
Et pouvoir reparer par ces juſtes tributs
L'outrage que j'ai fait à ſes rares vertus.
Madame, c'eſt de vous que j'ai raiſon d'attendre
Ce que de ſon deſtin mon ame peut apprendre.
Inſtruiſez-m'en de grace, & par vôtre diſcours
Hâtez mon deſeſpoir, ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas ſi je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautez ont droit de me confondre.
Je n'entreprendrai point de dire à vôtre amour,
Si Done Ignés eſt morte, ou reſpire le jour;
Mais par ce Cavalier, l'un de ſes plus fideles,
Vous en pourrez ſans doute apprendre des nouvelles.

D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.

Ah! Madame, il m'eſt doux en ces perplexitez
De voir ici briller vos celeſtes beautez:
Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage,
Dont le crime....

D. IGNÉS.

Ah! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hazarder à dire que vers moi
Un cœur dont je fais cas ait pû manquer de foi:
J'en refuſe l'idée, & l'excuſe me bleſſe;
Rien n'a pû m'offenſer auprés de la Princeſſe,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a cauſé,
Par un ſi haut merite eſt aſſez excuſé.
Cette flâme vers moi ne vous rend point coupable;
Et dans le noble orgueil dont je me ſens capable,
Sachez, ſi vous l'étiez, que ce ſeroit en vain,
Que vous preſumeriez de fléchir mon dédain;
Et qu'il n'eſt repentir, ni ſuprême puiſſance,
Qui gagnât ſur mon cœur d'oublier cette offenſe.

D. ELVIRE.

Mon Frere, d'un tel nom ſouffrez-moi la douceur,
De quel raviſſement comblez-vous une ſœur!

Digitized by Google

Que j'aime vôtre choix, & benis l'avanture
Qui vous fait couronner une amitié si pure;
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement...

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNE'S, D. SYLVE., ELISE.

D. GARCIE.

DE grace cachez-moi vôtre contentement,
Madame, & me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sai que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer;
Vous le voyez assez, & quelle obeïssance
De vos commandemens m'arrache la puissance;
Mais je vous avoûrai que cette gayeté
Surprend au dépourvû toute ma fermeté;
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître;
Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandemens ont prescrit à mon ame
De souffrir sans éclat le malheur de ma flâme.
Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
Et je pretens mourir en vous obeïssant:
Mais encore une fois, la joye où je vous treuve,
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Répond mal-aisément de ces émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,
Donnez-moi par pitié deux momens de contrainte;
Et quoi que d'un Rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins:
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre,
Lorsque dans ma disgrace un Amant peut descendre.

Je

Digitized by Google

Je ne l'exige pas, Madame, pour long-temps;
Et bien-tôt mon départ rendra vos vœux contens.
Je vais, où de ſes feux mon ame conſumée,
N'apprendra vôtre hymen que par la renommée;
Ce n'eſt pas un ſpectacle où je doive courir;
Madame, ſans le voir j'en ſaurai bien mourir.

D. IGNE'S.

Seigneur, permettez-moi de blâmer vôtre plainte;
De vos maux la Princeſſe a ſû paroître atteinte;
Et cette joye encor, dequoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous ſont preparez.
Elle goûte un ſuccès à vos deſirs proſpere,
Et dans vôtre Rival elle trouve ſon Frere.
C'eſt Dom Alphonſe enfin dont on a tant parlé,
Et ce fameux ſecret vient d'être dévoilé.

D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.

Mon cœur, graces au Ciel, après un long martyre
Seigneur, ſans vous rien prendre, a tout ce qu'il deſire,
Et goûte d'autant mieux ſon bonheur en ce jour,
Qu'il ſe voit en état de ſervir vôtre amour.

D. GARCIE.

Helas! cette bonté, Seigneur, doit me confondre.
A mes plus chers deſirs elle daigne répondre.
Le coup que je craignois, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi ſe verroit fortuné.
Mais ces douces clartez d'un ſecret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable;
Et tombé de nouveau dans ces traîtres ſoupçons,
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur, ſi ſouvent odieuſe,
Doit perdre tout eſpoir d'être jamais heureuſe:
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raiſon;
Moi-même je me trouve indigne de pardon;
Et quelque heureux ſuccès que le ſort me preſente,
La mort, la ſeule mort eſt toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non, de ce tranſport le ſoûmis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux ſentiment.
Par lui de mes ſermens je me ſens détachée,
Vos plaintes, vos reſpects, vos douleurs m'ont touchée.

Digitized by Google

J'y voi par-tout briller un excès d'amitié,
Et vôtre maladie est digne de pitié.
Je voi, Prince, je voi qu'on doit quelque indul-
gence
Aux défauts où du Ciel fait pancher l'influence;
Et pour tout dire enfin, jaloux, ou non jaloux,
Mon Roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'ottroye,
Rends capable mon cœur de supporter sa joye.

D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs & nos Etats.
Mais ici le temps presse, & Leon nous appelle.
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zele;
Et par nôtre presence, & nos soins differens,
Donner le dernier coup au parti des Tyrans.

FIN.

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE;

Repreſentée pour la premiere fois à Verſailles pour le Roi le quatorziéme Octobre 1663. & donnée depuis au Public dans la Salle du Palais Royal, le 4. Novembre de la même année 1663.

Par la Troupe de MONSIEUR Frere unique du Roi.

Digitized by Google

ACTEURS.

MOLIERE, Marquis ridicule.

BRECOURT, Homme de qualité.

DE LA GRANGE, Marquis ridicule.

DU CROISY, Poëte.

LA TORILLIERE, Marquis facheux.

BEJART, Homme qui fait le neceſſaire.

Mademoiſelle DU PARC, Marquiſe façonniere.

Mademoiſelle BEJART, Prude.

Mademoiſelle DE BRIE, Sage Coquette.

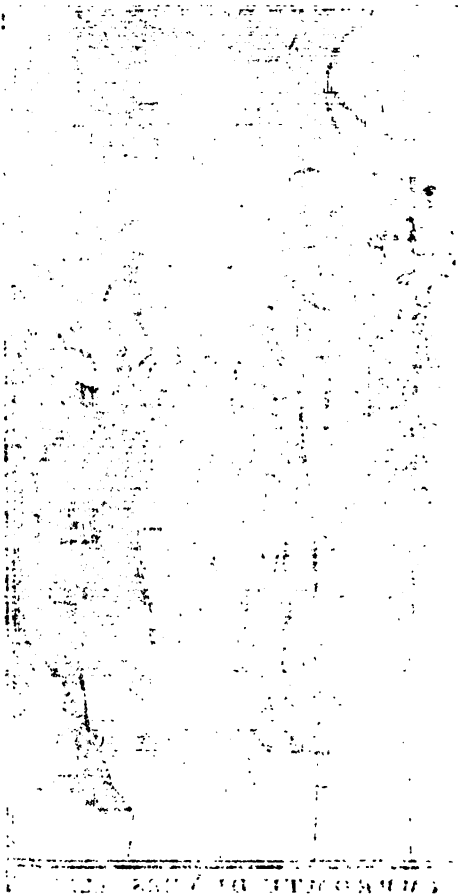
Mademoiſelle MOLIERE, Satyrique ſpirituelle.

Mademoiſelle DU CROISY, Peſte doucereuſe.

Mademoiſelle HERVE', Servante precieuſe.

La Scene eſt à Verſailles dans la Salle de la Comedie.

Digitized by Google



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mademoiſelle DU PARC, Mademoiſelle BEJART, Mademoiſelle DE BRIE, Mademoiſelle MOLIERE, Mademoiſelle DU CROISY, Mademoiſelle HERVE'.

MOLIERE.

ALlons donc, Meſſieurs & Meſdames, vous mocquez-vous avec vôtre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir ici? La peſte ſoit des gens; hola ho, Monſieur Brecourt.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Monſieur de la Grange.

LA GRANGE.

Qu'eſt-ce?

MO-

Digitized by Google

MOLIERE.

Monsieur du Croisy.

DU CROISY.

Plaît-il ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Parc.

Mademoiselle DU PARC.

Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiselle Bejart.

Mademoiselle BEJART.

Qu'y a-t-il ?

MOLIERE.

Mademoiselle de Brie.

Mademoiselle DE BRIE.

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Croisy.

Mademoiselle DU CROISY.

Qu'est-ce que c'est ?

MOLIERE.

Mademoiselle Hervé.

Mademoiselle HERVE'.

On y va.

MOLIERE.

Je croi que je deviendrai fou avec tous ces ge
ci. Eh ! tétebleu, Messieurs, me voulez-vous
re enrager aujourd'hui ?

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse ? nous ne sav
pas nos rôles, & c'est nous faire enrager vous
me, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE.

Ah ! les étranges animaux à conduire que
Comediens.

Mademoiselle BEJART.

Et bien nous voilà, que prétendez-vous fai

Mademoiselle DU PARC.

Quelle est vôtre pensée ?

Mademoiselle DE BRIE.

De quoi est-il question ?

Digitized by Google

MOLIERE.

De grace mettons-nous ici ; & puisque nous voilà tous habillés, & que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à repeter notre affaire, & voir la maniere dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas ?

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, je vous declare que je ne me souviens pas d'un mot de mon Personnage.

Mademoiselle DE BRIE.

Je sai bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

Mademoiselle BEJART.

Et moi, je me prepare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moi aussi.

Mademoiselle HERVE'.

Pour moi, je n'ai pas grand' chose à dire.

Mademoiselle DU CROISY.

Ni moi non plus, mais avec cela je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistolés.

BRECOURT.

Et moi pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer, & que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ?

Mademoiselle BEJART.

Qui vous ! vous n'êtes pas à plaindre ; car ayant fait la Piece, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire ? ne contez-vous pour rien l'inquietude d'un succès qui ne regarde que moi seul ? & pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de Comique devant une Assemblée comme celle-ci ? que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, & ne rient que quand

Digitized by Google

quand ils veulent. Est-il Auteur qui ne doive trembler, lors qu'il en vient à cette épreuve? & n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

Mademoiselle BEJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre quand un Roi me l'a commandé?

Mademoiselle BEJART.

Le moyen? une respectueuse excuse, fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne; & tout autre en vôtre place ménageroit mieux sa reputation, & se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réüssit mal? & quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

Mademoiselle DE BRIE.

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du temps davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiselle, les Rois n'aiment rien tant qu'une prompte obeïssance, & ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; & leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, & les moins préparez leur sont toûjours les plus agreables: nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desirent de nous; nous ne sommes que pour leur plaire; & lors qu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez-tôt; & s'il y a la honte de n'avoir pas bien réüssi, on a toûjours la gloire d'avoir obeï vîte à leurs commandemens. Mais songeons à repeter, s'il vous plaît.

Ma-

Mademoiselle BEJART.

Comment prétendez-vous que nous faſſions, ſi nous ne ſavons pas nos rôles?

MOLIERE.

Vous les ſaurez, vous dis-je, & quand même vous ne les ſauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y ſuppléer de vôtre eſprit, puiſque c'eſt de la Proſe, & que vous ſavez vôtre ſujet?

Mademoiselle BEJART.

Je ſuis vôtre ſervante; la Proſe eſt pis encore que les Vers. Mademoiselle MOLIERE.

Voulez-vous que je vous diſe? vous deviez faire une Comedie où vous auriez joüé tout ſeul.

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma Femme, vous êtes une bête.

Mademoiselle MOLIERE.

Grand merci, Monſieur mon Mari; voilà ce que c'eſt, le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taiſez-vous, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

C'eſt une choſe étrange, qu'une petite ceremonie ſoit capable de nous ôter toutes nos belles qualitez; & qu'un Mari & un Galand regardent la même perſonne avec des yeux ſi differens.

MOLIERE.

Que de diſcours!

Mademoiselle MOLIERE.

Ma foi, ſi je faiſois une Comedie je la ferois ſur ce ſujet, je juſtifierois les Femmes de bien des choſes dont on les accuſe, & je ferois craindre aux Maris la difference qu'il y a de leurs manieres bruſques aux civilitez des Galans.

MOLIERE.

Ahi, laiſſons cela, il n'eſt pas queſtion de cauſer maintenant, nous avons autre choſe à faire.

Mademoiselle BEJART.

Mais puis qu'on vous a commandé de travailler ſur le ſujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comedie des Comediens, dont vous nous avez parlé il y a long-temps?

c'é-

Digitized by Google

c'étoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la chose ; & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi ; & que cela auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appellé le vôtre ; car vouloir contrefaire un Comedien dans un rôle Comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les Personnages qu'il represente, & se servir des mêmes traits & des mêmes couleurs, qu'il est obligé d'employer aux differens tableaux des caracteres ridicules, qu'il imite d'après nature. Mais contrefaire un Comedien dans des rôles serieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entierement de lui, puisque ces sortes de Personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules, dans lesquels on le reconnoît.

MOLIERE.

Il est vrai, mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, & je n'ai pas crû entre nous que la chose en valût la peine, & puis il falloit plus de temps pour executer cette idée. Comme leurs jours de Comedies sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris : je n'ai attrapé de leur maniere de reciter, que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, & j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblans.

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans vôtre bouche.

Mademoiselle DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIERE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, & que j'ai laissé là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit point fait rire.

Mademoiselle DE BRIE.

Dites-la moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

Made-

Digitized by Google

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois songé une Comedie, où il y auroit eu un Poëte que j'aurois representé moi-même, qui seroit venu pour offrir une Piece à une Troupe de Comediens nouvellement arrivez de la Campagne. Avez vous, auroit-il dit, des Acteurs & des Actrices, qui soient capables de bien faire valoir un Ouvrage; car ma Piece est une Piece.. Eh! Monsieur, auroient répondu les Comediens, nous avons les Hommes & des Femmes qui ont été trouvez raisonnables par tout où nous avons passé. Et qui fait le Roi parmi vous? Voilà un Acteur qui s'en démêle par fois. Qui? ce jeune homme bien fait; Vous nocquez-vous! Il faut un Roi, qui soit gros & gras comme quatre. Un Roi, morbleu, qui soit entrinaillé comme il faut; un Roi d'une vaste circonference, & qui puisse remplir un Trône de la belle maniere! La belle chose qu'un Roi d'une taille gaante! Voilà déja un grand défaut: mais que je l'entende un peu reciter une douzaine de Vers. Là dessus le Comedien auroit recité, par exemple, quelques Vers du Roi de Nicomede.

Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi,
Augmentant mon pouvoir ...

Le plus naturellement qui lui auroit été possible. Et le Poëte: Comment, vous appellez cela reciter? C'est se railler; il faut dire les choses avec emphase.

Ecoutez-moi.

Te le dirai-je, Araspe... &c.

Imitant Monsieur excellent Acteur de l'Hôtel de Bourgogne.

Voyez-vous cette posture? remarquez bien cela. Là, appuyer comme il faut le dernier Vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, Monsieur, auroit répondu le Comedien, il me semble qu'un Roi qui s'entretient tout seul avec son Capitaine des Gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend guéres ce ton de demoniaque. Vous ne savez ce que c'est. Allez vous en reciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire

Digitized by Google

aucun ah! Voyons un peu une Scene d'Amant & d'Amante. Là-dessus une Comedienne & un Comedien auroient fait une Scene ensemble, qui est celle de Camille & de Guriace.

Iras-tu, ma chere ame, & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout nôtre bonheur?
Helas! je voi trop bien.... &c.

Tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le Poëte aussi-tôt: Vous vous mocquez, vous ne faites rien qui vaille; & voici comme il faut reciter cela.

Iras tu, ma chere ame.... &c.
Non, je te connois mieux... &c.

Imitant Mademoiselle Beauchâteau Comedienne de l'Hôtel de Bourgogne.

Voyez-vous comme cela est naturel & passionné? admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. Enfin voila l'idée, & il auroit parcouru de même tous les Acteurs, & toutes les Actrices.

Mademoiselle DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, & j'en ai reconnu là dès le premier Vers: continuez je vous prie.

MOLIERE, *imitant Beauchâteau aussi Comedien, dans les Stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, &c.

Et celui ci le reconnoîtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius?

Imitant Hauteroche aussi Comedien.

L'inimitié qui regne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur.... &c.

Mademoiselle DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIERE.

Et celui-ci?

Seigneur, Polibe est mort.... &c.

Imitant De Villiers aussi Comedien.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui, je sai qui c'est: mais il y en a quelques-uns d'entr'eux, je croi, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne put attrapper par

Digitized by Google

par quelque endroit, si je les avois bien étudiez: mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amusons point davantage à discourir. Vous, prenez garde à bien representer avec moi vôtre rôle de Marquis. *Parlant à de la Grange.*

Mademoiselle MOLIERE.

Toûjours des Marquis?

MOLIERE.

Oui, toûjours des Marquis, que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractere agreable de Theatre? Le Marquis aujourd'hui est le plaisant de la Comedie. Et comme dans toutes les Comedies anciennes on voit toûjours un Valet bouffon, qui fait rire les Auditeurs; de même dans toutes nos Pieces de maintenant, il faut toûjours un Marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle BEJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIERE.

Pour vous, Mademoiselle...

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu, pour moi je m'acquitterai fort mal de mon personnage, & je ne sai pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonniere.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lors que l'on vous donna celui de la Critique de l'Ecole des Femmes; cependant vous vous en êtes acquittée à merveilles, & tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait; croyez-moi, celui-ci sera de même, & vous le joüerez mieux que vous ne pensez.

Mademoiselle DU PARC.

Comment cela se pourroit il faire, car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonniere que moi?

MOLIERE.

Cela est vrai, & c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente Comedienne, de bien representer un personnage qui est si contraire à vôtre humeur. Tâchez donc de bien prendre tous le caractere de vos rôles, & de vous figurer que vous

Digitized by Google

êtes ce que vous représentez. *A du Croisy.* Vous faites le Poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air Pedant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sententieux, & cette exactitude de prononciation, qui appuye sur toutes les syllabes, & ne laisse échapper aucune lettre de la plus severe orthographe. *A Brecourt.* Pour vous, vous faites un honnête homme de Cour, comme vous avez déja fait dans la Critique de l'Ecole des Femmes, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, & gesticuler le moins qu'il vous sera possible. *A de la Grange.* Pour vous je n'ai rien à vous dire. *A Mademoiselle Béjart.* Vous, vous représentez une de ces femmes, qui pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croyent que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toûjours fierement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualitez que possedent les autres, ne soient rien en comparaison d'un miserable honneur dont personne ne se soucie; ayez toûjours ce caractere devant les yeux pour en bien faire les grimaces. *A Mademoiselle de Brie.* Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croyent que le peché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires, qu'elles ont, sur le pié d'attachement honnête, & appellent amis ce que les autres nomment galans; entrez bien dans ce caractere. *A Mademoiselle de Moliere.* Vous, vous faites le même personnage que dans la Critique, & je n'ai rien à vous dire non plus qu'à Mademoiselle du Parc. *A Mademoiselle du Croisy.* Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charitez à tout le monde; de ces femmes qui donnent toûjours le petit coup de langue en passant, & seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain; je croi que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle. *A Mademoiselle Hervé.* Et pour vous, vous êtes la soubrette de la Precieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, &

Digitized by Google

& attrape comme elle peut tous les termes de sa Maîtresse. Je vous dis tous vos caracteres; afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à repeter, & voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux, il ne nous falloit plus que cela.

SCENE II.

LA TORILIERE, MOLIERE, &c.

LA TORILIERE.

Bon jour, Monsieur Moliere.

MOLIERE.

Monsieur, vôtre serviteur. La peste soit de l'homme!

LA TORILIERE.

Comment vous en va?

MOLIERE.

Fort bien pour vous servir. Mesdemoiselles ne...

LA TORILIERE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIERE.

Je vous suis obligé. Que le Diable t'emporte. Ayez un peu soin...

LA TORILIERE.

Vous jouiez une piece nouvelle aujourd'hui?

MOLIERE.

Oui, Monsieur. N'oubliez pas...

LA TORILIERE.

C'est le Roi qui vous la fait faire?

MOLIERE.

Oui, Monsieur. De grace songez,...

LA TORILIERE.

Comment l'appellez-vous?

MOLIERE.

Oui, Monsieur.

LA TORILIERE.

Je vous demande comment vous la nommez?

MOLIERE.

Ah! Ma foi je ne sai. Il faut, s'il vous plaît que vous...

Digitized by Google

LA TORILIERE.

Comment ſerez-vous habillez?

MOLIERE.

Comme vous voyez. Je vous prie...

LA TORILIERE.

Quand commencerez-vous?

MOLIERE.

Quand le Roi ſera venu. Au diantre le queſtion neur.

LA TORILIELE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIERE.

La peſte m'étouffe, Monſieur, ſi je le ſai.

LA TORILIERE.

Savez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant hom me du monde, je ne ſai rien de tout ce que vo pourrez me demander, je vous jure. J'enrage, c bourreau vient avec un air tranquille vous faire d queſtions, & ne ſe ſoucie pas qu'on ait en tête d'a res affaires.

LA TORILIERE.

Meſdemoiſelles, vôtre ſerviteur.

MOLIERE.

Ah! bon le voilà d'un autre côté.

LA TORILIERE *à Mademoiſelle du Croiſy.*

Vous voilà belle comme un petit Ange. Joüez-vo toutes deux aujourd'hui? *en regardant Mademoiſ Hervé.*

Mademoiſelle DU CROISY.

Oui, Monſieur.

LA TORILIERE.

Sans vous la Comedie ne vaudroit pas grand' cho

MOLIERE.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-l

Mademoiſelle DE BRIE.

Monſieur, nous avons ici quelque choſe à repe aſemble.

LA TORILIERE.

Ah! parbleu je ne veux pas vous empêch vous n'avez qu'à pourſuivre.

Mad

Digitized by Google

Mademoiselle DE BRIE.

Mais...

LA TORILIEN.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne, faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui, mais...

LA TORILIERE.

Je suis homme sans ceremonie, vous dis-je, & vous pouvez repeter ce qu'il vous plaira.

MOLIERE.

Monsieur, ces Demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette repetition.

LA TORILIERE.

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIERE.

Monsieur, c'est une coûtume qu'elles observent, & vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA TORILIERE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIERE.

Point du tout, Monsieur, ne vous hâtez pas, de grace.

SCENE III.

MOLIERE, LA GRANGE, &c.

MOLIERE.

AH! que le monde est plein d'impertinens! or sus commençons. Figurez-vous donc premierement que la Scene est dans l'antichambre du Roi, car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, & on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venuë des femmes que j'introduis. La Comedie s'ouvre par deux Marquis qui se rencontrent. Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant vôtre perruque, & grondant une petite chanson entre vos dents, La, la, la,

Digitized by Google

la, la, la, la. Rangez-vous donc vous autres, car il faut du terrein à deux Marquis, & ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace; allons, parlez.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un Marquis; il faut le prendre un peu plus haut, & la plûpart de ces Messieurs affectent une maniere de parler particuliere pour se distinguer du commun. Bon jour, Marquis; recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Ah! Marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIERE.

Parbleu tu vois, j'attends que tous ces Messieurs ayent debouché la porte pour presenter là mon visage.

LA GRANGE.

Tête bleu quelle foule! je n'ai garde de m'y aller frotter, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui sont fort assurez de n'entrer point; & qui ne laissent pas de se presser, & d'occuper toutes les avenuës de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'Huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela est bon pour toi, mais pour moi je ne veux pas être joüé par Moliere.

LA GRANGE.

Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joüe dans la Critique.

MOLIERE.

Moi? je suis ton valet, c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE.

Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MO-

Digitized by Google

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE.

Ha, ha, ha, cela est drôle.

MOLIERE.

Ha, ha, ha, cela est bouffon.

LA GRANGE.

Quoi tu veux soûtenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le Marquis de la Critique?

MOLIERE.

Il est vrai, c'est moi. Detestable, morbleu detestable, tarte à la crême. C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.

LA GRANGE.

Oui, parbleu c'est toi, tu n'as que faire de railler; & si tu veux, nous gagerons, & verrons qui a raison des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIERE.

Et moi cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

Cent pistoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amynas, & dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela est fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

Le tien est bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

Voici un homme qui nous jugera. Chevalier?

Digitized by Google

SCENE IV.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, &c.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Bon ! voilà l'autre qui prend le ton de Marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRECOURT.

Il est vrai.

MOLIERE.

Allons donc, Chevalier.

BRECOURT.

Quoi?

MOLIERE.

Juge nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

Et quelle?

MOLIERE.

Nous disputons qui est le Marquis de la Critique de Moliere, il gage que c'est moi, & moi je gage que c'est lui.

BRECOURT.

Et moi je juge que ce n'est, ni l'un ni l'autre, vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes de choses; & voilà dequoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Moliere, parlant à des personnes qui le chargeoient de mêmes choses que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir, comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait. Que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes; & que tous les personnages qu'il represente sont des personnages en l'air, & des phantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie pour rejoüir les spectateurs. Qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; & que si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des Comedies, c'étoit les ressem-

Digitized by Google

semblances qu'on y vouloit toûjours trouver, & dont ſes ennemis tâchoient malicieuſement d'appuyer la penſée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines perſonnes à qui il n'a jamais penſé. Et en effet je trouve qu'il a raiſon ; car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ſes geſtes & toutes ſes paroles, & chercher à lui faire des affaires, en diſant hautement il joüe un tel, lors que ce ſont des choſes qui peuvent convenir à cent perſonnes ? Comme l'affaire de la Comedie eſt de repreſenter en general tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de nôtre ſiecle, il eſt impoſſible à Moliere de faire aucun caractere qui ne rencontre quelqu'un dans le monde ; & s'il faut qu'on l'accuſe d'avoir ſongé à toutes les perſonnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut ſans doute qu'il ne faſſe plus de Comedies.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier, tu veux juſtifier Moliere, & épargner nôtre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout, c'eſt toi qu'il épargne, & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit ; mais dis-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere eſt épuiſé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matiere pour...

BRECOURT.

Plus de matiere ! Eh, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit, écoutez le moi dire un peu. Et qu'il ne trouvera plus de matiere pour... Plus de matiere ! Eh, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuiſé dans ſes Comedies tout le ridicule des hommes ; & ſans ſortir de la Cour, n'a-t-il pas encore vingt caracteres de gens où il n'a

Digitized by Google

point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiez du monde, & qui le dos tourné font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance; ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les loüanges qu'ils donnent, & dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches Courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prosperité & vous accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontens de la Cour, ces suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunitez, & qui veulent que l'on les recompense d'avoir obsedé le Prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promenent leurs civilitez à droit & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voyent avec les mêmes embrassades, & les mêmes protestations d'amitié? Monsieur, vôtre très-humble serviteur; Monsieur, je suis tout à vôtre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, Monsieur, comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah! Monsieur, je ne vous voyois pas. Faites-moi la grace de m'employer, soyez persuadé que je suis entierement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je revere le plus, il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire; je vous supplie de n'en point douter, serviteur, très-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, au prix de ce qui reste. Voilà à peu près comme cela doit être joüé.

BRECOURT.

C'est assez.

MOLIERE.

Poursuivez.

BRECOURT.

Voici Climene, & Elise.

MO-

Digitized by Google

MOLIERE.

Là-dessus vous arriverez toutes deux. A Mademoiselle du Parc Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, & à faire bien des façons, cela vous contraindra un peu, mais qu'y faire ? il faut par fois se faire violence.

Mademoiselle MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ai reconnuë de loin, & j'ai bien vu à vôtre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

Mademoiselle DU PARC.

Vous voyez, je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moi de même.

MOLIERE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils. Mademoiselle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mademoiselle MOLIERE.

Après vous, Madame.

MOLIERE.

Bon. Après ces petites ceremonies muettes chacun prendra place, & parlera assis, hors les Marquis, qui tantôt se leveront, & tantôt s'assieront, suivant leur inquietude naturelle. Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre medecine à tes canons.

BRECOURT.

Comment ?

MOLIERE.

Ils se portent fort mal.

BRECOURT.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIERE.

Mon Dieu, Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, & les levres d'une couleur de feu surprenante !

Mademoiselle DU PARC.

Ah ! que dites-vous là, Madame ? ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle MOLIERE.

Eh, Madame, levez un peu vôtre coëffe.

Digitized by Google

Mademoiſelle DU PARC.

Fy, je ſuis épouvantable, vous dis-je, & je me fais peur à moi-même.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous êtes ſi belle.

Mademoiſelle DU PARC.

Point, point.

Mademoiſelle MOLIERE.

Montrez-vous.

Mademoiſelle DU PARC.

Ah! fy donc, je vous prie.

Mademoiſelle MOLIERE.

De grace.

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, non.

Mademoiſelle MOLIERE.

Si fait.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous me deſeſperez.

Mademoiſelle MOLIERE.

Un moment.

Mademoiſelle DU PARC.

Ahi.

Mademoiſelle MOLIERE.

Reſolument vous vous montrerez; on ne peut point ſe paſſer de vous voir.

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, que vous êtes une étrange perſonne; vous voulez furieuſement ce que vous voulez.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ah! Madame, vous n'avez aucun deſavantage à paroître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens qui aſſuroient que vous mettiez quelque choſe! vrayement je les démentirai bien maintenant.

Mademoiſelle DU PARC.

Helas! je ne ſai pas ſeulement ce qu'on appelle mettre quelque choſe. Mais où vont ces Dames?

Digitized by Google

SCENE V.

Mademoiselle DE BRIE, Mademoiselle DU PARC, &c.

Mademoiselle DE BRIE.

VOus voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agreable nouvelle du monde. Voilà Monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une Piece contre Moliere, que les grands Comediens vont jouër.

MOLIERE.

Il est vrai, on me l'a voulu lire, & c'est un nommé Br Brou Brouffaut qui l'a faite.

DU CROISY.

Monsieur, elle est affichée sous le nom de Bourfaut, mais à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les Auteurs & tous les Comediens regardent Moliere comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir; chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait, mais nous nous sommes bien gardez d'y mettre nos noms; il lui auroit été trop glorieux de succomber aux yeux du monde sous les efforts de tout le Parnasse; & pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un Auteur sans reputation.

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi je vous avouë que j'en ai toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

Et moi aussi. Par la sang-bleu le railleur sera raillé; il aura sur les doigts ma foi.

Mademoiselle DU PARC.

Cela lui apprendra à vouloir satyriser tout. Comment! cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'esprit, il condamne toutes nos expressions élevées, & pretend que nous parlions toûjours terre à terre?

Digitized by Google

Mademoiſelle DE BRIE.

Le langage n'eſt rien; mais il cenſure tous no attachemens, quelque innocens qu'ils puiſſent être & de la façon qu'il en parle, c'eſt être criminell que d'avoir du merite.

Mademoiſelle DU CROISY.

Cela eſt inſupportable, il n'y a pas une femm qui puiſſe plus rien faire; que ne laiſſe-t-il en repo nos maris, ſans leur ouvrir les yeux, & leur fai re prendre garde à des choſes dont ils ne s'aviſen pas?

Mademoiſelle BEJART.

Paſſe pour tout cela; mais il ſatyriſe même l femmes de bien, & ce méchant plaiſant leur don ne le titre d'honnêtes diableſſes.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt un impertinent, il faut qu'il en ait tout le foi

DU CROISY.

La repreſentation de cette Comedie, Madame aura beſoin d'être appuyée, & les Comediens d l'Hôtel....

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, qu'ils n'apprehendent rien, je leu garantis le ſuccès de leur Piece corps pour corps.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous avez raiſon, Madame; trop de gens ſon intereſſez à la trouver belle. Je vous laiſſe à penſ ſi tous ceux qui ſe croyent ſatyriſez par Moliere, n prendront pas l'occaſion de ſe vanger de lui en ap plaudiſſant à cette Comedie.

BRECOURT.

Sans doute, & pour moi je répons de douze Mar quiſes, de ſix Precieuſes, de vingt Coquettes, d de trente Cocus, qui ne manqueront pas d'y batt des mains.

Mademoiſelle MOLIERE.

En effet. Pourquoi aller offenſer toutes ces pe ſonnes-là, & particulierement les Cocus, qui ſo les meilleures gens du monde?

MOLIERE.

Par la ſang-bleu, on m'a dit qu'on le va da ber, lui & toutes ſes Comedies, de la belle maniere, q

Digitized by Google

que les Comediens & les Auteurs, depuis le cedre jusqu'à l'hyssope, sont diablement animez contre lui.

Mademoiselle MOLIERE.

Cela lui sied fort bien, pourquoi faire-il de méchantes Pieces, que tout Paris va voir, & où il peint si bien les gens, que chacun s'y connoît? que ne fait-il des Comedies comme celles de Monsieur Lysidas? il n'auroit personne contre lui, & tous les Auteurs en diroient du bien. Il est vrai que de semblables Comedies n'ont pas ce grand concours de monde; mais en revanche elles sont toûjours bien écrites, personne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il est vrai que j'ai l'avantage de ne point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des Savans.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous faites bien d'être content de vous, cela vaut mieux que tous les applaudissemens du Public, & que tout l'argent qu'on sauroit gagner aux Pieces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos Comedies, pourvû qu'elles soient approuvées par Messieurs vos confreres?

LA GRANGE.

Mais quand jouëra-t-on le portrait du Peintre?

DU CROISY.

Je ne sai, mais je me prepare fort à paroître des premiers sur les rangs, pour crier voilà qui est beau.

MOLIERE.

Et moi de même, parbleu.

LA GRANGE.

Et moi aussi, Dieu me sauve.

Mademoiselle DU PARC.

Pour moi j'y payerai de ma personne comme il faut, & je répons d'une bravoure d'approbation qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis; c'est bien la moindre chose que nous devions faire, que d'épauler de nos loüanges le vangeur de nos interêts.

Ma-

Digitized by Google

Mademoiselle MOLIERE.

C'est fort bien dit.

Mademoiselle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiselle BEJART.

Assurément.

Mademoiselle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiselle HERVE'.

Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Moliere se cache.

BRECOURT.

Qui lui! je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le Theatre rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIERE.

Parbleu ce sera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRECOURT.

Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la piece, & comme tout ce qu'il y a d'agreable, sont effectivement les idées qui ont été prises de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire sans doute; car pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde si cela est approuvé de personne. Et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblans, outre que cela est de fort mauvaise grace, je ne voi rien de plus ridicule & de plus mal repris, & je n'avois pas crû jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un Comedien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

Les Comediens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, & que ..

BRECOURT.

Sur la réponse! Ma foi je le trouverois un grand fou, s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives; tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponse qu'il leur puisse

Digitized by Google

puiſſe faire, c'eſt une Comedie qui reüſſiſſe comme toutes ſes autres. Voilà le vrai moyen de ſe vanger d'eux comme il faut, & de l'humeur dont je les connois, je ſuis fort aſſuré qu'une piece nouvelle, qui les enlevera le monde, les fâchera bien plus, que toutes les ſatyres qu'on pourroit faire de leurs perſonnes.

MOLIERE.

Mais, Chevalier....

Mademoiſelle BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la repetition; voulez-vous que je vous die? ſi j'avois été en vôtre place, j'aurois pouſſé les choſes autrement. Tout le monde attend de vous une réponſe vigoureuſe, & après la maniere dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette Comedie, vous étiez en droit de tout dire contre les Comediens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous ouïr parler de la ſorte, & voilà vôtre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je priſſe feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allaſſe éclater promptement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit que je leur ferois! Ne ſe ſont-ils pas preparez de bonne volonté à ces ſortes de choſes? & lors qu'ils ont deliberé s'ils joüeroient le portrait du Peintre, ſur la crainte d'une riſpoſte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas repondu, qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent? N'eſt ce pas là la marque d'une ame fort ſenſible à la honte, & ne me vangerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

Mademoiſelle DE BRIE.

Ils ſe ſont fort plaint toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Precieuſes.

MOLIERE.

Il eſt vrai, ces trois ou quatre mots ſont fort offenſans, & ils ont grande raiſon de les citer. Allez, allez, ce n'eſt pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'eſt que j'ai eu le bonheur de plai-

Digitized by Google

plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procedé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche; mais laissons les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquieter. Ils critiquent mes Pieces, tant mieux, & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise, ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

Mademoiselle DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'est-ce que cela me fait? n'ai-je pas obtenu de ma Comedie tout ce que j'en voulois obtenir, puis qu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes Personnes, à qui particulierement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, & toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? & lors qu'on attaque une Piece qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plûtôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

Mademoiselle DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joüé ce petit Monsieur l'Auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIERE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la Cour que Monsieur Boursaut. Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, & si quand on le berneroit sur un Theatre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde; ce lui seroit trop d'honneur, que d'être joüé devant une auguste Assemblée, il ne demanderoit pas mieux; & il m'attaque de gayeté de cœur pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, & les Comediens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une sotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire; & cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau; mais enfin j'en ferai ma declaration publiquement.

Je

Digitized by Google

Je ne pretens faire aucune réponſe à toutes leurs Critiques, & leurs Contre-Critiques. Qu'ils diſent tous les maux du monde de mes Pieces, j'en ſuis d'accord. Qu'ils s'en ſaiſiſſent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre ſur leur Theatre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bonheur que j'ai, j'y conſens, ils en ont beſoin; & je ſerai bien-aiſe de contribuer à les faire ſubſiſter, pourvu qu'ils ſe contentent de ce que je puis leur accorder avec bienſéance. La courtoiſie doit avoir des bornes, & il y a des choſes qui ne font rire, ni les ſpectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geſtes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de reciter, pour en faire; & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppoſe point à toutes ces choſes, & je ſerai ravi que cela puiſſe réjoüir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer le reſte, & de ne point toucher à des matieres de la nature de celles, ſur leſquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs Comedies; c'eſt dequoi je prierai civilement cet honnête Monſieur qui ſe mele d'écrire pour eux; & voilà toute la réponſe qu'ils auront de moi.

Mademoiſelle BEJART.

Mais enfin...

MOLIERE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage, nous nous amuſons à faire des diſcours, au lieu de repeter nôtre Comedie: où en étions-nous? je ne m'en ſouviens plus.

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIERE.

Mon Dieu, j'entens du bruit, c'eſt le Roi qui arrive aſſurément, & je voi bien, que nous n'aurons pas le temps de paſſer outre, voila ce que c'eſt de s'amuſer. Oh bien, faites donc pour le reſte du mieux qu'il vous ſera poſſible.

Ma-

Digitized by Google

Mademoiſelle BEJART.

Par ma foi la frayeur me prend, & je ne ſaurois aller joüer mon rôle ſi je ne le repete tout entier.

MOLIERE.

Comment, vous ne ſauriez aller joüer vôtre rôle?

Mademoiſelle BEJART.

Non.

Mademoiſelle DU PARC.

Ni moi le mien.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ni moi non plus.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ni moi.

Mademoiſelle HERVE'.

Ni moi.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi.

MOLIERE.

Que penſez-vous donc faire? vous moquez-vous toutes de moi?

SCENE VI.

BEJART, MOLIERE, &c.

BEJART.

MEſſieurs, je viens vous avertir que le Roi eſt venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah! Monſieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je ſuis deſeſperé à l'heure que je vous parle: voici des femmes qui s'effrayent, & qui diſent qu'il leur faut repeter leurs rôles avant que d'aller commencer, nous demandons, de grace, encore un moment, le Roi a de la bonté, & il ſait bien que la choſe a été precipitée. Eh! de grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous devez vous aller excuſer.

MOLIERE.

Comment m'excuſer?

SCE.

Digitized by Google

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.
Un neceſſaire.
Meſſieurs, commencez donc.
MOLIERE.
Tout-à-l'heure, Monſieur. Je crois que je perai l'eſprit de cette affaire-ci, &c ..

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.
Autre neceſſaire.
Meſſieurs, commencez donc.
MOLIERE.
Dans un moment, Monſieur. Et quoi donc, vouez-vous que j'aye l'affront....

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.
Autre neceſſaire.
Meſſieurs, commencez donc.
MOLIERE.
Oui, Monſieur, nous y allons. Eh, que de gens e font de fête, & viennent dire, commencez onc, à qui le Roi ne l'a pas commandé.

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.
Autre neceſſaire.
Meſſieurs, commencez donc.
MOLIERE.
Voilà qui eſt fait, Monſieur. Quoi donc recevrai-e la confuſion?....

Digitized by Google

SCENE.

BEJART, MOLIERE, &c.

MOLIERE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais....

BEJART.

Non, Messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, que par une bonté toute particuliere il remet votre nouvelle Comedie à une autre fois, & se contente pour aujourd'hui de la premiere que vous pourrez donner.

MOLIERE.

Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie, le Roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité, & nous allons tous le remercier des extrêmes bontez qu'il nous fait paroître.

FIN.

Digitized by Google

LE FESTIN DE PIERRE.

Digitized by Google

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE;

Repreſentée pour la premiere fois, le quinziéme Fevrier 1665. ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal.

Par la Troupe de MONSIEUR Frere unique du Roi.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

DOM JUAN, Fils de Dom Louis.
SGANARELLE, Valet de Dom Juan.
ELVIRE, Femme de Dom Juan.
GUSMAN, Ecuyer d'Elvire.
DOM CARLOS, } Freres d'Elvire.
DOM ALONSE, }
DOM LOUIS, Pere de Dom Juan.
FRANCISQUE, Pauvre.
CHARLOTE, } Païſanes.
MATHVRINE, }
PIERROT, Païſan.
LA STATUE du Commandeur.
LA VIOLETTE, } Laquais de D. Juan.
RAGOTIN, }
MONSIEUR DIMANCHE, Marchand.
LA RAME'E, Spadaſſin.
SUITE de Dom Juan.
SUITE de Dom Carlos, & de Dom Al
Freres.
UN SPECTRE.

La Scene eſt en Sicile.

Digitized by Google

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une Tabatiere.*

QUoique puisse dire Aristote & toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au Tabac: c'est la passion des honnêtes gens; & qui vit sans Tabac, n'est pas digne de vivre: non seulement il réjouit & purge les cerveaux humains; mais encore il instruit les ames à la vertu, &. l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien dès qu'on en prend, de quelle maniere obligeante on en use avec tout le monde, & comme on est ravi d'en donner à droit & à gauche, par-tout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande, & l'on court au devant du souhait des gens; tant il est vrai que le Tabac inspire des sentimens d'honneur & de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matiere, reprenons un peu nôtre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Donne Elvire la Maîtresse, surprise de nôtre départ, s'est

Digitized by Google

mise en campagne après nous; & son cœur, que mon Maître a pû toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici? Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? j'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette Ville produise peu de fruit, & que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raison encore, di-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? ton Maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, & t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas: mais à vûë de pais, je connois à peu près le train des choses, & sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper, mais enfin sur de tels sujets l'experience m'a pû donner quelques lumieres.

GUSMAN.

Quoi, ce départ si peu prévû seroit une infidelité de D. Juan? il pourroit faire cette injure aux chastes feux de D Elvire?

SGANARELLE.

Non, c'est qu'il est jeune encore, & qu'il n'a pas de courage.

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche?

SGANARELLE.

Eh oui, sa qualité! la raison en est belle, & c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses....

GUSMAN. (gagé.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent en-

SGANARELLE.

Eh! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, croi-moi, quel homme est D. Juan.

GUSMAN.

Je ne sai pas de vrai quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; & je ne comprends point, comme après tant d'amour & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressans, de vœux, de soûpirs, & de larmes, tant de lettres pas-

sion-

Digitized by Google

ionnées, de protestations ardentes, & de sermens
fiterez, tant de transports enfin & tant d'empor-
emens qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer dans sa
assion l'obstacle sacré d'un Convent, pour mettre
D. Elvire en sa puissance; je ne comprens pas, dis-
e, comme après tout cela il auroit le cœur de pou-
oir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre moi;
& si tu connoissois le pelerin, tu trouverois la chose
ssez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé
e sentimens pour D. Elvire, je n'en ai point de
ertitude encore: tu sais que par son ordre je partis
ant lui, & depuis son arrivée il ne m'a point en-
retenu, mais par précaution je t'apprens (*inter nos*)
ue tu vois en D. Juan mon Maître, le plus grand
celerat que la terre ait jamais porté, un enragé, un
hien, un demon, un Turc, un Heretique, qui ne
roit ni Ciel, ni Enfer, ni Diable; qui passe cette vie
n veritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un
rai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les re-
ontrances qu'on lui peut faire, & traite de billeve-
ées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a é-
ousé ta Maîtresse; il y a bien plus fait pour sa
assion, & qu'avec elle il auroit encore épousé toi,
on chien, & son chat. Un mariage ne lui coûte rien
contracter, il ne se sert point d'autres pieges pour
ttraper les belles, & c'est un épouseur à toutes mains:
Dame, Demoiselle, Bourgeoise, Paisanne, il ne trou-
e rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; &
i je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en
livers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusqu'au
oir. Tu demeures surpris, & changes de couleur à ce
iscours; ce n'est là qu'une ébauche du personnage:
& pour en achever le portrait, il faudroit bien d'au-
res coups de pinceau; suffit qu'il faut que le courroux
lu Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien
ieux d'être au Diable, que d'être à lui, & qu'il me
ait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il
ût déja je ne sai où. Mais un grand Seigneur mé-
hant homme est une terrible chose; il faut que je
ui sois fidelle en dépit que j'en aye, la crainte en

Digitized by Google

moi fait l'office du zele, bride mes sentimens, & me reduit d'applaudir bien souvent à ce que mon ame deteste. Le voilà qui vient se promener dans ce Palais, separons-nous; écoute, au moins, je t'ai fait cette confidence avec franchise, & cela m'est sorti un peu bien vîte de la bouche; mais s'il falloit qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te paroît-il? il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de D. Elvire.

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

D. JUAN.

Quoi, c'est lui?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Et depuis quand est-il en cette Ville?

SGANARELLE.

D'hier au soir.

D. JUAN.

Et quel sujet l'amene?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui peut l'inquieter.

D. JUAN.

Même départ sans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en est tout mortifié, & m'en demandoit le sujet.

D. JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D.

D. JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée-là-dessus, que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moi? je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi tu ne te trompes pas, & je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé D. Elvire de ma pensée.

SGANARELLE.

Eh mon Dieu! je sai mon D. Juan sur le bout du doigt, & connois vôtre cœur pour le plus grand coureur du monde: il se plaît à se promener de liens en liens, & n'aime point à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE.

Eh Monsieur!

D. JUAN.

Quoi? parle.

SGANARELLE.

Assurément que vous avez raison; si vous le voulez, on ne peut pas aller là contre; mais si vous ne le vouliez pas, ce seroit peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Et bien, je te donne la liberté de parler, & de me dire tes sentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point vôtre méthode, & que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtez comme vous faites.

D. JUAN.

Quoi? tu veux qu'on ne se tienne arrêté au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, & qu'on n'ait plus d'yeux pour personne?

Digitized by Google

ne? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidelle, de s'ensevelir pour toûjours dans une passion, & d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres Beautez qui nous peuvent frapper les yeux. non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules, toutes les Belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'être rencontrée la premiere, ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve; & je cede facilement à cette douce violence, dont elle nous entraîne; j'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une Belle, n'engage point mon ame à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le merite de toutes, & rends à chacune les hommages & les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je voi d'aimable, & dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexpliquables, & tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à reduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté; à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait; à combattre par les transports, par des larmes, & des soûpirs, l'innocente pudeur d'une ame, qui a peine à rendre les armes; à forcer pié à pié toutes les petites resistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, & la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ni rien à souhaiter, tout le beau de la passion est fini, & nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs, & presenter à nôtre cœur les charmes attrayans d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux, que de triompher de la resistance d'une belle personne; & j'ai sur ce sujet l'ambition des Conquerans, qui volent perpetuellement de victoire en victoire, & ne peuvent se resoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impetuosité de mes desirs.

Digitized by Google

rs, je me sens un cœur à aimer toute la terre; t comme Alexandre, je souhaiterois qu'il y eût 'autres Mondes, pour y pouvoir étendre mes con- uêtes amoureuses.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous débitez, il semble ue vous ayez appris cela par cœur, & vous par- ez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire... je ne sai que dire; car vous ournez les choses d'une maniere, qu'il semble que ous avez raison, cependant il est vrai que vous e l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du mon- e, & vos discours m'ont brouillé tout cela; laiſ- ez faire, une autre fois je mettrai mes raisonne- nens par écrit pour disputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, cela seroit-il de la permission ue vous m'avez donnée, si je vous disois que je uis tant soit peu scandalisé de la vie que vous nenez?

D. JUAN.

Comment, quelle vie est-ce que je mene?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir ous les mois vous marier comme vous faites.

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agreable?

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois que cela est fort agreable & fort divertissant, & je m'en accommoderois aſ- sez moi, s'il n'y avoit point de mal: mais, Mon- sieur, se joüer ainsi du mariage, qui...

D. JUAN.

Va, va, c'est une affaire que je saurai bien de- mêler, sans que tu t'en mettes en peine.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, vous faites une méch
raillerie.

D. JUAN.

Hola maître sot, vous savez que je vous ai
que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous; Dieu m'en gar
vous savez ce que vous faites, vous, &c si vou
tes libertin, vous avez vos raisons: mais il y a
certains petits impertinens dans le monde, qu
font sans savoir pourquoi, qui font les esp
forts, parce qu'ils croyent que cela leur sied bi
& si j'avois un Maître comme cela, je lui di
nettement, le regardant en face: C'est bi
vous petit ver de terre, petit mirmidon que v
êtes (je parle au Maître que j'ai dit) c'est bi
vous à vouloir vous mêler de tourner en raill
ce que tous les hommes revérent, pensez-vous
pour être de qualité, pour avoir une perru
blonde & bien frisée, des plumes à votre chap
un habit bien doré, & des rubans couleur de
(ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'aut
pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus ha
le homme, que tout vous soit permis, & qu
n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi,
suis votre valet, que les libertins ne font jam
une bonne fin, & que...

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi est-il question?

D. JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me ti
au cœur, & qu'entraîné par ses appas, je l'ai
vie jusqu'en cette Ville.

SG

Digitized by Google

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

D. JUAN.

Et pourquoi craindre? ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de se plaindre.

D. JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui, mais cette grace n'éteint pas peut-être le ressentiment des parens & des amis, &...

D. JUAN.

Ah, n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, & songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir: la personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agreable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, & le hazard me fit voir ce couple d'amans trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contens l'un de l'autre, & faire éclater plus d'amour: la tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frapé au cœur, & mon amour commença par la jalousie; oui, je ne pûs souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alarma mes desirs, & je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement, dont la delicatesse de mon cœur se tenoit offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, & j'ai recours au dernier remede. Cet Epoux prétendu doit aujourd'hui regaler sa Maitresse d'une promenade sur mer; sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, & j'ai une petite barque & des gens, avec quoi fort facilement je prétens enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah Monsieur!

Digitized by Google

D. JUAN.

Hen?

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut; il n'eſt rien tel en ce monde que de ſe contenter.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, & prens ſoin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que... (*Il apperçoit D. Elvire.*) Ah! rencontre fâcheuſe, traître, tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monſieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Eſt-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-ci avec ſon équipage de campagne?

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

Me ferez-vous la grace, D. Juan, de vouloir bien me reconnoître; & puis-je au moins eſperer que vous daigniez tourner le viſage de ce côté?

D. JUAN.

Madame, je vous avoue que je ſuis ſurpris, & que je ne vous attendois pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, & vous êtes ſurpris à la verité, mais tout autrement que je ne l'eſperois; & la maniere dont vous le paroiſſez, me perſuade pleinement ce que je refuſois de croire. J'admire ma ſimplicité & la foibleſſe de mon cœur, à douter d'une trahiſon, que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été aſſez bonne, je le confeſſe, ou plûtôt aſſez ſotte, pour me vouloir tromper moi-même, & travailler à démentir mes yeux & mon jugement. J'ai cherché des raiſons, pour excuſer à ma tendreſſe le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; & je me ſuis forgé exprès

Digitized by Google

près cent sujets legitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime, dont ma Raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écoutois avec plaisir mille chimeres ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur: mais enfin cet abord ne me permet plus de douter; & le coup d'œil qui m'a reçûë, m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en savoir. Je serai bien-aise pourtant d'ouïr de vôtre bouche les raisons de vôtre départ. Parlez, D. Juan, je vous prie, & voyons de quel air vous saurez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle, qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE.

Moi, Monsieur, je n'en sai rien, s'il vous plait.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ses raisons.

D. JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle.*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE.

Que voulez vous que je dise?

D. ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi; & me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE.

Je n'ai rien à répondre, vous vous moquez de vôtre Serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame...

D. ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE *se retournant vers son Maître.*

Monsieur....

Digitized by Google

D. JUAN *en le menaçant.*

Si...

SGANARELLE.

Madame, les Conquerans, Alexandre, & les autres Mondes sont cause de nôtre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaît-il, D. Juan, nous éclaircir ces beaux mysteres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la verité...

D. ELVIRE.

Ah! que vous savez mal vous defendre pour un homme de Cour, & qui doit être accoûtumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? que ne me jurez-vous que vous êtes toûjours dans les mêmes sentimens pour moi, que vous m'aimez toûjours avec une ardeur sans égale, & que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la derniere consequence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis? qu'il faut que malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, & que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plûtôt qu'il vous sera possible? qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre; & qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est separé de son ame? Voilà comme il faut vous défendre, & non pas être interdit comme vous êtes.

D. JUAN.

Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, & que je porte un cœur sincere. Je ne vous dirai point que je suis toûjours dans les mêmes sentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puis qu'enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer: mais par un pur motif de conscience, & pour ne croire pas

Digitized by Google.

pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans peché. Il m'est venu des scrupules, Madame, & j'ai ouvert les yeux de l'ame sur ce que je faisois. J'ai fait reflexion que pour vous épouser, je vous ai derobée à la clôture d'un Convent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, & que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, & j'ai craint le courroux celeste. J'ai crû que nôtre mariage n'étoit qu'un adultere déguisé; qu'il nous attireroit quelque disgrace d'enhaut: & qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premieres chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, & que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras, que par....

D. ELVIRE.

Ah! scelerat, c'est maintenant que je te connois tout entier, & pour mon malheur, je te connois lors qu'il n'en est plus temps, & qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me desesperer: mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni; & que le même Ciel, dont tu te joües, me saura venger de ta perfidie.

D. JUAN.

Madame,....

D. ELVIRE.

Il suffit, je n'en veux pas ouïr davantage, & je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; & sur de tels sujets, un noble cœur au premier mot doit prendre son parti N'attens pas que j'éclate ici en reproches, & en injures; non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, & toute sa chaleur se reserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; & si le Ciel n'a rien que tu puisses apprehender, apprehende du moins la colere d'une femme offensée.

SGANARELLE.

Si le remords le pouvoit prendre,

Digitized by Google

D. JUAN *après une petite reflexion.*

Allons songer à l'execution de nôtre entrepriſe amoureuſe.

SGANARELLE.

Ah! quel abominable Maître me voi-je obligé de ſervir!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

CHARLOTE, PIERROT.

CHARLOTE.

NOtre-dinſe, Piarrot, tu t'es trouvé là bian à point.

PIERROT.

Parquienne, il ne s'en eſt pas fallu l'époiſſeur d'une éplinque, qu'ils ne ſe fayant nayez tous deux.

CHARLOTE.

C'eſt donc le coup de vent da matin qui les avoit ranvarſez dans la mar.

PIERROT.

Aga guien, Charlote, je m'en vas te conter tout ſin drait comme cela eſt venu; car, comme dit l'autre je les ai le premier aviſez, aviſez le premier je les ai. Enfin donc j'étions ſur le bord de la mar, moi & le gros Lucas, & je nous amuſions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jeſquions à la tête: car, comme tu ſai bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moi par fouas je batifole itou. En batifolant donc, piſque batifoler y a, j'ai apparceu de tout loin queuque choſe qui grouilloit dans gliau, & qui venoit comme envars nous par ſecouſſe. Je voyois cela fixiblement, & pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rien. Eh, Lucas,

c'ar-

Digitized by Google

ç'ai-jé fait, je penſe que vla deux hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépaſſement d'un chat, t'as la vûë trouble. Palſanquienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la veuë trouble, ce ſont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barluë. Veux-tu gager, ç'ai je fait, que je n'ai point la barluë, ç'ai-je fait, & que ſont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nageant drait ici, ç'ai-je fait. Morquenne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. O ça, ç'ai je fait, veux-tu gager dix ſous que ſi? Je le veux bian, ce m'a-t'il fait; & pour te montrer, vla argent ſur jeu, ce m'a-t'il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi, j'ai bravement bouté à tarre quatre pieces tapées, & cinq ſous en doubles, jegniguenne, auſſi hardiment que ſi j'avois avalé un varre de vin: car je ſis hazardeux moi, & je vas à la débandade. Je ſavois bian ce que je faiſois pourtant, queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons veu les deux hommes tout à plain, qui nous faiſiant ſigne de les aller querir, & moi de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appellont: allons vîte à leu ſecours. Non, ce m'a t-il dit, ils m'ont fait pardre. O donc tanquia qu'à la par fin pour le faire court, je l'ai tant ſarmonné, que je nous ſommes boutez dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirez de gliau, & pis je les avons menez cheux nous auprès du feu, & pis ils ſe ſant dépouillez tous nuds pour ſe ſecher, & pis il y en eſt venu encor deux de la même bande, qui ſequiant ſauvez tout ſeul; & pis Maturine eſt arrivée là, à qui l'an a fait les doux yeux. Vla juſtement, Charlote, comme tout ça s'eſt fait.

CHARLOTE.

Ne m'as-tu pas dit Plarrot, qu'il y en a un qu'eſt bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oui, c'eſt le Maître, il faut que ce ſoit queuque gros gros Monſieur, car il a du dor à ſon habit tout depis le haut juſqu'en bas; & ceux qui le ſervont ſont des Monſieux eux-mêmes, & ſtapandant, tout gros Monſieur qu'il eſt, il ſeroit par

Digitized by Google

par ma fiqué nayé ſi je n'aviomme été là.

CHARLOTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

O parquenne ſans nous, il en avoit pour ſa maine de féves.

CHARLOTE.

Eſt-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon quieu, je n'en avois jamais veu s'habiller; que d'hiſtoires & dangigorniaux boutont ces Meſſieurs-là les Courtiſans! je me pardrois là-dedans pour moi, & j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlote, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête, & ils boutont ça après tout comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toi & moi. En glieu d'haut-de-chauſſe, il portont un garderobe auſſi large que d'ici à Paſque; en glieu de pourpoint, de petites braſſieres, qui ne leu venont pas juſqu'au brichet; & en glieu de rabat, un grand mouchoir de cou à reziau avec quatre groſſes houpes de linge, qui leu pendont ſur l'eſtomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de paſſement aux jambes, & parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'eſt une vraye piquié. Ignia pas juſqu'aux ſouliers qui n'en ſoient farcis tout de pris un bout juſqu'à l'autre, & ils ſont faits d'une façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTE.

Par ma fy, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

O acoute un peu auparavant, Charlote, j'ai queuque autre choſe à te dire moi.

CHARLOTE.

Et bian, di qu'eſt-ce que c'eſt?

PIERROT.

Vois-tu, Charlote, il faut, comme dit l'autre; que

Digitized by Google

que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, & je sommé pour être mariez ensemble; mais marquienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTE.

Quement, qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

PIERROT.

Iglia qué tu me chagraignes l'esprit franchement.

CHARLOTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Tesliguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça?

PIERROT.

Oui, ce n'est que ça, & c'est bian assez.

CHARLOTE.

Mon guieu, Pierrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT.

Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la même chose; & si ce n'étoit pas toujou la même chose, je ne te dirois pas toujou la même chose.

CHARLOTE.

Mais qu'est-ce qu'il te faut? qué veux-tu?

PIERROT.

Jerniquenne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas; & si je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achete sans reproche des rubans à tous les Marciers qui passont, je me romps le cou à t'aller dénicher des marles, je fais jouer pour toi les Vielleux qnand ce vient ta Fête, & tout ça comme si je frapois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTE.

Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aime d'une belle déguaine.

CHAR-

Digitized by Google

CHARLOTE.

Quement veux-tu donc qu'en faſſe?

PIERROT.

Je veux que l'en faſſe comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTE.

Ne t'aimai-je pas auſſi comme il faut?

PIERROT.

Non; quand ça eſt, ça ſe voit, & l'en fait mille petites ſingeries aux perſonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la groſſe Thomaſſe comme elle eſt aſſotée du jeune Robain, elle eſt tonjou autour de ly à l'agacer, & ne le laiſſe jamais en repos. Toujou al ly fait queuque niche, ou ly baille queuque taloche en paſſant; & l'autre jour qu'il étoit aſſis ſur un eſcabiau, al fut le tirer de deſſous ly, & le fit choir tout de ſon long par tarre. Jarni vla où l'en voit les gens qui aimont: mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toûjou là comme eune vrai ſouche de bois, & je paſſerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre choſe. Ventrequienne, ça n'eſt pas bian, après tout, & t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Que veux-tu que j'y faſſe? c'eſt mon himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne; quand on a de l'amiqué pour les perſonnes, l'an en baille toûjou queuque petite ſignifiance.

CHARLOTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis, & ſi tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuqu'autre.

PIERROT.

Eh bien, vla pas mon conte? Teſtigué, ſi tu m'aimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTE.

Pourquoi me viens-tu auſſi tarabuſter l'eſprit?

PIERROT.

Morqué, queu mal te fais-je? je ne te demande qu'un

Digitized by Google

qu'un peu d'amiqué.

CHARLOTE.

Et bian, laiſſe faire auſſi, & ne me preſſe point tant, peut-être que ça viendra tout d'un coup ſans y ſonger.

PIERROT.

Touche donc là, Charlote.

CHARLOTE.

Et bien, quien.

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que cela vienne de lui-même. Piarrot, eſt-ce-là ce Monſieur?

PIERROT.

Oui, le vla.

CHARLOTE.

Ah! mon quieu, qu'il eſt genti, & que ç'auroit été dommage qu'il eût été nayé.

PIERROT.

Je revians tout à l'heure, je m'en vas boire chopaine pour me rebouter tant ſoit peu de la fatigue que j'ais euë.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE.

D. JUAN.

NOus avons manqué nôtre coup, Sganarelle, & cette bourraſque imprévûë a renverſé avec nôtre barque le projet que nous avions fait; mais à te dire vrai, la Payſanne que je viens de quitter repare ce malheur, & je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon eſprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais ſuccès de nôtre entrepriſe. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ai déja jetté les diſpoſitions à ne me pas ſouffrir long-temps pouſſer des ſoûpirs.

SGA-

Digitized by Google

SGANARELLE.

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez; à peine sommes-nous échappez d'un peril de mort, qu'au lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colere par vos fantaisies accoûtumées, & vos amours cr.... Foin, coquin que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites, & Monsieur sait ce qu'il fait: allons.

D. JUAN *apperceVant Charlote.*

Ah, ah, d'où sort cette autre Paysanne, Sganarelle? as-tu rien vû de plus joli? & ne trouves-tu pas, di-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

Assurément. Autre piece nouvelle.

D. JUAN.

D'où me vient, la Belle, une rencontre si agreable? quoi, dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres & ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?

CHARLOTE.

Vous voyez, Monsieur.

D. JUAN.

Etes-vous de ce Village?

CHARLOTE.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTE.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Vous vous appellez?

CHARLOTE.

Charlote, pour vous servir.

D. JUAN.

Ah! la belle personne, & que ses yeux sont penetrans!

CHARLOTE.

Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

D. JUAN.

Ah, n'ayez point de honte d'entendre dire vôtre

veritez. Sganarelle, qu'en dis-tu ? peut-on rien voir de plus agreable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît; ah, que cette taille est jolie ! haussez un peu la tête, de grace; ah, que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entierement: ah qu'ils sont beaux! Que je voye un peu vos dents, je vous prie: ah, qu'elles sont amoureuses, & ces lévres appetissantes! Pour moi, je suis ravi, & je n'ai jamais vû une si charmante personne.

CHARLOTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire, & je ne sai pas si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde, je vous aime trop pour cela, & c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTE.

Je vous suis bien obligée, si ça est.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, & ce n'est qu'à vôtre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTE.

Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, & je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTE.

Fy, Monsieur, elles sont noires comme je ne sai quoi.

D. JUAN.

Ha! que dites-vous-là ? elles sont les plus belles du monde, souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites; & si j'avois su ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.

D. JUAN.

Et dites-moi un peu, belle Charlote, vous n'êtes pas mariée, sans doute?

CHAR-

Digitized by Google

CHARLOTE.

Non, Monsieur, mais je dois bien-tôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonete.

D. JUAN.

Quoi, une personne comme vous seroit la femme d'un simple Paysan! non, non, c'est profaner tant de beautez, & vous n'êtes pas née pour demeurer dans un Village; vous meritez sans doute une meilleure fortune; & le Ciel qui le connoit bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, & rendre justice à vos charmes; car enfin, belle Charlote, je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je ne vous arrache de ce miserable lieu, & ne vous mette dans l'état où vous meritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute, mais quoi, c'est un effet, Charlote, de vôtre grande beauté; & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTE.

Aussi vrai, Monsieur, je ne sai comment faire quand vous parlez, ce que vous dites me fait aise, & j'aurois toutes les envies du monde de vous croire, mais on m'a toûjours dit qu'il ne faut jamais croire les Monsieurs, & que vous autres Courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

D. JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

CHARLOTE.

Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser: je suis une pauvre Paysanne, mais j'ai l'honneur en recommandation, & j'aimerois mieux me voir morte, que de me voir deshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurois l'ame assez méchante pour abuser une personne comme vous, je serois assez lâche pour vous deshonorer? non, non, j'ai trop de conscience pour cela; je vous aime, Charlote, en tout bien, & en tout honneur; & pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre

Digitized by Google

tre dessein que de vous épouser ; en voulez-vous un plus grand témoignage ? m'y voilà prêt quand vous voudrez ; & je prens à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point, il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah, Charlote, je voi bien que vous ne me connoissez pas encore, vous me faites grand tort de juger de moi par les autres ; & s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la sincerité de ma foi, & puis vôtre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes ; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse : & pour moi, je l'avouë, je me percerois le cœur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTE.

Mon Dieu, je ne sai pas si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lors que vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, & je vous réitere encore la promesse que je vous ai faite ; ne l'acceptez-vous pas, & ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTE.

Oui, pourvû que ma Tante le veuille.

D. JUAN.

Touchez donc là, Charlote, puisque vous le voulez bien de vôtre part.

CHARLOTE.

Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie, il y auroit de la conscience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. JUAN.

Comment, il semble que vous doutiez encore de ma sincerité ? Voulez-vous que je fasse des sermens épouvantables? que le Ciel...

CHAR-

Digitized by Google

CHARLOTE.

Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiſer pour gage de vôtre parole.

CHARLOTE.

Oh, Monſieur, attendez que je ſoyons mariez, je vous prie, après ça je vous baiſerai tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Et bien, belle Charlote, je veux tout ce que vous voulez, abandonnez-moi ſeulement vôtre main, & ſouffrez que par mille baiſers je lui exprime le raviſſement où je ſuis...

SCENE III.

D. JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTE.

PIERROT *ſe mettant entre deux, & pouſſant D. Juan.*

TOut doucement, Monſieur, tenez-vous, s'il vous plaît, vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la pureſie.

D. JUAN *repouſſant rudement Pierrot.*

Qui m'amene cet impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'ou vous tegniais, & qu'ou ne careſſiais point nos accordées.

D. JUAN *continuë de le repouſſer.*

Ah, que de bruit!

PIERROT.

Jerniqueanne, ce n'eſt pas comme ça qu'il faut pouſſer les gens.

CHARLOTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laiſſe-le faire auſſi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laiſſe faire? Je ne veux pas moi.

D.

Digitized by Google

D. JUAN.

Ah.

PIERROT.

Teſtiguienne, parce qu'ous êtes Monſieur, vous viendrez careſſer nos femmes à note barbe, allez-v's' en careſſer les vôtres.

D. JUAN.

Heu?

PIERROT.

Heu. *D. Juan lui donne un ſoufflet.* Teſtigué ne me frappez pas, *autre ſoufflet.* Oh, jernigué, *autre ſoufflet.* Ventregué, *autre ſoufflet.* Palſangué, morguenne, ça n'eſt pas bian de batre les gens, & ce n'eſt pas là la recompenſe de vous avoir ſauvé d'être nayé.

CHARLOTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajeole.

CHARLOTE.

Oh, Piarrot, ce n'eſt pas ce que tu penſes, ce Monſieur veut m'épouſer, & tu ne dois pas te bouter en colere.

PIERROT.

Quement? jerni, tu m'es promiſe.

CHARLOTE.

Ca ne fait rien, Piarrot, ſi tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien-aiſe que je devienne Madame?

PIERROT.

Jernigué, non, j'aime mieux te voir crevée, que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine, ſi je ſis Madame, je te ferai gagner queuque choſe, & tu apporteras du beure & du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventreguenne, je gni en porterai jamais, quand tu m'en poyrais deux fois autant. Eſt-ce donc comme ça que t'écoute ce qu'il te dit? morguenne, & 'avois ſû ça tantôt, je me ſerois bian gardé de le

Digitized by Google

tirer de gliau, & je gli aurois baillé un bon
d'aviron sur la tête.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le*
Qu'est-ce que vous dites?

PIERROT *s'éloignant derriere Charlot*
Jerniguenne, je ne crains personne.

D. JUAN *passe du côté où est Pierr*
Attends-moi un peu.

PIERROT *repasse de l'autre côté de Ch*
Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *court après Pierrot.*
Voyons cela.

PIERROT *se sauve encore derriere Charl*
J'en avons bien veu d'autres.

D. JUAN.

Hoüais.

SGANARELLE.

Eh, Monsieur, laissez-là ce pauvre mis
C'est conscience de le battre. Ecoute, mon
Garçon, retire-toi, & ne lui dis rien.

PIERROT *passe devant Sganarelle, &*
fierement à D. Juan.
Je veux lui dire, moi.

D. JUAN *leve la main pour donner un so*
à Pierrot, qui baisse la tête, & Sganarel
reçoit le soufflet.
Ah, je vous apprendrai.

SGANARELLE *regardant Pierrot qu*
baissé pour éviter le soufflet.
Peste soit du maroufle.

D. JUAN.

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni, je vas dire à sa Tante tout ce me
ci.

D. JUAN.

Enfin, je m'en vais être le plus heureux d
les hommes, & je ne changerois pas mon bo
à toutes les choses du monde. Que de plaisir
vous serez ma femme! & que..

Digitized by Google

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE, MATHURINE.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

AH, ah.

MATHURINE *à D. Juan.*

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlote, est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

D. JUAN *à Mathurine.*

Non, au contraire, c'est elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, & je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épousasse, mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi! Charlote ...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTE.

Quement donc Mathurine....

D. JUAN *bas à Charlote.*

C'est en vain que vous lui parlerez; vous ne lui ôterez point cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTE.

Je voudrois....

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle est obstinée comme tous les Diables.

MATHURINE.

Vraiment....

Digitized by Google

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'eſt une folle.

CHARLOTE.

Je penſe...

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laiſſez-la là, c'eſt une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTE.

Je veux voir un peu ſes raiſons.

MATHURINE.

Quoi....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouſer.

CHARLOTE.

Je....

D. JUAN *bas à Charlote.*

Gageons qu'elle vous ſoûtiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Hola, Charlote, ça n'eſt pas bien de courir ſur le marché des autres.

CHARLOTE.

Ca n'eſt pas honnête, Mathurine, d'être jalouſe que Monſieur me parle.

MATHURINE.

C'eſt moi que Monſieur a vû la premiere.

CHARLOTE.

S'il vous a vû la premiere, il m'a vû la ſeconde, & m'a promis de m'épouſer.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Et bien, que vous ai-je dit?

MATHURINE.

Je vous baiſe les mains, c'eſt moi, & non pas vous, qu'il a promis d'épouſer.

D. JUAN *bas à Charlote.*

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTE.

A d'autres, je vous prie, c'eſt moi, vous dis je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens, c'eſt moi, encore un coup.

CHAR-

Digitized by Google

CHARLOTE.

Le vla qui eſt pour le dire, ſi je n'ai pas raiſon.

MATHURINE.

Le vla qui eſt pour me démentir. ſi je ne dis pas vrai.

CHARLOTE.

Eſt-ce, Monſieur, que vous lui avez promis de l'épouſer?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Eſt-il vrai, Monſieur, que vous lui avez donné parole d'être ſon mari?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette penſée?

CHARLOTE.

Vous voyez qu'al le ſoûtient.

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laiſſez-la faire.

MATHURINE.

Vous êtes témoins comme al l'aſſeure.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laiſſez-la dire.

CHARLOTE.

Non, non, il faut ſavoir la verité.

MATHURINE.

Il eſt queſtion de juger ça.

CHARLOTE.

Oui, Mathurine, je veux que Monſieur vous montre vôtre bec jaune.

MATHURINE.

Oui, Charlote, je veux que Monſieur vous rende un peu camuſe.

CHARLOTE.

Monſieur, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'acſord, Monſieur.

CHARLOTE.

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlote.*

Vous allez voir vous-même.

Digitized by Google

CHARLOTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à D. Juan.*

Parlez.

D. JUAN *embarrassé leur dit à toutes deux.*

Que voulez-vous que je dise? vous soûtenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit necessaire que je m'explique davantage? pourquoi m'obliger là-dessus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement, n'a-t-elle pas en elle-même dequoi se moquer des discours de l'autre, & doit-elle se mettre en peine, pourvû que j'accomplisse ma promesse? Tous les discours n'avancent point les choses, il faut faire, & non pas dire, & les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord; & l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur; *bas à Mathurine*, laissez-lui croire ce qu'elle voudra; *bas à Charlote*, laissez-la se flater dans son imagination: *bas à Mathurine*, je vous adore; *bas à Charlote*, je suis tout à vous; *bas à Mathurine*, tous les visages sont laids auprès du vôtre; *bas à Charlote*, on ne peut plus souffrir les autres, quand on vous a vûë. J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHARLOTE *à Mathurine.*

Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE.

C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE.

Ah, pauvres filles que vous êtes! j'ai pitié de vôtre innocence, & je ne puis souffrir de vous voir courir à vôtre malheur. Croyez-moi l'une & l'autre, ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans vôtre Village.

D. JUAN *revenant.*

Je voudrois bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas. SGANARELLE *à ces filles.*

Mon Maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser, & en a bien abusé d'autres, c'est l'Epouseur du genre humain, &... (*il apperçoit D. Juan*)

Digitized by Google

femme) cela eſt faux, & quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon Maître n'eſt point l'Epouſeur du genre humain; il n'eſt point fourbe, il n'a pas deſſein de vous tromper, & n'en a point abuſé d'autres. Ah, tenez, le voilà, demandez-le plûtôt à lui-même.

D. JUAN.

Oui.

SGANARELLE.

Monſieur, comme le monde eſt plein de médiſans, je vais au devant des choſes, & je leur diſois que ſi quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles ſe gardaſſent bien de le croire, & ne manquaſſent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Oui, Monſieur eſt homme d'honneur, *je le garantis tel.*

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce ſont des impertinens.

SCENE V.

D. JUAN, LA RAME'E, CHARLOTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAME'E.

MOnſieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

D. JUAN.

Comment?

LA RAME'E.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne ſai pas par quel moyen ils peuvent vous avoir ſuivi: mais j'ai appris cette nouvelle d'un Payſan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire preſſe, & le plûtôt que vous pourrez ſortir d'ici ſera le meilleur.

D. JUAN *à Charlote & Mathurine.*

Une affaire preſſante m'oblige de partir d'ici, mais

Digitized by Google

mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles, avant qu'il soit demain au soir. Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagême, & éluder adroitement le malheur qui me cherche, je veux que Sganarelle se revête de mes habits, & moi....

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez, m'exposer à être tué sous vos habits, &...

D. JUAN.

Allons vite, c'est trop d'honneur que je vous fais, & bien-heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son Maître.

SGANARELLE.

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel, puis qu'il s'agit de mort, fai-moi la grace de n'être point pris pour un autre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

MA foi, Monsieur, avoüez que j'ai eu raison, & que nous voilà l'un & l'autre déguisés à merveilles. Vôtre premier dessein n'étoit point du tout à propos, & ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il est vrai que te voilà bien, & je ne sai où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui, c'est l'habit d'un vieux Medecin qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, & il m'en a coûté

Digitized by Google

coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, Monsieur, que cet habit me met déja en considération? que je suis salué des gens que je rencontre, & que l'on vient me consulter ainsi qu'un habile homme?

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou six Paisans ou Paisannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur differentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu, que tu n'y entendois rien?

SGANARELLE.

Moi, point du tout, j'ai voulu soûtenir l'honneur de mon habit, j'ai raisonné sur le mal, & leur ai fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remedes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pû attraper, j'ai fait mes ordonnances à l'avanture, & ce seroit une chose plaisante si ces malades guerissoient, & qu'on m'en vînt remercier.

D. JUAN.

Et pourquoi non? par quelle raison n'aurois-tu pas les mêmes privileges qu'ont tous les autres Medecins? ils n'ont pas plus de part que toi aux guerisons des malades, & tout leur art est pure grimace; ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès, & tu peux profiter comme eux du bonheur du malade, & voir attribuer à tes remedes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, Monsieur, vous êtes aussi impie en Medecine?

D. JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soit parmi les hommes.

SGANARELLE.

Quoi! vous ne croyez pas au sené, ni à la casse, ni au vin émetique?

Digitized by Google

D. JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croye?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécreante. Cependant voyez depuis un temps que le vin émetique bruire ſes fuſeaux; ſes miracles ont converti les incredules eſprits, & il n'y a pas trois ſemaines j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveille

D. JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui depuis ſix jours éto l'agonie, on ne ſavoit plus que lui ordonner tous les remedes ne faiſoient rien, on s'avi la fin de lui donner de l'emetique.

D. JUAN.

Il réchapa, n'eſt-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet eſt admirable.

SGANARELLE.

Comment? il y avoit ſix jours entiers qu'il pouvoit mourir, & cela le fit mourir tout d'un co Voulez-vous rien de plus efficace?

D. JUAN.

Tu as raiſon.

SGANARELLE.

Mais laiſſons-là la Medecine, où vous ne cro point, & parlons d'autres choſes: car cet habit donne de l'eſprit, & je me ſens en humeur de di ter contre vous. Vous ſavez bien que vous me mettez les diſputes, & que vous ne me défendez les remontrances.

D. JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Je veux ſavoir vos penſées à fond, & v connoître un peu mieux que je ne fais: çà qu voulez-vous mettre fin à vos débauches, & r ner la vie d'un honnête homme?

D. JUAN *leve la main pour lui donner un ſoufflet*

Ah, maître ſot! vous allez d'abord aux rem granges.

S.G

Digitized by Google

SGANARELLE *en se reculant.*

Morbleu, je suis bien sot en effet de vouloir m'amuser à raisonner avec vous: faites tout ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, & que... D. JUAN *en colere.*

Tai-toi. Songeons à nôtre affaire. Ne serions-nous point égarez? appelle cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

SGANARELLE.

Hola, ho, l'homme; ho, mon compere, ho l'ami, un petit mot, s'il vous plaît.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, FRANCISQ.

SGANARELLE.

Enseignez-nous un peu le chemin qui mene à la Ville?

FRANCISQUE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, & détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, & que depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

D. JUAN.

Je te suis bien obligé, mon ami, & je te rends graces de tout mon cœur de ton bon avis.

SGANARELLE *regardant dans la forêt.*

Ha, Monsieur, quel cliquetis!

D. JUAN *en se retournant.*

Que voi-je là! un homme attaqué par trois autres; la partie est trop inégale, & je ne dois pas souffrir cette lâcheté. *Il court au lieu du combat.*

SCENE III.

D. JUAN, D. CARLOS, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Mon Maître est un vrai enragé d'aller se presenter à un peril qui ne le cherche pas; mais, ma foi, le secours a servi, & les deux ont fait fuir les trois.

D. CARLOS *l'épée à la main.*

On voit par la fuite de ces voleurs de quel secours

Digitized by Google

est vôtre bras ; souffrez, Monsieur, que je vous rende grace d'une action si genereuse, & que.....

D. JUAN *revenant l'épée à la main.*

Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Nôtre propre honneur est interessé dans de pareilles avantures, & l'action de ces coquins étoit si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer ; mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

D. CARLOS.

Je m'étois par hazard égaré d'un frere, & de tous ceux de nôtre suite, & comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, & qui sans vôtre valeur en auroient fait autant de moi.

D. JUAN.

Vôtre dessein est-il d'aller du côté de la Ville?

D. CARLOS.

Oui, mais sans y vouloir entrer, & nous nous voyons obligez mon frere & moi à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui reduisent les Gentilshommes à se sacrifier eux & leur famille à la severité de leur honneur, puis qu'enfin le plus doux succès est toûjours funeste, & que si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le Royaume, & c'est en quoi je trouve la condition d'un Gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence & toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les loix de l'honneur au déreglement de la conduite d'autrui, & de voir sa vie, son repos, & ses biens dépendre de la fantaisie du premier temeraire, qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit perir.

D. JUAN.

On a cet avantage qu'on fait courir le même risque, & passer aussi mal le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gayeté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut être vôtre affaire?

D. CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de se-

Digitized by Google

secret; & lors que l'injure a une fois éclaté, nôtre honneur ne va point à vouloir cacher nôtre honte, mais à faire éclater nôtre vengeance, & à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger, est une sœur seduite & enlevée d'un Convent, & que l'auteur de cette offense est un D. Juan Tenorio, fils de D. Louïs Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons suivi ce matin sur le raport d'un valet qui nous a dit qu'il sortoit à cheval accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette côte, mais tous nos soins ont été inutiles, & nous n'avons pû découvrir ce qu'il est devenu.

D. JUAN.

Le connoissez-vous, Monsieur, ce D. Juan, dont vous parlez?

D. CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vû, & je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frere; mais la renommée n'en dit pas force bien, & c'est un homme dont la vie...

D. JUAN.

Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît; il est un peu de mes amis, & ce seroit à moi une espece de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en dirai rien du tout, & c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais quelque ami que vous lui soyez, j'ose esperer que vous n'approuverez pas son action, & ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux servir, & vous épargner des soins inutiles: je suis ami de D. Juan, je ne puis pas m'en empêcher, mais il n'est pas raisonable qu'il offense des Gentilshommes impunément,

Digitized by Google

& je m'engage à vous faire faire raison par lui.

D. CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures?

D. JUAN.

Toute celle que vôtre honneur peut souhaiter, & sans vous donner la peine de chercher D. Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet espoir est bien doux, Monsieur, à des cœurs offensez; mais après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur, que vous fussiez de la partie.

D. JUAN.

Je suis si attaché à D. Juan, qu'il ne sauroit se battre que je ne me batte aussi: mais enfin j'en réponds comme de moi-même, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse, & vous donne satisfaction.

D. CARLOS.

Que ma destinée est cruelle! faut-il que je vous doive la vie, & que D. Juan soit de vos amis!

SCENE IV.

D. ALONSE, *& trois Suivans*, D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE.

FAites boire là mes chevaux, & qu'on les amene après nous, je veux un peu marcher à pié. O Ciel! que voi-je ici? Quoi, mon frere, vous voilà avec nôtre ennemi mortel?

D. CARLOS.

Nôtre ennemi mortel!

D. JUAN *se reculant trois pas, & mettant fierement la main sur la garde de son épée.*

Oui, je suis D. Juan moi-même, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

D. ALONSE.

Ah, traître, il faut que tu perisses, &...

D.

Digitized by Google

D. CARLOS.

Ah, mon frere, arrêtez, je lui suis redevable de la vie, & sans le secours de son bras j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvez.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette consideration empêche nôtre vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie, ne sont d'aucun merite pour engager nôtre ame; & s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, vôtre reconnoissance, mon frere, est ici ridicule; & comme l'honneur est infiniment plus precieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

D. CARLOS.

Je sai la difference, mon frere, qu'un Gentilhomme doit toûjours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure: mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté: que je m'acquitte sur le champ de la vie que je lui dois par un delai de nôtre vengeance, & lui laisse la liberté de jouïr durant quelques jours du fruit de son bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'est hazarder nôtre vengeance que de la reculer, & l'occasion de la prendre peut ne plus revenir; le Ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lors que l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; & si vous repugnez à prêter vôtre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere....

D. ALONSE.

Tous ces discours sont superflus; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frere, je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours; & je jure le Ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, & je saurai lui faire un rempart de cette même

Digitized by Google

me vie qu'il a sauvée, & pour adresser vos coups il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoi, vous prenez le parti de nôtre ennemi contre moi? & loin d'être saisi, à son aspect, des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la moderation dans une action legitime, & ne vengeons point nôtre honneur avec cet emportement que vous témoignez; ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui se porte aux choses par une pure deliberation de nôtre Raison, & non point par le mouvement d'une aveugle colere. Je ne veux point, mon frere, demeurer redevable à mon ennemi, & je lui ai une obligation dont il faut que je m'aquitte avant toutes choses: nôtre vengeance, pour être differée, n'en sera pas moins éclatante, au contraire elle en tirera de l'avantage, & cette occasion de l'avoir pû prendre, la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

Ah l'étrange foiblesse, & l'aveuglement effroyable, de hazarder ainsi les interêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimerique!

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine: si je fais une faute, je saurai la reparer, & je me charge de tout le soin de nôtre honneur: je sai à quoi il nous oblige, & cette suspension d'un jour, que ma reconnoissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçû de vous, & vous pouvez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de tout ce que je dois, & que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger à m'expliquer ici vos sentimens, & je vous donne la liberté de penser à loisir aux resolutions que vous avez à prendre; vous connoissez assez la grandeur de l'offense

que

Digitized by Google

que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous-même des reparations qu'elle demande : il eſt des moyens doux pour nous ſatisfaire; il en eſt de violens & de ſanglans; mais enfin, quelque choix que vous faſſiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raiſon par D. Juan, ſongez à me la tenir, je vous prie, & vous reſſouvenez que hors d'ici je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, & je vous tiendrai ce que j'ai promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la ſeverité de nôtre devoir.

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Holà, ho, Sganarelle?

SGANARELLE.

Plaît-il.

D. JUAN.

Comment coquin, tu fuis quand on m'attaque?

SGANARELLE.

Pardonnez moi, Monſieur, je viens ſeulement d'ici près, je crois que cet habit eſt purgatif, & que c'eſt prendre medecine que de le porter.

D. JUAN.

Peſte ſoit l'inſolent; couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête; ſais-tu bien qui eſt celui à qui j'ai ſauvé la vie?

SGANARELLE.

Moi? non.

D. JUAN.

C'eſt un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un....

D. JUAN.

Il eſt aſſez honnête homme, il en a bien uſé, & j'ai regret d'avoir du démêlé avec lui.

SGA-

Digitized by Google

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

D. JUAN.

Oui, mais ma passion est usée pour D. Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, & je ne saurois me resoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, & c'est à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le savez pas?

D. JUAN.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Bon, c'est le tombeau que le Commandeur faisoit faire lors que vous le tuâtes.

D. JUAN.

Ah! tu as raison, je ne savois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la Statuë du Commandeur, & j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monsieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Cela n'est pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il est galant homme; allons, entrons dedans. *Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un superbe Mausolée, & la Statuë du Commandeur.*

SGANARELLE.

Ah, que cela est beau! les belles Statuës! le beau marbre! les beaux pilliers! ah, que cela est beau! qu'en dites-vous, Monsieur?

D.

Digitized by Google

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort, & ce que je trouve admirable, c'eſt qu'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſſez ſimple demeure, en veuille avoir une ſi magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voici la Statuë du Commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voilà, bon avec ſon habit d'Empereur Romain.

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, voilà qui eſt bien fait. Il ſemble qu'il eſt en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards ſur nous qui me feroient peur ſi j'étois tout ſeul, & je penſe qu'il ne prend pas plaiſir de nous voir.

D. JUAN.

Il auroit tort, & ce ſeroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir ſouper avec moi.

SGANARELLE.

C'eſt une choſe dont il n'a pas beſoin, je croi.

D. JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce ſeroit être fou que d'aller parler à une Statuë.

D. JUAN.

Fai ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie! Seigneur Commandeur... je ris de ma ſottiſe, mais c'eſt mon Maître qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon Maître D. Juan vous demande ſi vous voulez lui faire l'honneur de venir ſouper avec lui. *La Statuë baiſſe la tête* Hai

D. JUAN.

Qu'eſt-ce? qu'as-tu, di donc, veux-tu parler?

SGANARELLE *fait le même ſigne que lui a fait la Statuë, & baiſſe la tête.*

La Statue...

Digitized by Google

D. JUAN.

Et bien que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE.

Je vous dis que la Statuë...

D. JUAN.

Et bien la Statuë? je t'assomme si tu ne parles.

SGANARELLE.

La Statuë m'a fait signe.

D. JUAN.

La peste le coquin.

SGANARELLE.

Elle m'a fait signe, vous dis je, il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraut, viens, je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, prends garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir souper avec moi? *La Statuë baisse encore la tête.*

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Eh bien, Monsieur?

D. JUAN.

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Voilà de mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE I.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUoi qu'il en soit, laissons cela, c'est une bagatelle, & nous pouvons avoir été trompez par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vuë.

SGANARELLE.

Eh, Monsieur, ne cherchons point à démentir ce que nous avons vû des yeux que voilà: il n'est rien de plus veritable que ce signe de tête, & je ne doute point que le Ciel, scandalisé de vôtre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de....

D. JUAN.

Ecoute: Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te rouër de mille coups. M'entens-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde; vous vous expliquez clairement, c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous ne m'allez point chercher des detours, vous dites les choses avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me fasse souper le plûtôt qu'on pourra; une chaise, petit garçon.

SCENE II.

D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

MOnsieur, voilà vôtre Marchand, Monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon, voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de

Digitized by Google

de creancier. Dequoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, & que ne lui disois-tu que Monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je lui dis, mais il ne veut pas le croire, & s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer; c'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux creanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, & j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

SCENE III.

D. JUAN, Mr. DIMANCHE, SGANARELLE, *Suite.*

D. JUAN *faisant de grandes civilitez.*

AH, Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, & que je veux du mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, & vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

Mr. DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

D. JUAN *parlant à ses Laquais.*

Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser Monsieur Dimanche dans une antichambre, & je vous ferai connoître les gens.

Mr DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment dire que je n'y suis pas, à Monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

Mr. DIMANCHE.

Monsieur, je suis vôtre serviteur. J'étois venu...

D. JUAN.

Allons, vîte, un siege pour Monsieur Dimanche.

Mr.

Digitized by Google

Mr. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

Mr. DIMANCHE.

Cela n'est point necessaire.

D. JUAN.

Ote ce pliant, & apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, &....

D. JUAN.

Non, non, je sai ce que je vous dois, & je ne veux point qu'on mette de difference entre nous deux.

Mr. DIMANCHE.

Monsieur...

D. JUAN.

Allons, asseyez-vous.

Mr. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, Monsieur, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

Mr. DIMANCHE.

Non, Monsieur, je suis bien, je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

Mr. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu, Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

Mr. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

D. JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lévres fraiches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

Mr. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

D. JUAN.

Comment se porte Madame Dimanche, vôtre épouse?

Mr.

Digitized by Google

Mr. DIMANCHE.

Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

D. JUAN.

C'est une brave femme.

Mr. DIMANCHE.

Elle est vôtre servante, Monsieur. Je venois...

D. JUAN.

Et vôtre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

Mr. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'est! je l'aime de tout mon cœur.

Mr. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin fait toûjours bien du bruit avec son tambour?

Mr. DIMANCHE.

Toujours de même, Monsieur. Je...

D. JUAN.

Et vôtre petit chien Brusquet, gronde-t-il toûjours aussi fort, & mord-il toûjours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

Mr. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monsieur, & nous ne saurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous étonnez pas, si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prens beaucoup d'interêt...

Mr. DIMANCHE.

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligez. Je...

D. JUAN *lui tendant la main.*

Touchez donc là, Mr. Dimanche. Etes-vous bien de mes amis?

Mr. DIMANCHE.

Monsieur, je suis vôtre serviteur.

D. JUAN.

Parbleu je suis à vous de tout mon cœur.

Mr.

Digitized by Google

Mr. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

Mr. DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN.

Et cela sans interêt, je vous prie de le croire.

Mr. DIMANCHE.

Je n'ai point merité cette grace assurément. Mais Monsieur...

D. JUAN.

Oh, ça, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

Mr. DIMANCHE.

Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN *se levant.*

Allons, vite un flambeau pour conduire Monsieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

Mr. DIMANCHE *se levant de même.*

Monsieur, il n'est pas necessaire, & je m'en irai bien tout seul. Mais...

Sganarelle ôte les sieges promptement.

D. JUAN.

Comment? je veux qu'on vous escorte, & je m'interesse trop à vôtre personne, je suis vôtre serviteur, & de plus vôtre debiteur.

Mr. DIMANCHE.

Ah, Monsieur...

D. JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

Mr. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise?

Mr. DIMANCHE.

Ah, Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît; je vous prie

Digitized by Google

encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour vôtre service. *Il sort.*

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

Mr. DIMANCHE.

Il est vrai, il me fait tant de civilitez & tant de complimens, que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison periroit pour vous, & je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle maniere...

Mr. DIMANCHE.

Je le croi, mais Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh, ne vous mettez pas en peine. Il vous payera le mieux du monde.

Mr. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en vôtre particulier.

SGANARELLE.

Fy, ne parlez pas de cela.

Mr. DIMANCHE.

Comment? je...

SGANARELLE.

Ne sai-je pas bien que je vous dois?

Mr. DIMANCHE.

Oui, mais...

SGANARELLE.

Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

Mr. DIMANCHE.

Mais mon argent...

SGANARELLE *prenant Mr. Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

Mr. DIMANCHE.

Je veux...

SGA-

Digitized by Google

SGANARELLE *le tirant.*

Eh.

Mr. DIMANCHE.

J'entends.

SGANARELLE *le ponſſant.*

Bagatelles.

Mr. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le ponſſant.*

Fy.

Mr. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le ponſſant tout à fait hors du Theatre.*

Fy, vous dis-je.

SCENE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, LA VIOLETE, SGANARELLE.

LA VIOLETE.

Monſieur, voila Monſieur vôtre pere.

D. JUAN.

Ah, me voici bien, il me falloit cette viſite pour me faire enrager.

D. LOUIS.

Je voi bien que je vous embarraſſe, & que vous vous paſſeriez fort aiſément de ma venuë. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un & l'autre, & ſi vous êtes las de me voir, je ſuis bien las auſſi de vos déportemens. Helas, que nous ſavons peu ce que nous faiſons, quand nous ne laiſſons pas au Ciel le ſoin des choſes qu'il nous faut quand nous voulons être plus aviſez que lui, & que nous venons à l'importuner par nos ſouhaits aveugles, & nos demandes inconſidérées! J'ai ſouhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ai demandé ſans reſche avec des tranſports incroyables, & ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, eſt le chagrin & le ſupplice de cette vie même, dont je croyois qu'il devoit être la joye & la conſolation. De quel œil, à vôtre avis, penſez-vous que je puiſſe voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du mon-

Digitized by Google

de d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous reduisent à toutes heures à lasser les bontez du Souverain, & qui ont épuisé auprès de lui le merite de mes services, & le credit de mes amis? Ah, quelle bassesse est la vôtre! ne rougissez-vous point de meriter si peu vôtre naissance? êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être Gentilhomme? croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom & les armes, & que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lors que nous vivons en infames? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos Ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler, & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégenerer de leurs vertus, si nous voulons être estimez leurs veritables descendans. Ainsi vous descendez en vain des Ayeux dont vous êtes né, ils vous desavoüent pour leur sang, & tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage: au contraire, l'éclat n'en réjaillit sur vous qu'à vôtre deshonneur, & leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un Gentilhomme qui vit mal, est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de Noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'état du fils d'un Crocheteur, qui seroit honnête homme, que du fils d'un Monarque qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, & je voi bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions; que je saurai, plûtôt que tu ne penses,

Digitized by Google

penſes, mettre une borne à tes déreglemens, prevenir ſur toi le courroux du Ciel, & laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître. *Il ſort.*

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

EH, mourez le plûtôt que vous pourrez, c'eſt le mieux que vous puiſſiez faire. Il faut que chacun ait ſon tour, & j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils. *Il ſe met dans ſon fauteuil.*

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Monſieur.

D. JUAN *ſe leve de ſon ſiege.*

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, Monſieur, vous avez tort d'avoir ſouffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? un pere venir faire des remontrances à ſon fils, & lui dire de corriger ſes actions; de ſe reſſouvenir de ſa naiſſance; de mener une vie d'honnête homme, & cent autres ſottiſes de pareille nature? Cela ſe peut-il ſouffrir à un homme comme vous qui ſavez comme il faut vivre? J'admire vôtre patience, & ſi j'avois été en vôtre place, je l'aurois envoyé promener. O complaiſance maudite, à quoi me reduis-tu!

D. JUAN.

Me fera-t-on ſouper bien-tôt?

Digitized by Google

SCENE IV.

D. JUAN, D. ELVIRE, RAGOTIN, SGANARELLE.

RAGOTIN.

Monsieur, voici une Dame voilée qui veut vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce être?

SGANARELLE.

Il faut voir.

D. ELVIRE.

Ne soyez point surpris, D. Juan, de me voir à cette heure & dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, & ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'est plus cette D. Elvire qui faisoit des vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menace, & ne respiroit que vengeance. Le Ciel a banni de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terrestre & grossier, & il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flâme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, & ne se met en peine que de vôtre interêt.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Tu pleures, je pense.

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

D. ELVIRE.

C'est ce parfait & pur amour qui me conduit ici pour vôtre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du precipice où vous courez. Oui, D. Juan, je sais tous les déreglemens de vôtre

Digitized by Google

vôtre vie ; & ce même Ciel, qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux sur les égaremens de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, & de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde ; que la colere redoutable est prête de tomber sur vous ; qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, & que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes folles pensées ; ma retraite est resoluë, & je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, & meriter par une austere penitence le pardon de l'aveuglement où m'ont plongé les transports d'une passion condamnable ; mais dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême, qu'une personne que j'ai cherie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du Ciel, & ce me sera une joye incroyable, si je puis vous porter à détourner de dessus vôtre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, D. Juan, accordez-moi pour derniere faveur cette douce consolation ; ne me refusez point vôtre salut, que je vous demande avec larmes ; & si vous n'êtes point touché de vôtre interêt, soyez-le au moins de mes prieres, & m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE.

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous ; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous, & toute la recompense que je vous en demande, c'est de corriger vôtre vie ; & de prévenir vôtre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de moi, ou pour l'amour de vous. Encore une fois, D. Juan, je vous le demande avec larmes, & si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais après ce discours, & voilà tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il est tard, demeurez ici, on vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, D. Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus, laissez-moi vîte aller, ne faites aucune instance pour me conduire, & songez seulement à profiter de mon avis.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE, *Suite.*

D. JUAN.

SAis tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle; que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, & que son habit négligé, son air languissant, & ses larmes ont reveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint?

SGANARELLE.

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

D. JUAN.

Vite à souper.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN *se mettant à table.*

Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oui da.

D. JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender; encore vingt ou trente

Digitized by Google

trente ans de cette vie-ci, & puis nous songerons à nous.

SGANARELLE.

Oh.

D. JUAN.

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE.

Rien, voilà le soupé.

Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, & le met dans sa bouche.

D. JUAN.

Il me semble que tu as la joue enflée, qu'est-ce que c'est? parle donc, qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montrez un peu, parbleu c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue, vîte une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cet abcès le pourroit étouffer, attends, voyez comme il étoit mûr. Ah, coquin que vous êtes!

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, je voulois voir si vôtre Cuisinier n'avoit point mis trop de sel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toi là, & mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé; tu as faim à ce que je voi.

SGANARELLE *se met à table.*

Je le croi bien, Monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde. *Un laquais ôte les assiettes de Sganarelle d'abord qu'il y a desſus à manger.* Mon assiette, mon assiette. Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu petit compere, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes, & vous petit la Violete, que vous savez presenter à boire à propos. *Pendant qu'un laquais donne à boire à Sganarelle, l'autre laquais ôte encore son assiette.*

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette sorte.

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans nôtre repas?

D. JUAN.

Je veux souper en repos au moins, & qu'on ne laisse entrer personne.

Digitized by Google

SGANARELLE.

Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

D. JUAN.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

SGANARELLE *baissant la tête comme a fait la Statue.*

Le.... qui est là?

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me sauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah, pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCENE VIII.

D. JUAN, LA STATUE *du Commandeur qui vient se mettre à table*, SGANARELLE, *Suite.*

D. JUAN.

UNe chaise & un couvert, vîte donc. *A Sganarelle.* Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai plus de faim.

D. JUAN.

Mets-toi là te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur, je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

D. JUAN.

Bois & chante ta chanson pour regaler le Commandeur.

SGANARELLE.

Je suis enfumé, Monsieur.

D. JUAN.

Il n'importe, allons. Vous autres venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE.

D. Juan, c'est assez, je vous invite à venir demain souper avec moi; en aurez-vous le courage?

D. JUAN.

Oui, j'irai accompagné du seul Sganarelle.

SGA-

Digitized by Google

SGANARELLE.

Je vous rends grace, il est demain jeûne pour moi.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le Ciel.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE I.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

QUoi, mon fils, seroit-il possible que la bonté du Ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, & puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

D. JUAN *faisant l'hypocrite.*

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne suis plus le même d'hier au soir, & le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & dessillé mes yeux, & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, & les desordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, & je m'étonne comme le Ciel les a pû souffrir si long-tems & n'a pas vingt-fois fait tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les graces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes; & je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, reparer par là le scandale de mes actions passées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine remission. C'est à quoi je vais travailler, & je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, & de m'aider vous-même à faire choix,

Digitized by Google

d'une personne qui me serve de guide, & sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah, mon fils, que la tendresse d'un pere est aisément rappellée, & que les offenses d'un fils s'évanouissent vîte au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déja de tous les déplaisirs que vous m'avez donnez, & tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avouë, je jette des larmes de joye, tous mes vœux sont satisfaits, & je n'ai plus rien desormais à demander au Ciel. Embrassez-moi, mon fils, & persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuse nouvelle à vôtre mere, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, & rendre graces au Ciel des saintes resolutions qu'il a daigné vous inspirer.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH, Monsieur, que j'ai de joye de vous voir converti! il y a long-temps que j'attendois cela, & voilà, graces au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

D. JUAN.

La peste, le benêt.

SGANARELLE.

Comment, le benêt?

D. JUAN.

Quoi? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur.

SGANARELLE.

Quoi, ce n'est pas... vous ne... vôtre... oh quel homme! quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, & mes sentimens sont toûjours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante mer-

Digitized by Google

merveille de cette Statuë mouvante & parlante?

D. JUAN.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon ame ; & si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagême utile, une grimace necessaire, où je veux me contraindre pour ménager un pere dont j'ai besoin, & me mettre à couvert du côté des hommes de cent fâcheuses avantures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je suis bien-aise d'avoir un témoin des veritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE.

Quoi? toûjours libertin & débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

D. JUAN.

Et pourquoi-non? il y en a tant d'autres comme moi qui se mêlent de ce métier, & qui se servent du même masque pour abuser le monde.

SGANARELLE.

Ah! quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela; l'Hypocrisie est un vice à la mode, & tous les vices à la mode passent pour vertus. La profession d'Hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toûjours respectée, & quoi qu'on la découvre, on n'ose rien dire contr'elle. Tous les autres vices des hommes sont exposez à la censure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'Hypocrisie est un vice privilegié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde, & jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie à force de grimaces une societé étroite avec tous les gens du parti; qui en choque un, se les attire tous sur les bras, & ceux que l'on fait même agir de bonne foi là-dessus, & que chacun connoît pour être veritablement touchez, ceux-là, dis-je, sont le plus souvent

Digitized by Google

les dupes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les signes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse qui par ce strata-ême ont r'habillé droitement les desordres de leur jeunesse, & sous un dehors respecté, ont la permission d'être les plus méchans hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues, & les connoître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en credit parmi les gens, & quelque baissement de tête, un soûpir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher, & me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai sans me remuer prendre mes interêts à toute ma cabale, & je serai défendu par elle envers & contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, & n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, & garderai tout doucement une haine irreconciliable. Je serai le vengeur de la vertu opprimée, & sous ce pretexte commode, je poursuivrai mes ennemis, je les accuserai d'impieté, & saurai déchainer contr'eux des zelez indiscrets, qui sans connoissance de cause crieront contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes, & qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siecle.

SGANARELLE.

O Ciel! qu'entends-je ici? il ne vous manquoit plus que d'être Hypocrite pour vous achever de tout point, & voilà le comble des abominations. Monsieur, cette derniere-ci m'emporte; & je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi, si vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en Valet fidele je vous dise ce que

je

dois. Sachez, Monsieur, que tant va la cruche
'eau, qu'enfin elle se brise, & comme dit fort
en cet Auteur que je ne connois pas, l'homme
en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche, la
anche est attachée à l'arbre, qui s'attache à l'ar-
e suit de bons preceptes, les bons preceptes va-
nt mieux que les belles paroles, les belles paroles
trouvent à la Cour, à la Cour sont les Courtisans,
Courtisans suivent la mode, la mode vient de la
ntaisie, la fantaisie est une faculté de l'ame, l'a-
e est ce qui nous donne la vie, la vie finit par la
ort... ha... songez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

O le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis
our vous.

SCENE III.

. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

DOm Juan, je vous trouve à propos, & suis bien-aise de vous parler ici plûtôt que chez ous, pour vous demander vos resolutions. Vous vez que ce soin me regarde, & que je me suis en otre presence chargé de cette affaire. Pour moi, ne le cele point, je souhaite fort que les choses llent dans la douceur, & il n'y a rien que je ne ffe pour porter vôtre esprit à vouloir prendre cette oye, & pour vous voir publiquement confirmer à a sœur le nom de vôtre femme.

D. JUAN *d'un ton hypocrite.*

Helas! je voudrois bien de tout mon cœur vous onner la satisfaction que vous souhaitez; mais le iel s'y oppose directement, il a inspiré à mon ame e dessein de changer de vie, & je n'ai point d'autres enſées maintenant que de quitter entierement tous es attachemens du monde, de me dépouiller au lûtôt de toutes sortes de vanitez, & de corriger de-

Digitized by Google

desormais par une auſtere conduite tous les déreglemens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeuneſſe.

D. CARLOS.

Ce deſſein, D. Juan, ne choque point ce que je dis, & la compagnie d'une femme legitime peut bien s'accommoder avec les louables penſées que le Ciel vous inſpire.

D. JUAN.

Helas! point du tout, c'eſt un deſſein que vôtre ſœur elle-même a pris; elle a reſolu ſa retraite, & nous avons été touchez tous deux en même temps.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous ſatisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle & de nôtre famille, & nôtre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous aſſure que cela ne ſe peut; j'en avois pour moi toutes les envies du monde, & je me ſuis même encore aujourd'hui conſeillé au Ciel pour cela. Mais lors que je l'ai conſulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point ſonger à vôtre ſœur, & qu'avec elle aſſurément je ne ferois point mon ſalut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, D. Juan, nous éblouïr par ces belles excuſes?

D. JUAN.

J'obeïs à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoi, vous voulez que je me paye d'un ſemblable diſcours?

D. JUAN.

C'eſt le Ciel qui le veut ainſi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait ſortir ma ſœur d'un Convent pour la laiſſer enſuite?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la ſorte.

D. CARLOS.

Nous ſouffrirons cette tache en nôtre famille?

D.

Digitized by Google

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Et quoi toûjours le Ciel?

D. JUAN.

Le Ciel le souhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il suffit, D. Juan, je vous entends; ce n'est pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le souffre pas; mais avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez, vous savez que je ne manque point de cœur, & que je sai me servir de mon épée quand il le faut, je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite ruë écartée qui mene au grand Convent, mais je vous declare pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre, le Ciel m'en défend la pensée, & si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vrai, nous verrons.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

MOnsieur, quel diable de stile prenez-vous là? ceci est bien pis que le reste, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant: j'esperois toûjours de vôtre salut, mais c'est maintenant que j'en desespere, & je croi que le Ciel, qui vous a souffert jusques-ici, ne pourra souffrir du tout cette derniere horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses, & si toutes les fois que les hommes....

SGANARELLE.

Ah, Monsieur, c'est le Ciel qui vous parle, & c'est un avis qu'il vous donne.

D.

Digitized by Google

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

SCENE V.

D. JUAN, UN SPECTRE *en femme voilée*, SGANARELLE.

LE SPECTRE.

DOm Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la misericorde du Ciel, & s'il ne se repent ici, sa perte est resoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monsieur?

D. JUAN.

Qui ose tenir ces paroles? je croi connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ha, Monsieur, c'est un Spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, Fantôme, ou Diable, je veux voir ce que c'est. *Le Spectre change de figure, & represente le Temps avec sa faux à la main.*

SGANARELLE.

O Ciel! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure!

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, & je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit. *Le Spectre s'envole dans le temps que D. Juan le veut frapper.*

SGANARELLE.

Ah, Monsieur! rendez-vous à tant de preuves, & jettez-vous vîte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir: allons, suivez-moi.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VI.

LA STATUE, D. JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

ARrêtez, D. Juan, vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

D. JUAN.

Oui, où faut-il aller?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

D. JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

D. Juan, l'endurcissement au peché traine une mort funeste; & les graces du Ciel que l'on renvoye, ouvrent un chemin à sa foudre.

D. JUAN.

O Ciel, que sens-je! un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, & tout mon corps devient un brasier ardent, ah! *Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs sur D. Juan, la terre s'ouvre & l'abîme, & il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*

SGANARELLE.

Voilà par sa mort un chacun satisfait, Ciel offensé, Loix violées, filles seduites, familles deshonorées, parens outragez, femmes mises à mal, maris pousſez à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux, qui après tant d'années de service, n'ai point d'autre recompense que de voir à mes yeux l'impieté de mon Maitre punie par le plus épouvantable châtiment du monde.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

MELICERTE,

COMEDIE

PASTORALE HEROIQUE,

Par J. B. P. DE MOLIERE;

Repreſentée la premiere fois à Saint Germain en Laye pour le Roi, au Ballet des Muſes en Decembre 1666.

Par la Troupe du Roi.

Digitized by Google

ACTEURS.

ANTE, Amant de Daphné.

RENE, Amant d'Eroxene.

PHNE, Bergere.

OXENE, Bergere.

CARSIS, Paſtre crû pere de Myrtil.

RTIL, Amant de Melicerte.

LICERTE, Nymphe ou Bergere, Amante de Myrtil.

INE, Confidente de Melicerte.

ANDRE, Berger.

PSE. Berger, crû Oncle de Melicerte.

Scene eſt en Theſſalie dans la Vallée de Tempé.

Digitized by Google

MELICERTE PASTORALE.

Digitized by Google

HELICERTE,

COMEDIE

PASTORALE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TYRENE, DAPHNE', ACANTE, EROXENE.

ACANTE.

H! charmante Daphné.

TYRENE.

Trop aimable Eroxene.

DAPHNE'.

Acante, laisse-moi.

EROXENE.

Ne me fui point, Tyrene.

ACANTE.

quoi me chasses-tu?

TYRENE.

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNE'.

me plais loin de moi.

EROXENE.

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

esseras-tu point cette rigueur mortelle?

TYRENE.

esseras-tu point de m'être si cruelle?

DA-

Digitized by Google

DAPHNE'.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?

ACANTE.

Si tu n'en prens pitié, je succombe à ma peine.

TYRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNE'.

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien en m'éloignant je te vais satisfaire.

TYRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Genereuse Eroxene, en faveur de mes feux,
Daigne au moins par pitié lui dire un mot ou deux.

TYRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et sache d'où pour moi procede tant de haine.

SCENE II.

DAPHNE', EROXENE.

EROXENE.

ACante a du merite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNE'.

Tyrene vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes?

EROXENE.

Puis que j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE'.

Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

ERO-

Digitized by Google

EROXENE.

Je ne fais pour Tyrene éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix eſt maître de mon cœur.

DAPHNE'.

Puis-je ſavoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, ſi tu veux du tien m'apprendre le myſtere.

DAPHNE'.

Sans te nommer celui qu'Amour m'a fait choiſir,
Je puis facilement contenter ton deſir,
Et de la main d'Atis, ce Peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable,
Qui juſqu'au moindre trait lui reſſemble ſi fort,
Qu'il eſt ſûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,
Et payer ton ſecret en pareille monnoye;
J'ai de la main auſſi de ce Peintre fameux
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous les traits, & de ſa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE'.

La boëte que le Peintre a fait faire pour moi,
Eſt tout-à-fait ſemblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il eſt vrai, l'une à l'autre entierement reſſemble;
Et certe, il faut qu'Atis les ait fait faire enſemble.

DAPHNE'.

Faiſons en même temps, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du ſecret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus vîte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE'.

La mépriſe eſt plaiſante, & tu te brouïlles bien,
Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il eſt vrai, je ne ſai comme j'ai fait la choſe.

DAPHNE'.

Donne. De cette erreur ta rêverie eſt cauſe.

Digitized by Google

EROXENE.

Que veut dire ceci? nous nous jouons, je croi,
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

DAPHNE'.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE.

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNE'.

De mes sens prévenus est-ce une illusion?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression?

DAPHNE'.

Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.

DAPHNE'.

C'est le jeune Myrtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux,

DAPHNE'.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les soins que pour son sort son merite m'inspire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNE'.

Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNE'.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grace naissante a dequoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphe en l'aimant qui ne se tint heureuse,
Et Diane sans honte en seroit amoureuse.

DAPHNE'.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui;
Et si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

ERO-

Digitized by Google

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;
Et ſi j'avois un Sceptre, il en ſeroit le Maître.

DAPHNE'.

Ce ſeroit donc en vain qu'à chacune en ce jour
On nous voudroit du ſein arracher cet amour.
Nos ames dans leurs vœux ſont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il ſe peut, qu'à demeurer amies:
Et puis qu'en même temps, pour le même ſujet,
Nous avons toutes deux formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage,
Et courons nous ouvrir enſemble à Lycarſis,
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte,
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte;
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux.
Mais enfin j'y ſouſcris, courons trouver ce pere,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le myſtere,
Et conſentons qu'après Myrtil, entre nous deux,
Décide par ſon choix ce combat de nos vœux.

DAPHNE'.

Soit, je voi Lycarſis avec Mopſe & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LYCARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE

DI-nous donc ta nouvelle.

LYCARSIS.

Ah, que vous me preſſez.
Cela ne ſe dit pas comme vous le penſez.

MOPSE.

Que de ſottes façons, & que de badinage!
Menalque pour chanter n'en fait pas davantage.

Digitized by Google

LYCARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'État,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,
Et jouir quelque temps de vôtre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu par tes delais nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prens-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arriere.

LYCARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne maniere,
Et me dites chacun quel don vous me ferez
Pour obtenir de moi ce que vous desirez.

MOPSE.

La peste soit du fat, laissons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pese, il veut s'en décharger,
Et ne l'écouter pas est le faire enrager.

LYCARSIS.

Eh.

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LYCARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaires.

LYCARSIS.

Quoi! vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LYCARSIS.

Et bien;
Je ne dirai donc mot, & vous ne saurez rien.

MOPSE.

Soit.

LYCARSIS.

Vous ne saurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence:
Qu'il entra dans Lariſſe hier sur le haut du jour,
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa Cour: Que

Digitized by Google

Que ces Bois vont jouïr aujourd'hui de ſa vûë,
Et qu'on raiſonne fort touchant cette venuë.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auſſi de rien ſavoir.

LYCARSIS.

Je vis cent choſes là raviſſantes à voir.
Ce ne ſont que Seigneurs, qui des pieds à la tête
Sont brillans & parez comme au jour d'une fête,
Ils ſurprennent la vûë, & nos prez au Printemps
Avec toutes leurs fleurs ſont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre nous, ſans peine on le remarque,
Et d'une ſtade loin il ſent ſon grand Monarque;
Dans toute ſa perſonne il a je ne ſai quoi,
Qui d'abord fait juger que c'eſt un maître Roi,
Il le fait d'une grace à nulle autre ſeconde,
Et cela, ſans mentir, lui ſied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme de toutes parts
Toute ſa Cour s'empreſſe à chercher ſes regards:
Ce ſont autour de lui confuſions plaiſantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluiſantes,
Qui ſuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin l'on ne voit rien de ſi beau ſous le Ciel;
Et la fête de Pan, parmi nous ſi cherie,
Auprès de ce ſpectacle eſt une gueuſerie:
Mais puiſque ſur le fier vous vous tenez ſi bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LYCARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE', LYCARSIS.

LYCARSIS.

C'Eſt de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils ſont les benêts & les impertinens.

DAPHNE'.

Le Ciel tienne, Paſteur, vos brebis toûjours ſaines.

Digitized by Google

EROXENE.

Cerès tienne de grains vos granges toûjours pleines.

LYCARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un Epoux,
Qui vous aime beaucoup, & soit digne de vous.

DAPHNE'.

Ah, Lycarsis, nos vœux à même but aspirent.

EROXENE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupirent.

DAPHNE'.

Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher vôtre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préference.

LYCARSIS.

Nymphes....

DAPHNE'.

Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.

LYCARSIS.

Je suis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

DAPHNE'.

C'est un peu librement expliquer sa pensée.

LYCARSIS.

Pourquoi ?

EROXENE.

La bienséance y semble un peu blessée.

LYCARSIS.

Ah point.

DAPHNE'.

Mais quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut sans nulle honte en faire un libre aveu.

LYCARSIS.

Je....

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

LYCARSIS.

C'est blesser ma pudeur que me flâter ainsi.

ERO-

Digitized by Google

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

DAPHNE'.

Enfin, tout nôtre bien est en vôtre puissance.

EROXENE.

C'est de vous que dépend nôtre unique esperance.

DAPHNE'.

Trouverons-nous en vous quelques difficultez?

LYCARSIS.

Ah!

EROXENE.

Nos vœux, dites-moi, seront-ils rejettez?

LYCARSIS.

Non, j'ai reçû du Ciel une ame peu cruelle:
Je tiens de feu ma femme, & je me sens comme elle
Pour les desirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

DAPHNE'.

Accordez donc Myrtil à notre amoureux zele.

EROXENE.

Et souffrez que son choix regle nôtre querelle.

LYCARSIS.

Myrtil?

DAPHNE'.

Oui, c'est Myrtil que de vous nous voulons.

EROXENE.

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons?

LYCARSIS.

Je ne sai; mais Myrtil n'est guere dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNE'.

Son merite naissant peut fraper d'autres yeux,
Et l'on veut s'engager un bien si precieux,
Prévenir d'autres cœurs, & braver la fortune
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXENE.

Comme par son esprit & ses autres brillans,
Il rompt l'ordre commun, & devance le temps,
Nôtre flâme pour lui veut en faire de même,
Et regler tous ses vœux sur son merite extrême.

LYCARSIS.

Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois;

Digitized by Google

Et cet Athenien, qui fut chez moi vingt mois
Qui le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa Philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que tout grand que je suis, souvent il me confo
Mais avec tout cela, ce n'est encor qu'enfanc
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence

DAPHNE.

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque
Je ne le croye atteint déja d'un peu d'amour.
Et plus d'une avanture à mes yeux s'est offert
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Melicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer, & je voi...

LYCARSIS.

Franc abu
Pour elle passe encore, elle a deux ans de plu
Et deux ans dans son sexe est une grande ava
Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je p
Et les petits desirs de se voir ajustè
Ainsi que les Bergers de haute qualité.

DAPHNE.

Enfin nous desirons par le nœud d'hymenée
Attacher sa fortune à nôtre destinée.

EROXENE.

Nous voulons l'une & l'autre avec pareille arden
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LYCARSIS.

Je m'en tiens honoré autant qu'on sauroit cr
Je suis un pauvre Pastre, & ce m'est trop de gl
Que deux Nymphes d'un rang le plus haut du
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puis qu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'execute
Je consens que son choix regle vôtre dispute
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,
Pourra pour son recours m'épouser, s'il lui p
C'est toûjours même sang & presque même choi
Mais le voici, souffrez qu'un peu je le dispo
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchem
Et voilà ses amours & son attachement.

Digitized by Google

SCENE V.

MYRTIL, LYCARSIS, EROXENE, DAPHNE.

MYRTIL.

INnocente petite bête,
Qui contre ce qui vous arrête
Vous debattez tant à mes yeux,
De vôtre liberté ne plaignez point la perte,
Vôtre deſtin eſt glorieux,
Je vous ai pris pour Melicerte.

Elle vous baiſera vous prenant dans ſa main,
Et de vous mettre en ſon ſein
Elle vous fera la grace.
Eſt-il un ſort au monde & plus doux & plus beau,
Et qui des Rois, helas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en vôtre place?

LYCARSIS.

Myrtil, Myrtil, un mot, laiſſons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre choſe ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune déja pour époux te demandent.
Je dois par un hymen t'engager à leurs vœux,
Et c'eſt toi que l'on veut qui choiſiſſe des deux.

MYRTIL.

Ces Nymphes...

LYCARSIS.

Oui, des deux tu peux en choiſir une;
Voi quel eſt ton bonheur, & beni la fortune.

MYRTIL.

Ce choix qui m'eſt offert, peut-il m'être un bonheur,
S'il n'eſt aucunement ſouhaité de mon cœur?

LYCARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive, & que ſans le confondre,
A l'honneur qu'elles font on ſonge à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui regne parmi nous,

Digitized by Google

Deux Nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous,
Et de vos qualitez les merveilles écloses
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

DAPHNE'.

Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter sur ce choix nos yeux & vôtre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages
Par un recit paré de tous nos avantages.

MYRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend,
Mais cet honneur pour moi, je l'avoüe, est trop grand.
A vos rares bontez il faut que je m'oppose;
Pour meriter ce sort je suis trop peu de chose;
Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos desirs, quoi qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de nôtre gloire.

DAPHNE'.

Non, ne descendez point dans ces humilitez,
Et laissez-nous juger ce que vous meritez.

MYRTIL.

Le choix qui m'est offert s'oppose à vôtre attente,
Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes Beautez,
Egales en naissance, & rares qualitez?
Rejetter l'une ou l'autre est un crime effroyable,
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

EROXENE.

Mais en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNE'.

Puis que nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL.

Et bien, si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera, j'aime d'autres appas,
Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Est insensible & sourd à tout autre avantage.

LYCARSIS.

Comment donc? qu'est-ceci? qui l'eût pû presumer?

Et

Digitized by Google

Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer?

MYRTIL.

Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su le faire.

LYCARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'est pas necessaire.

MYRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplait,
Me faire un cœur sensible, & tendre comme il est.

LYCARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait me doit obeïssance.

MYRTIL.

Oui, lors que d'obeïr il est en sa puissance.

LYCARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MYRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer?

LYCARSIS.

Et bien, je vous défens que cela continuë.

MYRTIL.

La défense, j'ai peur, sera trop tard venuë.

LYCARSIS.

Quoi, les peres n'ont pas des droits superieurs?

MYRTIL.

Les Dieux qui sont bien plus ne forcent point les cœurs.

LYCARSIS.

Les Dieux... Paix, petit sot, cette Philosophie
Me...

DAPHNE'.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS.

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le foüet tout devant vous:
Ah, je vous ferai bien sentir que je suis pere.

DAPHNE'.

Traitons, de grace, ici les choses sans colere.

EROXENE.

Peut-on savoir de vous cet objet si charmant,
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son Amant?

MYRTIL.

Melicerte, Madame; elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Myrtil, ſes qualitez aux nôtres?

DAPHNE'.

Le choix d'elle & de nous eſt aſſez inégal.

MYRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal.
Daignez conſiderer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un deſordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos celeſtes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais:
C'eſt de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offence.
Il eſt vrai d'elle à vous je ſai la difference,
Mais par ſa deſtinée on ſe trouve enchaîné;
Et je ſens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le reſpect, Nymphes, imaginable;
Pour elle tout l'amour dont une ame eſt capable.
Je vois à la rougeur qui vient de vous ſaiſir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaiſir.
Si vous parlez, mon cœur apprehende d'entendre
Ce qui peut le bleſſer par l'endroit le plus tendre:
Et pour me dérober à de ſemblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS.

Myrtil, hola, Myrtil, veux-tu revenir, traître.
Il fuit, mais on verra qui de nous eſt le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains tranſports,
Vous l'aurez pour époux, j'en répons corps pour corps.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

AH! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle.
Et c'eſt de Lycarſis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oui.

Digitized by Google

MELICERTE.

Que les qualitez, dont Myrtil eſt orné,
Ont ſû toucher d'amour Eroxéne & Daphné?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur eſt ſi grande;
Qu'enſemble elles en ont déja fait la demande;
Et que dans ce débat elles ont fait deſſein
De paſſer dès cette heure à recevoir ſa main?
Ah, que tes mots ont peine à ſortir de ta bouche,
Et que c'eſt foiblement que mon ſouci te touche!

CORINE.

Mais quoi, que voulez-vous? c'eſt là la verité,
Et vous redites tout comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Lycarſis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je croi, qui doit beaucoup lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi, qui ſais mon ardeur,
Qu'avec ce mot, helas! tu me perces le cœur!

CORINE.

Comment?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le ſort implacable
Auprès d'elles me rend trop peu conſiderable,
Et qu'à moi par leur rang on les va préferer,
N'eſt-ce pas une idée à me deſeſperer?

CORINE.

Mais quoi? je vous répons, & dis ce que je penſe.

MELICERTE.

Ah! tu me fais mourir par ton indifference.
Mais di, quels ſentimens Myrtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne ſai.

MELICERTE.

Et c'eſt-là ce qu'il faloit ſavoir,
Cruelle.

CORINE.

En verité, je ne ſai comment faire,
Et de tous les côtez je trouve à vous déplaire.

Digitized by Google

MELICERTE.

C'eſt que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, helas! rempli de tendres ſentimens.
Va-t-en, laiſſe-moi ſeule en cette ſolitude,
Paſſer quelques momens de mon inquietude.

SCENE II.

MELICERTE.

VOus le voyez, mon cœur, ce que c'eſt que d'aimer,
Et Beliſe avoit ſû trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant ſa deſtinée,
Me diſoit une fois ſur le bord du Penée:
Ma fille, ſonge à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se preſente toûjours entouré de douceurs.
D'abord il n'offre aux yeux que choſes agreables:
Mais il traîne après lui des troubles effroyables;
Et ſi tu veux paſſer tes jours dans quelque paix,
Toûjours comme d'un mal défen-toi de ſes traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois ſouvenuë;
Et quand Myrtil venoit à s'offrir à ma vûë,
Qu'il joüoit avec moi, qu'il me rendoit des ſoins,
Je vous diſois toûjours de vous y plaire moins;
Vous ne me crûtes point, & vôtre complaiſance
Se vit bien-tôt changée en trop de bienveillance.
Dans ce naiſſant amour, qui flâtoit vos deſirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaiſirs;
Cependant vous voyez la cruelle diſgrace,
Dont en ce triſte jour le deſtin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voila réduit:
Ah, mon cœur! ah mon cœur! je vous l'avois bien dit:
Mais tenons, s'il ſe peut, nôtre douleur couverte,
Voici....

SCENE III.

MYRTIL, MELICERTE.

MYRTIL.

J'Ai fait tantôt, charmante Melicerte,

Un

Digitized by Google

Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.
C'est un jeune Moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
Le present n'est pas grand, mais les Divinitez
Ne jettent leurs regards que sur les volontez.
C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse (se?
Des presens que... Mais Ciel, d'où vient cette tristes-
Qu'avez-vous, Melicerte, & quel sombre chagrin
Seroit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point; & ce morne silence
Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez, de quel ennui ressentez-vous les coups?
Qu'est-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'est rien.

MYRTIL.

Ce n'est rien, dites-vous?
Et je voi cependant vos yeux couverts de larmes,
Cela s'accorde t-il, Beauté pleine de charmes?
Ah, ne me faites point un secret dont je meurs!
Et m'expliquez, helas! ce que disent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MYRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre,
Et ne blessez-vous pas nôtre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de vôtre ennui?
Ah! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MELICERTE.

Hébien, Myrtil, hébien, il faut donc vous le dire:
J'ai sû que par un choix plein de gloire pour vous
Eroxene & Daphné vous veulent pour Epoux:
Et je vous avouërai que j'ai cette foiblesse,
De n'avoir pû, Myrtil, le savoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la rigoureuse loi,
Qui les rend dans leurs vœux préferables à moi.

MYRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injuste tristesse?
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse?
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous?

Que

Digitized by Google

Que je puisse accepter une autre main offerte?
Hé, que vous ai-je fait, cruelle Melicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoi; faut-il que de lui vous ayiez quelque crainte?
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte;
Et que me sert d'aimer comme je fais, helas,
Si vous êtes si prête à ne le croire pas?

MELICERTE.

Je pourrois moins, Myrtil, redouter ces Rivales;
Si les choses étoient de part & d'autre égales.
Et dans un rang pareil j'oserois esperer
Que peut-être l'Amour me feroit préferer:
Mais l'inégalité de bien & de naissance,
Qui peut d'elles à moi faire la difference...

MYRTIL.

Ah, leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il suffit; & dans vôtre personne
Je voi Rang, Biens, Tresors, Etats, Sceptres, Couronne;
Et des Rois le plus grand m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une verité toute sincere & pure,
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je croi, Myrtil, puis que vous le voulez,
Que vos vœux par leur rang ne sont point ébranlez;
Et que bien qu'elles soient nobles, riches & belles,
Vôtre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles.
Mais ce n'est pas l'Amour, dont vous suivez la voix,
Vôtre pere, Myrtil, reglera vôtre choix:
Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chere,
Pour préferer à tout une simple Bergere.

MYRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'est pere ni Dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toûjours de mes vœux Reine, comme vous êtes...

MELICERTE.

Ah, Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites,
N'allez point presenter un espoir à mon cœur,
Qu'il

Digitized by Google

Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrace.

MYRTIL.

Quoi, faut-il des sermens appeller le secours,
Lors que l'on vous promet de vous aimer toûjours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien, puis qu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuëra plûtôt que je vous abandonne:
Recevez en ici la foi que je vous donne,
Et souffrez que ma bouche avec ravissement
Sur cette belle main en signe le serment.

MELICERTE.

Ah, Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MYRTIL.

Est-il rien... mais, ô Ciel, on vient troubler ma joye.

SCENE IV.

LYCARSIS, MYRTIL, MELICERTE.

LYCARSIS.

NE vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE.

Quel fort fâcheux!

LYCARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peste, mon petit fils, que vous avez l'air tendre;
Et qu'en maître déja vous savez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce Savant qu'Athenes exila,
Dans sa Philosophie appris ces choses-là?
Et vous qui lui donnez de si douce maniere
Vôtre main à baiser, la gentille Bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs,
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs?

MYRTIL.

Ah, quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LYCARSIS.

Je veux lui parler moi; toutes ces amitiez...

MYRTIL.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.

Digitized by Google

A du respect pour vous la naissance m'engage,
Mais je saurai sur moi vous punir de l'outrage:
Oui, j'atteste le Ciel, que si contre mes vœux
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein vous chercher un supplice,
Et par mon sang versé lui marquer promptement
L'éclatant desaveu de vôtre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflâme,
Et que mon dessein soit de seduire son ame:
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'est de son mouvement; je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre.
Je l'aime, je l'avouë, autant qu'on puisse aimer:
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer.
Et pour vous arracher toute injuste créance,
Je vous promets ici d'éviter sa presence;
De faire place au choix où vous vous resoudrez,
Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

LYCARSIS, MYRTIL.

MYRTIL.

Et bien, vous triomphez avec cette retraite;
Et dans ces mots vôtre amé a ce qu'elle souhaite:
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
Que vous serez trompé dans ce que vous pensez;
Et qu'avec tous vos soins, toute vôtre puissance,
Vous ne gagnerez rien sur ma perseverance.

LYCARSIS.

Comment à quel orgueil, frippon, vous vois-je aller?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler?

MYRTIL.

Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est pas sage:
Pour rentrer au devoir je change de langage;
Et je vous prie ici, mon Pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être precieux,
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature;

Ne

Digitized by Google

Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux:
Le jour est un present que j'ai reçû de vous:
Mais dequoi vous serai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, helas, insupportable?
Il est sans Melicerte un supplice à mes yeux:
Sans ses divins appas rien ne m'est precieux;
Ils font tout mon bonheur, & toute mon envie;
Et si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LYCARSIS.

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais crû de ce petit pendart?
Quel amour, quels transports, quels discours pour son âge?
J'en suis confus, & sens que cet amour m'engage.

MYRTIL.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obeir.

LYCARSIS.

Je ne puis plus tenir, il m'arrache des larmes;
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL.

Que si dans vôtre cœur un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Melicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYCARSIS.

Leve-toi.

MYRTIL.

Serez-vous sensible à mes soûpirs?

LYCARSIS.

Oui.

MYRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes desirs?

LYCARSIS.

Oui.

MYRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main?

LYCARSIS.

Oui, leve-toi, te dis-je.

MYRTIL.

O pere, le meilleur qui jamais ait été!

Que

Digitized by Google

Que je baise vos mains, après tant de bonté.

LYCARSIS.

Ah, que pour ses enfans un pere a de foiblesse!
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

MYRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites moi, de pensée?

LYCARSIS.

Non.

MYRTIL.

Me permettez vous de vous desobeïr,
Si de ces sentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LYCARSIS.

Oui; ah nature, nature,
Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture
De l'amour que sa niéce & toi vous vous portez.

MYRTIL.

Ah, que ne dois-je point à vos rares bontez!
Quelle heureuse nouvelle à dire à Melicerte!
Je n'accepterois pas une Couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCENE VI.

ACANTE, TYRENE, MYRTIL.

ACANTE.

AH, Myrtil, vous avez du Ciel reçû des charmes,
Qui nous ont préparé des matieres de larmes;
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enleve les cœurs.

TYRENE.

Peut-on savoir, Myrtil, vers qui de ces deux Belles
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux,
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux?

ACANTE.

Ne faites point languir deux Amans davantage,
Et nous dites quel sort vôtre cœur nous partage.

TY-

Digitized by Google

TYRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traîner si long-temps.

MYRTIL.

Rendez, nobles Bergers, le calme à vôtre flâme,
La belle Melicerte a captivé mon ame:
Auprès de cet objet mon sort est assez doux,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous;
Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez l'un ni l'autre aucun lieu de vous plain-
(dre.

ACANTE.

Ah, Myrtil se peut-il que deux tristes Amans...

TYRENE.

Est-il vrai que le Ciel sensible à nos tourmens....

MYRTIL.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire:
J'ai de mon Pere encor changé les volontez,
Et l'ai fait consentir à mes felicitez.

ACANTE.

Ah, que cette avanture est un charmant miracle!
Et qu'à nôtre poursuite elle ôte un grand obstacle!

TYRENE.

Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contens tous deux.

SCENE VII.

NICANDRE, MYRTIL, ACANTE, TYRENE.

NICANDRE.

SAvez-vous en quel lieu Melicerte est cachée?

MYRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence elle est par tout cherchée.

MYRTIL.

Et pourquoi?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette Beauté.
C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté.

Avec

Digitized by Google

Avec un grand Seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL.

O Ciel! expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce sont des incidens grands & mysterieux:
Oui, le Roi vient chercher Melicerte en ces lieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Belise sa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frere...
Mais je me suis chargé de la chercher par tout.
Vous saurez tout cela tantôt de bout en bout.

MYRTIL.

Ah Dieux, quelle rigueur! Hé Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

Fin du second Acte.

Cette Comedie n'a point été achevée, il n'y avoit que ces deux Actes de faits lors que le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la Fête où elle fut representée, le Sieur de Moliere ne l'a point finie.

FIN.

LES

Digitized by Google

LES AMANS MAGNIFIQUES, COMEDIE,

MELE'E DE MUSIQUE, & d'Entrées de Ballet,

Par J. B. P. DE MOLIERE;

epreſentée pour le Roi à S. Germain en Laye, aú mois de Fevrier 1670. ſous le titre de Divertiſſement Royal.

Digitized by Google

PERSONNAGES de la Comedie.

ARISTIONE, PRINCESSE, Mere d'Eriphile.
ERIPHILE, Fille de la Princeſſe.
CLEONICE, Confidente d'Eriphile.
CHOREBE, de la ſuite de la Princeſſe.
IPHICRATE, } Amans magnifiques.
TIMOCLES, }
SOSTRATE, General d'Armée, Amant d'Eriphile,
CLITIDAS, Plaiſant de Cour, de la ſuite d'Eriphile.
ANAXARQUE, Aſtrologue.
CLEON, fils d'Anaxarque.
UNE FAUSSE VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

La Scene eſt en Theſſalie, dans la delicieuſe Vallée de Tempé.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

LE ROI, qui ne veut que des choſes extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'eſt propoſé de donner à ſa Cour un Divertiſſement qui fût compoſé de tous ceux que le Theatre peut fournir; & pour embraſſer cette vaſte idée, & enchaîner enſemble tant de choſes diverſes, Sa MAJESTE' a choiſi pour ſujet deux Princes Rivaux, qui dans le champêtre ſejour de la Vallée de Tempé, où l'on doit celebrer la Fête des Jeux Pythiens, reglent à l'envi une jeune Princeſſe & ſa Mere, de toutes les galanteries dont ils ſe peuvent aviſer.

PREMIER INTERMEDE.

LE Theatre s'ouvre à l'agreable bruit de quantité d'Inſtrumens, & d'abord il offre aux yeux une vaſte Mer, bordée de chaque côté de quatre grands Rochers, dont le ſommet porte chacun un Fleuve, accoudé ſur les marques de ces ſortes de Deïtez. Au pied de ces Rochers ſont douze Tritons de chaque côté, & dans le milieu de la Mer quatre Amours montez ſur des Dauphins, & derriere eux le Dieu Æole élevé au deſſus des Ondes ſur un petit nuage. Æole commande aux Vents de ſe retirer, & tandis que quatre Amours, douze Tritons, & huit Fleuves lui répondent, la Mer ſe calme, & du milieu des Ondes on voit s'élever une Iſle. Huit Pêcheurs ſortent du fond de la Mer avec des nacres de Perles, & des branches de Corail, & après une Danſe agreable, vont ſe placer chacun ſur un Rocher au deſſous d'un Fleuve. Le Chœur de la Muſique annonce la venuë de Neptune, & tandis que ce Dieu danſe avec ſa ſuite, les Pêcheurs, les Tritons, & les Fleuves accompagnent ſes pas de geſtes differents, & de bruit de conques de Perles. Tout ce Spectacle eſt une magnifique Galanterie, dont l'un des Princes regale ſur la Mer la promenade des Princeſſes.

Digitized by Google

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

NEPTUNE, & six Dieux Marins.

DEUXIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

Trois Pêcheurs de Corail.

Trois chantans.

RECIT D'ÆOLE.

VEnts, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laissez regner sur les ondes
Les Zephirs & les Amours.

Un Triton.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons, cachez-vous, Nereïdes.

Tous les Tritons.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

Un Amour.

Ah que ces Princesses sont belles!

Un autre Amour.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

Un autre Amour.

La plus belle des Immortelles,
Mêne Hébé, a bien moins d'appas.

Chœur.

Allons tous au devant de ces Divinitez,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautez.

Un Triton.

Quel noble spectacle s'avance!
Neptune le grand Dieu, Neptune avec sa Cour

Vient

Digitized by Google

Vient honorer ce beau jour
De ſon Auguſte preſence.

Chœur.

Redoublons nos concerts,
Et faiſons retentir dans le vaſte des airs
Notre réjouiſſance.

POUR LE ROI, repreſentant

NEPTUNE.

LE Ciel entre les Dieux les plus conſiderez
Me donne pour partage un rang conſidérable.
Et me faiſant régner ſur les flots azurez,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'eſt aucune Terre à mes biens regardant,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande ;
Point d'Etats qu'à l'inſtant je ne puiſſe inonder
Des flots impetueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force oppoſée
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et ſe faire en tous lieux une ouverture aiſée.

Mais je ſai retenir la fureur de ces flots
Par la ſage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laiſſer en tous lieux au gré des Matelots
La douce liberté d'un paiſible commerce.

On trouve des Ecueils par fois dans mes Etats,
On voit quelques Vaiſſeaux y perir par l'orage :
Mais contre ma puiſſance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Digitized by Google

Pour Monsieur le Grand, representant un Dieu Marin.

L'Empire où nous vivons est fertile en tresors,
Tous les mortels en foule accourent sur les bords,
Et pour faire bien-tôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le Marquis de Villeroi, representant un Dieu Marin.

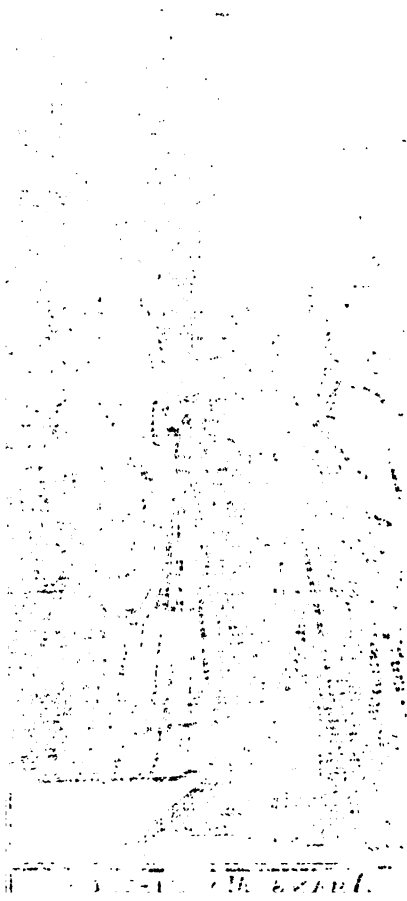
SUr la foi de ce Dieu de l'Empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute asseurance;
Les flots ont de l'inconstance;
Mais le Neptune *est constant.*

Pour le Marquis de Rassent, representant un Dieu Marin.

VOguez sur cette Mer d'un zele inébranlable,
C'est le moyen d'avoir Neptune *favorable.*

Digitized by Google

LES AMANS MAGNIFIQUES



Digitized by Google

LES AMANS MAGNIFIQUES, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS.

IL eſt attaché à ſes penſées.

SOSTRATE.

Non, Soſtrate, je ne voi rien où tu puiſſes avoir recours, & tes maux ſont d'une nature à ne te laiſſer nulle eſperance d'en ſortir.

CLITIDAS.

Il raiſonne tout ſeul.

SOSTRATE.

Helas!

CLITIDAS.

Voilà des ſoûpirs qui veulent dire quelque choſe, & ma conjecture ſe trouvera veritable.

SOSTRATE.

Sur quelles chimeres, di-moi, pourrois-tu bâtir quelque eſpoir, & que peux-tu enviſager que l'affreuſe longueur d'une vie malheureuſe, & des ennuis à ne finir que par la mort?

Digitized by Google

CLITIDAS.

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE.

Ah! mon cœur, ah! mon cœur, où m'avez-vous jetté?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais vous plûtôt que faites vous ici, & quelle secrete mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces Bois, tandis que tout le monde accourt en foule à la magnificence de la Fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de regaler sur la Mer la promenade des Princesses, tandis qu'elles y ont reçû des Cadeaux merveilleux de Musique, & de Danse, & qu'on a vû les Rochers & les Ondes se parer de Divinitez pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez sans la voir cette magnificence, & tant de gens d'ordinaire s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de Fêtes, que j'ai crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous savez que vôtre presence ne gâte jamais rien, & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Vôtre visage est bien venu par-tout, & il n'a garde d'être de ces visages disgraciez, qui ne sont jamais bien reçûs des regards Souverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princesses, & la Mere & la Fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux, & ce n'est pas cette courte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLI-

Digitized by Google

CLITIDAS.

Mon Dieu! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toûjours pour aller où l'on trouve tout le monde. Et quoique vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul pendant une Fête à rêver parmi des arbres comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui vous embarasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir?

CLITIDAS.

Oüais, je ne sai d'où cela vient, mais il semble que l'amour, ce n'est plus moi. Ah! par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux, j'ai le mot dessus, & j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prens-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Sur quoi? vous vous êtes bien donné si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi?

CLITIDAS.

Oüi, je gage que je vais bien tout-à-l'heure obliger que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre Astrologue, dont la Princesse Aristione s'entête, & s'il a la science de lire dans les Astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par foi, re, r, i, ri, eri, p, h, i, phi, eriphi, le, eriphile. Vous êtes amoureux de la Princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, j'avoüe que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis savant?

Digitized by Google

SOSTRATE.

Helas! si par quelque avanture tu as pû découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le reveler à quique ce soit, & sur tout de le tenir caché à la belle Princesse, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et serieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pû connoître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la Princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir? Les Belles, croyez-moi, sont toûjours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, & le langage des yeux & des soûpirs se fait entendre mieux qu'à tout autre à celles à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-là, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soûpirs & mes regards l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par nulle autre voye elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même Sostrate, qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de Barbares qui ravageoit la Grece; est-il possible dis-je, qu'un homme si assûré dans la guerre soit si timide en amour, & que je le voye trembler à dire seulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison, & tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis, & je sai bien pour moi qu'un seul Gaulois l'épée à la main me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais dites-moi un peu, qu'esperez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion.

CLI-

Digitized by Google

CLITIDAS.

L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous mocquez: un peu de hardiesse réüssit toûjours aux Amans; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma passion à une Déesse moi, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, helas! condamment mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Hé, quoi?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la Princesse, qui met entre elle & mes desirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux Princes, appuyez de tous les grands titres qui peuvent soûtenir les pretentions de leurs flâmes; de deux Princes, qui par mille & mille magnificences se disputent à tous momens la gloire de sa conquête, & sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, & je me trompe fort, ou la jeune Princesse a connu vôtre flâme, & n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un miserable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est bien fondée: je lui voi reculer beaucoup le choix de son époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espece de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter, je me suis acquis le privilege de me mêler à la conversation, & parler à tort & à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réüssit pas, mais quelquefois aussi cela me réüssit. Laissez moi faire, je suis de vos amis, les gens de merite me touchent,

Digitized by Google

& je veux prendre mon temps pour entretenir la Princesse de...

SOSTRATE.

Ah! de grace, quelque bonté que mon malheur s'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flâme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre temerité, & ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous, voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLEON, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette Fête a eu des ornemens qui l'emporteront sans doute sur tout ce que l'on sauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux, que le Ciel même ne sauroit aller au-là, & je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'Univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas esperer que toutes les Fêtes soient embellies, & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le Bois de Diane.

ARISTIONE.

Je croi que nous n'y verrons rien que de fort agreable, & certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agreable sejour qu'ont celebré tous les Poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la Chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux

Py-

Digitized by Google

ns que l'on y celebre tantôt, vous prenez un & l'autre de nous y combler de tous les di-emens qui peuvent charmer les chagrins des élancholiques. D'où vient, Sostrate, qu'on is a point vû dans nôtre promenade?

SOSTRATE.

e petite indisposition, Madame, m'a empê-e m'y trouver.

IPHICRATE.

trate est de ces gens, Madame, qui croyent ie sied pas bien d'être curieux comme les au-& il est beau d'affecter de ne pas courir où e monde court.

SOSTRATE.

gneur, l'affectation n'a gueres de part à tout ce fais, & sans vous faire compliment, il y avoit oses à voir dans cette Fête, qui pouvoient rer, si quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Clitidas a-t-il vû cela?

CLITIDAS.

, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE.

pourquoi du rivage?

CLITIDAS.

foi, Madame, j'ai craint quelqu'un des ac-qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. nuit j'ai songé du poisson mort & d'œufs , & j'ai appris du Seigneur Anaxarque, que ufs cassez & le poisson mort signifient malen-.

ANAXARQUE.

remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

st qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on sauroit parler assez.

ANAXARQUE.

us pourriez prendre d'autres mesures, puis-e vous en ai prié.

CLITIDAS.

moyen? ne dites-vous pas que l'ascendant est fort que tout, & s'il est écrit dans les Astres

Digitized by Google

que je suis enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je resiste à ma destinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans vôtre Cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, & que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.

Je vous rends grace de l'honneur.

ARISTIONE.

Que vous êtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit.

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'Astrologie, comment des gens qui savent tous les secrets des Dieux, & qui possedent des connoissances à se mettre au dessus de tous les hommes, ayent besoin de faire leur Cour, & de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux vôtre argent, & donner à Madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à vôtre aise, & le métier de Plaisant n'est pas comme celui d'Astrologue. Bien mentir, & bien plaisanter, sont deux choses fort differentes, & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Eh! qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à lui même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne savez-vous pas bien que l'Astrologie est une affaire d'Etat; & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertez qui vous joüeront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cu, & qu'on vous chassera comme un faquin, taisez-vous si vous êtes sage.

ARIS.

Digitized by Google

ARISTIONE.

Où eſt ma fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'eſt écartée, & je lui ai preſenté une main qu'elle a refuſé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puiſque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu ſe ſoûmettre aux loix que j'ai voulu vous impoſer; puiſque j'ai ſu obtenir de vous que vous fuſſiez Rivaux ſans devenir ennemis, & qu'avec pleine ſoûmiſſion aux ſentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite ſeule maîtreſſe; ouvrez-moi tous deux le fond de vôtre ame, & me dites ſincerement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait ſur ſon cœur. TIMOCLES.

Madame, je ne ſuis point pour me flater, j'ai fait ce que j'ai pû pour toucher le cœur de la Princeſſe Eriphile, & je m'y ſuis pris, que je croi, de toutes les tendres manieres dont un Amant ſe peut ſervir. Je lui ai fait des hommages ſoûmis de tous mes vœux; j'ai montré des aſſiduitez; j'ai rendu des ſoins chaque jour; j'ai fait chanter ma paſſion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en Vers aux plumes les plus delicates; je me ſuis plaint de mon martyre en des termes paſſionnez, j'ai fait dire à mes yeux, auſſi bien qu'à ma bouche, le deſeſpoir de mon amour; j'ai pouſſé à ſes pieds des ſoûpirs languiſſans; j'ai même répandu des larmes; mais tout cela inutilement, & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoiſſant ſon indifference, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle, ni plaintes, ni ſoûpirs, ni larmes. Je ſai qu'elle eſt toute ſoûmiſe à vos volontez, & que ce n'eſt que de vôtre main ſeule qu'elle voudra prendre un époux. Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe

Digitized by Google

pour l'obtenir, à vous plûtôt qu'à elle que je rends tous mes soins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous eussiez pû vous resoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez.

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un Amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles; mais ici par malheur tout cela devient inutile, & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princesse Eriphile, que parce qu'elle est vôtre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes que je...

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits, vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincerité, qu'on dise que je suis une bonne Princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'estime pour le merite & la vertu, je puis tâter de tout cela; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits, je suis bien-aise qu'on ne m'en serve point, & quelque verité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la loüange, quand on est mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'est vous qui voulez être mere malgré tout le monde, il n'est point d'yeux qui ne

s'y

Digitized by Google

s'y oppoſent, & ſi vous le vouliez la Princeſſe Eriphile ne ſerpit que vôtre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu, Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plûpart des femmes; je veux être mere, parce que je la ſuis, & ce ſeroit en vain que je ne la voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puiſque de mon conſentement je me ſuis expoſée à le recevoir; c'eſt un foible de nôtre ſexe, dont graces au Ciel je ſuis exempte, & je ne m'embarraſſe point de ces grandes diſputes d'âge ſur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à nôtre diſcours. Eſt-il poſſible que juſqu'ici vous n'ayez pû connoître où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce ſont obſcuritez pour moi.

TIMOCLES.

C'eſt pour moi un myſtere impenetrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous & à moi; ſervons-nous de quelque autre pour découvrir le ſecret de ſon cœur. Soſtrate, prenez de ma part cette commiſſion, & rendez ce office à ces Princes, de ſavoir adroitement de ma fille vers qui des deux ſes ſentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent perſonnes dans vôtre Cour, ſur qui vous pourriez mieux verſer l'honneur d'un tel emploi, & je me ſens mal propre à bien executer ce que vous ſouhaitez de moi.

ARISTIONE.

Vôtre merite, Soſtrate, n'eſt point borné aux ſeuls emplois de la guerre, vous avez de l'eſprit, de la conduite, de l'adreſſe, & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame...

ARISTIONE.

Non, non, en vain vous vous en défendez.

SOS-

Digitized by Google

SOSTRATE.

Puiſque vous le voulez, Madan
obeir, mais je vous jure que
Cour vous ne pouviez choiſir perſ
en état de s'acquiter beaucoup m
ne telle commiſſion.

ARISTIONE

C'eſt trop de modeſtie, & vou
toûjours bien de toutes les choſ
chargera. Découvrez doucement le
riphile, & faites la reſſouvenir qu'
de bonne heure dans le Bois de D

SCENE

IPHICRATE, TIMOCLES,
SOSTRATE.

IPHICRATE

VOus pouvez croire que je pr
time que la Princeſſe vous t

TIMOCLES.

Vous pouvez croire que je ſuis
l'on a fait de vous.

IPHICRATE

Vous voilà en état de ſervir vos

TIMOCLES.

Vous avez dequoi rendre de
gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE

Je ne vous recommande point

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler

SOSTRATE.

Seigneurs, il ſeroit inutile, j'a
fer les ordres de ma commiſſio
verez bon que je ne parle ni pou
l'autre.

IPHICRATE

Je vous laiſſe agir comme il v

Digitized by Google

TIMOCLES.

Vous en uſerez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE.

CLitidas ſe reſſouvient bien qu'il eſt de mes amis, je lui recommande toûjours de prendre mes interêts auprès de ſa Maîtreſſe, contre ceux de mon Rival.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire, il y a bien de la comparaiſon de lui à vous, & c'eſt un Prince bien bâti pour vous le diſputer.

IPHICRATE.

Je reconnoîtrai ce ſervice.

TIMOCLES.

Mon Rival fait ſa Cour à Clitidas, mais Clitidas ſait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les pretentions de mon amour.

CLITIDAS.

Aſſurément, & il ſe moque de croire l'emporter ſur vous; voilà auprès de vous un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS.

Belles paroles de tous côtez. Voici la Princeſſe, prenons mon temps pour l'aborder.

SCENE V.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

ON trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyez ainſi écartée de tout le monde.

ERI-

Digitized by Google

ERIPHILE.

Ah! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toûjours accablées de tant de gens, un peu de solitude est par fois agreable, & qu'après mille impertinents entretiens, il est doux de s'entretenir avec ses pensées. Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous? Ce sont des personnes qui par leurs pas, leurs gestes, & leurs mouvemens expriment aux yeux toutes choses; & on appelle cela, Pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot, & il y a des gens dans vôtre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cleonice, de me venir ici regaler d'un mauvais divertissement, car grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifferemment tout ce qui se presente à vous, & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les Muses necessiteuses; vous êtes la grande protectrice du merite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les, faites les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir; ce ne seroit avec vous que reculer la chose, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire, une autre fois...

ERI-

Digitized by Google

ERIPHILE.

Pour le presentable, Cleonice, qu'ils danſent.

Fin du premier Acte.

SECOND INTERMEDE.

LA Confidente de la jeune Princeſſe lui produit trois Danſeurs, ſous le nom de Pantomimes; c'eſt à dire qui expriment par leurs geſtes toutes ſortes de choſes. La Princeſſe les voit danſer, & les reçoit à ſon ſervice.

ENTRE'E DE BALLET

De trois Pantomimes.

ACTE II.

SCENE I.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

ERIPHILE.

VOilà qui eſt admirable! je ne croi pas qu'on puiſſe mieux danſer qu'ils danſent, & je ſuis bien-aiſe de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je ſuis bien-aiſe que vous ayez vu que je n'ai pas ſi méchant goût que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche; qu'on me laiſſe ici.

CLEONICE.

Je vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut être ſeule.

CLI-

Digitized by Google

CLITIDAS.

Laissez-moi faire, je suis homme qui sais me Cour.

SCENE II.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *fait semblant de chanter.*

LA, la, la, la, ah!

ERIPHILE.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vu là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laisser la Princesse vôtre Mere qui s'en alloit vers le Temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Assurément. Les Princes vos Amans y étoient.

ERIPHILE.

Le Fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agreables. Socrate y étoit aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade.

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux regales. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressement de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, & je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERI-

Digitized by Google

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre, mais après je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En verité, c'est un homme qui me revient un homme fait comme je veux que les hommes soient faits; Ne prenant point de manieres bruyantes & de tons de voix assommans; sage & posé en toutes choses; ne parlant jamais que bien à propos; point prompt à décider; point du tout exaggerateur incommode; & quelques beaux Vers que nos Poëtes lui ayent recité, je ne lui ai jamais ouï dire, voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination, & si j'étois Princesse il ne seroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand merite assurément, mais de quoi t'a-t il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joye au magnifique regale que l'on vous a donné; m'a parlé de vôtre personne avec des transports les plus grands du monde; vous a mise au dessus du Ciel, & vous a donné toutes les loüanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soûpirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtez, & de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie, dont toute la Cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux! quelle temerité est la sienne! c'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame?

ERI-

Digitized by Google

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer, & de plus avoir l'audace de le dire!

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas de moi?

CLITIDAS.

Non, Madame, il vous respecte trop pour cela, & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduëment, & vous conjure d'honorer sa flâme de vôtre protection.

ERIPHILE.

Moi?

CLITIDAS.

Non, non, Madame, je voi que la chose ne vous plaît pas. Vôtre colere m'a obligé à prendre ce détour, & pour vous dire la verité, c'est vous qu'il aime éperduëment.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir penetrer dans les secrets du cœur d'une Princesse! Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous

vous dis, que vous n'entrouvrirez la bouche à perſonne du monde, ſur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il ſuffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit ?

CLITIDAS.

Non, Madame, il faut vous dire la verité; j'ai tiré de ſon cœur par ſurpriſe un ſecret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il eſt, dit-il, reſolu de mourir. Il a été au deſeſpoir du vol ſubtil que je lui ai fait, & bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les inſtantes prieres qu'on ſauroit faire, de ne vous en rien reveler, & c'eſt trahiſon contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux, c'eſt par ſon ſeul reſpect qu'il peut me plaire; & s'il étoit ſi hardi que de me déclarer ſon amour, il perdroit pour jamais, & ma preſence, & mon eſtime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame....

ERIPHILE.

Le voici; ſouvenez-vous au moins, ſi vous êtes ſage, de la défenſe que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela eſt fait, Madame, il ne faut pas être Courtiſan indiſcret.

SCENE III.

SOSTRATE, ERIPHILE.

SOSTRATE.

J'Ai une excuſe, Madame, pour oſer interrompre vôtre ſolitude, & j'ai reçu de la Princeſſe vôtre mere une commiſſion qui autoriſe la hardieſſe que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commiſſion, Soſtrate?

SOS-

Digitized by Google

SOSTRATE

Celle, Madame, de tâcher d'a
vers lequel des deux Princes pe
cœur.

ERIPHILE.

La Princesse ma Mere montre u
dans le choix qu'elle a fait de vo
emploi. Cette commission, Sos
agreable sans doute, & vous l'av
beaucoup de joye.

SOSTRATE

Je l'ai acceptée, Madame, pa
mon devoir m'impose d'obeïr,
avoit voulu recevoir mes excuse
noré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cause, Sostrate, vous o
fer ?

SOSTRATE

La crainte, Madame, de m'e

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eff
vous ouvrir mon cœur, & vous
lumieres que vous pourrez desirer
de ces deux Princes?

SOSTRATE

Je ne desire rien pour moi là-de
je ne vous demande que ce que v
donner aux ordres qui m'amener

ERIPHILE.

Jusques-ici je me suis défenduë
la Princesse ma Mere a eu la bo
j'aye reculé toûjours ce choix qu
mais je ferai bien-aise de témoig
que je veux faire quelque chose pou
& si vous m'en pressez, je rend
attend depuis si long-temps.

SOSTRATE

C'est une chose, Madame, d
point importunée par moi, &
soudre à presser une Princesse qui
le a à faire.

Digitized by Google

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma Mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit auſſi que je m'acquiterois mal de cette commiſſion?

ERIPHILE.

O ça, Soſtrate, les gens comme vous ont toûjours les yeux penetrans, & je penſe qu'il ne doit y avoir gueres de choſes qui échapent aux vôtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde eſt en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du panchant de mon cœur? Vous voyez les ſoins qu'on me rend, l'empreſſement qu'on me témoigne; quel eſt celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme ſur ces ſortes de choſes ne ſont reglez d'ordinaire que par les interêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Soſtrate, pancheriez-vous des deux? quel eſt celui, dites-moi, que vous ſouhaiteriez que j'épouſaſſe? SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne ſeront pas mes ſouhaits, mais vôtre inclination qui décidera de la choſe.

ERIPHILE.

Mais ſi je me conſeillois à vous pour ce choix.

SOSTRATE.

Si vous vous conſeilliez à moi, je ſerois fort embarraſſé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous ſemble plus digne de cette preference?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura perſonne qui ſoit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde ſeront trop peu de choſe pour aſpirer à vous; les Dieux ſeuls y pourront pretendre, & vous ne ſouffrirez des hommes que l'encens, & les ſacrifices.

Digitized by Google

ERIPHILE.

Cela est obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me difiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE IV.

CHORE'BE, SOSTRATE, ERIPHILE.

CHORE'BE.

MAdame, voilà la Princesse qui vient vous prendre ici, pour aller au Bois de Diane.

SOSTRATE.

Helas! petit-garçon que tu es venu à propos!

SCENE V.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, CLITIDAS, SOSTRATE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

ON vous a demandée, ma fille, & il y a des gens que vôtre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, & on ne s'inquiete pas tant qu'on dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertissemens les uns aux autres, que toutes nos heures sont remplies, & nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le Bois, & voyons ce qui nous y attend; on dit qu'il est le plus beau du monde, prenons vîte nos places.

Fin du second Acte.

TROI-

Digitized by Google

TROISIE'ME INTERMEDE.

LE Theatre est une Forêt, où la Princesse est invitée d'aller. Une Nymphe lui en fait les honneurs en chantant; & pour la divertir on lui joüe une petite Comedie en Musique, dont voici le sujet : Un Berger se plaint à deux Bergers ses amis, des froideurs de celle qu'il aime; les deux amis le consolent; & comme la Bergere aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer : après quelque plainte amoureuse elle se repose sur un gazon, & s'abandonnant aux douceurs du sommeil, l'Amant fait approcher ses amis pour contempler les graces de sa Bergere; & invite toutes choses à contribuer à son repos. La Bergere en s'éveillant voit son Berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite : Mais considerant sa constance, elle lui accorde sa demande, & consent d'en être aimée en presence des deux Bergers amis : Deux Satyres arrivant se plaignent de son changement; & étant touchez de cette disgrace, cherchent leur consolation dans le vin.

LES PERSONNAGES de la Pastorale.

La Nymphe de la Vallée de Tempé.
Tircis.
Lycaste.
Megandre.
Caliste.
Deux Satyres.

PROLOGUE.

LA NYMPHE DE TEMPE'.

VEnez, grande Princesse, mettre tous vos appas,
Venez prêter vos yeux à de charmans ébats,

Digitized by Google

Que nôtre desert vous présente :
N'y cherchez point l'éclat des Fêtes de la Cour,
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

VOus chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour;
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages;
Helas! petits oiseaux, helas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LYCASTE, MENANDRE, TIRCIS.

LYCASTE.

HE' quoi, toûjours languissant, sombre, & triste?

MENANDRE.

Hé quoi, toûjours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toûjours adorant Caliste,
Et toûjours infortuné.

LYCASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te possede.

TIRCIS.

Eh le moyen, helas!

MENANDRE.

Fais toi quelque effort.

TIRCIS.

Et le moyen, helas! quand le mal est trop fort?

LYCASTE.

Ce mal trouvera son remede.

TIRCIS.

Je ne gueriray qu'à ma mort.

LY-

Digitized by Google

LYCASTE, ET MENANDRE.

Ah Tircis!

TIRCIS.

Ah Bergers!

LYCASTE ET MENANDRE.

Pren sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LYCASTE, ET MENANDRE.

C'est trop, c'est trop ceder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LYCASTE ET MENANDRE.

Quelle foiblesse!

TIRCIS.

Quel martire!

LYCASTE, ET MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtôt mourir.

LYCASTE.

Il n'est point de Bergere,
Si froide, & si severe,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persevere
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il est dans les affaires
Des amoureux mysteres
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux Amans.

TIRCIS.

Je la voi, la cruelle,
Qui porte ici ses pas,
Gardons d'être vus d'elle,
L'ingrate, helas!
N'y viendroit pas.

Digitized by Google

SCENE III.

CALISTE.

Apprends que sur notre cœur
La sévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire.
Je ne hais rien que vos rigueurs pour Tircis,
Et cependant sensible à ses soupirs touchés,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martire.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
C'est une rigueur injurable
Contre des traits si doux nous armer.
Et pourquoi sans être blâmable
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Helas ! que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux.
Helas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux,
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux.
Mais le sommeil sur ma paupiere
Verse de ses pavots l'agreable fraîcheur,
Dormons-nous à lui toute entiere,
Nous n'avons point de loi severe
Qui défende à nos sens d'en gouter la douceur.

SCENE IV.

TIRCIS, LYCASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas,

Et

Digitized by Google

Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs;
Dormez, dormez, beaux yeux.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux,
Vents, n'agitez nulle chose,
Coulez doucement, ruisseaux,
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs;
Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE.

Ah quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, helas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere;
Puisqu'en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah Tircis! ôtez-vous, j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LYCASTE, ET MENANDRE, l'un après l'autre.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre;
C'est par trop vous défendre,
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié;
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

Digitized by Google

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur,
J'ai mal traité vôtre ardeur,
Cherissant vôtre personne,
Vangez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliste! ah je suis hors de moi!
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LYCASTE.

Digne prix de ta foi!

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE V.

DEUX SATYRES, TIRCIS, LYCASTE, CALISTE.

Premier SATYRE.

QUoi tu me fuis, ingrate, & je te vois ici
De ce Berger à moi faire une preference?

Deuxiéme SATYRE.

Quoi mes soins n'ont rien pû sur ton indifference,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi,
Prenez tous deux patience.

Premier SATYRE.

Aux Amans qu'on pousse à bout.
L'amour fait verser des larmes:
Mais ce n'est pas nôtre goût,
Et la bouteille a des charmes,
Qui nous consolent de tout.

Deuxiéme SATYRE.

Nôtre amour n'a pas toûjours
Tout le bonheur qu'il desire:
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS

TOUS.

Champêtres Divinitez,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites,
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

EN même tems six Dryades & six Faunes sortent de leurs demeures, & font ensemble une danse agreable, qui s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un Berger & une Bergere, qui font en Musique une petite Scene d'un dépit amoureux.

DE'PIT AMOUREUX.

CLIMENE, PHILINTE.

PHILINTE.

QUand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Roi ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lors qu'à toute autre personne
Me préferoit ton ardeur,
J'aurois quitté la Couronne
Pour regner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a gueri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vangé ma flâme
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle:
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

Digitized by Google

CLIMENE.

Mirtil, si digne d'envie,
Me cherit plus que le jour,
Et moi je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur,
Pour te remettre en sa place.

CLIMENE.

Bien qu'avec peine tendresse
Mirtil me pressât d'avoir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois avoir de mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah, plus que jamais aimons-nous,
Et vivons & mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS

de la Comedie chantante.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit succeder
De plaisirs & de tendresse!
Querellez-vous sans cesse,
Pour vous raccommoder.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles, &c.

DEUXIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

LEs Faunes & les Dryades recommencent leur danse, que les Bergeres & les Bergers Musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades, & trois petits Faunes, font paroître dans l'enfoncement du Theatre tout ce qui se passe sur le devant.

LES

Digitized by Google

LES BERGERS, ET BERGERES.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocens,
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.
Des grandeurs qui voudra se soucie,
Tous ces honneurs, dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui font vieillissans:
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens,
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.
En aimant tout nous plaît dans la vie,
Deux cœurs unis de leur sort sont contens;
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De nos jours fait d'éternels printemps:
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens,
Dont les feux de l'Amour savent charmer nos sens.

ACTE III.

SCENE I.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, CLITIDAS, ERIPHILE, SOSTRATE, *Suite.*

ARISTIONE.

LEs mêmes paroles toûjours se presentent à dire, il faut toûjours s'écrier, voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vû.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus serieuses personnes. En verité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes,

Digitized by Google

& vous ne sauriez assez reconnoître qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressenti possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-te sur ce qu'ils attendent de vous : j'ai vous point contraindre, mais leur am se de vous declarer, & de ne plus t gueur la recompense de leurs service Soffrate d'apprendre doucement de v mens de vôtre cœur, & je ne sai p mencé à s'acquitter de cette commi

ERIPHILE.

Oui, Madame, mais il me sem puis assez reculer ce choix dont on n que je ne saurois le faire sans merite me. Je me sens également obligée à empressemens, aux services de ces & je trouve une espece d'injustice me montrer ingrate, ou vers l'un, o par le refus qu'il m'en faudra faire rence de son Rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort pliment pour nous refuser tous deu

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit poin ter, & ces Princes tous deux se son long-temps à la preference que pour inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fo tromper, & des yeux desintéressez plus capables de faire un juste choix

ARISTIONE.

Vous savez que je suis engagée rien prononcer là-dessus, & parmi ces vôtre inclination ne peut point faire un choix qui soit mauvais.

Digitized by Google

ERIPHILE.

Pour ne point violenter vôtre parole, ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette preference. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate, que soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite; je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu & de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est à dire, Madame, qu'il nous faut faire nôtre Cour à Sostrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de Cour à me faire, & avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me presentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obeïssant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc, refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquerir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout son bonheur?

Digitized by Google

SOSTRATE.

Par la raiſon que je ne ſuis pas d'humeur d'accorder à ce Prince ce qu'il ſouhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raiſon ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant preſſer là-deſſus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt ſecret qui s'oppoſe aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, ſans oſer le dire, d'une flâme reſpectueuſe pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de ſon martyre ; qu'il ſe plaint à moi ſous les jours des rigueurs de ſa deſtinée, & regarde l'hymen de la Princeſſe, ainſi que l'arrêt redoutable qui le doit pouſſer au tombeau ; & ſi cela étoit, Seigneur, ſeroit-il raiſonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de ſa mort ?

IPHICRATE.

Vous avez bien la mine, Soſtrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchons point, de grace, à me rendre odieux aux perſonnes qui veus écoutent ; je ſai me connoître, Seigneur, & les malheureux comme moi n'ignorent pas juſques où leur fortune leur permet d'aſpirer.

ARISTIONE.

Laiſſons cela, nous trouverons moyen de terminer l'irréſolution de ma fille.

ANAXAROUE.

En eſt-il un meilleur, Madame, pour terminer les choſes au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner ſur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jetter pour cela les figures myſterieuſes que notre art nous enſeigne, & j'eſpere vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union ſouhaitée. Après cela pourra-t-on balancer encore ? La gloire & les proſperités que le Ciel promettra, ou à l'un ou à l'autre choix, ne ſeront-elles pas ſuffiſantes pour le déterminer, & celui qui ſera exclus, pourra-t-il

Digitized by Google

il s'offenser, quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence?

ERIPHILE.

Pour moi je m'y soumets entièrement, & je déclare que cette voye me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de même avis, & le Ciel ne sauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais? & ces promesses, & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incredulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous reglerez là-dessus à vôtre fantaisie, & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame, les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS.

Voilà mon Astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'Astrologie pour vous faire comprendre cela.

CLI-

Digitized by Google

CLITIDAS.

Bien répondu Madame, je ne dis point de mal de l'Astrologie, l'Astrologie est une belle chose, & le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La verité de l'Astrologie est une chose incontestable, & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses predictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLES.

Je suis assez incredule pour quantité de choses, mais pour ce qui est de l'Astrologie, il n'y a rien de plus sûr & de plus constant, que le succès des Horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vrai.

TIMOCLES.

Peut-on contester sur cette matiere des incidens celebres, dont les Histoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est monté?

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot, quel est son sentiment là-dessus?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nez avec les qualitez qu'il faut pour la delicatesse de ces belles Sciences, qu'on nomme curieuses, & il y en a de si materiels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agreable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guerir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire

des-

Digitized by Google

descendre comme on veut du Ciel sur des metaux des impressions de bonheur, commander aux Demons, se faire des Armées invisibles & des soldats invulnerables. Tout cela est charmant, sans doute, & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir; mais pour moi, je vous avouë que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ai toûjours trouvé cela trop beau pour être veritable. Toutes ces belles raisonnade sympathie, de force magnetique, & de vertu occulte, sont si subtiles & si delicates, qu'elles échapent à mon sens materiel, & sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularitez de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance, peut-il y avoir entre nous & des Globes, éloignez de nôtre terre d'une distance si effroyable; & d'où cette belle Science enfin peut-elle, être venuë aux hommes? Quel Dieu l'a revelée, ou quelle experience l'a pû former de l'observation de ce grand nombre d'Astres, qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS.

Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

IPHICRATE.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vû.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vû, & des choses tout à fait convainquantes.

Et moi auſſi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vû, vous fai
re, & il faut que vos yeux ſoient
que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeſſe croit à
il me ſemble qu'on y peut bien c
Eſt-ce que Madame, Soſtrate, n'a
& du ſens?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu
prit de la Princeſſe n'eſt pas une re
& ſon intelligence peut l'élever à
mon ſens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Soſtrate, je ne vous dirai
sé de choſes, auſquelles je ne do
de créance que vous. Mais pour
m'a dit & fait voir des choſes ſi
ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondr

ARISTIONE.

Quittons ce diſcours, & qu'o
moment. Dreſſons nôtre promen
vers cette belle Grotte, où j'ai
Des galanteries à chaque pas!

Fin du troiſiéme Ac

Digitized by Google

UATRIE'ME INTERMEDE.

: Theatre represente une Grotte, où les Prin-s vont se promener, & dans le temps qu'elles trent, huit Statuës, portant chacune deux flam-x à leurs mains, sortent de leurs niches, & nt une danse variée de plusieurs figures, & de-urs belles attitudes, où elles demeurent par ralles.

ENTRE'E DE BALLET.

De huit Statuës.

ACTE IV.

SCENE I.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

E qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me separer de tout le monde pour vous entretenir, & je veux que vous ne me cachiez rien de la verité. uriez-vous point dans l'ame quelque inclination ete que vous ne vouliez pas nous dire?

ERIPHILE.

foi, Madame?

ARISTIONE.

arlez à cœur ouvert, ma fille, ce que j'ai fait r vous merite bien que vous usiez avec moi de chise. Tourner vers vous toutes mes pensées, s preferer à toutes choses, & fermer l'oreille, en

l'état

l'état où je suis, à toutes les propositions que ces Princesses en ma place écouteroient avec bienséance; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mere, & que je ne suis pas pour recevoir avec severité les ouvertures que vous pourriez me faire de vôtre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivi vôtre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aipris, Madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion, & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de vôtre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos sentimens. Je n'ai point renfermé vôtre inclination dans le choix de deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez; & le merite auprès de moi tient un rang si considerable, que je l'égale à tout, & si vous m'avouëz franchement les choses, vous me verrez souffrir sans repugnance au choix qu'aura fait vôtre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontez pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien resolue.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout, & l'impatience des Princes vos Amans... Mais quel bruit est-ce que j'entens? ah! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux! Quelque Divinité descend ici, & c'est la Déesse Venus qui semble nous vouloir parler.

SCE-

SCENE II.

VENUS *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine*, ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS.

PRinceſſe, dans tes ſoins brille un zele exemplaire,
Qui par les Immortels doit être couronné;
Et pour te voir un gendre illuſtre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire & les grandeurs, que par ce digne choix
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultez termine donc le cours;
Et penſe à donner ta fille
A qui ſauvera tes jours.

ARISTIONE.

Ma fille, les Dieux impoſent ſilence à tous nos raiſonnemens. Après cela nous n'avons plus rien à faire, qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner, & vous venez d'entendre diſtinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les aſſurer de nôtre obeïſſance, & leur rendre grace de leurs bontez.

SCENE III.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

VOilà la Princeſſe qui s'en va, ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que ſa fille ſoit ſeparée d'elle, c'eſt un eſprit que je redoute, & qui n'eſt pas de trempe à ſe laiſſer mener, ainſi que celui de ſa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouvertu-

re,

Digitized by Google

rè, le stratagême à réüssi, nôtre Venus a fait des merveilles; & l'admirable Ingenieur, qui s'est employé à cet artifice, a si bien disposé tour, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette Grotte, si bien caché ses fils de fer & tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières, & habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompez. Et comme la Princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-temps, mon fils, que je prepare cette machine, & elle vient tantôt au bout de mes pretentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes lui rendrez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance; & je leur promets à tous deux la faveur de mon art; mais les presens du Prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainsi c'est lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; & comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, nôtre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux prévenir en cette par le trompe que je lui dresse, voir adroitement des paroles de Venus, avec les predictions des figures celestes; que je lui dis que j'ai jettées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, preparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derriere le rocher; à poser ment attendre le temps que la Princesse Aristione vient tous les soirs se plonger dans l'eau de cet ouvrage; à se jetter bien à propos sur elle, ainsi que des Corsaires, & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce secours, qui sur les paroles du Ciel doit mettre entre ses mains la Princesse Eriphile. Ce Prince est averti par moi, & sur la foi de ma prediction il doit se tenir dans ce petit Bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette Grotte, je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la Princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

SCE-

Digitized by Google

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

HElas quelle eſt mon deſtinée; & qu'ai-je fait aux Dieux pour meriter les ſoins qu'ils veulent prendre de moi!

CLEONICE.

Le voici, Madame, que j'ai trouvé, & à vos premiers ordres il n'a pas manqué de me ſuivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cleonice; & qu'on nous laiſſe ſeuls un moment. Soſtrate, vous m'aimés.

SOSTRATE.

Madame?

ERIPHILE.

Laiſſons cela, Soſtrate, je le ſai, je l'approuve; & vous pouvés de me le dire. Vôtre paſſion a paru à mes yeux, & ce temperament de tout le merite qui me pouvoit rendre ſenſible. ſi ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette paſſion n'auroit pas été malheureuſe, & que cette ſeule je lui ſi ſouhaitée l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour elle en pleine liberté les ſecrets ſentimens de mon ame. Ce n'eſt pas, Soſtrate, que le merite ſeul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, & que dans mon cœur je ne préfere à tous les rangs qui ſont au monde, à tous les vains magnifiques, dont les autres ſont revêtus. Ce n'eſt pas même que la Princeſſe ma mere ne m'ait laiſſé toute la diſpoſition de mon ſort; & je ne doute point, ſi vous l'avoüe, que vous n'eſſayaſſe de tourner ſon conſentement en obligeant, ſenſible comme elle eſt aux choſes, Soſtrate, où il n'eſt pas nommée de couſidérer tout ce qu'on peut faire. Il y a des exemples à ſe mettre au deſſus de toutes choſes, & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop heureux le plaiſir que l'on trouve à ménager ſon inclination; c'eſt à quoi, Soſtrate, je ne me ſerois jamais reſoluë, & j'ai cru ſai-

Digitized by Google

faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée Mais enfin, les Dieux veulent prendre le soin eux-mêmes de me donner un époux; & tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontez de la Princesse ma mere ont accordez à mes desirs; ces délais, dis je, ne me sont plus permis, & il me faut resoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les repugnances du monde que je m'abandonne à cet hymenée, & que si j'avois pû être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire, voilà ce que j'ai crû devoir à vôtre merite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à vôtre flâme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux; je ne m'étois pas preparé à mourir avec tant de gloire, & je cesse dans ce moment de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princesse; & cette pitié glorieuse vaut des Sceptres & des Couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot temeraire; dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois preparé; mais vos bontez le comblent d'un bonheur que mon amour jamais n'eût osé esperer, & je m'en vais mourir après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vouloir souffrir ma presence jusqu'à cet heureux hymenée, qui doit mettre fin à ma vie: & parmi cette grande gloire, & ces longues prosperitez que le Ciel promet à vôtre union, de vous souvenir quelquefois de

l'a-

Digitized by Google

l'amoureux Soſtrate. Puis-je, divine Princeſſe, me promettre de vous cette precieuſe faveur?

ERIPHILE.

Allez, Soſtrate, ſortez d'ici, ce n'eſt pas aimer mon repos, que de me demander que je me ſouvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, ſi vôtre repos....

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Soſtrate, épargnez ma foibleſſe, & ne m'expoſez point à plus que je n'ai reſolu.

SCENE V.

CLEONICE, ERIPHILE.

CLEONICE.

MAdame, je vous voi l'eſprit tout chagrin, vous plaît-il que vos danſeurs, qui expriment ſi bien toutes les paſſions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adreſſe?

ERIPHILE.

Oui, Cleonice, qu'ils faſſent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laiſſent à mes penſées.

CINQUIE'ME INTERMEDE.

QUatre Pantomimes, pour épreuve de leur adreſſe, ajuſtent leurs geſtes & leurs pas aux inquiétudes de la jeune Princeſſe Eriphile.

ENTRE'E DE BALLET

De quatre Pantomimes.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE I.

CLITIDAS, ERIPHILE.

De quel côté porter mes pas? où m'aviserai-je d'aller, & en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! la voilà, Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Eh, laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon, je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, hola, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans vôtre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame, on a parfois des empressemens de venir dire aux Grands de certaines choses, dont ils ne se soucient pas, & je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLI-

Digitized by Google

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discretion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquietude, qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fai point languir davantage, te dis-je, & m'apprens cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez savoir, Madame?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Di-moi vîte ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, vôtre sombre mélancolie?

ERIPHILE.

Ah! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse vôtre Mere passoit presque seule dans la Forêt, par ces petites routes qui sont agreables, lors qu'un Sanglier hideux, (ces vilains Sangliers-là font toûjours du desordre, & l'on devroit les bannir des Forêts bien policées) lors, dis-je, qu'un Sanglier hideux, poussé je croi par des Chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon recit, une description étenduë du Sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui; mais la

Digitized by Google

Princesse a voulu égayer sa dexterité, & de son dard qu'elle lui a lancé, un peu mal à propos, ne lui en déplaise, lui a fait au dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le Sanglier mal morigené s'est impertinemment détourné contre nous : nous étions là deux ou trois miserables, qui avons pâli de frayeur, chacun gagnoit son arbre, & la Princesse sans défense demeuroit expofée à la furie de la bête, lors que Softrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon recit vous ennuye, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement de vrai que j'acheverai, car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat ; & tout ce que je puis vous dire, c'est que retournant sur la place, nous avons vû le Sanglier mort, tout veautré dans son sang, & la Princesse pleine de joye, nommant Softrate son liberateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles j'ai crû que j'en avois assez entendu, & je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agreable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

Digitized by Google

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

JE voi, ma fille, que vous savez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliquez bien plûtôt que nous n'eussions pensé, mon peril n'a gueres tardé à nous marquer leurs volontez, & l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlez de ce choix, puisque le merite tout seul brille dans cette preference. Aurez-vous quelque repugnance à recompenser de vôtre cœur celui à qui je dois la vie, & refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agreable.

SOSTRATE.

Ciel! n'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flatter, & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCENE III.

CLEONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MAdame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un & l'autre Prince, par l'esperance de ce choix qu'ils poursuivent depuis long-temps, & qu'au bruit qui s'est répandu de vôtre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusques-là, que de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a reçû quelques blessures, dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

Digitized by Google

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLEONICE, ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRinces, vous agissez tous deux avec une violence bien grande, & si Anaxarque a pû vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pû nous faire de lui, si vous la faites si peu à nôtre rang, dans le choix que vous embrassez?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soûmis l'un & l'autre à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soûmis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate & moi, mais non pas à nous voir rebutez tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pû se resoudre à souffrir une preference, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne soyez preparez, & que peut importer à l'un & à l'autre les interêts de son Rival?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe, c'est quelque consolation de se voir preferer un homme qui vous est égal, & vôtre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de graces, que de me dire des douceurs; & je vous prie avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à vôtre chagrin un fondement plus raisonnable; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un merite, qui s'est fait connoître à toute la Grece, & que le rang

ou

où le Ciel l'éleve aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons; mais peut-être aussi vous souviendrez-vous, que deux Princes outragez ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas long-temps la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces, aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, & nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la Fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, & couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée.

SIXIEME INTERMEDE,

qui est la solemnité des Jeux Pythiens.

Le Theatre est une grande Salle en maniere d'Amphitheatre, ouvert d'une grande arcade, dans le fond, au dessus de laquelle est une Tribune fermée d'un rideau; & dans l'éloignement paroît un Autel pour le Sacrifice. Six hommes habillez comme s'ils étoient presque nuds, portant chacun une hache sur l'épaule, comme Ministres du Sacrifice, entrent par le Portique, au son des Violons, & sont suivis de deux Sacrificateurs Musiciens, d'une Prêtresse Musicienne, & leur suite.

Digitized by Google

LA PRETRESSE.

Chantez, Peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles,
Parcourez la Terre & les Cieux,
Vous ne sauriez chanter rien de plus precieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas,
Il n'est rien qui resiste.

AUTRE GRECQUE.

Il n'est rien ici bas
Qui par ses bienfaits ne subsiste.

AUTRE GRECQUE.

Toute la Terre est triste
Quand on ne le voit pas.

LE CHOEUR.

Poussons à sa Memoire
Des concerts si tous hauts,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.

PREIMERE ENTRE'E DE BALLET.

LEs six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtez du Theatre pour faire place à six Voltigeurs.

DEU-

Digitized by Google

DEUXIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

SIx Voltigeurs font paroître en cadence leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportez par des Esclaves.

TROISIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

QUatre Conducteurs d'Esclaves amenent en cadence douze Esclaves, qui dansent, en marquant la joye qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIE'ME ENTRE'E DE BALLET.

QUatre hommes, & quatre femmes, armez à la Grecque, font ensemble une maniere de jeu pour les armes.

La Tribune s'ouvre, un Heraut, six Trompettes & un Timballier se mêlant à tous les instrumens, annoncent avec un grand bruit la venuë d'Apollon.

LE CHOEUR.

OUvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même?

Apollon au bruit des Trompettes & des Violons entre par le Portique, precedé de six jeunes gens, qui portent des Lauriers entrelassez autour d'un bâton, & un Soleil d'or au dessus avec la devise Roya-

Digitized by Google

le en maniere de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danse heroique, à laquelle se joignent en diverses manieres les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, & les quatre hommes armez avec leurs tambours, tandis que les six Trompettes, le Timballier, les Sacrificateurs, la Prêtresse & le Chœur de Musique accompagnent tout cela en s'y mêlant par diverses reprises; ce qui finit la Fête des Jeux Pythiens, & tout le Divertissement.

CINQUIÈME ET DERNIERE ENTRÉE de Ballet.

APOLLON, *& six jeunes gens de sa suite.*

Chœur de Musique.

POUR LE ROI, Representant le SOLEIL.

JE suis la source des Clartez,
Et les Astres les plus vantez,
Dont le beau Cercle m'environne,
Ne sont brillans & respectez
Que par l'éclat que je leur donne.

Du Char, où je me puis asseoir,
Je voi le desir de me voir
Posseder la Nature entiere,
Et le Monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumiere.

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses,
Les Terres, où de mes regards
J'arrête les douces caresses.

POUR

POUR MONSIEUR LE GRAND, Suivant D'APOLLON.

Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'eſt pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien, quoi qu'il faſſe,
Que l'on s'en tient toûjours le plus près que l'on peut.

POUR LE MARQUIS DE VILLEROI, Suivant d'APOLLON.

De nôtre Maître incomparable
Vous me voyez inſeparable;
Et le zele puiſſant qui m'attache à ſes vœux,
Le ſuit parmi les eaux, le ſuit parmi les feux.

POUR LE MARQUIS DE RASSENT Suivant d'APOLLON.

Je ne ſerai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre mieux que moi ſuive par tout ſes pas.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMEDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE;

Repreſentée pour le Roi à ſaint Germain en Laye, au mois de Fevrier 1672.

Et donnée au Public, ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal, pour la premiere fois, le huitiéme Juillet 1672.

Par la Troupe du Roi.

L.III 7

Digitized by Google

ACTEURS

LA COMTESSE d'Eſcarbagnas.

LE COMTE, Son fils.

LE VICOMTE, Amant de Juli

JULIE Amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER,
Amant de la Comteſſe.

MONSIEUR HARPIN, R
Tailles, autre Amant de la

MONSIEUR BOBINET, P
Monſieur le Comte.

ANDRE'E, Suivante de la Com

JEANNOT, Laquais de Monſieu

CRIQUET, Laquais de la Com

La Scene eſt à Angou

Digitized by Google

Digitized by Google

A COMTESSE D'ESCARBAGNAS, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

E' quoi, Madame, vous êtes déja ici?

JULIE.

Oui, vous en devriez rougir, Cleante, & il n'eſt guere honnête à un Amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

ſerois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point lcheux au monde, & j'ai été arrêté en chemin un vieux importun de qualité, qui m'a demanut exprès des nouvelles de la Cour, pour trou-e moyen de m'en dire des plus extravagantes n puiſſe debiter: & c'eſt-là, comme vous ſale fleau des petites Villes, que ces grands Nouſtes, qui cherchent par tout où répandre des conn'ils ramaſſent. Celui-ci m'a montré d'abord feuilles de papier, pleines juſques aux bords grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-ſit, de l'endroit le plus ſûr du monde. En ſuiomme d'une choſe fort curieuſe, il m'a fait avec d myſtere une fatigante lecture de toutes les mées plaiſanteries de la Gazette d'Hollande, dont il

Digitized by Google

il épouse les interêts. Il tient que la France est batuë en ruine par la plume de cet Ecrivain, & qu'il ne faut que ce bel Esprit pour défaire toutes nos Troupes; & de là s'est jetté à corps perdu dans le raisonnement du Ministere, dont il remarque tous les defauts, & d'où j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sait les secrets du Cabinet mieux que ceux qui les font. La Politique de l'Etat lui laisse voir tous ses desseins, & elle ne fait pas un pas dont il ne penetre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachez de tout ce qui se fait, nous découvre les vuës de la prudence de nos voisins, & remuë à sa fantaisie toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences mêmes s'étendent jusques en Afrique, & en Asie; & il est informé de tout ce qui s'agite dans le Conseil d'enhaut du Prête-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez vôtre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agreable, & faire qu'elle soit plus aisément reçûë.

LE VICOMTE.

C'est-là, belle Julie, la veritable cause de mon retardement, & si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire, que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez. Que m'engager à faire l'Amant de la Maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier. Que cette feinte, où je me force, n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte, que devant les yeux qui s'en divertissent. Que j'évite le tête-à-tête avec cette Comtesse ridicule, dont vous m'embarrassez; & en un mot que ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant si vous étiez venu une demie heure plûtôt, nous aurions profité de tous ces momens; car j'ai trouvé en arrivant que la Com-

Digitized by Google

Comtesse étoit sortie, & je ne doute point qu'elle ne soit allée par la Ville, se faire honneur de la Comedie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE.

Quand nos Parens pourront être d'accord; ce que je n'ose esperer. Vous savez comme moi, que les demêlez de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, & que mes freres, non plus que vôtre pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir nôtre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouïr du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, & me contraindre à perdre en une sotte feinte les momens que j'ai près de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher nôtre amour; & puis à vous dire la verité, cette feinte dont vous parlez m'est une Comedie fort agreable, & je ne sai si celle que vous nous donnez aujourd'hui nous divertira davantage. Nôtre Comtesse d'Escarbagnas, avec son perpetuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le Theatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême, plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à son ridicule de nouveaux agrémens, & sa sottise tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui, mais vous ne considerez pas que le jeu qui vous divertit, tient mon cœur au supplice, & qu'on n'est point capable de se joüer long-temps, lors qu'on a dans l'esprit une passion aussi serieuse, que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur, & cette nuit j'ai fait là-dessus quelques Vers, que je ne puis m'empêcher de vous reciter, sans que vous me

Digitized by Google

le demandiez, tant la demangeaison de dire ses Ouvrages est un vice attaché à la qualité de Poëte.

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture,
Et si je suis vos loix, je les blâme tout bas,
De me forcer à taire un tourment que j'endure
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois, que ce double martyre
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tuë,
Et si par la pitié vous n'êtes combatuë,
Je meurs, & de la feinte, & de la verité.

JULIE.

Je voi que vous vous faites là bien plus malheureux que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent Messieurs les Poëtes; de mentir de gayeté de cœur, & de donner à leurs Maitresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux petits soins qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces Vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là, il est permis d'être par fois assez fou pour faire des Vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sous cette fausse modestie, on sait dans le monde que

Digitized by Google

avez de l'esprit, & je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu, Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenuë; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu, Cleante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner, & je vous embarrasserois si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? vous vous moquez, & je ne suis pas si Poëte que vous pourriez bien croire, pour... Mais voici vôtre Madame la Comtesse d'Escarbagnas, je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, & vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

AH! mon Dieu, Madame, vous voilà toute seule! quelle pitié est-ce là, toute seule! il me semble que mes gens m'avoient dit que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu, mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment, il vous a vûë?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JU-

Digitized by Google

JULIE.

Non, Madame, & il a voulu témoigner par-là qu'il eſt tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraîment je le veux quereller de cette action : quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au Sexe ; & je ne ſuis point de l'humeur de ces femmes injuſtes, qui s'applaudiſſent des incivilitez que leurs Amans font aux autres Belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous ſoyez ſurpriſe de ſon procedé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ſes actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une paſſion aſſez forte, & je me trouve pour cela aſſez de beauté, de jeuneſſe, & de qualité, Dieu merci ; mais cela n'empêche pas, qu'avec ce que j'inſpire, on ne puiſſe garder de l'honnêteté & de la complaiſance pour les autres. Que faites vous donc là, Laquais ? eſt-ce qu'il n'y a pas une antichambre, où ſe tenir, pour venir quand on vous appelle ? Cela eſt étrange qu'on ne puiſſe avoir en Province un Laquais qui ſache ſon monde ! A qui eſt-ce donc que je parle, voulez-vous donc vous en aller là-dehors, petit fripon ? Filles, approchez.

ANDRE'E.

Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me faboulez la tête avec vos mains peſantes !

ANDRE'E.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui, mais le plus doucement que vous pouvez, eſt fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon, ne laiſſez point trainer tout cela, & portez-le dans ma garde-robbe. Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle, que veut-elle

Digitized by Google

elle faire, cet oiſon bridé?

ANDRE'E.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robbes.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, l'impertinente. Je vous demande pardon, Madame. Je vous ai dit ma garde-robbe, groſſe bête; c'eſt-à-dire où ſont mes habits.

ANDRE'E.

Eſt-ce, Madame, qu'à la Cour une armoire s'appelle une garde-robbe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde, on appelle ainſi le lieu où l'on met les habits.

ANDRE'E.

Je m'en reſſouviendrai, Madame, auſſi bien que de vôtre grenier, qu'il faut appeller garde meuble.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux-là!

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être ſous vôtre diſcipline.

LA COMTESSE.

C'eſt une fille de ma mere nourrice, que j'ai miſe à la chambre, & elle eſt toute neuve encore.

JULIE.

Cela eſt d'une belle ame, Madame, & il eſt glorieux de faire ainſi des creatures.

LA COMTESSE.

Allons, des ſieges. Hola, Laquais, Laquais, Laquais. En verité voilà qui eſt violent, de ne pouvoir pas avoir un Laquais, pour donner des ſieges, Filles, Laquais, Laquais, Filles; quelqu'un. Je penſe que tous mes gens ſont morts, & que nous ſerons contraintes de nous donner des ſieges nous-mêmes.

ANDRE'E.

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il ſe faut bien égoſiller avec vous autres.

AN-

Digitized by Google

ANDRE'E.

J'enfermois vôtre manchon, & vos coëffes dans vôtre armoi.... dis-je, dans vôtre garde-robbe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de Laquais.

ANDRE'E.

Hola, Criquet.

LA COMTESSE.

Laissez-là vôtre Criquet, bouviere, & appellez-le Laquais.

ANDRE'E.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd, Criq.... Laquais, Laquais.

CRIQUET.

Plaît-il?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la ruë, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la ruë?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez savoir que là-dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le foüet à ce petit fripon-là par mon Ecuyer, c'est un petit incorrigible.

ANDRE'E.

Qu'est-ce que c'est, Madame, que vôtre Ecuyer? est-ce Maître Charles que vous appellez comme cela?

LA COMTESSE.

Taisez-vous, sotte que vous êtes, vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. Det sieges; & vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il se fait déja tard. Qu'est-ce que c'est donc que vous me regardez toute effarée?

AN-

ANDRE'E.

Madame....

LA COMTESSE.

He bien, Madame. Qu'y a-t-il?

ANDRE'E.

C'eſt que....

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDRE'E.

C'eſt que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment, vous n'en avez point?

ANDRE'E.

Non, Madame, ſi ce n'eſt des bougies de ſuif.

LA COMTESSE.

Le bouviere! Et où eſt donc la cire que je fis acheter ces jours paſſez?

ANDRE'E.

Je n'en ai point vu depuis que je ſuis ceans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de là, inſolente, je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau. Madame, *faiſant des ceremonies pour s'aſſeoir.*

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah! Madame,

JULIE.

Ah! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame.

JULIE.

Mon Dieu, Madame.

LA COMTESSE.

Oh, Madame.

JULIE.

Oh, Madame.

LA COMTESSE.

Eh, Madame.

JULIE.

Eh, Madame.

LA COMTESSE.

Hé allons donc, Madame.

JU-

Digitized by Google

JULIE.

Hé allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Je suis chez moi, Madame, nous sommes demeurez d'accord de cela. Me prenez-vous pour une Provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

LA COMTESSE.

Allez, impertinente, je bois avec une soûcoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soûcoupe pour boire.

ANDRE'E.

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soûcoupe?

CRIQUET.

Une soûcoupe?

ANDRE'E.

Oui.

CRIQUET.

Je ne sai.

LA COMTESSE.

Vous ne vous grouillez pas?

ANDRE'E.

Nous ne savons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soûcoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre. Vive Paris pour être bien servie, on vous entend là au moindre coup d'œil. Hé bien vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? c'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRE'E.

Cela est bien aisé.

LA COMTESSE. *Andrée casse le verre.*

Hé bien ne voilà pas l'étourdie! En verité vous me payerez mon verre,

ANDRE'E.

Hé bien oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviere, cette butorde, cette....

AN-

Digitized by Google

ANDRE'E *s'en allant.*

Dame, Madame, ſi je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux. En verité, Madame, c'eſt une choſe étrange que les petites villes, on n'y ſait point du tout ſon monde; & je viens de faire deux ou trois viſites, où ils ont penſé me deſeſperer, par le peu de reſpect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laiſſeroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les perſonnes, mais le mal que j'y trouve, c'eſt qu'ils veulent en ſavoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vu toute la Cour.

JULIE.

Les ſottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils ſont inſupportables, avec les impertinentes égalitez dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la ſubordination dans les choſes; & ce qui me met hors de moi, c'eſt qu'un Gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il eſt auſſi bien Gentilhomme, que feu Monſieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les Contracts qu'il paſſoit.

JULIE.

On ſait bien vivre à Paris dans ces Hôtels, dont la memoire doit être ſi chere. Cet Hôtel de Mouhi[illegible] Madame, cet Hôtel de Lyon, cet Hôtel de Hollande. Les agreables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'il y a bien de la difference de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous

Digitized by Google

les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne s'en
ve pas, si l'on veut, de dessus son siege; & n
que l'on veut voir la Revue, ou le grand B
de Psiché, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que durant vôtre séjo
Paris vous avez fait bien des conquêtes de q
lité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que
ce qui s'appelle les Galans de la Cour n'a
manqué de venir à ma porte, & de m'en
ter; & je garde dans ma cassette de leurs bil
qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai
fusées; il n'est pas necessaire de vous dire l
noms, on sait ce qu'on veut dire par les Gr
de la Cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que de tous ces g
noms que je devine, vous ayez pû redescen
un Monsieur Tibaudier le Conseiller, &
Monsieur Harpin, le Receveur des Tailles,
chûte est grande, je vous l'avouë. Car pour
sieur vôtre Vicomte, quoique Vicomte de Pa
ce, c'est toûjours un Vicomte, & il peut fai
voyage à Paris, s'il n'en a point fait; m
Conseiller, & un Receveur, sont des Amans
peu bien minces, pour une grande Co
comme vous.

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les Pro
pour le besoin qu'on en peut avoir; ils ser
moins à remplir les vuides de la galanterie,
nombre de soûpirans; & il est bon, Madame
pas laisser un Amant seul maître du terra
peur que faute de Rivaux son amour ne s'
me sur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avouë, Madame, qu'il y a merv
ment à profiter de tout ce que vous dites,
ne école que vôtre conversation, & j'y ve
les jours attraper quelque chose.

Digitized by Google

SCENE III.

CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE, ANDREE, JEANNOT.

CRIQUET.

VOilà Jeannot de Monsieur le Conseiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien petit coquin, voilà encore de vos âneries; un Laquais qui sauroit vivre, auroit été parler tout bas à la Demoiselle suivante, qui seroit venuë dire doucement à l'oreille de sa Maîtresse: Madame, voilà le Laquais de Monsieur un tel, qui demande à vous dire un mot; à quoi la Maîtresse auroit répondu; faites-le entrer.

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. Qu'y a-t-il, Laquais? Que portes-tu là?

JEANNOT.

C'est Monsieur le Conseiller, Madame, qui vous souhaite le bon jour; & auparavant que de venir, vous envoye des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'est du Bon-chrêtien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office. Tien, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh, non Madame.

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon Maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

Digitized by Google

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé prenez, Jeannot, si vous n'en voulez pas vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Di à ton Maître que je le remercie.

CRIQUET.

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui, quelque sot.

CRIQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, & qu'il est fort respectueux.

SCENE IV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, ANDREE.

LE VICOMTE.

MAdame, je viens vous avertir que la Comedie sera bien-tôt prête, & que dans un quart-d'heure nous pouvons passer dans la Salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohuë, au moins. Que l'on dise à mes Suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame; je vous declare que je renonce à la Comedie, & je n'y saurois prendre de plaisir, lors que la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la Ville.

LA COMTESSE.

Laquais un siege. Vous voilà venu à propos pour re-

Digitized by Google

recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de Monsieur Tibaudier, qui m'envoye des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vû.

LE VICOMTE.

Voici un billet du beau stile, Madame, & qui merite d'être bien écouté.

Il lit.

Madame, je n'aurois pas pû vous faire le present que je vous envoye, si je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE *continuë*

Les poires ne sont pas encore bien meures, mais elles en quadrent mieux avec la dureté de vôtre ame, qui par ses continuels dedains ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumeration de vos perfections, & charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faisant considerer que je suis bon aussi franc Chrêtien, que les poires que je vous envoye, puisque je rends le bien pour le mal: c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous presente des poires de Chrêtien, pour les poires d'angoisse, que vos cruautez me font avaler tous les jours.

TIB[illegible]UDIER, vôtre Esclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Academie, mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raison, Madame, & Monsieur le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

Digitized by Google

SCENE V.

MONSIEUR TIBAUDIER, LE C
COMTE, LA COMTESSE, JULI
ANDRE'E, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Approchez, Monsieur Tibaudier; ne cr
point d'entrer. Vôtre billet a été bien
aussi bien que vos poires, & voilà Madame qu
pour vous, contre vôtre Rival.

Mr. TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, Madame, & si elle
mais quelque procès en nôtre Siege, elle ver
je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait
rendre auprès de vos beautez l'Avocat de m
me.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'Avocat, Mon
& vôtre cause est juste.

Mr. TIBAUDIER.

Ce neanmoins, Madame, bon droit a b
d'aide, & j'ai sujet d'apprehender de me voi
planté par un tel Rival, & que Madame
circonvenuë par la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

J'esperois quelque chose, Monsieur Tib
avant vôtre billet, mais il me fait craind
mon amour.

Mr. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits V
ou Couplets, que j'ai composez à vôtre h
& gloire.

LE VICOMTE.

Ah! je ne pensois pas que Monsieur Ti
fût Poëte, & voilà pour m'achever, que ce
petits Verfets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux Strophes. Laquais, dou
flepe à Monsieur Tibaudier. Un pliant, pe
mal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous-là, &
lisez vos Strophes.

Digitized by Google

Mr. TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
Ravit mon ame,
Elle a de la beauté,
J'ai de la flame;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier Vers eſt beau, *Une perſonne de qualité.*

JULIE.

Je croi qu'il eſt un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour une belle penſée.

LA COMTESSE.

Voyons l'autre Strophe.

Mr. TIBAUDIER.

Je ne ſai pas ſi vous dontez de mon parfait amour;
Mais je ſai bien que mon cœur à toute heure
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller par reſpect faire au vôtre ſa Cour:
Après cela pourtant, ſure de ma tendreſſe,
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpece,
Vous devriez à vôtre tour,
Vous contentant d'être Comteſſe,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigreſſe,
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer, pour des Vers faits dans la Province, ces Vers-là ſont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame, me moquer? Quoique ſon Rival, je trouve ces Vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux Strophes, comme vous, mais deux Epigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi, Martial fait-il des Vers? je penſois qu'il

Digitized by Google

ne fît que des gans?

Mr. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial-là, Madame, c'eſt un Auteur qui vivoit il y a trente, ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tibaudier a lu les Auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma Muſique & ma Comedie, avec mes Entrées de Ballet, pourront combattre dans vôtre eſprit les progrès des deux Strophes, & du Billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte ſoit de la partie; car il eſt arrivé ce matin de mon Château avec ſon Precepteur, que je voi là-dedans.

SCENE VI.

Monſieur BOBINET, Mr. TIBAUDIER, LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOla, Monſieur Bobinet, Monſieur Bobinet, approchez-vous du monde.

Mr. BOBINET.

Je donne le bon Vêpres à toute l'honorable Compagnie. Que deſire Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas de ſon très-humble Serviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monſieur Bobinet, êtes-vous parti d'Eſcarbagnas, avec mon fils le Comte?

Mr. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme vôtre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment ſe portent mes deux autres fils, le Marquis, & le Commandeur?

Digitized by Google

Mr. BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le Comte?

Mr. BOBINET.

Dans vôtre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet?

Mr. BOBINET.

Il compose un Thême, Madame, que je viens de lui dicter, sur une Epître de Ciceron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

Mr. BOBINET.

Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

LE VICOMTE.

Ce Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, & je croi qu'il a de l'esprit.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, Mr. TIBAUDIER, ANDRE'E, CRIQUET.

Mr. BOBINET.

ALlons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La reverence à toute l'honnête Assemblée.

LA COMTESSE.

Comte, saluez Madame. Faites la reverence à Monsieur le Vicomte, saluez Monsieur le Conseiller.

Mr. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concediez la grace d'embrasser Monsieur le Comte vôtre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?

JULIE.

En verité, Madame, Monsieur le Comte a tout-à-fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune Gentilhomme qui viens bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Helas! quand je le fis, j'étois si jeune que je me joüois encore avec une poupée.

JULIE.

C'est Monsieur vôtre frere, & non pas Monsieur vôtre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

Mr. BOBINET.

Madame, je n'oublirai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontez m'ont fait l'honneur de me confier la conduite, & je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

Mr. BOBINET.

Allons, Monsieur le Comte, recitez vôtre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne vire soli quod convenit, esto virile. Omne viri...

LA COMTESSE.

Fy, Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là?

Mr. BOBINET.

C'est du Latin, Madame, & la premiere regle de Jean Despautere.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, ce Jean Despautere-là est un insolent, & je vous prie de lui enseigner du Latin plus honnête que celui-là.

Mr.

Digitized by Google

Mr. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il acheve, la gloſe expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique aſſez.

CRIQUET.

Les Comediens envoyent dire qu'ils ſont tous prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. Monſieur Tibaudier, prenez Madame.

LE VICOMTE.

Il eſt neceſſaire de dire, que cette Comedie n'a été faite que pour lier enſemble les differents morceaux de Muſique, & de danſe, dont on a voulu compoſer ce divertiſſement, & que....

LA COMTESSE.

Mon Dieu, voyons l'affaire, on a aſſez d'eſprit pour comprendre les choſes.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plûtôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il ſe peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler nôtre divertiſſement.

Après que les Violons ont quelque peu joué, & que toute la Compagnie eſt aſſiſe,

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE VICOMTE, JULIE, M. HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER *aux pieds de la Comteſſe*, Mr. BOBINET, ANDRE'E.

Mr. HARPIN.

PArbleu la choſe eſt belle, & je me réjouïs de voir ce que je voi.

LA COMTESSE.

Hola, Monſieur le Receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites, vient-on interrompre comme cela une Comedie?

Digitized by Google

Mr. HARPIN.

Morbleu, Madame, je suis ravi de cette avanture, & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'assurance qu'il y a au don de vôtre cœur & aux sermens que vous m'avez faits de sa fidelité.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, on ne vient point ainsi se jetter au travers d'une Comedie, & troubler un Acteur qui parle.

Mr. HARPIN.

Eh tête-bleu la veritable Comedie qui se fait ici, c'est celle que vous jouïez, & si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE.

En verité vous ne savez ce que vous dites.

Mr. HARPIN.

Si fait morbleu, je le sai bien, je le sai bien, morbleu, &...

LA COMTESSE.

Eh fy, Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte.

Mr. HARPIN.

Eh ventrebleu, s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes juremens, ce sont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort & la sang, que de faire, ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sai pas, Monsieur le Receveur, de quoi vous vous plaignez, & si....

Mr. HARPIN.

Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites bien de pousser vôtre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange, & je vous demande pardon si j'interromps vôtre Comedie; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procedé, & nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela, & je ne sai point les sujets

Digitized by Google

jets de plaintes, que vous pouvez avoir contre Madame la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en uſe point de la ſorte, & l'on vient doucement ſe plaindre à la perſonne que l'on aime.

Mr. HARPIN.

Moi me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier de deſſus un Theatre ce qui ſe doit dire en particulier.

Mr. HARPIN.

J'y viens moi, morbleu, tout exprès, c'eſt le lieu qu'il me faut, & je ſouhaitterois que ce fût un Theatre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos veritez.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un ſi grand vacarme pour une Comedie que Monſieur le Vicomte me donne? Vous voyez que Monſieur Tibaudier, qui m'aime, en uſe plus reſpectueuſement que vous

Mr. HARPIN.

Monſieur Tibaudier en uſe comme il lui plaît; je ne ſai pas de quelle façon Monſieur Tibaudier a été avec vous: mais Monſieur Tibaudier n'eſt pas un exemple pour moi, & je ne ſuis point d'humeur à payer les Violons pour faire danſer les autres.

LA COMTESSE.

Mais vrairment, Monſieur le Receveur, vous ne ſongez pas à ce que vous dites, on ne traite point de la ſorte les femmes de qualité, & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque choſe d'étrange entre vous & moi.

Mr. HARPIN.

Hé ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire, avec vôtre quittons la faribole?

Mr. HARPIN.

Je veux dire, que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au merite de Monſieur le Vicom-

Digitized by Google

te, vous n'êtes pas la premiere femme qui joüe dans le monde de ces sortes de caracteres, & qui ait auprès d'elle un Monsieur le Receveur, dont on lui voit trahir & la passion & la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûë; mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidelité si ordinaire aux coquettes du temps, & que je vienne vous assûrer devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, & que Monsieur le Receveur ne sera plus pour vous Monsieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux, comme les Amans emportez deviennent à la mode; on ne voit autre chose de tous côtez. Là, là, Monsieur le Receveur, quittez vôtre colere, & venez prendre place pour voir la Comedie.

Mr. HARPIN.

Moi, morbleu, prendre place? cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la Comtesse, à Monsieur le Vicomte, & ce sera à lui que j'envoyerai tantôt vos Lettres. Voilà ma Scene faite; voilà mon rôle joüé. Serviteur à la Compagnie.

Mr. TIBAUDIER.

Monsieur le Receveur, nous nous verrons autre part qu'ici, & je vous ferai voir, que je suis au poil, & à la plume.

Mr. HARPIN.

Tu as raison, Monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la Comedie.

SCE-

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE COMTE, JULIE, Mr. TIBAUDIER, MONSIEUR BOBINET, ANDRE'E, JEANNOT, CRIQUET.

JEANNOT.

VOilà un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE *lit.*

En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoye promptement un avis. La querelle de vos Parens & de ceux de Julie vient d'être accommodée, & les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous, & d'elle. Bon soir.

Ma foi, Madame, voilà nôtre Comedie achevée aussi.

JULIE.

Ah! Cleante, quel bonheur! nôtre amour eût-il osé esperer un si heureux succès?

LA COMTESSE.

Comment donc, qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie, & si vous m'en croyez, pour rendre la Comedie complette de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, & donnerez Mademoiselle Andrée à son Laquais, dont il fera son Valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi jouër de la sorte une personne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser, Madame, & les Comedies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse, pour faire enrager tout le monde.

Mr.

Digitized by Google

Mr. TIBAUDIER.

Ce m'eſt bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE.

Souffrez, Madame, qu'en enrageant nous puiſſions voir ici le reſte du Spectacle.

BOUTS-RIMEZ COMMANDEZ ſur le bel Air.

Que vous m'embarraſſez avec vôtre...grenouille,
Qui traîne à ſes talons le doux mot d'...hipocras,
Je hai des bouts rimez le pueril..... fatras,
Et tiens qu'il vaudroit mieux filer une...quenouille.

La gloire du bel Air n'a rien qui me.... chatouille.
Vous m'aſſommez l'eſprit avec un gros... platras,
Et je tiens heureux ceux qui ſont morts à... Coutras,
Voyant tout le papier qu'en Sonnets on... barbouille.

M'accable derechef la haine du..... cagot,
Plus méchans mille fois, que n'eſt un vieux... magot,
Plûtôt qu'un bout-rimé me faſſe entrer en... danſe.

Je vous le chante clair, comme un... chardonneret,
Au bout de l'Univers je ſuis dans une... manſe,
Adieu, grand Prince, adieu, tenez-vous... guillerer.

FIN.

LE

Digitized by Google

LE
MALADE
IMAGINAIRE,
COMEDIE,
MELE'E DE MUSIQUE,
ET
DE DANSES.

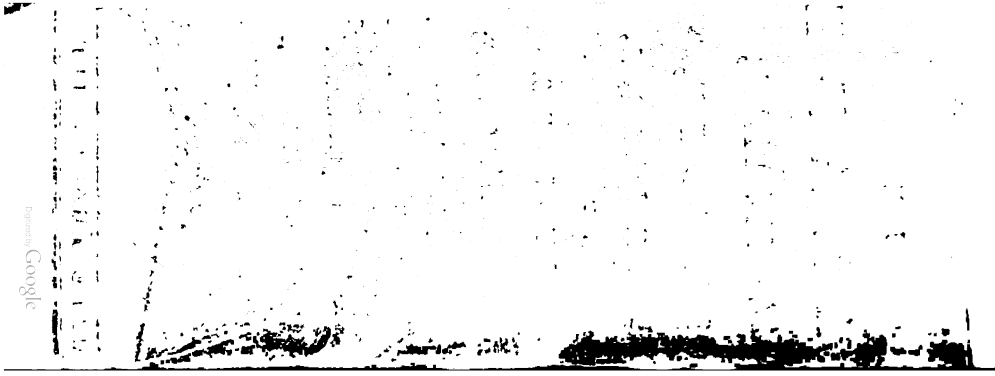
Par J. B. P. DE MOLIERE;

Corrigée sur l'original de l'Auteur de toutes les fausses additions & suppositions de Scenes entieres, faites dans les Editions precedentes.

Representée pour la premiere fois sur le Theatre de la Salle du Palais Royal le dixiéme de Février 1673.

Par la Troupe du Roi.

Digitized by Google


Digitized by Google

ALADE IMAGINAIRE

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MALADE IMAGINAIRE, COMEDIE,

Mêlée de Musique, & de Danses.

LE PROLOGUE.

Près les glorieuses fatigues, & les Exploits victorieux de nôtre Auguste Monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire, travaillent ou à ses loüanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire, & ce Prologue est un essai des loüanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la Comedie du *Malade Imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

La Decoration represente un lieu champêtre, & neanmoins fort agreable.

ECLO-

Digitized by Google

ECLOGUE

En Muſique & en Danſe.

FLORE, PAN, CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS, DEUX ZEPHIRS, TROUPE DE BERGERES, ET DE BERGERS.

FLORE.

Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez ſous ces tendres Ormeaux;
Je viens vous annoncer de nouvelles bien cheres,
Et réjouïr tous ces Hameaux.
Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez ſous ces tendres Ormeaux.

CLIMENE & DAPHNE'.

Berger, laiſſons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS & DORILAS.

Mais au moins dì-moi, cruelle.

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux?

DORILAS.

Si tu ſeras ſenſible à mon ardeur fidelle?

CLIMENE & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS & DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toûjours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je eſperer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

ENTRE'E DE BALLET.

Toute la Troupe des Bergers & des Bergeres va ſe placer en cadence autour de Flore.

CLI-

Digitized by Google

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jetter tant de réjoüissance?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soûpirons tous.

TOUS ENSEMBLE.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici, silence, silence.
Vos vœux sont exaucez, LOUIS est de retour,
Il ramene en ces lieux les Plaisirs & l'Amour;
Et vous voy à finir vos mortelles allarmes,
Par ses vastes exploits son bras voit tout soûmis,
Il quitte les armes,
Faute d'ennemis.

TOUS.

Ah quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!
Que de plaisirs! que de ris! que de jeux!
Que de succès heureux!
Et que le Ciel a bien rempli nos vœux!
Ah quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!

AUTRE ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Bergers & Bergeres expriment par des Danses les transports de leur joye.

FLORE.

De vos Flutes bocageres
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos Chansons;
La plus belle des matieres.
Après cent combats,
On cueille son bras
Une ample victoire:
Formez entre vous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

TOUS.

Digitized by Google

TOUS.

Formons entre nous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune Amant, dans ce bois,
Des presens de mon empire
Prepare un prix à la voix
Qui sçaura le mieux nous dire
Les Vertus & les Exploits
Du plus Auguste des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage.

DAPHNE'.

Si Dorilas est vainqueur.

CLIMENE.

A le cherir je m'engage.

DAPHNE'.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chere esperance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TOUS DEUX.

Plus beau sujet, plus belle recompense,
Peuvent-ils animer un cœur?

Les Violons jouent un Air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore, comme Juge, va se placer au pié d'un bel arbre, qui est au milieu du Theatre, avec deux Zephirs; & que le reste comme Spectateur va occuper les deux côtez de la Scene.

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide;
Hommes, & Troupeaux à la fois,
Tout cede au courant qui le guide:
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ses Exploits.

BALLET.

Les Bergers & Bergeres du côté de Tircis dan-

fent

sent autour de lui sur une Ritornelle, pour exprimer leurs applaudissemens.

DORILAS.

Le foudre menaçant, qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nuë enflammée,
Fait d'épouvante & d'horreur
Trembler le plus ferme cœur:
Mais à la tête d'une armée
LOUIS jette plus de terreur.

BALLET.

Les Bergers & les Bergeres du côté de Dorilas font de même que les autres.

TIRCIS.

Des fabuleux Exploits que la Grece a chantez,
Par un brillant amas de belles veritez,
Nous voyons la gloire effacée,
Et tous ces fameux Demi-dieux,
Que vante l'Histoire passée,
Ne sont point à nôtre pensée,
Ce que LOUIS est à nos yeux.

BALLET.

Les Bergers & les Bergeres de son côté font encore la même chose.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps par ses faits inouïs
Croire tous les beaux faits que nous chante l'Histoire
Des Siecles évanouis:
Mais nos Neveux dans leur gloire
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

BALLET.

Les Bergeres de son côté font encore de même; après quoi les deux partis se mêlent.

PAN, suivi de six Faunes.

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein temeraire:
Hé, que voulez vous faire:
Chanter sur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon sur sa Lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,
C'est monter vers les Cieux sur des ailes de cire,
Pour tomber dans le fond des Eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrepide courage,

Digitized by Google

Il n'eſt point d'aſſez docte voix
Point de mots aſſez grands pour en tracer l'image;
Le ſilence eſt le langage
Qui doit louer ſes Exploits.
Conſacrez d'autres ſoins à ſa pleine Victoire:
Vos loüanges n'ont rien qui flate ſes deſirs:
Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire,
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

TOUS.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire,
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE.

Rien que pour étaler ſes vertus immortelles
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris.

ENTRE'E DE BALLET.

Les deux Zephirs danſent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite aux deux Bergers. (main.

CLIMENE ET DAPHNE', en leur donnant la

Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ha! que d'un doux ſuccès nôtre audace eſt ſuivie!

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANS.

Au ſoin de ſes plaiſirs donnons-nous deſormais.

FLORE & PAN.

Heureux, heureux, qui peut lui conſacrer ſa vie.

TOUS.

Joignons tous dans ces Bois
Nes flutes & nos voix,
Ce jour nous y convie,
Et faiſons aux Echos redire mille fois,
LOUIS eſt le plus grand des Rois.
Heureux, heureux, qui peut lui conſacrer ſa vie.

Derniere & grande Entrée de Ballet.

Faunes, Bergers & Bergeres, tous ſe mêlent, & il ſe fait entr'eux des jeux de danſe, après quoi ils ſe vont preparer pour la Comedie. AU-

Digitized by Google

AUTRE PROLOGUE.

Votre plus haut savoir n'est que pure chimere,
Vains & peu sages Medecins,
Vous ne pouvez guerir par vos grands mots Latins
La douleur qui me desespere:
Vôtre plus haut savoir n'est que pure chimere.

Helas! helas! je n'ose découvrir
Mon amoureux martire,
An Berger pour qui je soupire,
Et qui seul peut me secourir.
Ne pretendez pas le finir,
Ignorans Medecins, vous ne sauriez le faire:
Vôtre plus haut savoir n'est que pure chimere.

Ces remedes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connoissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire,
Et tout vôtre caquet ne peut être reçû,
Que d'un MALADE IMAGINAIRE.
Vôtre plus haut savoir n'est que pure chimere,
Vains & peu sages &c.

Le Theatre change & represente une Chambre

Digitized by Google

ACTEURS.

ARGAN, Malade imaginaire,
BELINE, seconde femme d'Argan.
ANGELIQUE, fille d'Argan & Amante de Cléante.
LOUISON, petite fille d'Argan & sœur d'Angelique.
BERALDE, frere d'Argan.
CLEANTE, Amant d'Angelique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, Medecin.
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, & Amant d'Angelique.
MONSIEUR PURGON, Medecin d'Argan.
MONSIEUR FLEURANT, Apotiquaire.
MONSIEUR BONNEFOI, Notaire.
TOINETTE, Servante.

La Scene est à Paris.

La maniere dont chaque Personnage doit être habillé.

ARGAN *est vêtu en malade, de gros bas, mules, un haut-de-chausse étroit, une camisole avec quelque galon ou dentelle, un mouchoir de vieux passement negligemment attaché, un bonnet de nuit avec la coiffe à dentelle.*

BERALDE *en habit de Cavalier modeste.*

CLEANTE *est vêtu galamment, & en amant.*

PURGON, DIAFOIRUS *Pere, &* DIAFORUS *Fils, tous trois sont vêtus de noir, les deux premiers en habit ordinaire de Medecin, & le dernier avec un grand collet uni, de longs cheveux plats, manteau qui lui passe les genoux, & portant une mine tout-à-fait niaise.*

L'APOTIQUAIRE *est aussi vêtu de noir & gris-brun, avec une courte serviete devant soi, & une seringue à la main, sans chapeau.*

LES FEMMES *sont vêtues comme elles le sont ordinairement dans les Pieces Comiques.*

ACT
OR INSTITUTION
UNIVERSITY
Digitized by Google
7 JUN 1956

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARGAN

seul dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties d'Apotiquaire avec des jettons; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivans.

TROIS & deux font cinq, & cinq font dix; & dix font vingt Trois & deux font cinq. Plus du vingt-quatriéme, un petit clystere infinuatif, préparatif, & remolliant, pour amollir, humecter, & rafraichir les entrailles de Monsieur. Ce qui me plaît, de Monsieur Fleurant mon Apotiquaire, c'est que ses parties sont toûjours fort civiles. Les entrailles de Monsieur, trente sols. Oui, mais Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, & ne pas écorcher les Malades. Trente sols un lavement, je suis vôtre serviteur, je vous l'ai déja dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, & vingt sols en langage d'Apotiquaire, c'est-à-dire dix sols; les voilà, dix sols. Plus dudit jour, un bon clystere détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, & autres, suivant l'ordonnance; pour balayer, laver & netoyer le bas ventre de Monsieur, trente sols; avec vôtre permission dix sols. Plus dudit jour le soir un julep hepatique, soporatif, & somnifere, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols; je ne me plains pas de celui-là; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize & dix-sept sols six deniers. Plus du vingt-cinquiéme, une bonne medecine purgative & corroborative, composée de casse récente, avec sené Levantin, & autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser & évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. Ah! Monsieur Fleurant, c'est se moquer, il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs.

Digitized by Google

Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente sols. Plus dudit jour, une potion anodine, & astringente pour faire reposer Monsieur, trente sols Bon....dix, & quinze sols. Plus du vingt sixiéme, un clystere carminatif pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. Dix sols, Monsieur Fleurant. Plus le clystere de Monsieur reiteré le soir, comme dessus, trente sols. Monsieur Fleurant, dix sols. Plus du vingt-septiéme, une bonne medecine, composée pour hâter d'aller, & chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. Bon, vingt, & trente sols; je suis bien-aise que vous soyez raisonnable. Plus du vingt-huitiéme, une prise de petit lait clarifié, & dulcoré, pour adoucir, lenifier, temperer, & rafraîchir le sang de Monsieur, vingt sols. Bon, dix sols. Plus une potion cordiale & preservative, composée avec douze grains de bezoard, sirops de limon & grenade, & autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. Ah! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs, vingts & quarante sols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix. & dix font vingt. Soixante & trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc, que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq fix, sept & huit medecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, fix, sept, huit, neuf, dix, onze, & douze lavemens; & l'autre mois il y avoit douze medecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci: il n'y a perſonne, j'ai beau dire, on me laisse toûjours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. *Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.* Ils n'entendent point, & ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin, point d'affaire, ils sont sourds. Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne, coquine, drelin, drelin, drelin, j'enrage. *Il ne sonne plus, mais il crie.* Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Est-il possible qu'on laisse comme cela un pau-

Digitized by Google

pauvre malade tout seul! Drelin, drelin, drelin; voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE *en entrant dans la chambre.*

ON y va.

ARGAN.

Ah! chienne! ah carogne...

TOINETTE *faisant semblant de s'être cognée la tête.* Diantre soit fait de vôtre impatience, vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colere.*

Ah! traîtresse...

TOINETTE *pour l'interrompre & l'empêcher de crier, se plaint toûjours, en disant.*

Ha!

ARGAN.

Il y a....

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tu m'as laissé...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tai toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Camon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête, l'un vaut bien l'autre. Quitte, à quitte, si vous voulez.

Digitized by Google

ARGAN.

Quoi, coquine...

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse.

TOINETTE *toûjours pour l'interrompre.*

Ha!

ARGAN.

Chienne, tu veux...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Quoi, il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller?

TOINETTE.

Querellez tout vôtre soû, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aye le plaisir de pleurer; chacun son bien ce n'est pas trop. Ha!

ARGAN.

Allons, il faut en passer par-là. Ote-moi cette coquine, ôte-moi ceci. *Argan se leve de sa chaise.* Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien operé?

TOINETTE.

Vôtre lavement?

ARGAN.

Oui, ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foi je ne me mêle point de ces affaires là. C'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puis qu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce Monsieur Fleurant-là, & ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur vôtre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour faire tant de remedes.

Digitized by Google

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la Médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angelique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même, elle a deviné vôtre pensée.

SCENE III.

ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Angelique, vous venez à propos, je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN *courant au bassin.*

Attendez. Donnez-moi mon bâton. Je vai revenir tout à l'heure.

TOINETTE *en le railliant.*

Allez vîte, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE *la regardant d'un œil languissant, lui dit confidemment.*

Toinette!

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette!

TOINETTE.

Hé bien, quoi, Toinette?

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point dequoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de nôtre jeune Amant; car

Digitized by Google

n'eſt ſur lui depuis ſix jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien ſi vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puiſque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiere à m'en entretenir, & que ne m'épargnes-tu la peine de te jetter ſur ce diſcours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps, & vous avez des ſoins là-deſſus, qu'il eſt difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë, que je ne ſaurois me laſſer de te parler de lui, & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais di-moi, condamnes-tu, Toinette, les ſentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impreſſions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fuſſe inſenſible aux tendres proteſtations de cette paſſion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A Dieu ne plaiſe.

ANGELIQUE.

Di-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque choſe du Ciel, quelque effet du Deſtin, dans l'avanture inopinée de nôtre connoiſſance?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embraſſer ma défenſe, ſans me connoître, eſt tout-à-fait d'un honnête homme?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en uſer plus genereuſement?

TOI-

Digitized by Google

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde?

TOINETTE.

Oh, oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il eſt bien fait de ſa perſonne?

TOINETTE.

Aſſurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde.

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ſes diſcours, comme ſes actions, ont quelque choſe de noble?

TOINETTE.

Cela eſt ſûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus paſſionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il eſt vrai.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'eſt rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empreſſemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inſpire?

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Eh, eh, ces choſes-là par fois ſont un peu ſujettes à caution. Les grimaces d'amour reſſemblent fort à la verité; & j'ai vû de grands Comediens là-deſſus.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, que dis-tu là? helas! de la fa-

Digitized by Google

çon qu'il parle, ſerois-il bien poſſible qu'il ne me dit pas vrai?

TOINETTE.

En tout cas vous en ſerez bien-tôt éclaircie; la reſolution, où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, eſt une bonne voye à vous faire connoître s'il vous dit vrai, ou non. C'en ſera-là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah! Toinette, ſi celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà vôtre Pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN *ſe met dans ſa chaiſe.*

Ça, ma fille, je vai vous dire une nouvelle à peut-être ne vous attendez-vous pas. On me demande en mariage. Qu'eſt-ce que cela vous dit? Cela eſt plaiſant, oui, ce mot de mariage! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! mon pere, nature! A ce que je puis voir, ma fille, je crois que faire de vous demander ſi vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaît de m'ordonner.

ARGAN.

Je ſuis bien-aiſe d'avoir une fille ſi obeiſſante. Cette choſe eſt donc concluë, & je vous ai promiſe.

ANGELIQUE.

C'eſt à moi, mon pere, de ſuivre aveuglément toutes vos volontez.

ARGAN.

Ma femme, vôtre belle mere, avoit envie que vous fiſſe Religieuſe, & vôtre petite ſœur Louiſon auſſi; & de tout temps elle a été ahurie à cette

T

Digitized by Google

TOINETTE *tout bas.*

La bonne bête a ſes raiſons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point conſentir à ce mariage, mais je l'ai emporté, & ma parole eſt donnée.

ANGELIQUE.

Ah! mon pere, que je vous ſuis obligée de toutes vos bontez.

TOINETTE.

En verité je vous ſai bon gré de cela; & voilà l'action la plus ſage que vous ayez faite de vôtre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vû la perſonne; mais on m'a dit que j'en ſerois content, & toi auſſi.

ANGELIQUE.

Aſſurément, mon pere.

ARGAN.

Comment l'as-tu vû?

ANGELIQUE.

Puiſque vôtre conſentement m'autoriſe à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire, que le hazard nous a fait connoître il y a ſix jours, & que la demande qu'on vous a faite, eſt un effet de l'inclination que dès cette premiere vûë nous avons priſe l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en ſuis bien aiſe, & c'eſt tant mieux que les choſes ſoient de la ſorte. Ils diſent que c'eſt un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agreable de ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Aſſurément.

ARGAN.

De bonne phyſionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

Digitized by Google

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin, & Grec.

ANGELIQUE.

C'eſt ce que je ne ſai pas.

ARGAN.

Et qui ſera reçû Medecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Eſt-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

ANGELIQUE.

Eſt-ce que Monſieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! il faut bien qu'il le connoiſſe puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGELIQUE.

Cleante neveu de Monſieur Purgon!

ARGAN.

Quel Cleante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beaufrere le Medecin, Monſieur Diafoirus, & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, non pas Cleante; & nous avons conclu ce mariage là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moi; & demain ce gendre prétendu doit m'être amené par ſon pere. Qu'eſt-ce? vous voilà toute étonnée?

A

Digitized by Google

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi, Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque? & avec tout le bien que vous avez vous voudriez marier vôtre fille avec un Medecin?

ARGAN.

Oui. Dequoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.

Mon Dieu tout doux, vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble ſans nous emporter? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt vôtre raiſon, s'il vous plaît, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raiſon eſt, que me voyant infirme, & malade comme je ſuis, je veux me faire un gendre, & des alliez Medecins, afin de m'appuyer de bons ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remedes qui me ſont neceſſaires, & d'être à même des conſultations, & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raiſon, & il y a plaiſir à ſe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience. Eſt-ce que vous êtes malade?

ARGAN.

Comment, coquine, ſi je ſuis malade? ſi je ſuis malade, impudente!

TOINETTE.

Hé bien oui, Monſieur, vous êtes malade; n'ayons point de querelle là-deſſus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que vous ne penſez; voilà qui eſt fait. Mais vôtre fille doit épouſer un mari pour elle; & n'étant point malade, il n'eſt pas neceſſaire de lui donner un Medecin.

ARGAN.

C'eſt pour moi que je lui donne ce Medecin;

Digitized by Google

& une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui eſt utile à la ſanté de ſon pere.

TOINETTE.

Ma foi, Monſieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conſeil?

ARGAN.

Quel eſt-il ce conſeil?

TOINETTE.

De ne point ſonger à ce mariage-là.

ARGAN.

Hé la raiſon?

TOINETTE.

La raiſon, c'eſt que vôtre fille n'y conſentira point.

ARGAN.

Elle n'y conſentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Vôtre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monſieur Diafoirus, ni de ſon fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi, outre que le parti eſt plus avantageux qu'on ne penſe; Monſieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout heritier; & de plus Monſieur Purgon, qui n'a ni femme ni enfans, lui donne tout ſon bien en faveur de ce mariage; & Monſieur Purgon eſt un homme qui a huit mille livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait ſi riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente ſont quelque choſe, ſans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monſieur, tout cela eſt bel & bon; mais j'en reviens toûjours là. Je vous conſeille entre nous de lui choiſir un autre mari, & elle n'eſt point faite pour être Madame Diafoirus.

AR-

Digitized by Google

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Eh fy, ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment, que je ne dise pas cela?

TOINETTE.

Hé non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle execute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un Convent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon.

ARGAN.

Comment, bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un Convent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un Convent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

Digitized by Google

ARGAN.

Ouais, voici qui eſt plaiſant. Je ne mettrai pas ma fille dans un Convent, ſi je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme, ou deux, des bras jettez au cou, ou mon petit Papa mignon, prononcé tendrement, ſera aſſez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne ſera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en demordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne ſuis point bon, & je ſuis méchant quand je veux.

TOI-

Digitized by Google

TOINETTE.

Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se preparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi je lui défens absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes? & quelle audace est-ce là à une coquine de Servante, de parler de la sorte devant son Maître?

TOINETTE.

Quand un Maître ne songe pas à ce qu'il fait, une Servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *court après Toinette.*

Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE *se sauve de lui.*

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent deshonorer.

ARGAN *en colere, court après elle autour de sa chaise son bâton à la main.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *courant, & se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan.*

Je m'interesse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.

Chienne!

TOINETTE.

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN.

Pendarde!

TOINETTE.

Je ne veux point qu'elle épouse vôtre Thomas Diafoirus.

ARGAN.

Carogne!

TOINETTE.

Et elle m'obeïra plûtôt qu'à vous.

ARGAN.

Angelique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là?

ANGELIQUE.

Eh, mon Pere, ne vous faites point malade.

AR-

Digitized by Google

ARGAN.

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE.

Et moi je la desheriterai, si elle vous obéit.

ARGAN *se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.*

Ah! ah! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

AH! ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.

Venez-vous-en ici à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon fils?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BELINE.

Helas! pauvre petit mari. Comment donc, mon ami?

ARGAN.

Vôtre coquine de Toinette est devenuë plus insolente que jamais.

BELINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

Digitized by Google

ARGAN.

Elle a contrecarré une heure durant les choses que je veux faire,

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne fais point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Eh là, eh là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſai combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de Serviteurs & de Servantes qui n'ayent leurs défauts. On eſt contraint parfois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualitez, à cauſe des bonnes. Celle-ci eſt adroite, ſoigneuſe, diligente, & ſur tout fidelle; & vous ſavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Hola, Toinette.

TOINETTE.

Madame.

BELINE.

Pourquoi donc eſt-ce que vous mettez mon mari en colere?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame? helas! je ne ſai pas ce que vous me voulez dire, & je ne ſonge qu'à complaire à Monſieur en toutes choſes.

ARGAN.

Ah! la traîtreſſe!

TOI-

Digitized by Google

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus ; je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il seroit mieux de la mettre dans un Convent.

BELINE.

Il n'y a pas grand mal à cela, & je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah! mamour, vous la croyez; c'est une scelerate. Elle m'a dit cent insolences.

BELINE.

Hé bien je vous crois, mon ami. Là remettez-vous. Ecoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors : ça, donnez-moi son manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sai comment. Enfoncez bien vôtre bonnet jusques sur vos oreilles, il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derriere vôtre dos, & cet autre-là pour soûtenir vôtre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller sur la tête, & puis fuyant.*

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN *se leve en colere, & jette tous les oreillers à Toinette.*

Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

BELINE.

Eh là, eh là. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN *tout essoufflé se jette dans sa chaise.*

Ah, ah, ah! je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a crû faire bien.

AR-

Digitized by Google

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; & il faudra plus de huit medecines, & de douze lavemens, pour reparer tout ceci.

BELINE.

Là, là, mon petit ami, appaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils.

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon Testament.

BELINE.

Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne saurois souffrir cette pensée; & le seul mot de Testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à vôtre Notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Helas! mon ami, quand on aime bien un mari on n'est gueres en état de songer à tout cela.

SCENE VII.

Cette Scene entiere n'est point dans les Editions precedentes, de la Prose de Monsieur Moliere, la voici rétablie sur l'original de l'Auteur.

LE NOTAIRE, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siege, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ses amis; & je l'ai chargée de vous parler, pour un Testament que je veux faire.

BE-

Digitized by Google

BELINE.

Helas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LE NOTAIRE.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, & le dessein où vous êtes pour elle; & j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à vôtre femme par vôtre Testament.

ARGAN.

Mais pourquoi?

LE NOTAIRE.

La Coûtume y resiste. Si vous étiez en païs de Droit écrit, cela se pourroit faire; Mais à Paris, & dans les païs Coûtumiers, au moins dans la plûpart, c'est-ce qui ne se peut, & la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une Coûtume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aimé tendrement, & qui prend de lui tant de soin. J'aurois envie de consulter mon Avocat, pour voir comment je pourrois faire.

LE NOTAIRE.

Ce n'est point à des Avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire severes là-dessus, & s'imaginent que c'est un grand crime, que de disposer en fraude de la Loi. Ce sont gens de difficultez, & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expediens pour passer doucement par dessus la Loi, & rendre juste ce qui n'est pas permis, qui savent applanir les difficultez d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la Coûtume, par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien, & je ne donnerois pas un soû de nôtre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez

ſiez fort habile, & fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en fruſtrer mes enfans?

LE NOTAIRE.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choiſir doucement un ami intime de vôtre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par vôtre Teſtament tout ce que vous pouvez; & cet ami enſuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non ſuſpectes, au profit de divers Creanciers, qui prêteront leur nom à vôtre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur declaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaiſir. Vous pouvez auſſi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ſes mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus reſter au monde.

ARGAN.

Mamie!

BELINE.

Oui, mon ami, ſi je ſuis aſſez malheureuſe pour perdre.

ARGAN.

Ma chere femme!

BELINE.

La vie ne me ſera plus rien.

ARGAN.

Mamour!

BELINE.

Et je ſuivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendreſſe que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Conſolez-vous, je vous en prie.

LE NOTAIRE.

Ces larmes ſont hors de ſaiſon, & les choſes n'en ſont point encore là.

BE-

Digitized by Google

BELINE.

Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que qu'un mari, qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Mon Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire

LE NOTAIRE.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon Testament, mamour façon que Monsieur dit; mais par précau veux vous mettre entre les mains vingt mill en or, que j'ai dans le lambris de mon ch deux billets payables au porteur qui me sont l'un par Monsieur Damon, & l'autre pa sieur Gerante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cel combien dites-vous qu'il y a dans vôtre ch

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous pri de combien sont les deux billets?

ARGAN.

Ils sont, mamie, l'un de quatre mille & l'autre de six.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, sont rien, au prix de vous.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous que nous procedions au Te

ARGAN.

Oui, Monsieur, mais nous serons mi mon petit cabinet. Mamour, conduisez- vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Cette Scene n'eſt point dans les Editions precedentes de la Proſe de Monſieur Moliere; la voici rétablie ſur l'original de l'Auteur.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un Notaire, & j'ai ouï parler de Teſtament. Vôtre belle-mere ne s'endort point, & c'eſt ſans doute quelque conſpiration contre vos interêts, où elle pouſſe vôtre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il diſpoſe de ſon bien à ſa fantaiſie, pourvu qu'il ne diſpoſe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deſſeins violens que l'on fait ſur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je ſuis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? j'aimerois mieux mourir. Vôtre belle-mere a beau me faire ſa confidente, & me vouloir jetter dans ſes interêts, je n'ai jamais pû avoir d'inclination pour elle, & j'ai toûjours été de vôtre parti. Laiſſez-moi faire, j'employerai toute choſe pour vous ſervir; mais pour vous ſervir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zele que j'ai pour vous, & feindre d'entrer dans les ſentimens de vôtre pere, & de vôtre belle-mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cleante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai perſonne à employer à cet office, que le vieux uſurier Polichinelle, mon amant, & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur que je veux bien dépenſer pour vous. Pour aujourd'hui il eſt trop tard; mais demain du grand matin je l'er-

Digitized by Google

voirai querir, & il sera ravi de....

BELINE.

Toinette.

TOINETTE.

Voilà qu'on m'appelle, Bon soir. Reposez-vous sur moi.

Fin du premier Acte.

Le Theatre change & represente une Ville.

PREMIER INTERMEDE.

POlichinelle dans la nuit vient pour donner une Serenade à sa Maîtresse. Il est interrompu d'abord par des Violons, contre lesquels il se met en colere, & ensuite par le Guet, composé de Musiciens & de Danseurs.

POLICHINELLE.

O Amour, amour, amour, amour! pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'as-tu allé mettre dans la cervelle! A quoi t'amuses-tu, miserable insensé que tu es! Tu quittes le soin de ton negoce, & tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne mangeras plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit, & tout cela pour qui? Pour une Dragonne; franche Dragonne; une Diablesse, qui te remarque, & se mogue de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus; Tu la veux, amour; il faut être fou comme bien autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? on n'est pas fagot quand on veut, & les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une Serenade. Il n'y a rien plus fait qui touche qu'un Amant qui vient chanter ses douceurs aux pieds & aux verroux de la porte de sa Maîtresse.

Voici

Voici dequoi accompagner ma voix. O nuit, ô chere amie, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le fin de mon inflexible.

Il chante ces paroles.

NOtte e dì v'amo e v'adoro,
Cerco un sì per mio ristoro.
Mà se voi dite di nò,
Bell' ingrata io morirò.

Frà la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consumm' a l'hore;
Sì dolce inganno,
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi troppo dura.
Così per troppo amar languisco e moro.
Notte e dì v' amo e v' adoro,
Cerco un sì per mio ristoro,
Mà se voi dite di nò,
Bell' ingrata io morirò.

Se non dormite,
Al men pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate;
Deh almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto:
Vostra pietà mi fiemerà il martoro.
Notte e dì v' amo e v' adoro,
Cerco un sì per mio ristoro,
Mà se voi dite di nò,
Bell' ingrata io morirò.

Digitized by Google

Une Vieille se presente à la fenêtre, & répond au Signor Polichinelle en se mocquant de lui.

Zerbinetti, ch' ogn'hor' con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non si trova,
Constanza ne fede;
Oh quanto è pazza colei che vi crede.
Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir' fervidi
Più non m'infiammano,
Vel' giuro a fè.
Zertino misero,
Del vostro piangere
Il mio cor libero
Vuol sempre ridere:
Credet' a me.
Che gia sò per prova;
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh quanto è pazza colei che vi crede.

Violons.

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

Violons.

POLICHINELLE.

Paix-là, taisez-vous, Violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautez de mon Inexorable.

Violons.

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

Violons.

PO-

Digitized by Google

POLICHINELLE.

Paix donc.

Violons.

POLICHINELLE.

Ouais!

Violons.

POLICHINELLE.

Aby.

Violons.

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire?

Violons.

POLICHINELLE.

Ah que de bruit!

Violons.

POLICHINELLE.

Le Diable vous emporte.

Violons.

POLICHINELLE.

J'enrage.

Violons.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah Dieu soit loué.

Violons.

POLICHINELLE.

Encore?

Violons.

POLICHINELLE.

Peste des Violons.

Violons.

POLICHINELLE.

La sotte Musique que voilà?

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

Digitized by Google

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE avec un Luth, dont il ne joue que des lévres & de la langue, en disant, plin, plan, plan, &c.

Par ma foi qu'il me divertit. Paix-là vous, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez, je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La Musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut. Hé sus à nous. Avant que de chanter il faut que je prélude un peu, & joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton. Plin, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un Luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les violens ne veulent point ce temps-là. Plin, plan. J'entens du bruit. Mettons mon Luth contre la porte.

ARCHERS, passant dans la rue, accourent au bruit qu'ils entendent, & demandent :

Qui va-là ? qui va là ?

POLICHINELLE tout bas.

Qui diable est-ce là ? est-ce que c'est la mode de parler en Musique ?

ARCHERS.

Qui va-là, qui va là, qui va-là ?

POLICHINELLE épouvanté.

Moi, moi, moi.

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là ? vous dis-je.

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

ARCHERS.

Et qui toi, & qui toi ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

ARCHERS.

Di ton nom, di ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE feignant d'être bien hardi.

Mon nom est, va te faire pendre.

AR-

Digitized by Google

ARCHERS.

Ici camarades, ici.

Laissons Polichinelle qui nous répond ainsi.

ENTRÉE DE BALLET.

Tout le Guet vient qui cherche Polichinelle dans le fait.

Violons & Danseurs.

POLTCHINELLE.

Qui va-là?

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

Qui sont les coquins que j'entends?

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

Eah!

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

Holà mes Laquais, mes gens!

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

Par la mort!

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

Par le sang.

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

J'en jetterai par terre!

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton.

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE.

Donnez-moi mon mousquecon.

Violons & Danseurs.

POLICHINELLE tire un coup de pistolet.

Pouf.

Ils tombent tous & s'enfuyent.

POLICHINELLE, en se mocquant.

Ah, ah, ah, ah, comme je leur ai donné l'épouvante Voilà de sottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi il n'y a que le jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur

guent, & n'avois fait le brave ; ils n'auroient pas manqué de me hacher. Ah, ah. ah.

Les Archers se raprochent, & ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.

ARCHERS.

Nous le tenons, à nous, Camarades, à nous. De pêchez, de la lumiere.

BALLET.

Tout le Guet vient avec des lanternes.

ARCHERS.

Ah traître, ah fripon, c'est donc vous,
Fagnin, maraut, pendart, impudent, temeraire,
Insolent, effronté, coquin, fripon, voleur,
Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'avois peur.

ARCHERS.

Non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un Bourgeois de la Ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait?

ARCHERS.

En prison vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Eh!

AR-

Digitized by Google

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grâce.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs....

ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miséricorde.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Eh, n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames?

ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher,
Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire;
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire;
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Helas, Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sou sur moi.

ARCHERS.

Au deffaut de six pistoles,
Choisissez donc sans façon,

Digitized by Google

L'avoir trente coquignoles,
On donne coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une nécessité, & qu'il faille en passer par là, je choisis les coquignoles.

ARCHERS.

Allons, préparez-vous:
Et comptez bien les coups.

BALLET.

Les Archers Danseurs lui donnent des coquignoles en cadence.

POLICHINELLE.

Un & deux.... Trois & quatre. Cinq & six. Sept & huit. Neuf & dix. Onze & douze & treize. & quatorze & quinze.

ARCHERS.

Ah! ah! vous voulez passer:
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah, Messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus, & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

ARCHERS.

Soit, puisque le bâton est pour nous plus charmant,
Vous aurez contentement.

BALLET.

Les Archers Danseurs lui donnent des coups de bâton en cadence.

POLICHINELLE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah, ah, ah! je n'y saurois plus résister. Tenez, Messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

ARCHERS.

Ah l'honnête homme! ah l'aimable & belle!
Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon soir.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

AR-

Digitized by Google

ARCHERS.

Adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

BALLET.

Ils dansent tous en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.

Le Theatre change, & représente encore une Chambre.

ACTE II.

SCENE I.

TOINETTE, CLEANTE.

TOINETTE.

QUe demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Jesus! vous voilà vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire ici?

CLEANTE.

Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angelique, consulter les sentimens de son cœur, & lui demander ses resolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angelique qui a fait des mystères, & l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue; qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne; & que comme elle a quelque curiosité d'une vieille Tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comedie, qui donna lieu à la naissance de vôtre passion; on nous a fait bien garder de parler de cette avanture.

Digitized by Google

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas ici comme Cleante, & sous l'apparence de son Amant, mais comme ami de son Maître de Musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoye à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu, & me laissez lui dire que vous êtes là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE, CLEANTE.

ARGAN.

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans la chambre douze allées, & douze venues; mais j'ai oublié à lui demander, si c'est en long, ou en large.

TOINETTE.

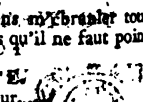
Monsieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde, tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire, Monsieur...



ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur...

ARGAN.

Eh.

TOINETTE.

Je vous dis que....

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE.

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

Toinette fait signe à Cleante d'avancer.

Monsieur....

CLEANTE.

TOINETTE.

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLEAN-

Digitized by Google

CLEANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'être en colere.*

Comment qu'il se porte mieux? cela est faux, Monsieur se porte toûjours mal.

CLEANTE.

J'ai oui dire que Monsieur étoit mieux; & je lui trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec vôtre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais, & ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange, & boit comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vrai.

CLEANTE.

Monsieur, j'en suis au desespoir. Je viens de la part du Maître à chanter de Mademoiselle vôtre fille. Il s'est vû obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; & comme son ami intime, il m'envoye à sa place, pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déja.

ARGAN.

Fort bien. Appellez Angelique.

TOINETTE.

Je croi, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait,

Digitized by Google

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes ; & vous êtes fort de cervelu.

ARGAN.

Point, point, j'aime la Musique, & je serai bien-aise de.. Ah ! la voilà. Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

VEnez, ma fille, vôtre Maître de Musique est allé aux champs, & voilà une personne qu'il envoye à sa place pour vous montrer.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce ? D'où vient cette surprise ?

ANGELIQUE.

C'est....

ARGAN.

Quoi ? Qui vous émeut de la sorte ?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, une avanture surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment ?

ANGELIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une personne, faite tout comme Monsieur, s'est presentée à moi, à qui j'ai demandé secours, & qui m'est venu tirer de la peine où j'étois ; & ma surprise a été grande, de voir inopinément en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper vôtre pensée, soit en dormant, soit en veillant ; & mon bon-

Digitized by Google

bonheur seroit grand sans doute, si vous étiez dans quelque peine, dont vous me jugeassiez digne de vous tirer, & il n'y a rien que je ne fisse pour....

SCENE IV.

TOINETTE, CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN.

TOINETTE *par dérision.*

MA foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant, & je me dédis de tout ce que je disois hier. Voici Monsieur Diafoirus le pere, & Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, & vôtre fille va être charmée de lui.

ARGAN *à Cleante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monsieur, c'est que je marie ma fille, & voilà ce qui lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vû.

CLEANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevûe si agreable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile Medecin, & le mariage se fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son Maître de Musique, afin qu'il se trouve à la nôce.

CLEANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons qu'on se range, les voici.

Digitized by Google

SCENE V.

Mr. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ARGAN *mettant la main à son bonnet sans l'ôter.*

MOnsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

Mr. DIAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.

Je reçois, Monsieur...

Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent & confondent.

Mr. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monsieur...

ARGAN.

Avec beaucoup de joye.

Mr. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moi.

ARGAN.

L'honneur que vous me faites.

Mr. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur.

ARGAN.

Et j'aurois souhaité...

Mr. DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes.

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous.

Mr. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites.

ARGAN.

Pour vous en assurer.

Mr. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir.

ARGAN.

Mais vous savez, Monsieur.

Mr. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur.

AR-

Digitized by Google

ARGAN.

Ce que c'eſt qu'un pauvre malade.

Mr. DIAFOIRUS.

De vôtre alliance.

ARGAN.

Qui ne peut faire autre choſe.

Mr. DIAFOIRUS.

Et vous aſſurer.

ARGAN.

Que de vous dire ici.

Mr. DIAFOIRUS.

Que dans les choſes qui dépendront de nôtre métier.

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occaſions.

Mr. DIAFOIRUS.

De même qu'en tout autre.

ARGAN.

De vous faire connoître, Monſieur.

Mr. DIAFOIRUS.

Nous ſerons toûjours prêts, Monſieur.

ARGAN.

Qu'il eſt tout à vôtre ſervice.

Mr. DIAFOIRUS.

A vous témoigner mon zéle. *Il ſe retourne vers ſon fils, & lui dit:* Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

T. DIAFOIRUS.

Il fait un grand benêt nouvellement ſorti des Ecoles, qui fait toute choſe de mauvaiſe grace & à contre-temps.

N'eſt-ce pas par le Pere qu'il convient commencer?

Mr. DIAFOIRUS.

Oui.

T. DIAFOIRUS.

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoître, cherir, & reverer en vous un ſecond Pere; mais un ſecond Pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choiſi. Il m'a reçû par neceſſité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui eſt un ouvrage de ſon corps; mais ce que je tiens de vous eſt un ouvrage de vôtre volonté; & d'autant plus que les facultez ſpirituelles ſont au deſſus des corporelles, d'autant

Digitized by Google

rant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens precieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très-humbles & très-respectueux hommages.

TOINETTE.

Vive les Colleges, d'où l'on sort si habile homme!

T. DIAFORUS.

Cela a-t-il bien été, mon pere?

Mr. DIAFORUS.

Optimè.

ARGAN *à Angelique.*

Allons, saluez Monsieur.

T. DIAFORUS.

Baiserai-je?

Mr. DIAFORUS.

Oui, oui.

T. DIAFOIRUS *à Angelique.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concedé le nom de Belle-mere, puisque l'on....

ARGAN.

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

T. DIAFOIRUS.

Où donc est-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

T. DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon pere, qu'elle soit venue?

Mr. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

T. DIAFOIRUS.

Mademoiselle, on lit dans les histoires que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lors qu'elle venoit à être éclairée des rayons du Soleil: Tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du Soleil de vos beautez. Et comme les Naturalistes remarquent que la fleur nommée Heliotrope tourne sans cesse vers cet Astre du jour, aussi mon cœur dorénavant tournera-t-il toujours vers les Astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son Pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'apporte aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, que me reserve de me faire

ne

ne entre gi vire, qu'il être toute sa vie, Mademoiselle, vôtre très-humble, très-obeïssant, & très-fidelle serviteur, & mari.

TOINETTE *en le railliant.*

Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN.

Eh! que dites-vous de cela?

CLEANTE.

Que Monsieur fait merveilles, & que s'il est aussi bon Medecin, qu'il est bon Orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons vîte ma chaise, & des sieges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur vôtre fils, & je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

Mr. DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son pere, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, & que tous ceux qui le voyent, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par-là que j'ai toûjours bien augeré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de nôtre Art. Lors qu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle piéce, & éveillé. On le voyoit toûjours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot, & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même; les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal aisément que sur le sable, mais les choses y sont conservées bien plus long-temps, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un

Digitized by Google

d'un bon jugement à venir. Lors que je l'envoyé
College il trouva de la peine, mais il se roidissa
tre les difficultez, & ses Regens se loüoient
à moi de son assiduité, & de son travail. Enfin,
de battre le fer, il en est venu glorieusement
ses Licences; & je puis dire sans vanité, que
deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point
didat qui ait fait plus de bruit que lui dans
disputes de nôtre Ecole. Il s'y est rendu redou
& il ne s'y passe point d'Acte où il n'aille
à outrance pour la proposition contraire. Il est
dans la dispute, fort comme un Turc sur ses
pes; ne démord jamais de son opinion, & pou
un raisonnement jusques dans les derniers
la Logique. Mais sur toute chose, ce qui me
lui, & en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il
che aveuglément aux opinions de nos Anciens.
jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter
sons, & les experiences des pretendues
de nôtre siecle, touchant la circulation du
autres opinions de même farine.

T. DIAFOIRUS. *Il tire une grande Thè
de sa poche, qu'il presente à Angelique.*

J'ai contre les Circulateurs soûtenu une
qu'avec la permission de Monsieur j'ose
à Mademoiselle, comme un hommage
dois des prémices de mon esprit.

ANGELIQUE.

Monsieur, c'est pour moi un meuble
je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE.

Donnez, donnez, elle est toûjours bonne
pour l'image, cela servira à parer nôtre

T. DIAFOIRUS.

Avec la permission aussi de Monsieur, je
vite à venir voir l'un de ces jours pour vous
tir la dissection d'une femme, sur quoi je
sonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agreable. Ils ont
nent la Comedie à leurs Maîtresses, mais
dissection, est quelque chose de plus galant.

Digitized by Google

Mr. DIAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualitez requises pour le mariage & la propagation; je vous assure que selon les regles de nos Docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possede en un degré loüable la vertu prolifique, & qu'il est du temperament qu'il faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnez.

ARGAN.

N'est-ce pas vôtre intention, Monsieur, de le pousser à la Cour, & d'y ménager pour lui une charge de Medecin?

Mr. DIAFOIRUS.

A vous en parler franchement, nôtre Métier auprès des Grands ne m'a jamais paru agreable, & j'ai toûjours trouvé, qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à repondre de vos actions à personne; & pourvû que l'on suive le courant des regles de l'Art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des Grands, c'est que quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs Medecins les gueriſſent.

TOINETTE.

Cela est plaisant, & ils font bien impertinens de vouloir que vous autres Messieurs vous les gueriſſiez: vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, & leur ordonner des remedes; c'est à eux à guerir s'ils peuvent.

Mr. DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN.

Monsieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur, & il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une Scene d'un petit Opera qu'on a fait depuis peu. Tenez voilà vôtre partie.

AN-

Digitized by Google

ANGELIQUE.

Moi?

CLEANTE.

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, & me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la fille que nous devons chanter. Je n'ai pas une voix à chanter, mais ici il suffit que je me fasse entendre, & j'aurai la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve, de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.

Les Vers en sont-ils beaux?

CLEANTE.

C'est proprement ici un petit Opera impromptu, & vous n'allez entendre chanter que de la Prose cadencée, ou des manieres de Vers libres, où la passion & la nécessité peuvent faire trouver les personnes, qui disent les choses d'eux-mêmes, parlent sur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE *sous le nom d'un Berger, explique Maîtresse son amour depuis leur rencontre, & ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre, en chantant.*

Voici le sujet de la Scene. Un Berger étoit sensible aux beautez d'un Spectacle, qui ne faisoit que de commencer, lors qu'il fut tiré de son attention par le bruit qu'il entendit à ses côtez. Il se retourne, & voit un brutal, qui de paroles insolentes mal traite une Bergere. D'abord il prend les interêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage, & après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la Bergere, & voit une jeune personne des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, qui soit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. Helas! dit-il en lui-même, est-on capable de blesser une personne si aimable? Et quel inhumain barbare ne seroit touché par de telles larmes? Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles, & l'aimable Bergere prend soin, en même temps, de remercier de son leger service, mais d'une maniere si charmante, si tendre, & si passionnée, que le cœur n'y peut resister, & chaque mot, chaque regard

Digitized by Google

un trait plein de flame, dont son cœur se sent penetré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse meriter les aimables paroles d'un tel remercîment? Et que ne voudroit-on pas faire, à quels services, à quels dangers, ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante? Tout le Spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le separe de son adorable Bergere; & de cette premiere vûë, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussi-tôt à sentir tous les maux de l'absence, & il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vûë, dont il conserve nuit & jour une si chere idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa Bergere, lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait resoudre à demander en mariage l'adorable Beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre, & il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le pere de cette Belle a conclu son mariage avec un autre, & que tout se dispose pour en celebrer la ceremonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & son amour au desespoir lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa Bergere pour apprendre ses sentimens, & savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se resoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne Rival, que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce Rival ridicule, auprès de l'aimable Bergere, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assûrée, & cette vûë le remplit d'une colére, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de doloureux regards sur celle qu'il adore, & son respect, & la presence de son pere, l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin, il force toute cette contrainte & le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi. *Il chante.*

Belle

Digitized by Google

Belle Philis, c'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir;
Rompons ce dur ſilence, & m'ouvrez vos pen
Apprenez-moi ma deſtinée,
Faut il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *répond en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triſte & mélancoli
Aux apprêts de l'Hymen, dont vous vous allar
Je leve au Ciel les yeux, je vous regarde, je ſou
C'eſt vous en dire aſſez.

ARGAN.

Ouais, je ne croyois pas que ma fille ſût ſi
que de chanter ainſi à Livre ouvert ſans hési

CLEANTE.

Helas! belle Philis,
Se pourroit-il, que l'amoureux Tircis
Eût aſſez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans vôtre cœur?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point, dans cette peine
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu, helas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pa

ANGELIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en laſ

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui ſous vos pieds regardez
Pouvez-vous comparer vôtre bonheur au
Mais, Philis, une penſée
Vient troubler ce doux tranſport,
Un Rival, un Rival....

Digitized by Google

ANGELIQUE.

Ah! je le hai plus que la mort,
Et sa presence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLEANTE.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir;

ANGELIQUE.

Plûtôt, plûtôt mourir,
Que de jamais y consentir,
Plûtôt, plûtôt mourir, plûtôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot pere, que ce pere-là, de souffrir toutes ces sottises-là, sans rien dire.

CLEANTE.

Ah mon amour.

ARGAN.

Non, non, en voilà assez. Cette Comedie-là est de fort mauvais exemple. Le Berger Tircis est un impertinent, & la Bergere Philis, une impudente, de parler de la sorte devant son pere. Montrez-moi ce papier. Ha, ha! Où sont donc les paroles que vous avez dites? il n'y a là que de la Musique écrite?

CLEANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les Notes mêmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis vôtre serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passez de vôtre impertinent Opera.

CLEANTE.

J'ai crû vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme.

Digitized by Google

SCENE VI.

BELINE, ARGAN, TOINETTE, ANGELIQUE, Mr. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.

ARGAN.

MAmour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus. T. DIAFOIRUS *commence son compliment qu'il avoit étudié, & la memoire lui manquant il ne peut le continuer.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concedé le nom de belle-mere, puisque l'on voit sur vôtre visage....

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'être venuë ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

T. DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur vôtre visage ...

Puisque l'on voit sûr vôtre visage....

Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma periode, & cela m'a troublé la memoire.

Mr. DIAFOIRUS.

Thomas, reservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, ma mie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second pere, à la statuë de Memnon, & à la fleur nommée Heliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, & lui donnez vôtre foi, comme à vôtre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere!

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne precipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, & de voir naître en nous l'un pour l'autre cette inclination si necessaire à composer une union parfaite.

T.

Digitized by Google

T. DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déja toute née en moi, & je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, & je vous avoüe que vôtre merite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous ferez mariez ensemble.

ANGELIQUE.

Eh mon pere, donnez-moi du temps, je vous prie! Le mariage est une chaine, où l'on ne doit jamais soûmettre un cœur par force, & si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui soit à lui par contrainte.

T. DIAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle; & je puis être honnête homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur vôtre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

T. DIAFOIRUS.

Nous lisons des Anciens, Mademoiselle, que leur coûtume étoit d'enlever par force de la maison des peres les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les Anciens, Monsieur, sont les Anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point necessaires dans nôtre siecle, & quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience, si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

T. DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiselle, jusqu'aux interêts de mon amour exclusivement.

Digitized by Google

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soûmis aux volontez de celle qu'on aime.

T. DIAFOIRUS.

Distingo, Mademoiselle: dans ce qui ne regarde point sa possession, *Concedo*; mais dans ce qui la regarde, *Nego*.

TOINETTE.

Vous avez beau raisonner. Monsieur est bien émoulu du College; & il vous donnera toûjours vôtre reste. Pourquoi tant resister, & refuser la gloire d'être attachée au Corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison & l'honnêteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Ouais, je joüe ici un plaisant personnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, & je sai bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je sai, Madame, ce que vous voulez dire, & je voudrois que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être executez.

BELINE.

C'est que les filles bien sages, & bien honnêtes comme vous, se moquent d'être obeïssantes, & de se mettre aux volontez de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, & la raison & les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BELINE.

C'est à dire que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux à vôtre fantaisie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari

Digitized by Google

me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moi qui ne veux un mari que pour l'aimer veritablement, & qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, & se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur interêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, & courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là à la verité n'y cherchent pas tant de façons & regardent peu la personne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, & je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par-là?

ANGELIQUE.

Moi, Madame, que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous êtes si sotte, mamie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'est rien d'égal à vôtre insolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente presomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

Digitized by Google

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien, je serai sage en dépit de vous; & pour vous ôter l'esperance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de vôtre vûë.

ARGAN.

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisi d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un Convent. Ne vous mettez pas en peine, je le rangerai bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en Ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bien-tôt.

ARGAN.

Allez mamour, & passez chez vôtre Notaire, afin qu'il expedie ce que vous savez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, ma mie. Voilà une femme qui m'aime. Cela n'est pas croyable.

Mr. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

Mr. DIAFOIRUS *lui tâte le pouls.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

T. DIAFOIRUS.

Dico, que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

Mr. DIAFOIRUS.

Bon.

T. DIAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dafi.

Mr. DIAFOIRUS.

Fort bien.

T. DIAFOIRUS.

Repoussant.

Digitized by Google

Mr. DIAFOIRUS.

Bene.

T. DIAFOIRUS.

Et même un peu capriſant.

Mr. DIAFOIRUS.

Optimè.

T. DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intemperie dans le paranchyme ſplenique, c'eſt à dire la ratte.

Mr. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non, Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foye qui eſt malade.

Mr. DIAFOIRUS.

Eh oui, qui dit paranchyme, dit l'un & l'autre, à cauſe de l'étroite ſympathie qu'ils ont enſemble, par le moyen du *vas breve du pylore*, & ſouvent des *meats cholidoques*. Il vous ordonne ſans doute de manger force rôti.

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

Mr. DIAFOIRUS.

Eh oui, rôti, bouilli, même choſe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monſieur, combien eſt-ce qu'il faut mettre de grains de ſel dans un œuf?

Mr. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les medicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Juſqu'au revoir, Monſieur.

Digitized by Google

SCENE VII.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par devant la chambre d'Angelique, j'ai vû un jeune homme avec elle qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vûë.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille?

BELINE.

Oui. Vôtre petite-fille Louison étoit avec elle qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici. Ah l'éfrontée; je ne m'étonne plus de sa resistance.

SCENE VIII.

LOUISON, ARGAN.

LOUISON.

QU'est-ce que vous voulez, mon Papa? ma bonne maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez ça. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Eh!

LOUISON.

Quoi, mon Papa?

ARGAN.

Là?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous divertir, le conte de peau d'Ane, ou bien la fable du Corbeau, & du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

Digitized by Google

ARGAN.

Ce n'eſt pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

ARGAN.

Ah! ruſée, vous ſavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon Papa.

ARGAN.

Eſt-ce là comme vous m'obéiſſez?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui; mon Papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon Papa. Je vous ſuis venu dire tout ce que j'ai vû.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Aſſurément?

LOUISON.

Aſſurément.

ARGAN.

Oh ça, je m'en vais vous faire voir quelque choſe, moi! *Il va prendre une poignée de verges.*

LOUISON.

Ah! mon Papa.

ARGAN.

Ah, ah, petite maſque, vous ne me *dites pas que* vous avez vû un homme dans la chambre de vôtre

LOUISON.

Mon Papa.

ARGAN.

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *se jette à genoux.*

Ah! mon Papa, je vous demande pardon. Ce que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vai vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon Papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre Papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon Papa, que je ne l'aye pas!

ARGAN *la prenant pour la fouetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! mon Papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte. *Elle contrefait la morte.*

ARGAN.

Hola. Qu'est-cela? Louison, Louison. Ah! Dieu, Louison. Ah! chienne de fille. Ah! malheureuse ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable! Ah chiennes de vergés. La peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison!

LOUISON.

Là, là, mon Papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée. Oça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci; pourvu que vous me disiez bien tout.

Digitized by Google

LOUISON.

Ho, oui, mon Papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon Papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

C'est, mon Papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit son Maître à chanter.

ARGAN.

Hon, hon. Voilà l'affaire. Hé bien?

LOUISON.

Ma sœur est venuë après.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez, mon Dieu, sortez, vous me mettez au desespoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et lui, il ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sai combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après?

Digitized by Google

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle-maman est venuë à la porte, & il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. *Il met son doigt à son oreille.* Attendez. Eh! ah, ah! oui! oh, oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah! mon Papa, vôtre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon Papa, ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, & prenez bien garde à tout. Allez. Ah! il n'y a plus d'enfans. Ah! que d'affaires; je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En verité je n'en puis plus. *Il se remet dans sa chaise.*

SCE-

Digitized by Google

SCENE IX.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

HE' bien, mon frere, qu'eſt-ce, comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal?

ARGAN.

Oui, je ſuis dans une foibleſſe ſi grande, que cela n'eſt pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui eſt fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas ſeulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous propoſer un parti pour ma niece Angelique.

ARGAN *parlant avec emportement, & ſe levant de ſa chaiſe.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'eſt une friponne, une impertinente, une effrontée que je mettrai dans un Couvent avant qu'il ſoit deux jours.

BERALDE.

Ah! voilà qui eſt bien. Je ſuis bien-aiſe que la force vous revienne un peu, & que ma viſite vous faſſe du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amene ici un divertiſſement, que j'ai rencontré, qui diſſipera vôtre chagrin, & vous rendra l'ame mieux diſpoſée aux choſes que nous avons à dire. Ce ſont des Egyptiens vêtus en Maures, qui font des danſes mêlées de chanſons; où je ſuis ſûr que vous prendrez plaiſir, & cela vaudra bien une ordonnance de Monſieur Purgon. Allons.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

SECOND INTERMEDE.

LE Frere du *Malade Imaginaire* lui amene, pour le divertir, plusieurs Egyptiens & Egyptiennes vêtus en Maures, qui font des Danses entremêlées de Chansons.

Premiere Femme Maure.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable Jeunesse;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme;
Pour contenter une ame.
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable Jeunesse;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces precieux momens;
La beauté passe,
Le temps l'efface;
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable Jeunesse,
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Seconde Femme Maure.

Quand d'aimer on vous presse,

A

Digitized by Google

A quoi songez-vous?
Nos cœurs dans la jeunesse
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux.
L'Amour a pour nous prendre
De si doux attraits,
Que le fuir, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits;
Mais tout ce qu'on écoute,
Des vives douleurs,
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

Troisiéme Femme Maure.

Il est doux à nôtre âge
D'aimer tendrement
Un Amant
Qui s'engage;
Mais s'il est volage,
Helas! quel tourment!

Quatriéme Femme Maure.

L'Amant qui se dégage
N'est pas le malheur;
La douleur
Et la rage,
C'est que le nôtre
Garde nôtre cœur.

Seconde Femme Maure.

Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?

Quatriéme Femme Maure.

Devons nous nous y rendre
Malgré ses rigueurs?

Ensemble.

Oui, suivons ses ardeurs,
Ses transports, ses caprices.

Les

Ses douces langueurs ;
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices,
Qui charment les cœurs.

ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Maures dansent ensemble, & font entrer des Singes qu'ils ont amenez avec eux.

ACTE III.

SCENE I.

Cet Acte entier n'est point dans les Editions précédentes de la Prose de Monsieur Moliere ; il a été rétabli sur l'original de l'Auteur.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HE' bien, mon frere, qu'en dites-vous ? cela ne vaut-il pas bien une prise de ...

TOINETTE.

Hon, de bonne casse est bonne.

BERALDE.

Oh ça, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble ?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais ...

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que ne sauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

Digitized by Google

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'Abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de vôtre Niéce.

BERALDE.

J'employerai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant, qu'il s'est mis dans la fantaisie; & j'avois songé en moi-même, que c'auroit été une bonne affaire, de pouvoir introduire ici un Medecin à nôtre poste, pour le dégoûter de son Monsieur Purgon, & lui décrier sa conduite. Mais comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai resolu de joüer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela fera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire; agissez de vôtre côté. Voici nôtre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOus voulez bien, mon frere, que je vous demande avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans nôtre conversation?

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BE-

Digitized by Google

BERALDE.

De répondre sans nulle aigreur aux choses je pourrai vous dire?

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires nous avons à parler, avec un esprit détaché toute passion?

ARGAN.

Mon Dieu oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille; je ne compte pas la petite: D'où vient, de que vous parlez de la mettre dans un Couvent

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maître ma famille, pour faire ce que bon me semble

BERALDE.

Vôtre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, & doute point, que par un esprit de charité elle fût ravie de les voir toutes deux bonnes Religieuses.

ARGAN.

Oh ça, nous y voici. Voilà d'abord la femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frere, laissons-là; c'est une me qui a les meilleures intentions du monde vôtre famille, & qui est détachée de toutes d'interêt; qui a pour vous une tendresse meuse, & qui montre pour vos enfans une tion & une bonté, qui n'est pas concevable est certain. N'en parlons point, & revenons ma fille. Sur quelle pensée, mon frere, la vous donner en mariage au fils d'un Medecin

ARGAN.

Sur la pensée, mon frere, de me donner gendre tel qu'il me faut.

Digitized by Google

BERALDE.

Ce n'eſt point là, mon frere, le fait de vôtre fille, & il ſe preſente un parti plus ſortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frere, eſt plus ſortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frere, & pour elle, & pour moi, & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai beſoin.

BERALDE.

Par cette raiſon-là, ſi vôtre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un Apotiquaire.

ARGAN.

Pourquoi non?

BERALDE.

Eſt-il poſſible que vous ſerez toûjours embeguiné de vos Apotiquaires, & de vos Medecins, & que vous vouliez être malade en depit des gens & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere?

BERALDE.

J'entens, mon frere, que je ne voi point d'homme qui ſoit moins malade que vous, & que je ne demanderois point une meilleure conſtitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien compoſé, c'eſt qu'avec tous les ſoins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de vôtre temperament, & que vous n'êtes point crevé de toutes les medecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais ſavez-vous, mon frere, que c'eſt cela qui me conſerve, & que Monſieur Purgon dit que je ſuccomberois, s'il étoit ſeulement trois jours ſans prendre ſoin de moi?

BE-

Digitized by Google

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la Medecine?

BERALDE.

Non, mon frere, & je ne voi pas que pour son salut il soit necessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi vous ne tenez pas veritable une chose établie par tout le monde, & que tous les siecles ont reverée?

BERALDE.

Bien loin de la tenir veritable, je la trouve entre nous une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; & à regarder les choses en Philosophe, je ne voi point de plus plaisante mommerie, je ne voi rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guerir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puisse guerir un autre?

BERALDE.

Par la raison, mon frere, que les ressorts de nôtre machine sont des mysteres jusques ici, où les hommes ne voyent goute, & que la nature nous a mis au devant des yeux des voiles trop épais pour y connoitre quelque chose.

ARGAN.

Les Medecins ne savent donc rien à nôtre compte?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils savent la plûpart de fort belles humanitez, savent parler en beau Latin, savent nommer en Grec toutes les maladies, les définir, & les diviser; mais pour ce qui est de les guerir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN.

Mais toûjours faut-il demeurer d'accord, que sur cette matiere les Medecins en savent plus que les autres.

BE-

Digitized by Google

BERALDE.

Ils savent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guerit pas de grand' chose, & toute l'excellence de leur Art consiste en un pompeux galimatias, en un specieux habil, qui vous donne des mots pour des raisons, & des promesses pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages, & aussi habiles que vous; & nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux Medecins.

BERALDE.

C'est une marque de la foiblesse humaine, & non pas de la verité de leur Art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les Medecins croyent leur Art veritable, puis qu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BERALDE.

C'est qu'il y en a parmi eux, qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire dont ils profitent, & d'autres qui en profitent sans y être. Vôtre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse; c'est un homme tout Medecin, depuis la tête jusqu'aux pieds. Un homme qui croit à ses regles, plus qu'à toutes les demonstrations des Mathematiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la Medecine, rien de douteux, rien de difficile, & qui avec une impetuosité de prevention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun & de raison, donne au travers des purgations & des saignées, & ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expediera, & il ne fera en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans; & ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frere, une dent de lait contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on est malade?

BE-

Digitized by Google

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du desordre où elle est tombée. C'est nôtre inquietude, c'est nôtre impatience qui gâte tout, & presque tous les hommes meurent de leurs remedes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BERALDE.

Mon Dieu, mon frere, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; & de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent veritables. Lors qu'un Medecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, & de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions: Lors qu'il vous parle de rectifier le sang, de temperer les entrailles, & le cerveau, de déguiser la rate, de raccommoder la poitrine, de separer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir & conserver la chaleur naturelle, & d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années; il vous dit justement le Roman de la Medecine. Mais quand vous en venez à la verité, & à l'experience, vous ne trouvez rien de tout cela, & il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN.

C'est à dire, que toute la science du monde est renfermée dans vôtre tête, & vous voulez en savoir plus que tous les grands Medecins de nôtre siecle.

BE-

BERALDE.

Dans les discours, & dans les choses, ce sont deux sortes de personnes, que vos grands Medecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Hoi. Vous êtes un grand Docteur, à ce que je voi, & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs pour rembarrer vos raisonnemens, & rabaisser vôtre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frere, je ne prens point à tâche de combattre la Medecine, & chacun à ses perils, & fortunes, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, & j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes; & pour vous divertir vous mener voir sur ce chapitre quelqu'une des Comedies de Moliere.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que vôtre Moliere avec ses Comedies, & je le trouve bien plaisant d'aller joüer d'honnêtes gens comme les Medecins.

BERALDE.

Ce ne sont point les Medecins qu'il joüe, mais le ridicule de la Medecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la Medecine, voilà un bon nigaut, un bon impertinent, de se mocquer des consultations & des ordonnances, de s'attaquer au Corps des Medecins, & d'aller mettre sur son Theatre des personnes venerables comme ces Messieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses Professions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui sont d'aussi bonne maison que les Medecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, si j'étois que des Medecins je me vangerois de son impertinence, & quand il sera malade je le laisserois mourir sans secours.

Digitized by Google

cours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois, créve, créve, cela t'apprendra une autre fois à te joüer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colere contre lui.

ARGAN.

Oui, c'eſt un mal aviſé, & ſi les Medecins ſont ſages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il ſera encore plus ſage que vos Medecins, car il ne leur demandera point de ſecours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remedes.

BERALDE.

Il a ſes raiſons pour n'en point vouloir, & il ſoûtient que cela n'eſt permis qu'aux gens vigoureux & robuſtes, & qui ont des forces de reſte pour porter les remedes avec la maladie; mais que pour lui il n'a juſtement de la force que pour porter ſon mal.

ARGAN.

Les ſottes raiſons que voilà! Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere; & pour changer de diſcours, je vous dirai que ſur une petite repugnance que vous témoigne vôtre fille, vous ne devez point prendre les reſolutions violentes de la mettre dans un Convent: que pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas ſuivre aveuglément la paſſion qui vous emporte, & qu'on doit ſur cette matiere s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puiſque c'eſt pour toute la vie, & que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

FLEURANT, *une seringue à la main*, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Mon frere, avec vôtre permission.

BERALDE.

ment, que voulez-vous faire?

ARGAN.

ndre ce petit lavement-là, ce sera bien-tôt

BERALDE.

n vous moquez. Est-ce que vous ne sau-re un moment sans lavement ou sans mede-Remettez cela à une autre fois, & demeu-peu en repos.

ARGAN.

sieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au

Mr. FLEURANT *à Beralde.*

quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ances de la Médecine, & d'empêcher Mon-e prendre mon clystere? vous êtes bien t d'avoir cette hardiesse-là.

BERALDE.

i, Monsieur, on voit bien que vous n'avez oûtumé de parler à des visages.

M. FLEURANT.

le doit point ainsi se jouer des remedes, & te perdre mon temps. Je ne suis venu ici une bonne ordonnance, & je vai dire à ur Purgon comme on m'a empêché d'exe-es ordres & de faire ma fonction. Vous ver-us verrez....

ARGAN.

frere, vous serez cause ici de quelque mal-

BERALDE.

Le grand malheur, de ne pas prendre un ... ment que Monsieur Purgon a ordonné! Encore coup, mon frere, est-il possible qu'il n'y ait moyen de vous guerir de la maladie des Medecins & que vous vouliez être toute vôtre vie ... dans leurs remedes?

ARGAN.

Mon Dieu, mon frere! vous en parlez ... un homme qui se porte bien; mais si vous ... ma place, vous changeriez bien de langage: aisé de parler contre la Medecine quand on ... pleine santé.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager! Je voudrois que ... l'eussiez, mon mal, pour voir si vous parle ... Ah! voici Monsieur Purgon.

SCENE V.

M. PURGON, ARGAN, BERA ... TOINETTE.

Mr. PURGON.

JE viens d'apprendre là bas à la porte ... nouvelles; qu'on se moque ici de mes ... mances, & qu'on a fait refus de prend ... mede que j'avois prescrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas....

M. PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une ... bellion d'un malade contre son Medecin.

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

Mr. PURGON.

Un ... que j'avois pris plaisir à ... moi-même.

Digitized by Google

ARGAN.

Ce n'eſt pas moi.

Mr. PURGON.

Inventé & formé dans toutes les regles de l'Art.

TOINETTE.

Il a tort.

Mr. PURGON.

Et qui devoit faire dans les entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere....

Mr. PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN.

C'eſt lui....

Mr. PURGON.

C'eſt une ingratitude effroyable.

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

Mr. PURGON.

Un attentat énorme contre la Medecine.

ARGAN.

Il eſt cauſe....

Mr. PURGON.

Un crime de leze-Faculté, qu'on ne peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

Mr. PURGON.

Je vous declare que je romps toute liaiſon avec vous.

ARGAN.

C'eſt mon frere....

Mr. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

Mr. PURGON.

Et que pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la donation que je faiſois à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN.

C'eſt mon frere qui a fait tout le mal.

Mr. PURGON.

Mépriſer mon clyſtere!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vai le prendre.

Mr. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût

TOINETTE.

Il ne le merite pas.

Mr. PURGON.

J'allois nettoyer vôtre corps, & en evacu
tierement les mauvaiſes humeurs.

ARGAN.

Ah! mon frere!

Mr. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de
cines pour vuider le fond du ſac.

TOINETTE.

Il eſt indigne de vos ſoins.

Mr. PURGON.

Mais puiſque vous n'avez pas voulu go
mes mains....

ARGAN.

Ce n'eſt pas ma faute.

Mr. PURGON.

Puiſque vous vous êtes ſouſtrait de l'ob
que l'on doit à ſon Medecin....

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

Mr. PURGON.

Puiſque vous vous êtes declaré rebelle
medes que je vous ordonnois....

ARGAN.

Hé point du tout.

Mr. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne
mauvaiſe conſtitution, à l'intemperie de
trailles, à la corruption de vôtre ſang, à
de vôtre bile, & à la feculence de vos hu

TOINETTE.

C'eſt fort bien fait.

Digitized by Google

ARGAN.

Dieu!

Mr. PURGON.

veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous dans un état incurable.

ARGAN.

miſericorde.

Mr. PURGON.

ous tombiez dans la bradypepſie.

ARGAN.

eur Purgon!

Mr. PURGON.

bradypepſie dans la dyſpepſie.

ARGAN.

eur Purgon!

Mr. PURGON.

dyſpepſie dans l'apepſie.

ARGAN.

eur Purgon!

Mr. PURGON.

pepſie dans la lienterie.

ARGAN.

ieur Purgon!

Mr. PURGON.

lienterie dans la dyſſenterie.

ARGAN.

ieur Purgon!

Mr. PURGON.

dyſſenterie dans l'hydropiſie.

ARGAN.

ieur Purgon!

Mr. PURGON.

l'hydropiſie dans la privation de la vie, aura conduit vôtre folie.

SCENE VI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

! mon Dieu, je ſuis mort. Mon frere, ous m'avez perdu.

Digitized by Google

BERALDE.

Quoi ? qu'y a-t-il ?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déjà que la Medecine se venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frere, vous êtes fou, & je ne voudrois pas pour beaucoup de choses qu'on vit faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même, & ne donnez point tant à vôtre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maux dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le simple homme que vous êtes!

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce Oracle qui a parlé? Il semble à vous entendre Monsieur Purgon tienne dans ses mains le vos jours, & que d'autorité suprême il vous longe, & vous le racourcisse comme il lui Songez que les principes de vôtre vie sont même, & que le courroux de Monsieur Pu aussi peu capable de vous faire mourir, que medes de vous faire vivre. Voici une avan vous voulez, à vous défaire des Medecins vous êtes né à ne pouvoir vous en passer aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mo vous puissiez courir un peu moins de risque

ARGAN.

Ah! mon frere, il sait tout mon tempe & la maniere dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut avoüer que vous êtes un homm grande prévention ; & que vous voyez le avec d'étranges yeux.

Digitized by Google

SCENE VII.

MONSIEUR ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un Medecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Quel Medecin?

TOINETTE.

Medecin de la Medecine.

ARGAN.

Il demande que il est.

TOINETTE.

Je le connoîtrai, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau; si je n'étois sûre que ma mère est morte, j'aurois jurer que c'est quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné après son trépas.

ARGAN.

Qu'il entre.

BERALDE.

Cela servira toûjours. Un Medecin vous rendra visite.

ARGAN.

Tant mieux pour que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BERALDE.

Encore! Vous en revenez toûjours là?

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces malades que je ne connois point, ces....

Digitized by Google

SCENE

TOINETTE *en Me*
BERAL

TOINET

MOnsieur, agréez que
visite, & vous offrir m
toutes les saignées, & les
aurez besoin.

ARGA

Monsieur, je vous suis fo
voilà Toinette elle-même.

TOINET

Monsieur, je vous prie
blié de donner une commi
reviens tout-à-l'heure.

ARGA

Eh ! ne diriez-vous pas
Toinette?

BERAL

Il est vrai que la ressem
grande. Mais ce n'est pas
a vu de ces sortes de choi
sont pleines que de ces jeux

ARGA

Pour moi j'en suis surpri

SCEN

TOINETTE, ARG

TOINETTE *quitte son*
ptement qu'il est difficile de
a paru en Medecin.

QUe voulez-vous, Mon

Digitized by Google

ARGAN.

ment?

TOINETTE.

n'avez vous pas appellée?

ARGAN.

? non.

TOINETTE.

it donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

eure un peu ici pour voir comme ce Me-
e ressemble.

TOINETTE *en sortant dit.*

vraiment, j'ai affaire là bas, & je l'ai

ARGAN.

ne les voyois tous deux, je croirois que ce
l'un.

BERALDE.

lu des choses surprenantes de ces sortes
mblances, & nous en avons vu de nôtre
où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

moi j'aurois été trompé à celle-là, & j'au-
é que c'est la même personne.

SCENE X.

INETTE *en Medecin*, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout
mon cœur.

ARGAN.

est admirable!

TOINETTE.

ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît,
osité que j'ai euë de voir un illustre mala-
me vous êtes, & vôtre reputation, qui s'é-
ir tout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

Digitized by Google

ARGA

Monsieur, je suis vôtre ser

TOINET

Je voi, Monsieur, que vo
ment. Quel âge croyez-vous

ARGA

Je crois que tout au plus v
six, ou vingt-sept ans.

TOINET

Ah, ah, ah, ah, ah!
dix.

ARG

Quatre-vingt-dix!

TOINET

Oui. Vous voyez un eff
Art, de me conserver ainſi

ARGA

Par ma foi voilà un be
quatre-vingt-dix ans.

TOINE

Je suis Medecin paſſager
Ville, de Province en Pro
Royaume, pour chercher d
capacité, pour trouver des m
cuper, capables d'exercer
crets que j'ai trouvez dans
gne de m'amuſer à ce menu
naires, à ces bagatelles de
xions, à ces fiévrotes, à
graines. Je veux des mal
bonnes fiévres continuës,
cerveau, de bonnes fiévre
peſtes, de bonnes hydropi
pleureſies, avec des inflа
c'eſt-là que je me plais, c
& je voudrois, Monsieur
les maladies que je viens
abandonné de tous les M
l'agonie, pour vous mon
remedes, & l'envie que
ſervice.

Digitized by Google

ARGAN.

ous suis obligé, Monsieur, des bontez que
vez pour moi.

TOINETTE.

nnez-moi votre pouls. Allons donc que l'on
omme il faut. Ah ! je vous ferai bien al-
rmer de vous devoir. Hoi, ce pouls-là fait l'in-
ent, je voi bien que vous ne me connoissez
core. Qui est votre Medecin ?

ARGAN.

nsieur Purgon.

TOINETTE.

homme-là n'est point écrit sur mes tablettes
les grands Medecins. Depuis dit-il que vous
alade ?

ARGAN.

ré que c'est du foye, & d'autres disent que
le la rate.

TOINETTE.

sont tous des ignorans, c'est du poumon
ous êtes malade.

ARGAN.

poumon !

TOINETTE.

Que sentez-vous ?

ARGAN.

sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE.

ement, le poumon.

ARGAN.

me semble parfois que j'ai un voile devant
ux.

TOINETTE.

poumon.

ARGAN.

i quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

poumon.

ARGAN.

sens parfois des fourmis par tous les mem-

Digitized by Google

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoit des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appetit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, & vous êtes bien-aise de dormir?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que veut ordonne vôtre Medecin pour vôtre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais.

Digitized by Google

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire vôtre vin pur, & pour épaissir vôtre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros Bœuf, de bon gros Porc, de bon Fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marons & des oublies, pour coler & conglutiner. Vôtre Medecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette Ville.

ARGAN.

Vous m'obligerez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là!

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN.

Oui, mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez-là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en vôtre place.

ARGAN.

Crever un œil?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, &

Digitized by Google

lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous le crever plûtôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si vîte, mais il faut que je me trouve à une grande Consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oui, pour aviser & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous savez que les malades ne secondent point.

BERALDE.

Voilà un Medecin vraiment qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui, mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands Medecins sont comme cela.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle operation, de me rendre borgne & manchot!

SCENE XI.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

Digitized by Google

TOINETTE.

Vôtre Medecin, ma foi, qui me vouloit tâter poux.

ARGAN.

Voyez un peu à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Oh ça, mon frere, puis que voilà vôtre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous bien que je vous parle du parti qui s'offre sur ma Niece?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un couvent, puis qu'elle s'est opposée à mes volontez. Je voi bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, & j'ai découvert certaine entrevûë secrette; qu'on ne sait pas que j'aye découverte.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel, & en peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage?

ARGAN.

Quoi qu'il en soit, mon frere, elle sera Religieuse, c'est une chose resolûë.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toûjours là: ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien oui, mon frere, puis qu'il faut parler à cœur ouvert; c'est vôtre femme que je veux dire; & non plus que l'entêtement de la Medecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, de voir que vous donniez tête baissée dans tous les pieges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire; une femme sans artifice, & qui aime Monsieur, qui l'aime.... On ne peut pas dire cela.

AR-

Digitized by Google

ARGAN.

Demandez-lui un peu les careſſes qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

ARGAN.

L'inquietude que lui donne ma maladie.

TOINETTE.

Aſſurément.

ARGAN.

Et les ſoins, & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

Il eſt certain. Voulez-vous que je vous convainque, & vous faſſe voir tout-à-l'heure comme Madame aime Monſieur? Monſieur, ſouffrez que je lui montre ſon bec jaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaiſe, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle ſera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui, mais ne la laiſſez pas long-temps dans le deſeſpoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laiſſe-moi faire.

TOINETTE. *à Bera'de.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Etendez-vous là ſeulement, *bas.* Il y aura plaiſir à confondre vôtre frere. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCE-

Digitized by Google

SCENE XII.

BELINE, TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *crie.*

AH! mon Dieu! ah malheur! quel étrange accident!

BELINE.

Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah, Madame!

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Vôtre mari est mort.

BELINE.

Mon mari est mort!

TOINETTE.

Helas oui. Le pauvre défunt est trépassé.

BELINE.

Assurément?

TOINETTE.

Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, & je me suis trouvé ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BELINE.

Le Ciel en soit loüé, Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il falût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, & dequoi servoit-il sur la terre? un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, sans cesse un lavement, ou une medecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toûjours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise

vaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, & grondant jour & nuit. Servantes, & Valets.

TOINETTE.

Voilà une belle Oraison funebre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à executer mon dessein, & tu peux croire qu'en me servant ta recompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, & tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, & il n'est pas juste que j'aye passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Vien, Toinette, prendre auparavant toutes ses clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE *surprise & épouvantée.*

Ahi.

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah, ah, le défunt n'est pas mort.

ARGAN *à Beline qui sort.*

Je suis bien-aise de vôtre amitié, & j'avois entendu le beau panegyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au Lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

BERALDE *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Hé bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi je n'aurois jamais cru cela. Mais j'entens vôtre fille; remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle maniere elle recevra vôtre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; & puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par là les sentimens que vôtre famille a pour vous.

SCE-

Digitized by Google

SCENE XIII.

ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie.*

O Ciel ! ah fâcheuse avanture ! malheureuse journée !

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.

Helas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quoi !

TOINETTE.

Vôtre pere est mort.

ANGELIQUE.

Mon pere est mort, Toinette !

TOINETTE.

Oui, vous le voyez là. Il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foiblesse qui lui a prise.

ANGELIQUE.

O Ciel, quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Helas ! faut-il que je perde mon pere, la seule chose qui me restoit au monde ; & qu'encore, pour un surcroît de desespoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi ! Que deviendrai je ; malheureuse, & quelle consolation trouver après une si grande perte !

SCENE XIV. & dernière.

CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

CLEANTE.

Qu'avez-vous donc, belle Angelique, & quel malheur pleurez-vous ?

ANGELIQUE.

Helas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher & de plus precieux. Je pleure la mort de mon pere.

CLEAN-

Digitized by Google

CLEANTE.

O Ciel, quel accident! quel coup inopiné! helàs! après la demande que j'avois conjuré vôtre oncle de lui faire pour moi, je venois me presenter à lui, & tâcher, par mes respects & par mes prieres, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah! Cleante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon pere je ne veux plus être de monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, si j'ai resisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions; & reparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *se leve.*

Ah! ma fille.

ANGELIQUE *épouvantée*

Ah!

ARGAN.

Vien, n'aye point peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma veritable fille, & je suis ravi d'avoir vû ton bon naturel.

ANGELIQUE.

Ah! quelle surprise agreable! Mon pere, puisque par un bonheur extrême le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au panchant de mon cœur, si vous me refusez Cleante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jette à genoux.*

Eh, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prieres & aux miennes; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là contre?

Digitized by Google

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

ARGAN.

Qu'il se fasse Medecin ; je consens au mariage. Oui, faites-vous Medecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monsieur, s'il ne tient qu'à cela pour être vôtre gendre, je me ferai Medecin, Apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, & je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angelique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une pensée. Faites-vous Medecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai ; voilà le vrai moyen de vous guerir bien-tôt ; & il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un Medecin.

ARGAN.

Je pense, mon frere, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier?

BERALDE.

Bon, étudier! vous êtes assez savant, & il y en a beaucoup parmi eux, qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut savoir bien parler Latin, connoître les maladies, & les remedes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robbe & le bonnet de Medecin, vous apprendrez tout cela, & vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi, l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là?

BERALDE.

Oui, l'on n'a qu'à parler, avec une robbe & un bonnet, tous galimatias devient savant, & toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que vôtre bar-

Digitized by Google

barbe, c'est déja beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Medecin.

CLEANTE.

En tout cas je suis prêt à tout.

BERALDE.

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout-à l'heure?

ARGAN.

Comment tout-à-l'heure?

BERALDE.

Oui, & dans vôtre maison.

ARGAN.

Dans ma maison?

BERALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la ceremonie dans vôtre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais moi que dire? que répondre?

BERALDE.

On vous instruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit decent, je vais vous envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel est dans vôtre dessein?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les Comediens ont fait un petit intermede de la reception d'un Medecin, avec des Danses & de la Musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, & que mon frere y fasse le premier Personnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma niece, ce n'est pas tant le jouer, que se contenter de se railler. Tout cela finit entre

Digitized by Google

tre nous. Nous y pouvons auſſi prendre chacun un Perſonnage, & nous donner ainſi la Comedie les uns aux autres. Le Carnaval autoriſe cela. Allons vite préparer toutes choſes.

CLEANTE, à Angelique.

Y conſentez-vous?

ANGELIQUE.

Oui, puiſque mon mal nous conduit.

Fin du dernier acte.

TROISIÉME INTERMEDE.

C'Eſt une Ceremonie burleſque d'un homme qu'on fait Medecin, en Recit, Chant & Danſe.

ENTRÉE DE BALLET.

Pluſieurs Tapiſſiers viennent préparer la ſalle, & placer les bancs en cadence. Enſuite de quoi toute l'Aſſemblée, compoſée de huit Porte-Seringues, ſix Apoticaires, vingt-deux Docteurs, & celui qui ſe fait recevoir Medecin, huit Chirurgiens danſans, & deux Pedans, chacun entre & prend ſes places ſelon ſon rang.

PRÆSES.

Sapientissimi Doctores,
Medicinæ Professores,
Qui hic assemblati estis,
Et vos alsi Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fidèles Executores,
Chirurgiani, & Apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.

Digitized by Google

Non possim, docti Confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio
Est Medici professio;
Quam bella chosa est, & bene trovata,
Medecina illa benedicta,
Quæ suo nomine solo,
Surprenanti miracule,
Depuis si longo tempore
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per eruum verram vidimus
Grandam vogam sibi sumere;
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatuti:
Totus mundus currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut Deos,
Et nostris Ordonnanciis
Principes & Reges soumissos videtis.

Quoque il est nostra sapientiæ,
Boni sensus, atque prudentiæ,
De fortement travaillare
A nos beus conservare
In tali credito, voga & bonhie;
Et prændere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has platas honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram Medici
In savanti homine que vidi;
Legual in chosis omnibus

Dont

Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vestris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licentiam dat Dominus Praeses,
Et tanti Doctores,
Et assistantes illustres,
Tres-savanti Bachelierо,
Quem aestimo & honoro,
Domandabo causam & rationem, quare
Opium facit dormire?

BACHELIERUS.

Mihi à docto Doctore
Domandatur causam & rationem, quare
Opium facit dormire?
A quoi respondeo:
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere;
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.
Bene, bene respondere.

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permissione Domini Praesidis,
Doctissima Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiae assistantis,

Digitized by Google

Domandabo tibi, docte Bachelierе,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladia
Ditte hydropisia,
Convenit facere?

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare.
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Si bonum semblatur Domino Præsidi,
Doctissimæ Facultati,
Et Companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte Bachelierе,
Quæ remedia Ictus,
Pulmonicis, atque Asmaticis
Trovas à propos facere?

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere;

Di-

Digitized by Google

Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit meravillas:
Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem,
Faciam illi unam quæstionem.
Dex Hero maladus unus
Tombavit in meas manus:
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandam malum au côté,
Cum granda difficultate
Et pena respirare.
Veillas mihi dire,
Docte Bachelierе,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais si maladia
Opinatria
Non vult se garire,
Quid illi facere?

Digitized by Google

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seign..re,
Ensuitta purgare, reseignare, repurgare;
& reclisterisare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere:
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES.

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu & jugeamento?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆ-

Digitized by Google

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis
Quam de cetus seulement docta Facultatis;
Maladus dentst il crevare,
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego cum isto boneto
Venerabili & docto,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puissantiam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

ENTRE'E DE BALET.

Tous les Chirurgiens & Apotiquaires viennent lui faire la reverence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes Doctores doctrinæ
De la Rhubarbe & du Sené,

Digitized by Google

Ce seroit sans doute à moi chose folle,
Inepte & ridicula,
Si j'alloibam m'engegeare
Vobis louangeas donare,
Et entreprendre icy indichare
Des lumieres aus Soleillo,
Es des Etoilles au Cielo,
Des ondas à l'Oceano,
Et des Rosas au Printanno.
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à natura, & qu'à patri meo;
Natura & pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus;
Avetis factum Medicum.
Honor, favor & gratia,
Qui in hoc corde que voilà
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat;
Mille, mille annis & mangent & bibat.
Et seignet & tuat.

ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Chirurgiens & les Apotiquaires dansent au son des Instrumens & des voix, & des battemens de mains, & des Mortiers d'Apotiquaires.

CHI-

Digitized by Google

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas
Suas Ordonnancias.
Omnium Chirurgorum
Et Apotiquarum
Remplire Boutiquas.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat;
Mille, mille annis & manget & bibat,
Et seignet & tuat.

CHIRURGUS.

Puisse toti anni
Lui essere boni,
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxus de sang & dissenterias.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat;
Mille, mille annis & manget & bibat,
Et seignet & tuat.

Digitized by Google

DERNIERE ENTREE DE BALLET.

Des Medecins, des Chirurgiens & des Apoticaires, qui sortent tous selon leur rang en ceremonie comme ils sont entrez.

Fin du Malade Imaginaire, & des Oeuvres de Monsieur de Moliere.

LA

Digitized by Google

LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMEDIE.

TOUTE EN VERS,

Telle qu'on la joue à present sur le Théâtre de Paris.

Digitized by Google

ACTEUR

LA PRINCESSE.
AGLANTE. } Cousines de
CINTHIE. }
PHILIS, Suivante de la Prince
IPHITAS, Pere de la Princes
EURIALE, Prince d'Itaque.
ARISTOMENE, Prince de
THEOCLE, Prince de Pyle.
ARBATE, Gouverneur d'Eu
MORON, Plaisant de la Prin
TIRCIS, Berger.

La Scene est en E

Digitized by Google

PROLOGUE.

LYCISCAS ET III. VALETS DE CHIENS *Dormans.*

I. VALET *en s'éveillant.*

AH! que vois-je? il est tard. Hem, camarade.

II. VALET.

Quoi?

I. VALET.

Il est grand jour.

II. VALET.

Oh, oh! bon, paix, leve-toi. Il est jour.

III. VALET.

Tout de bon.

II. VALET.

Vois-tu par la lumiere?

I. VALET.

On ne voit déja plus l'etoille poussiniere.

III. VALET.

Ah, ma foi, je dormois avec grand jugement.

II. VALET.

Je sommeillerois bien encor quelque moment.

I. VALET.

Aussi ferois bien moi.

III. VALET.

Que le dormir délasse!

I. VALET.

Allons, il nous faut tous preparer pour la chasse.

TOUS *en bâillant.*

Ah!

I. VALET.

Il faut promptement éveiller Lycisca.

III. VALET.

Lycisca, il repose, & ne nous entend pas.

Digitized by Google

II. VALET.

Eh Lyciſcas, il dort d'un ton ſcientifique.

I. VALET.

Oh Lyciſcas, il ronfle à la mode, en muſique.

II. VALET.

Le pareſſeux.

III. VALET.

L'yvrogne.

I. VALET.

Ah! voila de mes gens,
Qui ſe vantent les ſoirs d'être ſi diligens.
Il devoit avant jour avoir fait des merveilles.

II. VALET.

Il faut pour l'éveiller ſui crier aux oreilles,
Et faire un carillon qui s'entende par tout.

ENSEMBLE.

Oh, debout, Lyciſcas, oh, Lyciſcas, debout.

LYCISCAS *s'éveillant.*

Vous êtes par ma foi de grands brailleurs vous autres,
Par la ſang bleu, Meſſieurs, quels plaiſirs ſont les vôtres,
Vous n'aprehendez guère entre vous le ſerain.
Vous avez le gozier ouvert de bon matin.

I. VALET.

Ne vois-tu pas le jour, dis-moi, broute figure?

LYCISCAS.

Eh laiſſez moi dormir encor, je vous conjure.

I. VALET.

Rien n'eſt prêt.

II. VALET.

Le tems preſſe.

III. VALET.

Il faut preparer tout,

ENSEMBLE.

Oh debout Lyciſcas, oh Lyciſcas debout.

LYCISCAS.

Et bien ſoit je me leve. Ah quelles gens vous êtes
De me venir corner au nez comme vous faites.
J'ai la tête briſée & c'eſt un grand hazard
Si je paſſe le jour ſans m'en reſſentir, car,

Voyez

Voyez vous, le ſommeil à l'homme eſt neceſ-
ſaire,
Et... Noſtradamus dit... que... ſur nôtre
hemiſphere.

I. VALET.

Lyciſcas.

II. VALET.

Lyciſcas.

III. VALET.

Lyciſcas.

ENSEMBLE.

Lyciſcas.

LYCISCAS.

Diable ſoit les brailleurs, ne vous tairez-vous
pas,
Ah plût au Ciel vous voir de bien chaude
boulie,
Pour ceſſer vos clameurs tous la gueule remplie.

I. VALET.

Hola, ho!

II. VALET.

Hola, ho!

III. VALET.

Hola, ho!

ENSEMBLE.

Ho ho ho.

LYCISCAS.

Ho ho ho, quelles gens! peſte ſoit les nigauds.
Ces chiens de hurlemens interrompent mon
ſomme.
Je veux être pendu ſi je ne vous aſſomme.
Mais voyez s'il vous plaît quelle obſtination,
De m'étourdir la tête avec leur carillon.
Si je les entens plus me crier de la ſorte....

I. VALET.

Debout.

LYCISCAS.

Encor?

II. VALET.

Debout.

LYCISCAS.

Que le Diable m'emporte...!

Digitized by Google

III. VALET.

Debout.

LYCISCAS.

Morbleu!

ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

O Ciel! quelle fureur!
Je suis sourd, est-ce fait? J'enrage de bon cœur,
Puisqu'ils m'ont éveillé morbleu dans ma furie,
Il faut qu'aussi bien qu'eux je tempête & je crie,
Eveillons tout le monde en tous lieux & par tout,
Allons, debout, Messieurs, allons, Messieurs, debout.
Il faut tout preparer pour la chasse ordonnée.
Allons c'est trop dormir la grasse matinée.
Sus debout Lyciscas vîte, promptement, tôt.
Hola ho, hola ho, hola ho, ho ho ho.

Les Violons se reveillent & jouent.

FIN DU PROLOGUE.

LA

Digitized by Google

LA PRINCESSE D'ELIDE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIALE ARBATE.

ARBATE.

Le silence reveur dont la sombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la solitude.
Ces longs soupirs que laisse échaper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargez de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge,
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage,
Mais sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence,
Ces soupirs, ces regards & ce morne silence:
Je te permets ici de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses loix & me brave à son tour:
Et je consens encor que tu me faſſes honte,

Des

Digitized by Google

Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moi vous blamer, Seigneur, des tendres mouvemens,
Où je voi qu'aujourd'hui panchent vos sentimens!
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame,
Contre les doux transports de l'amoureuse flame.
Et bien que mon sort touche à ses derniers Soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils,
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage,
De la beauté d'une ame est un clair temoignage,
Et qu'il est malaisé que sans être amoureux,
Un jeune Prince soit & grand & genereux.
C'est une qualité que j'aime en un Monarque;
La tendresse de cœur est une grande marque,
Et je croi que d'un Prince on doit tout présumer,
Dès qu'on voit qu'sa ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion de toutes la plus belle,
Traine dans un esprit cent vertus après elle,
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grans Heros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'esperance,
Mes regards observoient en vous des qualitez,
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez;
J'y decouvrois un fond d'esprit & de lumiere;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand & l'ame fiere,
Votre cœur, votre adresse augmentoient chaque jour,
Mais je m'inquietois de ne voir point d'amour;
Et puisque les langueurs d'une playe invisible,
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, & mon cœur d'allegresse rempli,
Vous regarde à present comme un Prince accompli.

Digitized by Google

EURIALE.

Si de l'amour un temps j'ai bravé la puiſſance,
Helas! mon cher Arbate, il en prend bien vangeance,
Et ſachant dans quels maux mon cœur s'eſt abyſmé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin voi le ſort où mon Aſtre me guide,
J'aime, j'aime ardemment la Princeſſe d'Elide,
Et tu ſais quel orgueil ſous des traits ſi charmans,
Arme contre l'amour ſes jeunes ſentimens,
Et comment elle fuit, en cette grande fête,
Cette foule d'Amans qui briguent ſa conquête.
Ah qu'il eſt bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Auſſi tôt qu'on le voit prend droit de nous charmer;
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flames,
Où le Ciel, en naiſſant, a deſtiné nos ames.
A mon retour d'Argos je paſſai dans ces lieux.
Et ce paſſage offrit la Princeſſe à mes yeux,
Je vis tous les appas dont elle eſt revêtuë,
Mais de l'œil dont on voit une belle ſtatue;
Leur brillante jeuneſſe obſervée à loiſir,
Ne porta dans mon ame aucun ſecret deſir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rapellé nulle image.
Un bruit vient cependant à repandre à ma Cour
Le celebre mepris qu'elle fait de l'Amour;
On publie en tous lieux que ſon ame hautaine,
Garde pour l'hymenée une invincible haine;
Et qu'un arc à la main, ſur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chaſſe & de toute la Gréce,
Fait ſoupirer en vain l'heroïque jeuneſſe.
Admire nos eſprits & la fatalité,
Ce que n'avoit point fait ſa vuë & ſa beauté,
Le bruit de ſes fiertez, en mon ame fit naître,
Un tranſport inconnu dont je ne fus point maître:

Digitized by Google

Ce dedain si fameux eut des charmes secrets,
A me faire avec soin rapeller tous ses traits,
Et mon esprit jettant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image & si noble & si belle,
Me peignit tant de gloire & de telles douceurs,
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur aux brillans d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouïr la gloire.
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur fut mes sens prit tel droit de regner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance;
J'ai d'Itaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammez,
Du desir de paroître à ces Jeux renommez,
Où l'Illustre Iphitas Pere de la Princesse,
Assemble la plûpart des Princes de la Grece.

ARBATE.

Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous prenez,
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre Princesse,
Et venez à ses yeux signaler vôtre adresse.
Et nuls empressemens, paroles ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlans desirs.
Pour moi je n'entens rien à cette politique,
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique,
Et je ne sai quel fruit peut pretendre un amour,
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

Et que ferai je, Arbate, en declarant ma peine,
Qu'attirer les dedains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces Princes soumis,
Que le titre d'amans lui peint en ennemis?
Tu vois les Souverains de Messene & de Pyle,
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,
En appuyer en vain les respects assidus?
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence.
Je me tiens condamné dans ces Rivaux fameux,

Et

Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'eſt dans ce mépris & dans cette humeur fiere,
Que votre ame à ſes vœux doit voir plus de lumiere.
Puiſque le ſort vous donne à conquerir un cœur,
Que défend ſeulement une jeune froideur,
Et qui n'impoſe point à l'ardeur qui vous preſſe
De quelque attachement l'invincible foibleſſe:
Un cœur préoccupé reſiſte puiſſamment,
Mais quand une ame eſt libre, on la force aiſément,
Et toute la fierté de ſon indifference
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ſes yeux,
Faites de votre flâme un éclat glorieux,
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebus de leurs vœux enflez l'eſpoir des vôtres,
Peut-être pour toucher ſes ſeveres appas,
Aurez-vous des ſecrets que ces Princes n'ont pas;
Et ſi de ſes fiertez l'imperieux caprice
Ne vous fait éprouver un deſtin plus propice,
Au moins eſt-ce un bonheur en ces extremitez,
Que de voir avec ſoi ſes Rivaux rebutez.

EURIALE.

J'aime à te voir preſſer cet aveu de ma flame,
Combattant mes raiſons tu chatouilles mon ame;
Et par ce que j'ai dit je voulois preſſentir,
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'aplaudir.
Car enfin, puiſqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princeſſe expliquer mon ſilence.
Et peut-être au moment que je t'en parle ici,
Le ſecret de mon cœur, Arbate, eſt éclairci.
Cette chaſſe, où pour fuir la foule qui l'adore,
La Princeſſe eſt allée au lever de l'Aurore,
Eſt le temps que Moron pour déclarer mon feu,
A pris.

ARBATE.

Moron, Seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu,
Par ſon titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais

Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroître.
Et que malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui:
La Princesse se plaît à ses boufonneries;
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut dans cet accès dire & persuader,
Ce que d'autres que lui n'oseroient hazarder:
Je le voi propre enfin à ce que je souhaite,
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes Etats ayant reçu le jour,
Contre tous mes Rivaux appuyer mon amour:
Quelque argent mis en main pour soutenir mon zele....

SCENE II.

MORON, EURIALE, ARBATE.

MORON.

AU secours, sauvez-moi de la bête cruelle.

EURIALE.

Je pense ouïr sa voix.

MORON.

A moi, de grace, à moi.

EURIALE.

C'est lui-même; où court-il avec un tel effroi?

MORON.

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grans Dieux, preservez-moi de sa dent effroyable!
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus gras.
Ah! je suis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête,
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête,
Seigneur, & je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'est-ce?

Digitized by Google

MORON.

O que la Princesse est d'une étrange humeur!
Et qu'à suivre la chasse & ses extravagances,
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs,
De se voir exposez à mille & mille peurs?
Encore si c'étoit qu'on ne fût qu'à la chasse
Des Lievres, des Lapins & des jeunes Dains, passe;
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant vous!
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines,
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir;
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

EURIALE.

Di-nous donc ce que c'est.

MORON.

Le penible exercice
Où de notre Princesse a volé le caprice!..
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour,
Et la course des chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de chasse,
Pour meprifer ces Jeux avec meilleure grace,
Et faire voir.... Mais chut, achevons mon recit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit.

EURIALE.

Tu parlois d'exercice penible.

MORON.

Ah oui: succombant donc à ce travail horrible,
Car en Chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché,
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture & m'ajustant bien tôt,
Prenois deja mon ton pour ronfler comme il faut,
Lors qu'un murmure affreux m'a fait lever la vuë;
Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffuë
Vû sortir un sanglier d'une énorme grandeur,
Pour....

EU-

Digitized by Google

EURIALE.

Qu'est-ce.

MORON.

Ce n'est rien, n'ayez point de frayeur;
Mais laissez-moi passer entre vous deux pour cause,
Je ferai mieux en main pour vous conter la chose;
J'ai donc vu ce sanglier qui par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé,
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui parmi de l'écume à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs... Je vous laisse à penser;
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes,
Mais le faux animal sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi qui ne lui disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque sot!
J'ai jetté tout par terre & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier ayant dequoi l'abatre,
Ce trait n'est pas, Moron, genereux....

MORON.

J'y consens.
Il n'est pas genereux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais par quelques exploits si l'on ne s'éternise,

MORON.

Je suis votre valet & j'aime mieux qu'on dise,
C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Que si l'on y disoit, Voila l'illustre place,
Où le brave Moron, d'une heroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impetueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.

EURIALE.

Fort bien.

MORON.

Oui, j'aime mieux, n'en deplaise à la gloire,

Vivre

e au monde deux jours que mille ans dans l'Hiſtoire.

EURIALE.

effet ton trepas fâcheroit tes amis;
ſi de ſa frayeur ton eſprit eſt remis,
je te demander ſi du feu qui me brûle....

MORON.

e faut pas, Seigneur, que je vous diſſimule,
'ai rien fait encor & n'ai pas rencontré
temps pour en parler qui fût ſelon mon gré.
fice de bouffon a ſes prerogatives,
ſouvent on rabat nos libres tentatives:
iſcours de vos feux eſt un peu delicat,
'eſt chez la Princeſſe une affaire d'Etat.
ſavez de quel titre elle ſe glorifie,
u'elle a dans la tête une Philoſophie,
declare la guerre au conjugal lien,
ous traite l'Amour de Deité de rien.
n'effaroucher point ſon humeur de tigreſſe,
e faut manier la choſe avec adreſſe;
on doit regarder comme l'on parleaux Grans,
ous êtes par fois d'aſſez fâcheuſes gens.
ez-moi doucement conduire cette trame,
ne ſens là pour vous un zèle tout de flamie,
ſ êtes né mon Prince & quelques autres nœuds
roient contribuer au bien que je vous veux:
mere dans ſon temps paſſoit pour aſſez belle,
aturellement n'étoit pas fort cruelle,
votre Pere alors, ce Prince genereux,
la galanterie étoit fort dangereux,
e ſai qu'Elpenor, qu'on apelloit mon Pere,
auſe qu'il étoit le mari de ma mere,
toit pour grand honneur aux Paſteurs d'aujourd'hui,
le Prince autrefois étoit venu chez lui;
que durant ce temps il avoit l'avantage,
ſe voir ſalué de tous ceux du village:
e, quoi qu'il en ſoit, je veux par mes travaux....
s voici la Princeſſe & deux de vos Rivaux.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

LA PRINCESSE, ARISTOMENE, THEOCLE, EURIALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

Reprochez-vous, Madame, à nos justes allarmes,
Ce peril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurois pensé pour moi qu'abattre sous nos coups,
Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Etoit une avanture, ignorant votre chasse,
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grace.
Mais à cette froideur je connois clairement,
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance,
Qui nous fait avoir part à ce qui vous offence.

THEOCLE.

Pour moi je tiens, Madame, à sensible bonheur,
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle avanture.
D'un objet odieux je sai que tout deplaît,
Mais dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extreme plaisir quand l'amour est extreme,
De pouvoir d'un peril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, Seigneurs, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu ce peril dequoi tant m'ébranler?
Que l'arc & que le dard pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes,
Et que je fasse enfin mes plus frequens emplois,
De parcourir nos monts, nos plaines & nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'esperance,
De suffire moi seule à ma propre défence?

Cer-

Digitized by Google

ertes avec le temps j'aurois bien profité
le ces soins assidus dont je fais vanité,
'il falloit que mon bras dans une telle quête,
le pût pas triompher d'une chetive bête!
lu moins si pour pretendre à de sensibles coups,
e commun de mon sexe est trop mal avec vous,
l'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
t me faites tous deux cette grace de croire,
eigneurs, que quel que fût le Sanglier d'aujourd'hui,
'en ai mis bas sans vous de plus mechans que lui.

THEOCLE.

lais, Madame.....

LA PRINCESSE.

Et bien soit, je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens; oui, sans vous, c'étoit fait de mes jours,
Je rens de tout mon cœur grace à ce grand secours.
Et je vais de ce pas au Prince pour lui dire
Les bontez que pour moi votre amour vous inspire.

SCENE IV.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON.

EH! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trepas l'aigrit:
O comme volontiers j'aurois d'un beau salaire,
Recompensé tantôt qui m'en eût su defaire!

ARBATE.

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dedains,
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins,
Son heure doit venir & c'est à vous possible,
Qu'est reservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la Course elle aprenne vos feux,
Et je....

Digitized by Google

EURIALE.

Non, ce n'eſt plus, Moron, ce que je veux;
Garde-toi de rien dire & me laiſſe un peu faire,
J'ai reſolu de prendre un chemin tout contraire:
Je vois trop que ſon cœur s'obſtine à dedaigner
Tous ces profonds reſpects qui penſent la gagner,
Et le Dieu qui m'engage à ſoupirer pour elle,
M'inſpire pour la vaincre une adreſſe nouvelle.
Oui, c'eſt lui d'où me vient ce ſoudain mouvement,
Et j'en attens de lui l'heureux évenement.

ARBATE.

Peut-on ſavoir, Seigneur, par où votre eſperance...

EURIALE.

Tu le vas voir, allons, & garde le ſilence.

Fin du Premier Acte.

SECOND INTERMEDE.

MORON.

JUſqu'au revoir, Seigneur; pour moi je reſte ici,
Pour aprendre aux rochers mon amoureux ſouci.
Bois, prez, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le ſavez, je vous aprens que j'aime.
Philis eſt l'objet charmant,
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins ſon amant.
La voyant traire une vache,
Ses doigts tous pleins de lait & plus blancs mille fois,
Preſſoient les bouts du pis d'une grace admirable:
Ouf, cette idée eſt capable,
De me reduire aux abois.
Dans l'humeur où je ſuis, trop aimable friponne,
Que j'aurois de plaiſir d'embraſſer ta perſonne!...
Ah Monſieur l'Ours, je ſuis votre humble ſerviteur,
Je ſuis, foi de Moron, tout à vous de bon cœur,
De grace, épargnez-moi, Monſieur, je vous conjure,

Je

Digitized by Google

Je ne vaux rien du tout à manger, je vous jure,
Je suis sec, maigre, fade & passé quarante ans.
Ah, Monseigneur, je vois là bas certaines gens....
Gens delicats, dodus... gras... gens de bonnes
chères,
Avec qui vous feriez beaucoup mieux vos affaires.
Hé, hé, hé, Monseigneur, la, la, tout doucement,
De plus loin, s'il vous plaît, ouf, ouf, sans compli-
ment,
Monseigneur, votre Alteſſe en tout eſt accomplie,
Vous avez l'air galand, votre taille eſt jolie:
Le beau tour de viſage! ô Ciel! qu'il eſt charmant!
Ces yeux ſont bien fendus! ah qu'ils ont d'agrément,
Cette petite bouche a de belles quenottes,
Le beau ſein, les beaux bras, les deux belles me-
nottes!
Ces ongles ſont bien faits & petits, le bel Ours!
Le beau poil, au ſecours, à moi, tôt au ſecours,
C'en eſt fait, je ſuis mort, miſericorde, à l'aide,
Le malheureux Moron eſt perdu ſans remede.
Eh, Meſſieurs, s'il vous plaît, ayez pitié de moi,
Tuez ce vilain monſtre & calmez mon effroi.
Ciel, daigne-leur ici prêter ton aſſiſtance.
Bon, la ptiere opere, il fuit, on le relance,
Malepeſte il revient, il ſe jette ſur eux!
Courage, tenez bon, ferme, bon pied, bons yeux,
Frapez, de toutes parts qu'on lui faſſe la guerre.
A ce coup il en tient, bon, le voila par terre.
Eſt-il mort?

UNE VOIX.

Oui.

MORON.

Tant mieux; ſans craindre ſon couroux,
Deſcendons maintenant pour lui donner cent
coups.
Affrontons le peril, faiſons voir notre audace.
Je vous ſuis obligé, Meſſieurs, je vous rens grace,
Vous m'avez delivré d'un terrible danger;
Que le plaiſir eſt grand de ſe pouvoir vanger!
Meſſieurs, ſuivez-moi tous, allons, couverts de
gloire,
Recevoir du laurier des mains de la Victoire.

Digitized by Google

UN CHASSEUR.

Monſeigneur, en effet, la Valeur du Dieu Mars
Ne pourroit égaler un ſeul de vos regars;
Si nous avons détruit cette bête cruelle,
Vos ordres ont fait naître une action ſi belle,
Nous n'avons qu'obeï, tandis qu'avec éclat,
Votre voix ſoutenoit la gloire du combat,
Conduiſoit de nos coups la noble violence,
Et nous n'avons vaincu que par votre preſence.

MORON.

Vous me faites rougir, & ma diſcretion
Vous laiſſe tout le prix d'une telle Action.

Fin du II. Intermede.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE.

LA PRINCESSE.

OUi, j'aime à demeurer dans ces paiſibles lieux,
On n'y decouvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos Palais la ſavante ſtructure,
Cede aux ſimples beautez qu'y forme la Nature :
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne finir jamais.

AGLANTE.

Je cheris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on ſe vient ſauver de l'embarras des villes,
De mille objets charmans ces lieux ſont embellis

Et

Digitized by Google

Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude,
Rencontre une si belle & vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatans,
Vos Retraites ici me semble hors de temps;
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique,
Que chaque Prince a fait pour la fête publique,
Ce spectacle pompeux de la course des chars,
Devrait bien meriter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma presence,
Et que dois-je après tout à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquerir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais quelque espoir qui flate un projet de la sorte,
Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher,
Et regarde les soins que pour vous on se donne,
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sai qu'en défendant le parti de l'Amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être,
S'oppose aux duretez que vous faites paretre,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien,
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flame,
Qu'un merite éclatant allume dans une ame?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on banniſſoit l'Amour?
Non, non, tous les plaiſirs se goutent à le ſuivre;
Et vivre ſans aimer n'eſt pas proprement vivre.

AGLANTE.

En effet, c'eſt de tous le commun ſentiment,
Madame, il faut aimer pour vivre heureuſement;
Le Ciel nous en a fait un panchant neceſſaire,
Et c'eſt d'un jeune cœur la plus preſſante affaire;
Les lieux les plus charmans n'ont pour lui qu'un faux jour,

Digitized by Google

Si dans vous ſes plaiſirs il n'entre un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous toutes deux, étant ce que vous êtes,
Oſer impunement parler comme vous faites?
Vous devriez rougir de prêter des couleurs,
A cette paſſion, ſource de tant d'erreurs,
Dont le dereglement s'oppoſe à l'innocence,
Et pour qui nôtre gloire a tant de repugnance.
Pour moi juſqu'au tombeau maîtreſſe de mon cœur,
Je veux avec éclat en ſoutenir l'honneur,
Le défendre avec ſoin & ne le point ſoumettre,
A ces gens qui d'abord oſent vous tout promettre,
Et ne ſont près de nous les eſclaves rampans,
Que pour ſe rendre un jour nos ſuperbes Tyrans.
Ces larmes, ces ſoupirs, ces reſpects, ces hommages,
Des fauſſes amitiez pernicieux partages,
Sont des pieges tendus contre nos libertez,
Et qui portent nos cœurs à mille lâchetez;
Non, quand j'ouvre les yeux ſur de certains exemples,
Que mes regards frapez de ces objets contemplez
Les ſerviles ardeurs, les honteux ſentimens,
Que cette paſſion verſe ſur tous les gens,
Où ſouverainement elle étend ſa puiſſance,
Mon cœur qui s'en émeut de plus en plus s'offence;
Et je ne puis ſouffrir qu'un ſexe tant vanté,
Qui fait profeſſion d'une juſte fierté,
Ne s'imagine pas une horrible foibleſſe,
A ravaler ſon cœur juſqu'à cette baſſeſſe.

CINTHIE.

Hé, Madame, on ſe fait une certaine ardeur,
Qui peut avec la gloire occuper tout un cœur;
Et qu'avoue hautement l'ame la plus ſevere.
Vous changerez un jour, Madame, je l'eſpere,
Et connoiſſant alors toutes ces veritez,
Nous verrons vôtre cœur ſe dedire....

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Arrêtez,
Ne pouſſez pas plus loin ce ſouhait impoſſible,
J'ai pour ces ſentimens une horreur invincible,
Et ſi jamais mon cœur trahiſſant mes deſirs,
S'abaiſſoit juſqu'au point de pouſſer des ſoupirs,
Je me ſens d'une humeur, quoi que l'on en publie,
A ne me pardonner cet affront de ma vie.

AGLANTE.

Ne vous défendez point de l'Amour à ce prix;
Madame, il vangera tôt ou tard ces mepris,
Et peut-être....

LA PRINCESSE.

Non, non, je brave ſa colere;
Ce pouvoir tant vanté n'eſt rien qu'une chimere,
Un abus appuyé de l'erreur & du temps,
Un voile ſpecieux de ces lâches amans,
Qui ne le font par tout vainqueurs avec adreſſe,
Que pour autoriſer d'autant plus leur foibleſſe.

CINTHIE.

Eh, Madame, pourquoi refuſer ce devoir,
Quand par toute la terre on connoît ſon pouvoir?
Sa puiſſance s'étend ſur tout ce qui reſpire,
Et vous voyez les Dieux ſujets à ſon empire.
On nous aprend, pour mieux autoriſer ſes Loix,
Que Jupiter n'a pas aimé pour une fois,
Que Diane, de qui vous reverez le Temple,
Et dont parmi nos bois vous affectez l'exemple,
A ce Dieu tout puiſſant aſſervie à ſon tour,
N'a pas rougi de rendre un tribut à l'Amour.

LA PRINCESSE.

Qui ne ſait que toujours les croyances publiques
Sont ou fauſſes erreurs ou fables politiques?
Ne croyez pas qu'un Dieu ſoit fait en ſoupirant,
Comme ſe le figure un vulgaire ignorant.
Non & c'eſt une injure à tout ce que nous ſommes,
De leur attribuer les foibleſſes des hommes.

Digitized by Google

SCENE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

AGLANTE,

Moron, viens de l'Amour être le défenſeur,
La Princeſſe à nos yeux, l'inſulte avec rigueur.

LA PRINCESSE.

Vous ne pouvez manquer d'emporter la balance,
Fortifié d'un poids de cette corporance!

MORON.

Ma foi, Madame, on peut s'en raporter à moi,
Mon exemple ſuffit pour s'en faire une loi,
Et puiſqu'il m'a forcé de lui rendre les armes,
On ne doit plus douter du pouvoir de ſes charmes.
J'ai tout ainſi que vous bravé ces ſentimens,
Et fait le drôle auſſi comme un autre en mon temps;
Mais enfin ma fierté, trop charmante Princeſſe,
A mis pavillon bas: Phiris vôtre traitreſſe
Me rendit l'autre jour en moins d'un tournemain
Plus ſouple mille fois qu'un gand de chevrotin.
Après cela d'aimer il faut peu ſe défendre,
Et puiſque je me rens, un autre peut ſe rendre.

CINTHIE.

Et quoi, Moron ſe mêle auſſi d'aimer?

MORON.

Fort bien.

AGLANTE.

Et de ſe faire aimer il cherche le moyen?

MORON.

Et pourquoi non? De grace, eſt-ce que la Nature
Ne nous a pas formé d'aſſez belle ſtructure?
Que trouve-t-on de mieux? Je croi ſans vanité,
Qu'on voit briller en nous quelques grains de beauté.
Pour le bel air on peut juger ſur l'apparence,
Que nous ne le cedons à perſonne, je penſe.

Sans

Digitized by Google

CINTHIE.

Sans doute on auroit tort auprès de tels appas....

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON, PHILIS.

PHILIS.

LE Prince vôtre Pere adresse ici ses pas,
Il cherche à vous parler, Madame, & vous amene
Les Souverains d'Argos, d'Itaque & de Messene.

LA PRINCESSE.

Le Prince.... pourquoi donc sa venuë en ces lieux,
Auroit-il fait pour moi le choix de quelqu'un d'eux?
Me voudroit-il forcer à quelque hymen barbare?
Ciel! garanti mon cœur des maux qu'on lui prepare.

SCENE IV.

LE PRINCE, LA PRINCESSE, EURIALE, THEOCLE, ARISTOMENE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

SEigneur, si mon discours ne vous est point suspect,
Souffrez qu'en ce moment, sans manquer de respect,
Ajoutant cette grace à tant d'autres passées,
Je puisse par deux mots prévenir vos pensées.
Il est deux veritez constantes toutes deux,
Seigneur, qui tour à tour se partagent mes vœux,
Et dont je puis ici vous rendre temoignage;
L'une, que vous avez sur moi tout l'avantage.
D'un pouvoir absolu que rien ne peut borner,

Digitized by Google

Et que vous ne pouvez jamais rien m'ordonner,
Qu'aussitôt mon respect, Seigneur, sans repugnance,
Ne vous montre une aveugle & prompte obeïssance;
L'autre, que l'hymenée est pour moi sans appas,
Et que je le regarde ainsi que le trepas,
Que rien ne peut forcer l'aversion mortelle
De cette passion en moi si naturelle.
Me donner un époux & me donner la mort,
Est une même chose attachée à mon sort.
Mais vôtre volonté sera toujours suivie,
Commandez, mon devoir m'est plus cher que ma vie.
Voila mes sentimens, après cela parlez,
Seigneur, & prononcez tout ce que vous voulez.

LE PRINCE.

C'est prendre à tort, ma fille une terreur panique,
Que de me soupçonner d'un pouvoir tyrannique.
Je suis pere, il est vrai, mais mon autorité
Ne t'imposera rien contre ta volonté.
Je ferois, je l'avouë, au comble de ma joye,
Si l'Amour jusqu'à toi se faisoit une voye,
Et je n'ai proposé les fêtes & les jeux,
Que je fais celebrer avec pompe en ces lieux,
Que pour mieux rassembler dans un glorieux lustre,
Tout ce que nôtre Grece a de grand & d'illustre,
Sous l'espoir que parmi ces Princes & ces Rois,
Tes regards dignement se pourroient faire un choix.
Je ne demande au Ciel, te dis-je, avec instance,
Pour tout bien que la fin de ton indifference.
Ce matin même encor chagrin de tes refus,
J'ai fait un sacrifice à la tendre Venus,
Et si j'ose expliquer le sens de son oracle,
Sa reponse dans peu me promet un miracle:
Toutefois ma tendresse est toute en ta faveur;
Si de quelques desirs l'hymen touche ton cœur,
Mon choix sera le tien, sans que je considere
Ni les raisons d'Etat, ni l'interêt d'un Pere.
Si ton ame toujours persiste en sa froideur,

Je

Digitized by Google

Je ne veux point par force assujettir ton cœur :
Mais redevable aux soins des vœux qu'on te presente,
A ces Princes au moins montre-toi complaisante,
Ma fille, ouvre les yeux sur ce que tu leur doi,
Traite civilement l'amour qu'ils ont pour toi;
Accorde ta presence au desir qui les presse,
Et viens dans cette course admirer leur adresse.

THEOCLE. *Il sort.*

Pour emporter le prix dans ces nobles transports,
Tout le monde à l'envi va faire des efforts;
Mais le desir de vaincre en ce combat d'adresse,
A vous dire le vrai, n'a rien qui m'interesse,
Et la Victoire enfin me donne peu d'ardeur,
Puisque l'on n'y doit pas disputer vôtre cœur.

ARISTOMENE.

Pour moi, Madame, en tout ce que mon cœur dispose,
Vous êtes le seul prix toujours qu'il se propose,
Aux combats dans nos jeux prêt à me presenter,
C'est vous, c'est vôtre cœur que je croi disputer,
Et mon bras maintenant n'aspire à la Victoire,
Que pour mieux m'élever dans un degré de gloire,
Qui puisse en m'aprochant de vos divins appas,
Autoriser l'amour que vous n'aprouvez pas.

EURIALE. *Il sort.*

Pour moi, je n'y vais point avec cette pensée.
Comme d'aucun amour mon ame n'est pressée,
Ce n'est pas ses transports qui causent mon ardeur,
Je ne veux point du tout m'aquerir vôtre cœur;
Madame, l'honneur seul de la Course m'attire,
Et c'est tout l'avantage où mon adresse aspire.

LA PRINCESSE. *Il sort.*

D'où vient cette fierté dont mes sens sont surpris?
Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris,
Princesses, ses discours, son orgueil, sa maniere?

AGLANTE.

A ne vous point mentir il est vrai qu'elle est fiere.

CINTHIE.

Ce discours de sang froid ne se peut écouter.

Digitized by Google

MORON *à part.*

Ah! quelle brave botte il vient de lui porter.

LA PRINCESSE.

Ne m'avouerez-vous pas qu'il seroit doux, Princesse,
D'abaisser cet orgueil dont l'aveu seul nous blesse,
Et que l'on se feroit un plaisir singulier
A soumettre ce cœur qui tranche tant du fier.

AGLANTE.

Comme de tout chacun vous voyez les hommages,
Et que vous n'entendez que d'obligeants langages,
Un compliment pareil doit par sa nouveauté,
Vous surprendre beaucoup, Madame, en verité.

LA PRINCESSE.

Je ne vous puis celer, malgré ma retenuë,
Que de son procedé mon ame s'est émuë,
Et que je veux chercher & trouver le moyen
De punir la hauteur de ce fier entretien.
D'assister à nos jeux je n'avois nulle envie,
Mais à m'y rencontrer son orgueil me convie,
Et j'y veux employer toute chose en ce jour,
Pour lui pouvoir donner malgré lui de l'amour.

CINTHIE.

Ce dessein est fort beau, mais on se peut mepren-
dre,
Et qui veut en donner, souvent risque d'en prendre.

LA PRINCESSE.

Non, ma cousine, allons, n'ayez aucun effroi,
Quoi qu'il puisse arriver, je vous repons de moi.

Fin du Second Acte.

TROI-

Digitized by Google

TROISIEME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MORON, PHILIS.

MORON.

Demeure.

PHILIS.

Non.

MORON.

Philis.

PHILIS.

Laisse.

MORON.

Vien.

PHILIS.

Bagatelle,
Je vais voir les beautez de la Course.

MORON.

Ah! cruelle,
Si Tirsis t'en prioit, tu resterois.

PHILIS.

Fort bien,
Je profite avec lui, toi tu n'es bon à rien;
Il sait me divertir par mille chansonnettes,
Et ton caquet toujours me rebat de sornettes,
Quand aussi bien que lui je t'entendrai chanter,
Je pourrai me resoudre alors à t'écouter.

MORON.

Eh! demeure un peu.

PHILIS.

Non, je ne saurois.

MORON.

De grace.

Digitized by Google

PHILIS.

Point.

MORON.

Pour l'amour de moi reste un moment en place.

PHILIS.

Je ne puis.

MORON.

Un moment peut contenter mes vœux,
Après, tu t'en iras.

PHILIS.

Et bien soit je le veux,
Pourvu qu'avec serment tu promette une chose.

MORON.

Quoi ?

PHILIS.

De ne point parler du tout.

MORON.

Ah ! quelle clause ?
Eh, Philis.

PHILIS.

Je ne puis demeurer avec toi
Qu'à ces conditions.

MORON.

Veux tu me....

PHILIS.

Laisse-moi,
Je m'en vai voir la course ?

MORON.

Ah ! cruelle, demeure,
Tu me vas voir pour toi bouche close, ou je meure.

PHILIS.

Prens y garde au moins.

MORON. *Ils font une Scene muette pleine de gestes au son des violons.*

Soit. Ah ! Philis.... elle fuit,
Et de mon ignorance enfin voila le fruit:
J'enrage, je ferois beaucoup mieux mes affaires,
Si de chanter un peu je savois les manieres.
Aujourd'hui par l'oreille une femme se prend,
Mais morbleu la Musique est facile, on l'apprend,
Il n'est rien plus aisé, ce n'est pas une affaire,
Pour faire un air touchant, il ne faut que le faire,

Choi-

Digitized by Google

Choisir de petits mots tendres & bien trouſſez,
Et les mettre au hazard pêle mêle entaſſez.
Pour les tons differens dont la Muſique abonde,
C'eſt ce que la Nature accorde à tout le monde;
Mais pouvoir mettre au jour ces accords éclatans,
C'eſt ce que le Deſtin reſerve à peu de gens.
Voila le fin, ce ton du merite decide,
Et c'eſt de tous les tons le ton le plus ſolide.
J'ai pour y parvenir un talent aſſuré,
Je m'apelle Moron, je ſuis conſideré,
La Princeſſe m'eſtime, en elle je me fonde.
Allons, je m'en vais faire enrager tout le monde,
Dieu merci je m'en vais être Muſicien.
Ah! Philis, ah! Philis, j'ai trouvé le moyen
De te plaire, & je veux dans l'ardeur qui me pique,
Ne parler deſormais de mes feux qu'en Muſique.
Aveque cinq ou ſix fa fa fa ſeulement,
Et quatre ou cinq ſol ſol, je m'en vai promptement,
D'une maniere aiſée à nulle autre ſeconde,
Timpaniſer nos noms aux quatre coins du monde.
Bon, voici de mes gens, venez vous concerter,
Les airs que la Princeſſe a promis d'écouter,
Pouſſez, pouſſez, Meſſieurs, je m'en vais vous entendre.
Et ſi quelque air me plaît, m'en ſervir & le prendre.
Meſſieurs, de grace au moins donnez-moi du nouveau,
Je m'y connois un peu. Vraiment cet air eſt beau.
Courage, mêlez-y quelque choſe de tendre.
Ah! je n'attendois pas ce detour, c'eſt l'entendre.
Mon cœur par ces accords eſt pris au trebuchet.
Allons, ferme, Meſſieurs, faites roüler l'archet.
Doucement, l'Echo bon. Ah! ah! ah! je me pâme,
Je n'en puis plus, je meurs, je ſuis mort, je rens l'ame,
Si dans ce Menuet je n'eûs pris du ſecours,
J'étois mort, allons, fort, continuez toujours,
Je m'en vai promener mes douces reveries,
Parmi le verd émail de nos belles prairies,
Sur un tapis jonché de differentes fleurs

Mole-

Digitized by Google

Molement étendu, respirant leurs odeurs,
Dans un frais à l'abri des insultes ardentes,
Du Dieu du jour orné de lumieres brillantes,
Au murmure de l'onde amoureuse ardemment,
De l'onde qui toujours roule amoureusement,
Et dans ses roulemens fait sa route & serpente,
Pour rouler.... Bon, après sa maitresse roulante,
Au glouglou de la goute instructive aux amans,
Qui tombe goute à goute & par ses mouvemens,
Perce insensiblement la roche la plus dure....
Voila comme pourroit s'expliquer la Nature,
Vivat de ses lecons je profite assez bien,
Je vais être Poëte & grand Musicien.

Fin du III. Intermede.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, CINTHIE, AGLANTE, PHILIS.

AGLANTE.

Oüi, Madame, ce Prince a fait voir une adresse,
Capable d'étonner nôtre illustre Jeunesse,
Et son air dans l'ardeur d'un noble emportement,
A quelque chose en soi d'auguste & de charmant.
Mais si dans cette Course il s'est aquis la gloire
D'emporter à vos yeux une insigne Victoire,
Avec quelque raison je doute si son cœur,
Sur lui-même en ce jour peut se rendre vainqueur,
Car

Digitized by Google

enfin tant de traits, qui sans dessein peut-être
rent de vos yeux quand il vint à paroître,
epuis cette grace & ces charmans appas,
dans le bal suivoient les traces de vos pas,
s aux tendres accens de vôtre voix tou-
chante,
par ses divers tons chaque jour nous en-
chante,
produit des effets à soumettre à vos Loix,
ersé des humains, & la grandeur des Rois.

LA PRINCESSE.

oici: taisons-nous, il fait comme je pense,
es soins à Moron l'entiere confidence.
ons par cette route, après cet entretien,
nant sur nos pas nous les rejoindrons bien.

SCENE II.

EURIALE, MORON.

EURIALE.

faut te l'avoüer, jamais tant de merveilles
'ont à la fois charmé mes yeux & mes oreilles;
est toute adorable en tous temps, en tous lieux,
t vrai, mais sur tout ce moment precieux
bien redoublé sa douceur naturelle,
jamais, cher Moron, je ne la vis si belle,
ais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans,
amais je ne vis de charmes si puissans.
louceur de sa Voix dont la delicatesse,
rime de l'amour l'ardeur, & la tendresse,
assé dans mon ame, & ce cher souvenir....
te dirai-je enfin? je n'en puis revenir:
s peut-on dignement exprimer tant de graces?
lle foule d'Amours marchoient dessus ses traces,
nd d'un air qu'animoit l'harmonie & ses sons,
formoit des pas de diverses façons.
ne le puis cacher, à cette aimable vuë,
Moron, je perdois toute ma retenuë.
, vingt fois oubliant mes resolutions,
pensé me trahir dans ces émotions,

Digitized by Google

Et tombant à ses piez plein d'ardeur & de zele ;
J'ai pensé lui jurer une amour éternelle.

MORON.

Ne vous hâtez pas tant, Seigneur, & cachez mieux
Cette douce langueur que je vois dans vos yeux.
Vous allez tout gâter, c'est par l'indifference,
Que vous pourrez un jour remplir vôtre esperance,
Et je me trompe fort si vôtre cœur soumis
Vous peut conduire au point que je vous ai promis.
Gardez le Decorum. La femme est, à vrai dire,
Un animal quinteux, difficile à reduire,
Il faut dans son humeur lire plus clairement,
Et mieux se prevaloir de son temperament,
Nous les gâtons souvent par nôtre servitude,
Et nous éprouverions un traitement moins rude,
Ou plûtot nous aurions des passe-temps plus doux,
Sans tous ces vains sermens qu'on fait à leurs genoux,
Ces sanglots, ces soupirs dont l'indigne poursuite....

SCENE III.

ARBATE, EURIALE, MORON.

ARBATE.

LA Princesse, Seigneur, vient à vous & sans suite.

MORON.

Tenez-vous ferme au moins dans le chemin tracé,
Et ne nous gâtez rien du projet commencé,
Je vais adroitement la joindre.

EURIALE.

Mais écoute...

MORON.

Non, non, promenez-vous le long de cette route,
Sans faire aucun semblant ni marquer le desir,
De vouloir l'aborder & de l'entretenir,
Contraignez quelque temps vôtre cœur trop sensible
Et lui parlez le moins qu'il vous sera possible.

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

ec les gens de Cour, Moron eſt aſſez bien
c le Prince d'Ithaque aime ſon entretien,
cette il eſt avant dedans ſa confidence,
nce eſt bienheureux.

MORON.

Madame, je le penſe,
ſt pas d'aujourd'hui que nous nous connoiſ-
ſons,
r m'ouvrir ſon cœur il fait peu de façons.

LA PRINCESSE.

vient qu'il ne veut pas attendre ma venuë,
il s'eſt écarté du moment qu'il m'a vuë?

MORON.

un homme bizarre & qui tient à bonheur,
ntretenir ſeul inquiet & rêveur,
malgré l'éclat de nos fêtes paſſées,
uve rien d'égal à ſes belles penſées.

LA PRINCESSE.

tu le temoin de ce froid compliment,
m'a fait? Qu'en dis-tu?

MORON.

C'eſt un impertinent,
oit-mieux parler, oui, devant vôtre Alteſſe;
: qu'un galant homme autrement s'intereſſe,
: qui peut toucher. Je dis la verité,
me, n'en deplaiſe à ſa Principauté.

LA PRINCESSE.

ux bien l'avouer, cette fuite ſoudaine
it de m'offenſer & me fait de la peine:
ux m'en faire aimer, c'eſt un point arrêté,
rabatre, Moron, un peu de ſa fierté.

MORON.

ne feriez pas mal d'engager ſa franchiſe;
je crains le ſuccès d'une telle entrepriſe.

LA

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Comment ?

MORON.

C'eſt un petit vilain, impertinent,
Et le plus obſtiné qui ſoit deſſous les Cieux.
Qui ne cède à perſonne & dont l'indifference
Pourroit pouſſer à bout la plus ferme conſtance.
Il croit, ma foi, de l'air qu'il veut ſe comporter,
Que la terre n'eſt pas digne de le porter.

LA PRINCESE.

Mais encore, Moron, ne me laiſſe aucun doute.
Ne t'a-t-il point parlé de moi ?

MORON.

Lui ! Non.

LA PRINCESSE.

Ecoute,
Il ne t'a point parlé de mon air, de ma voix.

MORON.

Pas un mot.

LA PRINCESSE.

Ce mepris me choque à cette fois,
Et je ne puis ſouffrir cette hauteur étrange.
De ne rien eſtimer. Il faut que je m'en vange.

MORON.

On ne voit point d'acier ni de marbre aujourd'hui,
Qui ne ſoit plus ſenſible & plus tendre que lui.

LA PRINCESSE.

Ha le voila, Moron.

MORON.

Voyez ſa contenance,
Tournera-t-il la tête ? Ah ! quelle indifference.

LA PRINCESSE.

Va de grace, Moron, avant que m'en aller,
Oblige-le du moins à me venir parler.

SCENE V.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.

MORON.

PRofitez de l'avis que mon zele vous donne.
La Princeſſe, Seigneur, vous veut voir en perſonne,

Digitized by Google

e vous aveuglez point d'un entretien si doux,
rlez peu, soyez bref & puis retirez-vous.

LA PRINCESSE.

eſt être parmi nous, Seigneur, bien ſolitaire,
d'un temperament qui n'eſt pas ordinaire,
e mepriſer ainſi d'agreables momens,
i font de vos pareils les doux empreſſemens.

EURIALE.

tte humeur ſolitaire où s'engage mon ame,
ut trouver en ces lieux un exemple, Madame,
vous ne pouvez pas me diſtinguer de tous,
iſque je fais ici même choſe que vous,
tre cœur n'aime rien, &-je puis, ce me ſemble,
gler auſſi mon cœur ſur ce qui lui reſſemble.

LA PRINCESSE.

difference eſt grande, on ne vous peut blâmer
faire un digne choix, le ſervir & l'aimer;
iis nôtre ſexe agit ſous des loix plus auſteres,
bienſeance veut que nous ſoyons ſeveres,
mme elle vous preſcrit d'éclater noblement,
s le titre d'heureux & de fidelle amant;
c'eſt nous derober un legitime hommage,
e doit à nos beaux ans un Prince de vôtre âge,
nous faire une offence à ne vous point mentir,
nt nous devons un jour toutes nous reſſentir.

EURIALE.

lle qui n'aime point ne peut être offencée,
rs que nôtre ame ailleurs ſe trouve intereſſée.

LA PRINCESSE.

tte raiſon, Seigneur, n'eſt pas bien dans ſon jour,
pour ne point aimer on ne fuit point l'amour.

EURIALE.

ant à moi je le fuis, & je n'ai nulle envie,
lui laiſſer troubler le repos de ma vie,
ces dons precieux je ne ſuis point charmé,
je ſerois fâché, Madame, d'être aimé.

LA PRINCESSE.

la raiſon, Seigneur?

EURIALE.

La raiſon eſt, Madame,
e je ne pourrois pas correſpondre à la flame
qui voudroit m'aimer avecque paſſion,

Et

Digitized by Google

Et que l'ingratitude eſt mon averſion.

LA PRINCESSE.

Et bien donc pour vous rendre exempt d'inq
mode,
Vous vous feriez d'aimer une douce habitude.

EURIALE.

Moi? point du tout, Madame, & je dis ſeule
Que je ſerois fâché d'être ingrat un moment;
Mais je me reſoudrois plutôt à le parêtre,
Que de vouloir aimer.

LA PRINCESSE.

Mais tel objet peut-être,
Pourroit avec le temps ſe promettre l'honneu
De vous rendre ſenſible & toucher vôtre cœu

EURIALE.

Ce ſeroit l'abuſer Madame & ma tendreſſe
Eſt pour ma liberté, c'eſt ma ſeule maîtreſſe
Je ne reconnois qu'elle, & quand le Ciel j
Feroit naître l'objet des objets le plus doux,
Que j'en ſerois aimé, que ſon ardeur ſincere
Me ſacrifiroit tout dans l'eſpoir de me plaire,
Avec tous ſes efforts, avec tous ſes appas,
Je l'avouë entre nous, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE.

A-t-on jamais rien vu de tel?

MORON.

La malepeſte
Soit du petit brutal.

LA PRINCESSE.

Quel homme!

MORON.

Je deteſte.

LA PRINCESSE.

De mon eſpoir, Moron, je ſuis encore loin.

MORON.

Je voudrois lui bailler ſur l'heure un coup de p

LA PRINCESSE.

Faut-il que juſqu'au bout ſon orgueil me
fonde?

MORON.

Courage, ceci va, Seigneur, le mieux du mo

Digitized by Google

EURIALE.

Moron, je n'en puis plus & si tu ne te joint.

LA PRINCESSE.

Ce mepris affecté m'étonne au dernier point,
Vous pourriez vous tromper, une vertu parfaite...

EURIALE.

Le Ciel le veut ainsi, mais souffrez ma retraite,
C'est perdre le respect d'interrompre vos pas,
Et cette solitude a pour vous plus d'appas.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

En dureté de cœur il vous doit peu, Madame.

LA PRINCESSE.

Ah! cet affront, Moron, me perce jusqu'à l'ame,
En l'état où je suis rien ne m'est précieux
A l'égal d'abaisser ce jeune audacieux.

MORON.

Je le croi.

LA PRINCESSE.

Si faut-il que tu cherche une voye,
Pour mettre ma vangeance au comble de sa joye.

MORON.

Je suis à vous servir trop avant engagé,
Laissez faire, dans peu vous le verrez changé.

LA PRINCESSE.

Va lui parler de moi, vante-lui ma personne,
Mon esprit, ma naissance & sur tout la couronne;
D'ambition son cœur pourroit se rendre épris.
Ce service, Moron, un jour aura son prix.

MORON.

Reposez-vous sur moi, par quelque stratageme....

LA PRINCESSE.

Dis ce que tu voudras, mais sur tout fais qu'il
m'aime.
Vis-je l'observer alors qu'il me parla....

MO-

Digitized by Google

MORON.

Il eſt aſſez bien fait ce petit pendard-là,
Bonne mine, grand air, du cœur & de l'adreſſe,
Et c'eſt aſſez le fait d'une jeune Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux, Moron, tout eſperer de moi,
Si tu le peux reſoudre à recevoir ma loi,
Voila le ſeul moyen qui peut me ſatisfaire.

MORON.

Je ne voi rien ici qui ne ſe puiſſe faire :
Mais s'il venoit, Madame, au point de vous aimer
Que feriez vous? Plait-il?

LA PRINCESSE.

Tu me verrois m'armer
De toutes les rigueurs dont mon ſexe eſt capable,
Ma vangeance en feroit un exemple effroyable,
Et lui revaudrois bien dans ſa captivité.
L'indigne abaiſſement où ſon cœur m'a jettée.
Crois-tu qu'un autre ſoin m'agite & me poſſede,
Que mon ſang me demente & ma fierté lui cede,
Ne le preſume pas, tu verras deſormais....

MORON.

Ce Prince aſſurément ne ſe rendra jamais.

LA PRINCESSE.

N'allarme point mon cœur ſur ce qu'il apprehende,
Si tu le veux, Moron, il faudra qu'il ſe rende.
Après il connoîtra....

MORON.

Non, il n'en fera rien,
C'eſt perdre temps, Madame, & je le connois bien.

LA PRINCESSE.

Si faut-il cependant employer toute choſe,
Pour parvenir au but que mon cœur ſe propoſe.
Allons, ſans differer je veux l'entretenir,
Sur un nouveau deſſein qui vient de me venir.

Fin du Troiſieme Acte.

Digitized by Google

QUATRIEME INTERMEDE.

SCENE I.

PHILIS *ſeule.*

LA Princeſſe en ce lieu pourra bien-tôt ſe rendre,
Pour ouïr le concert & je l'y dois attendre,
Où le jeune Tirſis dont l'agreable voix
Communique ſes tons aux échos de ces bois,
Devoit me prévenir ; auſſi je le confeſſe,
Il a de quoi charmer la plus ſombre triſteſſe.

SCENE II.

MORON, PHILIS.

MORON.

JE vous y prends, friponne, & vous vous écartez
Pour chercher mon Rival, lors que vous m'évitez.
Vous l'aimez cette fois, je n'en ſuis plus en doute.

PHILIS.

Je ne m'en défens point, volontiers je l'écoute,
J'aime à l'ouïr chanter, il flate mon ennui :
Que ne ſais-tu te plaindre & chanter comme lui ?
Si tu manques d'attraits je n'en ſuis pas la cauſe.

MORON.

Si je ne ſais chanter, je ſais faire autre choſe,
Et quand....

PHILIS.

Chante ou te tais.

Digitized by Google

MORON.

Ah! je suis un vrai sot.

PHILIS.

D'accord, mais je m'en vais si tu dis un seul mot.

MORON.

Que n'ai-je de la voix! ah! maratre nature.
Je pourrois exprimer le tourment que j'endure,
Si par un re mi fa tantôt promt, tantôt lent ..
Peste soit la Musique & son chien de talent.

PHILIS.

Vois-tu, je t'aimerois si d'une voix touchante,
Tu pouvois l'égaler & chanter comme il chante.

MORON.

Elle a raison, allons, il faut nous essayer,
N'ai-je pas une voix, une langue, un gozier?
Oui, je te vais montrer aussi bien qu'aucun autre;
Que je puis m'en tirer, écoute un peu du nôtre;
C'est un petit couplet qui te prouve ma foi,
Et que ces jours passez je composai pour toi.
Amour, viens m'inspirer un air plein de tendresse,
Qui puisse desarmer le cœur de ma tigresse.

PHILIS.

Je sens déja mon choix qui panche vers Moron.

MORON.

Courage, la la la, commençons tout de bon.
Ton extreme rigueur
S'acharne sur mon cœur,
Ah! Philis, je trepasse,
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse,
De m'avoir fait mourir?
Vivat Moron. Eh bien, ma, Philis que t'en semble?

PHILIS.

Qu'on ne sauroit trouver d'amant qui te ressemble;
Mais ce n'est pas assez pour meriter ma foi,
Je voudrois que quelcun voulût mourir pour moi,
J'aspire à cette gloire & je vivrois contente,
Si Moron sur ce point rempliſſoit mon attente,
Qu'il voulût pour me plaire éterniſer son sort,
Et qu'il m'aimât assez pour se donner la mort.

MO-

Digitized by Google

MORON.

Si bien que tu pourrois aimer l'amant sincere,
Qui par un beau trepas voudroit te satisfaire?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Et qu'il ne faudroit que cela seulement,
Pour meriter le nom de ton fidelle amant?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voila bien dequoi, c'est une bagatelle,
Je te veux contenter, & mon ardeur est telle,
Que ton desir sur l'heure aura son plein effet.
Tien, vois-tu ce poignard, prens garde, c'en est fait.

PHILIS.

Ah! quelle douceur extreme,
De mourir pour ce qu'on aime!
TIRSIS *repete caché en chantant.*
Ah! quelle douceur extreme,
De mourir pour ce qu'on aime!

MORON.

C'est un plaisir extreme? hé vous l'éprouverez;
Sans contestation, dès que vous le voudrez.
Qui fait naître en ces lieux cette voix charitable?

PHILIS.

C'est un Echo.

MORON.

Vraiment il m'est trop favorable.

PHILIS.

Courage, Moron; meurs promptement
En genereux amant.
TIRSIS *repete.*
Courage, Moron; meurs promptement
En genereux amant.

MORON.

Monsieur l'Echo, c'est moi que je veux satisfaire;
Hé que chacun se mêle ici de son affaire.
Laissez-moi me tuer, de grace, à ma façon,
Et pour une autre fois gardez vôtre leçon.
Aux plus fameux amans je vai faire la nique;

Digitized by Google

Je veux que mon amour rende ma mort publique,
Et qu'on dise par tout: Moron las de souffrir
Les rigueurs de Philis, a bien voulu mourir,
Dans l'empire amoureux desormais je proteste.
Elle lui pousse le bras.
Que comme le soleil.... ho, ho, tout doux, la peste!
Non, je ne suis pas homme à craindre le trepas.

PHILIS.

Allons donc, qu'attens tu?

MORON.

J'y vai tout de ce pas;
Le feu que mon amour incessamment attise....

PHILIS.

Acheve si tu veux, allons, que de sottise.

SCENE III.

TIRSIS, MORON, PHILIS.

TIRSIS.

COmment, Seigneur Moron, ah de grace arrêtez.
Qui peut vous exposer à ces extremitez?
Vous seriez-vous blessé? vous pâlissez.

PHILIS.

Je tremble.

TIRSIS.

Examinons ce coup, ce n'est rien, ce me semble;
Vous avez cru fraper.

PHILIS.

Ah mes sens interdits.

MORON.

Il faut qu'il ait coulé le long de mes habits.

TIRSIS

D'un homme tel que vous priver nôtre patrie....

MORON.

Non non, Seigneur Tirsis, laissez-moi, je vous prie,
Me croyez-vous si lâche & si peu resolu,
De fuir un beau trepas quand Philis l'a voulu?

TIR-

Digitized by Google

TIRSIS.

Je croi que cet obſtacle eſt pour vous une gêne.
Mais c'eſt que je vous veux épargner cette peine,
Vous tuer tout à l'heure & ſuivant mon deſir.

MORON.

Tu me tueras?

TIRSIS.

Oui da, j'en fais tout mon plaiſir.
Ecoute-moi, Moron, depuis plus d'une année,
Le Ciel ſemble à Philis unir ma deſtinée,
Et je ne ſuis pas homme à te quitter ainſi,
L'incomparable objet qui fait tout mon ſouci.
Si tu prétens un jour en faire ta conquête,
A me la diſputer il faut que tu t'aprête.
Voici l'occaſion de mourir noblement,
Ou bien par mon trepas de vivre ſon amant,
Défens-toi.

MORON.

Ah! tout doux, expliquons nous, écoute,
Après tu trouveras à qui parler ſans doute,
Quel droit deſſus ſon cœur as tu donc plus que moi?
Hé, plait-il?

TIRSIS.

J'ai le droit de l'aimer avant toi,
Elle en ſera le Juge, & ſon rapport ſincere
Fera voir qui de nous merite de lui plaire.

MORON.

Eh bien, qu'en dites-vous, cruelle? jugez-nous.

PHILIS.

Je ne le puis nier, il m'aimoit avant vous.

MORON.

Laiſſez-moi raiſonner un peu ſur cette affaire.
Cette fille en effet auroit dequoi me plaire,
Mais ce ſeroit priver un autre de ſon bien,
Et la Raiſon défend que j'y pretende rien,
Et puis, je m'aperçois, & ſans beaucoup de peine,
Que Tirſis a ſon cœur & que j'aurois ſa haine,
Qu'il eſt allerte & fier dans ſes pretenſions,
Ce qui donne matiere à mes reflexions.
Contraindre une beauté, c'eſt une tyrannie,
Et l'amour après tout n'eſt qu'une maladie,

Digitized by Google

Une confusion, un supplice, un enfer,
Un sujet de querelle & j'en veux triompher.
Allez, heureux amans, & vivez dans la joye,
Que vos jours soient filez de fin or & de soye.
Je vais faire en ces bois par un heureux retour,
Repeter aux Echos que je n'ai plus d'amour.

TIRSIS.

O bonté sans exemple! ô clemence admirable!

PHILIS.

Non, l'illustre Moron n'eut jamais de semblable.

MORON.

Que vos jours aux plaisirs sans cesse abandonnez,
Puissent jouir des biens qui leur sont destinez.

TIRSIS.

Ah ah, le plaisant fou.

PHILIS.

Chaque jour ses manieres
Donnent à nos plaisirs de nouvelles matieres.
Je vais en rejouir la Princesse à son tour,
Et près d'elle voila dequoi faire ma cour.
Messieurs, concertez-vous, c'est trop vous faire at-
tendre,
Et la Princesse ici pourra bientôt se rendre.

Les Violons joüent.

Fin du IV. Intermede.

ACTE

Digitized by Google

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.

LA PRINCESSE.

Comme jusques ici mêmes attachemens
Ont fait paroître en nous les mêmes sentimens,
Que nôtre liberté vous & moi nous engage
A redouter l'amour & fuir son esclavage,
Par plus d'une raison j'ai bien voulu, Seigneur,
Vous entretenir seul & vous ouvrir mon cœur,
Et vous faire en ce lieu l'entiere confidence,
Et de ce que je sens & de ce que je pense.
J'ai toûjours regardé l'hymen comme la fin
Des innocens plaisirs d'un aimable destin,
Et je faisois serment d'abandonner la vie,
Plutôt que de me voir sous ses loix asservie:
Mais en moins d'un moment d'autres impressions
Ont dissipé soudain mes resolutions.
Que vous dirai-je? enfin par un charme invincible,
Pour un Prince accompli je me trouve sensible,
Je fais pour l'oublier des efforts superflus,
Mais ma fierté succombe & ne me connoit plus.
Tant de fortes raisons qu'elle me faisoit naître,
Pour défendre à mon cœur de reconnoître un maître,
Ne sont plus, & ce cœur par un autre detour,
M'entend que les raisons qui servent à l'amour:
Il flatte mon espoir & les souhaits d'un pere,
Et les vœux d'un Etat à mes desirs prospere,
Et me dit en secret que pour m'y conformer,

Digitized by Google

Il eſt beau d'obeïr en ſe laiſſant charmer.
Qu'en dites-vous, Seigneur ? tirez-moi hors de peine,
Etes-vous pour l'amour, êtes vous pour la haine,
M'allez-vous aplaudir, me condamnerez vous.
Et dois je refuſer ou prendre cet Epoux ?

EURIALE.

Vous pourriez faire un choix qui feroit tel, Madame,
Que je ne pourrois pas condamner vôtre flame.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous enfin que je doive choiſir ?
Devinez le, Seigneur, ſuivez vôtre deſir.

EURIALE.

Si dedans vôtre cœur j'occupois une place,
Je pourrois aiſément dire ce qui s'y paſſe,
Mais ne l'occupant pas, ſouffrez que ſur ce point
Je me taiſe, Madame, & ne penetre point.

LA PRINCESSE.

Nommez quelqu'un pour voir.

EURIALE.

J'ai peur de me mepreudre.

LA PRINCESSE.

Mais pour qui panchez-vous, ne ſauroit-on l'apprendre ?

EURIALE.

A vous dire le vrai, Madame, je ſai bien,
Pour qui vont mes ſouhaits, mais je n'en dirai rien
A moins que de connoître avant vôtre penſée.

LA PRINCESSE.

Aprenez donc pour qui je ſuis intereſſée;
Vous allez m'aprouver, je vivrai ſous les loix
Du Prince de Meſſene, il merite mon choix.

EURIALE.

O Ciel!

LA PRINCESSE.

J'ai réuſſi, je puis lire en ſon ame.

MORON.

Bon. Courage, Seigneur. Il eſt à vous, Madame.
Ne vous défaites pas....

LA PRINCESSE.

Et bien ai-je mal fait,

Pour-

Digitized by Google

Pourroit-on rencontrer un Prince plus parfait ?

MORON.

Remettez-vous, Seigneur, & songez à repondre.

LA PRINCESSE.

Vous ne me dites rien, & semblez vous confondre,
Repondez-moi, Seigneur, vous êtes interdit.

EURIALE.

J'en demeure d'accord puisque vous l'avez dit,
Et j'admire entre nous cette correspondance,
Dont je veux à mon tour vous faire confidence.
Oui, j'aime comme vous, un instant m'a changé,
Comme vous à l'hymen mon cœur s'est engagé,
De mes projets passez la memoire s'efface,
De toutes mes fiertez je ne vois plus de trace,
Et soumis desormais près d'un objet charmant,
Je vai gouter le fort du plus heureux amant.
Vôtre exemple à la fois m'instruit, & m'autorise,
A vous nommer l'objet dont mon ame est épriſe,
Après vous il occupe ici le premier rang,
C'est la Princesse Aglante, elle est de votre sang,
Elle m'a surmonté, Madame, & ma deffaite
Est égale à la vôtre, & ma joye est parfaite,
De vous voir en ce jour les mêmes sentimens.
Sans nous rien reprocher de nos attachemens,
Il faut sans differer que l'effet y reponde,
Que ce miracle éclatte aux yeux de tout le monde,
Car je n'ose douter de la protection,
Que vous devez, Madame, à mon élection,
Et je vais de ce pas en faire la demande
Au Prince vôtre Pere.

SCENE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel ! que j'aprehende ici
Moron, je n'en puis plus, & je succombe, helas !

Digitized by Google

Sous le coup imprevu que je n'attendois pas.

MORON.

A vrai dire le coup eſt d'une force extrême;
Et j'avois cru d'abord que vôtre ſtratagême
Avoit fait ſon effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'eſt un malheur
A me deſeſperer, à mourir de douleur.
Quoi! je pourrai ſouffrir qu'une autre ait eu l'adreſſe
De ſoumettre ce cœur que je voulois...

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRinceſſe,
Vous venez à propos, & je dois vous prier
De renoncer ſur l'heure au Prince, & l'oublier,
Il vous aime, & mon Pere informé de ſa flame...

AGLANTE.

Quoi! le Prince d'Iraque! he?

LA PRINCESSE.

Lui-même.

AGLANTE.

Madame...

LA PRINCESSE.

Il vient dans ce moment de m'en entretenir,
Et du Prince mon Pere il va vous obtenir;
Mais, Princeſſe, aprenez que c'eſt me faire injure.
Rejettez ſa pourſuite, he! je vous en conjure,
Et ſans prêter l'oreille à ſes déſirs ſuſpects...

AGLANTE.

Madame, aſſurément je vous dois des reſpects,
Mais s'il étoit bien vrai qu'avec un cœur ſincere,
Un deſir vertueux, il cherchât à me plaire,

Com-

Digitized by Google

Comme vôtre dessein n'est pas de l'engager,
Vous pourriez consentir à mon....

LA PRINCESSE.

C'est m'outrager,
Princesse, derechef faites moi cette grace,
Il faut que sur ce point mon cœur se satisfasse.
J'ai mes raisons à part. Sans les examiner,
Songez si vous m'aimez à me l'abandonner.
Vous pensez bien, je croi, qu'en troublant cette fête,
Je n'ai pas pretendu me faire une conquête,
Il vous aime, il suffit, & ce seroit trahir...

AGLANTE.

Madame, c'est assez, il faut vous obeïr.

SCENE IV.

ARISTOMENE, LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

MAdame, à vos genoux je viens vous rendre grace,
Ma gloire s'établit, & ma crainte s'efface,
Quand vous me reservez au destin glorieux,
De vivre sous vos loix, d'être cher à vos yeux;
Aussi dans les transports dont mon ame est ravie,
Je ne puis vous offrir que mon sang, & ma vie.

LA PRINCESSE.

Comment, que dites-vous?

ARISTOMENE.

On vient de m'assurer,
Que vous me permettez, Madame, d'esperer,
Que vôtre choix est fait, & que je puis sans blâme,
Exposer à vos yeux l'audace de ma flame.

LA PRINCESSE.

Quoi, Seigneur, songez-vous que vous parlez à moi?

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

ARISTOMENE.

C'eſt le Prince d'Itaque, il eſt digne de foi.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tient ce ſecret de moi-même ?

ARISTOMENE.

Oui, Madame ?

LA PRINCESSE.

Vraiment ma ſurpriſe eſt extrême,
Vous êtes bien credule, & vous deviez au moins,
Etablir vôtre eſpoir ſur de meilleurs temoins,
Douter avec raiſon, Prince, que je vous aime,
Et me donner le temps de le dire à vous même.

ARISTOMENE.

Madame, ſi mon cœur trop prompt à m'affliger...

LA PRINCESSE.

Briſons-là ce diſcours. Voulez-vous m'obliger ?
Defferez un moment à mon inquietude,
Et me laiſſez jouir de cette ſolitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ciel ! que vous ai-je fait ? avois-je merité
De me voir expoſée à cette extremité ?
Ah ! dans cette avanture où le Deſtin ſe vange,
Qu'il uſe ſur mon cœur d'une rigueur étrange !
Au moins ſouvenez-vous qu'il vous eſt interdit.

AGLANTE.

Je vous obeïrai, je vous l'ai déja dit.

LA PRINCESSE *Elle ſort.*

Grace au Ciel, je reſpire, & benis ma fortune,
D'éloigner de mes yeux leur preſence importune.

MORON.

Madame, éclairciſſez mon doute ſur un point,
S'il vous aimoit bien fort vous n'en voudriez point,
Ce Prince cependant ne pouvant être vôtre,
Vous ne pouvez ſouffrir qu'il ſe donne à quelque autre ?

Ma

Digitized by Google

Ma foi ce mouvement eſt aſſez ſingulier,
Et c'eſt faire entre nous le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis ſouffrir cette mortelle injure,
Et s'il ſe donne ailleurs j'en mourrai, je te jure.

MORON.

He! Madame, avouez la dette, croyez-moi,
Vous avez beau tourner, vous l'aimez par ma foi.

LA PRINCESSE.

Qu'entens-je, juſte Ciel! je l'aime! moi, je l'aime!
Inſolent, vous verrez dans ma douleur extreme,
Si je ſai me vanger. Hola.... Mais non, ſortez,
Et jamais devant moi ne vous repreſentez.

MORON.

Madame, ſi j'oſois....

LA PRINCESSE.

Evitez ma preſence,
Perdre ainſi le reſpect! Ah! Ciel quelle inſolence!
Du trouble de mon cœur croit la confuſion.

MORON.

Ma foi, ſon cœur en a bonne proviſion.

SCENE VI.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion ſens-je mon ame atteinte,
Quel confus mouvement d'eſperance, & de crainte,
De deſirs oppoſez dont la rapidité
Vient detourner le cours de ma tranquilité.
A mon cœur chancelant que viennent-ils predire?
Ah! ne ſeroit-ce point ce qu'on vient de me dire?
Ce Prince n'a-t-il point ſur moi trop de pouvoir?
L'aimerois-je en effet ſans m'en apercevoir?
De ce bas ſentiment ſi j'étois convaincuë,
Je fuirois des humains le reproche, & la vuë.
Mais il eſt impoſſible, & mon cœur allarme,
Peut me repondre encor qu'il n'a jamais aimé,
J'ai vu tant de Heros pour engager mon ame,

Digitized by Google

Apporter à mes pieds l'hommage de leur flame,
Et toûjours insensible à leurs desirs pressans,
Faudroit-il des dedains pour captiver mes sens ?
J'ai mepriſé tous ceux qui m'offroient leur franchiſe,
Et je pourrois aimer le ſeul qui me mepriſe ?
Non, cela ne ſe peut, c'eſt trouver des appas,
En qui nous hait peut-être, & que je n'aime pas.
Ma gloire, mon devoir, ma Raiſon m'en aſſure.
Juſte Ciel, de mon cœur appaiſez le murmure,
Je vai ſur vos autels conſumer des encens,
Pour diſſiper l'excès des maux que je reſſens.

Fin du Quatrieme Acte.

CINQUIEME INTERMEDE.

SCENE I.

TIRSIS, PHILIS.

PHILIS.

VOis tu, Tirſis, tandis que je ſuis en halene,
Il faut pouſſer à bout le deſſein qui m'amene.
Moron donne à mon cœur un plaiſir ſans égal,
C'eſt un fol agréable, un franc original,
En quelque humeur qu'il ſoit, ſa figure eſt plaiſante,
Triſte ou joyeux, n'importe, il n'a rien qui n'enchante.
La Princeſſe tantôt l'a banni de ces lieux;
Il faut voir ce qu'il fait, entendre ſes adieux.

Le

Digitized by Google

Le voici, cachons-nous, voyons sa contenance,
Et nous viendrons après éprouver sa constance.

TIRSIS.

Allons, belle Philis, je n'ai d'autres desirs,
Que de contribuer sans cesse à vos plaisirs.

SCENE II.

MORON.

HE! bien, pauvre Moron, ta disgrace est certaine,
Ta Princesse pour toi n'a plus que de la haine,
Et toute sa faveur se dissipe aujourd'hui,
Et te laisse accablé de regret & d'ennui.
Ah! que le moindre mot lâché par imprudence,
Bientôt d'un Courtisan renverse l'esperance,
Que chez les Souverains on a peine après tout,
A plaisanter longtemps, & demeurer debout,
Et que c'est auprès d'eux un difficile usage,
D'être un peu goguenard familier & bien sage.
Peste soit la morale, & qu'un homme est camard,
Quand il n'en est plus temps, & qu'elle vient trop tard!
Enfin dans mon malheur il n'est plus de ressource,
Ma fortune se perd en commençant sa course,
Ceux qui pour m'aplaudir faisoient tout leur effort,
Ne daignent seulement me plaindre de mon sort,
Et comme si j'étois frapé d'un mal funeste,
De mes meilleurs amis c'est moi seul qui me reste.
Jusqu'au Prince d'Itaque il m'a paru distrait,
Et même indifferent sur tout ce que j'ai fait;
Je le presume au moins, & la chose est probable,
Il a d'autres égards que ceux d'un miserable.
Trop de pensers divers l'agitent tour à tour,
Il donne trop de temps aux soins de son amour,
Il n'attend plus de moi ni secours ni service,
Et je suis d'une espece à faire un sacrifice.

SCE-

Digitized by Google

SCENE III.

PHILIS, MORON.

PHILIS.

AH! mon pauvre Moron, que j'ai de déplaisir,
La Princesse a chargé Tirsis de te saisir.
Tu te promene aussi comme en pleine franchise,
C'est par là qu'elle a cru que ton cœur la mepriſe;
Tu devois obeir & sortir de la Cour,
Sans pretendre d'y faire un moment de séjour.
Enfin tu t'es rendu l'objet de sa colere,
Et sur toi l'on doit faire un suplice exemplaire.

MORON.

Un suplice exemplaire! ah! grans Dieux, je suis mort;
Pour me sauver, Philis, daigne faire un effort;
Si je m'amuse ici je suis perdu sans doute,
Allons, bon pied, bon œil, enfilons cette route.

PHILIS.

As-tu perdu l'esprit de t'exposer ainsi?
Des gens y sont postez.

MORON.

Prenons par celle-ci.

PHILIS.

Encore pis.

MORON.

Par là.

PHILIS.

C'est de même.

MORON.

Ah, j'enrage,
Hé quoi, de tous côtez je rencontre l'orage?

PHILIS.

Je ne sai qu'un moyen pour calmer ton courroux,
Un vieux Magicien qui n'est pas loin d'ici,
Et dont le cœur pour moi ne fut pas insensible,
Par amour m'accorda de me rendre invisible,

C'est

Digitized by Google

C'eſt par un vêtement dont tel eſt le pouvoir,
Que tu peux t'évader ſans qu'on te puiſſe voir;
Par ma précaution pour ſauver ta perſonne,
Il eſt dans cet endroit que ce bois environne,
Je te le vais querir, & reviens ſur mes pas.

MORON.

Va, ma chere Philis, ne m'abandonne pas.
Dieux! je tremble de peur, la feuille m'épouvante;
Je ſens glacer mon ſang, mon ame eſt chancelante.
Ah! je ſuis pris. Quartier, ah! non, c'eſt un oiſeau.

PHILIS.

Prens cet habillement, il eſt fait d'une peau
D'un certain animal.

MORON.

He, que diable m'importe
Quel eſt cet animal?

PHILIS.

Mets-le de cette ſorte.

MORON.

A la fin je l'ai mis, ne me voila pas mal,
J'avois déja ſans lui la peau d'un animal,
Quand ſi mal à propos, ſans retenir ma langue,
Je fis à la Princeſſe une ſotte harangue,
Je me ſerois paſſé de jaſer ſur ce point...
Mais ſongeons à ſauver le moule du pourpoint,
Je ne vois plus Philis, qu'eſt-elle devenuë?
Sans doute qu'elle vient de me perdre de vuë.
Trompons nos ſurveillans, que j'aurai de plaiſir,
Quand à coups de cailloux je pourrai les choiſir,
Et qu'ils ne pourront voir d'où partira l'orage!
Jamais fameux guerrier ne fit plus de ravage...
Que veut dire ceci, quel changement nouveau?
Je ne me connois plus, j'enfle comme un tonneau.
Mais que dis-je un tonneau? je ſuis une balaine.
Philis, à mon ſecours, O Ciel, quelle bedaine,
Je creve, je groſſis comme une large tour,
On me verra de loin dans les lieux d'alentour,
C'eſt bien là le moyen de me rendre inviſible!
Quel prodige eſt ceci! quelle groſſeur horrible?

SCE-

Digitized by Google

SCENE IV.

MORON, TIRSIS *en Magicien.*

TIRSIS.

Pour conſerver tes jours, Philis m'a fait venir;
Prens courage, Moron, je viens te ſecourir,
Par la ſeule vertu de ma verge charmée,
Reprens en ce moment ta forme accoutumée;
Je ferai plus encor par un charme plus doux,
La Princeſſe pour toi n'aura plus de courroux,
Elle oublira ta faute, & te rendra ſa grace,
Et demain tu ſeras dans ta premiere place.

MORON.

Pour vous remercier, las! je manque de voix.

TIRSIS.

Va-t-en; & ſeulement ſois ſage une autre fois.

PHILIS.

He bien, qu'en penſes tu?

TIRSIS.

Quel plaiſir eſt le nôtre?
Vit-on jamais...

PHILIS.

Allons, celui-ci vaut bien l'autre.

Fin du dernier Intermede.

ACTE

Digitized by Google

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, EURIALE, MORON.

MORON.

Ui, Seigneur, vous voyez l'effet de sa furie,
Je suis disgracié, ce n'est point raillerie,
Il m'a falu tirer mes chausses promptement,
Et je ne vis jamais un tel emportement.

LE PRINCE.

Quoi, Prince, se peut-il que vôtre stratageme
Ait de ce cœur altier puni l'orgueil extreme?
Si ma fille par vous est soumise à mes vœux,
Que ne devrai-je point à vos soins amoureux!
C'est-ce que ce matin m'a promis ton oracle,
Venus! en ma faveur acheve ce miracle.

EURIALE.

Seigneur, quelque succès qu'on en puisse prevoir,
Je n'ose me flatter encor de cet espoir
Il faut pour s'en former une entiere assurance,
Quelque chose de plus que la simple apparence:
Mais enfin de mes feux noblement transporté,
Si ce n'est point en moi trop de temerité,
D'élever mes desirs jusqu'à vôtre alliance,
Si mon rang, ma personne, & mon obeissance....

LE PRINCE.

Ah, Prince, n'entrons point dans ces vains complimens,
Et jugez de mon cœur par mes embrassemens,
Vos soins me sont connus, vôtre vertu m'est chere,

J'y

Digitized by Google

J'y vois dequoi remplir tous les souhaits d'un Pere,
Et si ma fille un jour aprouve ce lien,
Si son cœur est à vous, il ne vous manque rien.

SCENE II.

LA PRINCESSE, LE PRINCE, EURIALE, MORON.

LA PRINCESSE.

Que vois-je?

LE PRINCE.

Avec plaisir ma parole m'engage,
Dans vos justes desseins comptez sur mon suffrage.
L'hymen qui maintenant fait tout vôtre desir,
M'est trop avantageux pour n'y pas consentir.

LA PRINCESSE.

Seigneur, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
Je viens vous suplier de me faire une grace;
Vous m'aimez, chaque jour prevenant mes souhaits,
Vôtre bonté pour moi prodigue ses bienfaits,
Jamais fille à ce point n'a vu l'amour d'un Pere,
Et je croi dans ces biens dont la faveur m'est chere,
Vous devoir beaucoup plus par des effets si doux
Que par le jour, Seigneur, que j'ai reçû de vous.
Mais si jamais pour moi par des marques sensibles,
Vous avez deployé ces tendresses visibles,
C'est aujourd'hui, Seigneur, que j'en viens demander
Une preuve qu'il faut, s'il vous plaît, m'accorder.
De ce Prince orgueilleux, rejettez les prieres,
Punissez d'un refus ses desirs temeraires,
Ne souffrez pas, Seigneur, qu'à mes yeux aujourd'hui,
Aglante, par l'hymen soit unie avec lui.

Digitized by Google

LE PRINCE.

me dis-tu? d'où vient que pour cette alliance,
emplis tes discours de tant de repugnance?

LA PRINCESSE.

ieur, je hais ce Prince, il a tous mes de-
dains,
: veux si je puis traverser ses desseins.

LA PRINCESSE.

e hais.

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, j'en fais gloire, & l'avouë,
: n'avance rien que mon cœur desavouë.
bouche en fait l'aveu librement devant vous,
leclare à lui-même, & veux l'aprendre à
tous.

LE PRINCE.

i vient qu'à le haïr ton ame est disposée,
fille qu'a-t-il fait? dis.

LA PRINCESSE.

Il m'a mepriſée.

LE PRINCE.

ma fille, & comment?

LA PRINCESSE.

Ma perſonne à ſes yeux
pas assez bon air pour attirer ses vœux,
e m'a pas jugé digne de son hommage.

LE PRINCE.

ien, ce procedé te fait-il tant d'outrage?
it tes volontez, oses tu l'en blamer?
fuis l'hymen.

LA PRINCESSE.

N'importe, il me devoit aimer,
evoit dans nos jeux pour marquer mon empire,
oître mon amant, s'en vanter, me le dire,
me laisser au moins libre d'en disposer,
gloire de l'entendre, & de le refuser.
choix me fait affront, & ce m'est une offence,
aux yeux de vôtre Cour, Seigneur, qu'en ma
presence,
amour, sans paroître incertain de sa foi,
: pu se déclarer pour une autre que moi.

LE

LE PRINCE.

Mais dans ces mouvemens où ton cœur s'abandonne,
Quel interêt prens-tu, ma fille, en sa personne,
Et d'où vient que ce Prince occupe tes esprits?

LA PRINCESSE.

Je pretens me vanger, Seigneur, de ses mepris,
Je sai qu'il aime Aglante avèque violence,
Qu'il met à l'épouser toute son esperance,
Et je veux, s'il vous plaît, traverser ses desirs,
Empêcher son hymen, & troubler ses plaisirs.

LE PRINCE.

Cet hymen dont tu veux troubler la jouïssance,
Te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, il m'offence,
Et s'il faut qu'il parvienne au comble de ses vœux,
Vous me verrez sur l'heure expirer à vos yeux.

LE PRINCE.

Va, va, ma fille, avouë en ce moment sans crainte,
Ce que tu ne saurois cacher qu'avec contrainte;
Ce Prince avec éclat a paru dans nos jeux,
Son merite aujourd'hui t'a fait ouvrir les yeux,
Tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur?

LE PRINCE.

Oui, ma fille, tu l'aime.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, on m'en soupçonne, on le dit, & vous-même,
Seigneur, vous m'accusez de cette lâcheté!
O Ciel! que t'ai-je fait pour cette indignité?
Puis-je bien sans mourir entendre ce langage?
Si quelqu'autre que vous me faisoit cet outrage,
Seigneur, je ne suis pas dans l'ennui que je sens...

LE PRINCE.

Et bien tu n'aime pas, tu le hais, j'y consens,
Ma fille, & je veux bien pour te rendre contente,
Qu'il ne soit point l'époux de la Princesse Aglante.

LA

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

leigneur par ces bontez que de vous je reçois,
Vous me donnez la vie une seconde fois.

LE PRINCE.

Mais afin d'empêcher que jamais dans son zele,
Le Prince ne renouë en secret avec elle,
Il faut pour retenir, & captiver sa foi,
Le resoudre, ma fille, à le prendre pour toi.

LA PRINCESSE.

Moi l'épouser, Seigneur, lui qui d'une ame grande,
Fait voir. .. Hé! ce n'est pas, Seigneur, ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moi, Madame, & ma temerité
Dise jusques à vous porter ma vanité.
Non, pour Aglante en vain vôtre haine aprehende,
Ce n'est pas son hymen, c'est vous que je demande,
Ma Princesse, & j'en prens pour vous prouver mes soins,
Le Prince vôtre Pere, & les Dieux pour temoins.
C'est trop dans cette erreur vous retenir, Princesse,
C'est trop vous abuser par une feinte adresse,
Dussiez-vous contre moi trahissant mon espoir,
Employer vos rigueurs, & vous en prevaloir,
Il faut à vos regards devoiler ces mysteres,
Et montrer de mon cœur les sentimens sinceres.
Vous seule êtes l'objet de ces transports si doux,
Je vous aime, jamais je n'aimerai que vous.
C'est vous, ce sont ces yeux à qui tout est possible,
Qui m'ont banni du cœur ce titre d'insensible;
Tout ce que j'ai pu dire, & tout ce que j'ai fait,
Tout ce qu'on a pu voir d'une feinte est l'effet,
Un mouvement secret me l'avoit inspirée;
Mais qu'elle m'a couté! que son peu de durée
A jetté dans mon cœur de trouble, & d'embarras!
Sans doute il étoit temps de la cesser; helas!
Si d'un moment encor elle eût été suivie,
Je n'y pouvois durer, c'étoit fait de ma vie.
J'admire seulement que ce cruel detour,
Ait pu se conserver dans mon cœur presque un jour.

Car

Digitized by Google

Car enfin je brûlois quand d'un air peu sincere,
Ma bouche insolemment assuroit le contraire.
Et jamais dans le cours d'un funeste entretien,
Un cœur n'a plus souffert de tourmens que le mien.

LA PRINCESSE.

Vos fiertez, cet hymen, vôtre mepris, ma crainte,
Quoi, Prince, tout cela c'est l'effet d'une feinte?

EURIALE.

Oui, Madame, & si c'est outrager vos appas,
Je puis en reparer l'affront par mon trepas.
Parlez, vous n'en pouvez souhaiter la vangeance,
Que ma main aussi tôt ne punisse l'offence.

LA PRINCESSE.

Non, quoi que ce mensonge ait fait pour m'allarmer,
Il part d'un mouvement que je ne puis blâmer;
Et s'il vous faut, Seigneur, decouvrir ma pensée,
La verité m'auroit beaucoup plus offencée.

LE PRINCE.

Si bien donc que cedant à des transports si doux,
Ma fille, tu veux bien l'accepter pour époux.

LA PRINCESSE.

Seigneur, dans l'embarras où cet aveu me jette,
Je ne sai pas trop bien tout ce que je souhaite.
Laissez-moi quelque temps y songer si je puis,
Et m'épargnez un peu le desordre où je suis.

LE PRINCE.

Prince, vous jugez bien ce que cela veut dire.

EURIALE.

Quel que soit cet arrêt, je suis prêt d'y souscrire,
Je l'attens, prononcez ou ma gloire ou ma mort,
Je suivrai sans murmure ou l'un ou l'autre sort.

LE PRINCE.

Viens, aproche, Moron. Dans ce jour d'allegresse,
Je te remets en grace avequè la Princesse.

MORON.

Seigneur, une autre fois Courtisan circonspect,
Je n'avancerai rien qui puisse être suspect,
Et j'aprens maintenant par mon experience,
Qu'il ne faut pas toûjours dire ce que l'on pense.

SCE-

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

LE PRINCE, LA PRINCESSE, EURIALE, THEOCLE, ARISTOMENE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LE PRINCE.

S'Il faut vous expliquer, Princes, ce que je crains,
Ma fille pour l'hymen a de secrets desseins,
Dont l'effet répond mal aux desirs qui vous pressent,
Son panchant est ailleurs, mais voila des Princesses,
Qui pourront dans le cours d'une sincere ardeur,
Vous consoler tous deux de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Si malgré ce refus, Seigneur, ces deux Princesses
Veulent bien de nos cœurs accepter les tendresses,
Nous pourrons parvenir par des liens si doux,
A nous rendre en ce jour au moins dignes de vous.

LE PRINCE.

Princes, en attendant cette heureuse Journée,
Qui doit combler vos feux par ce triple hymenée,
Allons tous dans le Temple, & par de justes vœux,
Rendons tous grace au Ciel qui nous rend tous heureux.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'OMBRE
DE
MOLIERE,
COMEDIE.

Quoique cette Comedie ne soit pas de
nsieur de Moliere, on a crû qu'il étoit
opos, pour la satisfaction du Lecteur,
a mettre à la fin de ses Oeuvres, com-
on a fait dans les Editions precedentes
pour ne pas supprimer une Piece de
eatre, qui est toute à l'avantage de cet
stre Auteur, & qui a tant de rapport
c plusieurs Personnages de ses Come-
i.

Digitized by Google

ACTEURS.

DEUX OMBRES.
CARON.
LE POETE.
PLUTON.
RADAMANTE.
MINOS.
MOLIERE, Poëte Comique.
LA PRECIEUSE, de la Comedie des Precieuſes.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, de la même Comedie.
LE COCU, du Cocu imaginaire.
NICOLE, du Bourgeois Gentilhomme.
POURCEAUGNAC, de la Comedie de Pourceaugnac.
MADAME JOURDAIN, du Bourgeois Gentilhomme.
QUATRE MEDECINS, de la Comedie des Medecins.
L'ENVIE.

La Scene eſt dans les Champs Eliſées.

Digitized by Google

A SON ALTESSE SERENISSIME. MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGUIEN.

MONSEIGNEUR,

Voici l'Ombre de MOLIERE; *c'eſt une medie dont le bonheur ſera parfait, ſi A. S. l'honore du moindre coup d'œil. Sans torité que me donne un long uſage, je ne arderois pas de mettre vôtre illuſtre m à la tête d'un Livre, lorſqu'il va ſi ieuſement éclater à la tête des Armées. xandre mettoit Homere ſous ſon che-; Scipion & Lélie honorerent Terence leur eſtime : mais ſans le ſecours de ces*

Digitized by Google

exemples, il suffit de lire celui de V. A. S. pour justifier que les Armes & les Lettres n'ont rien d'incompatible, & que le Cabinet & le Camp peuvent être amis. Souffrez donc, MONSEIGNEUR, que les Oeuvres de MOLIERE *tiennent quelque rang dans votre Bibliotheque, & que ma Comedie soit une espece de Table pour les siennes.*

De V. A. S.

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très
obeissant serviteur,
BRECOURT.

PR

Digitized by Google

PROLOGUE
DE L'OMBRE
DE MOLIERE.

ORONTE, CLEANTE.

ORONTE.

POint, vous dis-je, c'eſt une raillerie qu'on vous a faite de moi.

CLEANTE.

Je vous dis que je ſuis ſûr de la choſe.

ORONTE.

C'eſt quelqu'un qui a voulu ſe divertir à mes dépens, vous dis-je.

CLEANTE.

Ah! que vous êtes reſervé!

ORONTE.

Mais que vous êtes folâtre avec vôtre Comedie! C'eſt bien à moi à entreprendre de ces Ouvrages: Non, non, Cleante, je me connois, & ſi parmi mes Amis je me laiſſe aller à produire quelque Epigramme, quelque Madrigal, ou de ſemblables bagatelles, croyez que cela ne m'a point donné aſſez bonne opinion de moi pour entreprendre un Ouvrage, que l'on puiſſe appeller Comedie. C'eſt un pas à la verité, que preſque tous les gens franchiſſent aiſément; & il ſemble qu'il ſuffiſe d'avoir fait à pluſieurs repriſes une certaine quantité de mediocres ou de méchans Vers, pour ſe donner avec beaucoup d'impunité le nom d'Auteur; & ſous ce titre, on hazarde librement un aſſemblage de caracteres bien ou mal fondez, d'incidens amenez à

Digitized by Google

force, & de galimatias redoublez, que l'on baptize effrontément du nom de Comedie. Voilà par où plusieurs honnêtes gens ont échoüé dans le monde; & sur leur exemple je ne hazarderai point, mon cher Cleante, de perdre un peu d'estime que d'autres talens que la Poesie m'ont acquise. Quand on peut faire quelque chose de mieux qu'une méchante Piece, on ne doit point travailler à cet Ouvrage; & quoi qu'on entreprenne, si l'on ne peut y réüssir parfaitement, il vaudroit encore mieux ne rien faire du tout.

CLEANTE.

Je vous trouve admirable, Oronte, avec tous ces justes & beaux raisonnemens! Mais ce qui m'en plaît le plus, c'est de vous voir si bien condamner aux autres une démangeaison dont vous n'avez pû vous défendre. Oui, morbleu, je vous dis que vous avez fait une Comedie.

ORONTE.

Moi?

CLEANTE.

Vous l'avez donnée à étudier déja.

ORONTE.

Encore?

CLEANTE.

C'est une petite Piece en Prose.

ORONTE.

Bon.

CLEANTE.

Et les Comediens qui la repreſenteront, ſont cachez là-haut dans vôtre chambre, pour la repeter aujourd'hui. Là, rougissez à present qu'on vous met le doit sur la piece. Hé?

ORONTE.

Comment avez vous sû cela?

CLEANTE.

Ah! Comment je l'ai sû? Que me donnerez-vous, & je vous le dirai?

ORONTE.

Hé, de grace, dites-moi qui m'auroit pû trahir? C'est une chose que je n'ai confiée qu'à mon frere, & à ma femme.

CLEAN-

Digitized by Google

CLEANTE.

Socrate se repentit d'avoir dit son secret à la sienne : Mais ce n'est point de la vôtre dont j'ai appris ceci ; & pour vous tirer d'inquiétude, sachez que le hazard, & vôtre peu de soin, m'ont appris que vous aviez fait une Comedie. Vous connoissez vôtre écriture apparemment, puisque je la connois aussi. Tenez. *L'OMBRE DE MOLIERE, petite Comedie en Prose.* Eh ?

ORONTE.

Ah Cleante ! je vous l'avouë, puisque vous le savez : Je m'y suis laissé aller, il est vrai, vous tenez mon Ouvrage ; C'est une petite Piece de ma façon, & vous êtes trop de mes amis, pour ne vous le pas dire.

CLEANTE.

Ah ! je vous suis trop obligé vraiment, & vous m'avez confié ce secret de trop bonne grace pour ne vous en pas témoigner ma reconnoissance.

ORONTE.

Que vous êtes fou ! Donnez donc. C'est une bagatelle que je n'ai pas jugé digne d'entrer dans vôtre confidence ; & pour vous le dire franchement, c'est l'effet de quelques heures de melancolie qui m'ont fait griffonner ce petit Ouvrage. Vous savez que j'estimois Moliere, & cette Piece n'est autre chose qu'un Monument de mon amitié que je consacre à sa memoire. La maniere dont il paroît dans ma Comedie, le represente naturellement comme il étoit, c'est à dire comme le censeur de toutes les choses déraisonnables, blâmant les sottises, l'ignorance, & les vices de son siecle.

CLEANTE.

Il est vrai qu'il a heureusement joüé toutes sortes de matieres, & son Theatre nous a servi long-temps d'une divertissante & profitable Ecole.

ORONTE.

Il étoit dans son particulier, ce qu'il paroissoit dans la Morale de ces Pieces ; honnête, judicieux, humain, franc, genereux ; & même malgré ce

Digitized by Google

qu'en ont cru quelques Esprits mal faits, il tenoit un si juste milieu dans de certaines matieres, qu'il s'éloignoit aussi sagement de l'excès, qu'il savoit se garder d'une dangereuse mediocrité. Mais la chaleur de nôtre ancienne amitié m'emporte, & je m'aperçois qu'insensiblement je ferois son Panegyrique, au lieu de vous demander quartier. J'ai plus besoin de grace, que sa memoire de loüange : c'est pourquoi, cher Cleante, je vous redemande ma Piece : Mais puisque vous êtes ici, honorez-la de vôtre attention, & ne la regardez, je vous prie, que comme une chose que j'ai dédiée à la seule memoire de mon ami.

CLEANTE.

Allez, Oronte, quelque chose que ce soit, le seul sentiment qui vous l'a fait entreprendre, vous doit assurer de la reüssite de vôtre Ouvrage; & rien n'est plus honnête à vous, que de montrer au public avec quelle justice vous estimiez un si grand homme.

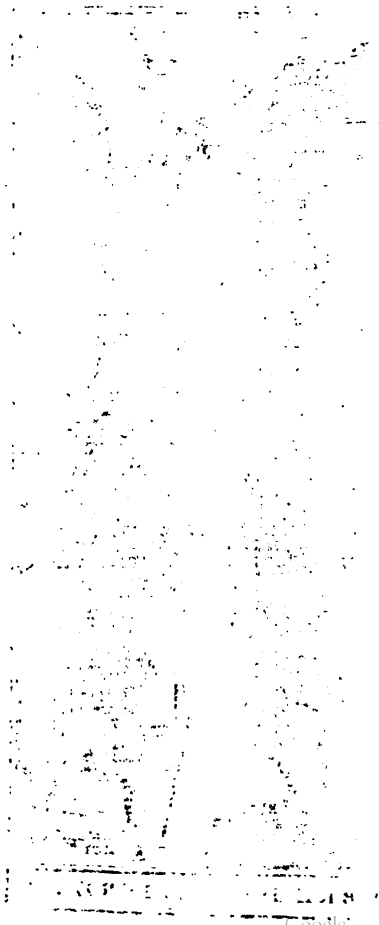
ORONTE.

Ne me faites pas rougir davantage, Cleante; & venez seulement donner vôtre avis sur nôtre repetition.

Fin du Prologue.

Digitized by Google

L'OMBRE DE MOLIERE


Digitized by Google

L'OMBRE DE MOLIERE.

SCENE PREMIERE.

Le Theatre s'ouvre par DEUX OMBRES, qui en dansant apportent chacune un morceau de tout ce qui peut former un Tribunal; & après l'avoir dressé, elles se disputent un balai pour nettoyer ce lieu, où Pluton se doit venir rendre bien-tôt.

PREMIERE OMBRE.

DOnne, donne-moi ce balai.

2. OMBRE.

Je n'en ferai rien, c'est à moi à balayer ici: Pluton va venir, & je veux que tout soit net & propre comme il faut.

1. OMBRE.

Oüi, mais je te dispute cet honneur; cela m'appartient mieux qu'à toi.

2. OMBRE.

Et par quelle raison?

1. OMBRE.

Par la raison, que quand j'étois en l'autre Monde, je me suis si bien acquité de mon emploi, que je merite bien en celui-ci l'honneur de l'exercer encore.

2. OMBRE.

Et quel merite avois-tu plus que moi en l'autre Monde? N'étions-nous pas Laquais tous deux?

Digitized by Google

1. OMBRE.

Oui, mais il y a Laquais, & Laquais.

2. OMBRE.

Et qu'as-tu à me reprocher? N'ai-je pas fidellement servi tous les Maîtres à qui j'ai été?

1. OMBRE.

Ai-je manqué en rien, moi, à tout ce que les miens m'ont commandé? Et quand je servois, par exemple, cet illustre & fameux Tailleur, m'a-t-on jamais vu lui friponner la moindre guenille des choses qu'il déroboit?

2. OMBRE.

Et quand je servois, moi, mon petit grison de Procureur, m'a-t-on jamais vu abuser des secrets qu'il me confioit, ni reveler aucune des friponneries qu'il faisoit à ses Parties?

1. OMBRE.

M'a-t-on vu manquer jamais à la fidelité que j'ai dûë à une Maîtresse coquete que je servois, ni avertir son mari que je portois tous les jours des billets doux à ses galans?

2. OMBRE.

Et durant les quatre années que j'ai servi ce fameux Empirique, m'a-t-on jamais ouï dire le moindre mot des poisons qu'il composoit, & de toutes les vies qu'il vendoit par ce moyen au plus offrant & dernier encherisseur?

1. OMBRE.

Tout beau: Le secret de faire mourir les gens a quelque rapport avec la Medecine, & nous ne serions pas bien venus à enfiler ce discours. Nous nous échapperions peut-être à parler contre les Medecins en parlant des morts. Tu sais que ces Messieurs sont un peu vindicatifs, & que depuis quelque temps sur tout, nous en avons ici qui ne prêchent que la vengeance de ceux qui n'ont pas voulu mourir par leurs mains. Et s'il arrive que nôtre grand Pluton leur accorde quelque empire en ces lieux, comme ils le pretendent, ils pourroient bien étendre leur colere jusques sur nous, pour n'avoir pas parlé d'eux avec tout le respect qu'ils

Digitized by Google

qu'ils attendent. C'eſt pourquoi nous ferons mieux de nous taire.

2. OMBRE.

A propos, c'eſt donc pour ces Meſſieurs que la Fête ſe fait, & que nous venons tout preparer ici?

1. OMBRE.

Je ne ſai ſi c'eſt pour d'autres, ou pour eux; mais je ſai bien que Pluton s'y doit rendre bientôt pour juger une grande affaire. C'eſt pourquoi, ſi tu m'en crois, au lieu de quereller, & de diſputer de nos avantages, nous prendrons chacun un balai, & nous nettoyerons enſemble, pour avoir plûtôt fait. Auſſi bien je voi trop d'ordure ici pour un ſeul Balayeur.

2. OMBRE.

Tu as raiſon; mais j'entens du bruit: Seroit-ce deja Pluton?

1. OMBRE.

Attens: Non, non, ce n'eſt pas lui encore; c'eſt Caron avec le Genie du Poëte Doucet. Je croi qu'ils n'auront jamais fini leur querelle.

2. OMBRE.

A qui en a Caron auſſi, de tourmenter inceſſamment ce pauvre Genie?

1. OMBRE.

Il faut bien qu'il lui ait fait quelque choſe.

SCENE II.

CARON, LE POETE, LES DEUX OMBRES.

CARON.

QUe font là ces coquins? Allons, tout eſt-il net?

1. OMBRE.

Oui, Meſſieurs, & vous pouvez quereller ici fort proprement.

CARON.

Quoi! tu ne me laiſſeras pas en repos? Veux-tu te retirer?

Digitized by Google

LE POETE.

Helas! Caron, helas!

CARON *le railleur sur le même ton.*

Helas! Caron, helas! A qui diable en as-tu avec tes pleurs helas?

LE POETE.

Quoi! me laisser secher ainsi dans les Champs Elisées? N'as-tu point quelque endroit à me mettre, & dois-je rester parmi les Ombres errantes?

CARON.

Et où veux-tu que je te fourre, malheureux Genie que tu es? Veux-tu que je te mette parmi les Poëtes? Cela est indigne de ton merite. Que je t'aille nicher aussi parmi des Heros? Ma foi, tu les as un peu trop bien accommodez, pour croire qu'ils s'accommodassent de toi.

LE POETE.

Et quel outrage leur ai-je fait?

CARON.

Ce que tu leur as fait? Ma foi, tu les as fait de fort jolis garçons; & principalement les Heros Grecs ont grand besoin de se louer de toi. Tu les as si bien bar bouillez, qu'ils n'ont plus besoin de masque au Carnaval pour se déguiser.

LE POETE.

Que tu fais le plaisant mal à propos!

CARON.

Tu as raison, mais ce n'est que depuis que nous nous voyons. Ce faquin sans me connoître, m'a si bien traduit en dieeur de bons mots, que l'on me chante en l'autre monde comme un Operateur crotesque, moi qui à force d'entendre des lamentations dois être triste comme un bonnet de nuit sans coëffe. Hé bien! tenez, ne voilà-t-il pas encore? Un bonnet de nuit sans coëffe! Depuis que je connois cet animal, je ne dis que des sottises. Il me prend envie de te mettre aux mains avec Virgile, il t'apprendra à me connoître.

LE POETE.

Helas! Caron, helas!

CARON.

Encore? Ma foi, je te baillerai de ma rame sur les oreilles.

LE

LE POETE.

Peux-tu traiter avec tant de rigueur un Genie qui a passé pour la douceur même?

CARON.

Hé tu n'étois que trop doux, mon enfant, & un peu de sel t'auroit fait grand bien. Mais je suis las de t'entendre; nous avons bien d'autres affaires; Adieu, va te promener. Ne va pas gâter nos belles Allées au moins, n'y t'amuser à cueillir nos Lauriers. Ce n'est pas viande pour tes Oiseaux.

LE POETE.

Où veux-tu donc que j'aille?

CARON.

Promene-toi sur l'Egoût; & si la faim te prend, où te permet de manger quelques Chardons pour te rafraîchir la bouche.

LE POETE.

Helas! Car...

CARON.

Ah, le Bourreau! Tu ne sortiras pas? Allons, Balayeurs, faites vôtre charge. Voici Pluton; & cet animal n'a que faire ici.

Les Ombres chassent le Poëte avec les manches de leurs balais.

SCENE III.

PLUTON, RADAMANTE, MINOS, L'ENVIE, CARON.

PLUTON *assis dans son Tribunal.*

CA, il est donc question de rendre justice aujourd'hui. Fai venir l'Accusé, Caron, & que l'Envie amène les Complaignans. Nous avons donc bien des affaires, Messieurs?

RADAMANTE.

Sans doute, & il nous est arrivé aujourd'hui une Ombre qui nous va bien donner de la besogne.

MINOS.

Ce ne sera pas une bagatelle que cette affaire-ci.

PLU-

Digitized by Google

Comment?

MINOS.

Je vai vous instruire de tout, afin que vous n'ayez pas la peine tantôt d'interroger les Parties. Il y avoit autrefois là-haut un certain homme qui se mêloit d'écrire, à ce qu'on dit; mais il s'étoit rendu si difficile, que rien ne lui sembloit parfait. Il se mit d'abord à critiquer les façons de parler particulieres: Ensuite il donna sur les habillemens: De là il attaqua les mœurs, & se mit inconsidérement à blâmer toutes les sottises du monde: Il ne put jamais se résoudre à souffrir tous les abus qui s'y glissoient. Il dévoila le mystere de chaque chose, fit connoître publiquement quel interêt faisoit agir les hommes, & fit si bien enfin, que par les lumieres qu'il en donnoit, on commençoit de bonne foi à trouver presque toutes les choses de la vie un peu ridicules. Il n'y eut pas jusqu'à la Medecine même qui n'eût part à sa Censure, & ce fut une des choses qu'il toucha le plus souvent; & il fut si bien reüssir en cette matiere, que pour peu qu'il l'eût traitée encore, il y auroit eu lieu de craindre pour les Medecins, qu'ils n'eussent accompli pour une seconde fois quelque petit banniſſement de six cens années.

PLUTON.

Cela nous auroit fait grand tort.

MINOS.

Et c'est son arrivée ici qui cause cette Audience, qui sans doute ne sera pas sans difficulté. Chacun prétend avoir sujet de se plaindre de lui: Lui qui pretend n'avoir offensé personne: Au contraire, de la maniere dont il parle, il semble que tout le monde lui soit obligé, & même il en donne d'assez bonnes raisons, & voilà qui est embarrassant.

PLUTON.

Tu l'as donc vu?

MINOS.

Je viens de l'entretenir il n'y a qu'un moment.

PLUTON.

Où l'as-tu laissé?

Mi-

Digitized by Google

MINOS.

Dans l'Allée des Poëtes, où il a trouvé l'Esprit de Terence & de Plaute, avec qui il se divertit.

PLUTON.

Il faudra entendre les raisons de chacun. Qu'on les fasse venir ; mais faites-les moi paroître sous les mêmes figures qu'ils avoient en l'autre Monde, afin de les mieux discerner.

RADAMANTE.

Voici déja l'Accusé que Caron vous amène.

PLUTON.

Où sont les Complaignans?

MINOS.

L'Envie les doit conduire ici.

SCENE IV.

MOLIERE, CARON, PLUTON, RADAMANTE, MINOS.

CARON.

JE n'y puis plus tenir : Jamais il ne s'est vu tant d'Ombres en un jour; & la Porte va rompre, si vous n'y donnez ordre.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

Entendez-vous comme on m'appelle? Dès qu'ils ont vu que je faisois entrer cette Ombre, ils ont pensé me devorer.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

On y va. Ordonnez donc ce que vous voulez que je laisse entrer.

TOUTES LES AMES.

Caron....

PLUTON.

Hé patience. Qui sont-ils tous ces gens-là?

CA-

Digitized by Google

CARON.

Ce sont des Précieuses, des Bourgeoises, des Marquis ridicules, des Femmes savantes, des Avares, des Hypocrites, des Jaloux, des Cocus, & des Medecins.

PLUTON.

En voilà trop pour un jour : Qu'il n'en vienne qu'une partie.

CARON.

J'oubliois encore un Limousin, dont l'esprit est assez materiel pour servir de corps en un besoin.

PLUTON.

Fai-les entrer selon le rang qu'ils auront à la porte. Radamante, prens le rôle pour écrire les noms de Complaignans. Ca, qui est celle-ci ?

SCENE V.

LA PRECIEUSE, CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

Vous l'allez reconnoître à son langage.

LA PRECIEUSE.

Grand Monarque des sombres habitations, plaise aux Destins que vous prêtiez attentivement le sens auriculaire de vôtre Justice aux éloquentes articulations de nos clameurs ; & que par le triste visage de nôtre ame vous puissiez être penetré de nos unanimes sentimens.

PLUTON.

Quel langage est-ce là ?

CARON.

C'est le franc Precieux.

PLUTON.

Voilà un beau jargon, vraiment. Ecoutons.

LA PRECIEUSE.

La surprenante horreur de nôtre accablement coûtera sans doute quelque égarement à la grandeur de vôtre ame. Vous voyez à vos genoux une Ad-

Digitized by Google

Addition de Précieuses qui vous en représente le Corps, pour faire pancher en leur faveur l'équilibre de vôtre Justice contre le materiel échapement de ce Chronologiste scandaleux. Bien que la vengeance ne soit pas d'une ame du premier ordre, lors que l'outrage a pris le vif, c'est une foiblesse de se laisser aller aux tendres émulations d'une pitié seduite par les vaines erreurs de l'ostentation.

PLUTON.

Ma foi, je n'y entens goute.

LA PRECIEUSE.

La ferocité de cet esprit sauvage a si bien donné la chasse au gibier de nôtre éloquence, que l'indigestion de nos pensées n'ose plus trouver le supplément de nos expressions. Il nous a si bien atteintes du crime d'absurdité, que nous en paroissons presque convaincues par tout le pié-d'estal du bas monde. Pardonnez, grand Monarque, si j'ose vous parler si vulgairement; & si toutes nos pensées ne sont pas revêtues d'expressions nobles & vigoureuses.

PLUTON.

He, il n'y a point de mal à cela; au contraire, on ne se pique pas ici de beau langage. Dites un peu naturellement vôtre affaire; car foi de Dieu d'ici-bas je n'y ai rien compris encore.

LA PRECIEUSE.

Se peut-il faire que vôtre noire Majesté use la forme enfoncée dans la matiere?

PLUTON.

Ma foi, je ne vous entens pas.

LA PRECIEUSE.

Quoi! la dureté de vôtre comprehension ne peut être amollie par le concert éclatant des rares qualitez de vos vertus sublimes?

PLUTON.

Je ne sai ce que c'est que tout cela; mais j'aurai soin de vous rendre justice. Passez sur les ailes de mon Trône.

LA PRECIEUSE.

Quoi, Monarque enfumé, vous répandrez de vos propres bontez sur le gemissement de nos altercations?

PLU-

Digitized by Google

PLUTON.

Cela se pourra bien; mais laissez-nous un peu travailler à d'autres jugemens. Minos, écri-là sur le rôle, & me fai ressouvenir de tout ce qu'elle a dit. Alons, que répons-tu à cette accusation?

MOLIERE.

Rien; & cette matiere est indigne de moi.

PLUTON.

Hé bien, que quelqu'autre entre donc, on jugera tout ensemble.

CARON.

Allons; que le plus proche de la porte vienne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CARON, PLUTON, MINOS, RADAMANTE, MOLIERE.

PLUTON.

CA, qui est celui-ci?

LE MARQUIS *à Moliere sur un ton de fausset.*

Ah parbleu! mon petit Monsieur, je suis bien aise de vous trouver ici.

MOLIERE.

Qui es-tu, toi, pour me parler ainsi?

LE MARQUIS.

Je suis un de ces Marquis, mon ami, que vous tournez en ridicules.

MOLIERE.

Et où sont les grands canons que je t'avois donnez?

CARON.

Ils sont restez à la porte, qui étoit trop étroite pour les passer.

PLUTON.

Cà, que demandez-vous?

LE MARQUIS.

Je demande justice pour mes rubans, mes plumes, ma perruque, ma calèche, & mon fausset, qu'il a joüez publiquement.

PLU-

Digitized by Google

PLUTON.

Que reponds-tu?

MOLIERE *chagrin.*

Rien.

PLUTON.

Aux autres; passez, on vous jugera à loisir.

CARON *à l'entrée de la porte.*

Arrêtez donc, vous n'entrerez pas.

PLUTON.

Qu'est-ce?

CARON.

C'est le plus fâcheux de tous nos Morts. Un Chasseur qui s'est cassé la tête sur son cheval Alezan, & qui ne parle à tout le monde que de goulis, de gigots, de pieds, de croupe, & d'encolure.

PLUTON.

Fai donc venir qui tu voudras. Je commence à me lasser de tout ceci.

CARON.

Entrez, vous.

PLUTON.

Cà, qu'est-ce encore que cette grosse Ombre-ci?

CARON.

C'est l'Ombre d'un Cocu.

PLUTON.

L'Ombre d'un Cocu? Il faut que ce soit un Corps. Parle, que veux-tu?

SCENE VII.

LE COCU *Imaginaire*, MOLIERE, PLUTON, CARON, MINOS, RADAMANTE.

LE COCU.

VOus voyez en ma seule Ombre tout le Corps des Cocus; Vous les voyez ici en moi, dis-je, affligez, outragez, & tout contrits des affronts publics que ce grand Corps a reçus depuis que malicieusement cet ennemi juré de nôtre repos nous a rendus le

le jouet de tout le monde. Il n'eſt preſque aucun mari qui n'ait ſenti les traits piquans de ſa ſatyre; & depuis qu'il s'eſt mêlé d'annexer le Cocuage à de certains maris, il ſe voit peu de familles où l'on ne ſoit perſuadé de trouver des Cocus de pere en fils. Ce ſoupçon outrageant eſt devenu par ſon moyen comme un Titre de Maiſon; & il en a excepté ſi peu de gens, que ſi je ne parle pour tout le monde, il n'en faut guéres du moins. Voilà de quoi ſe plaint nôtre illuſtre Corps, qui avant ſa ſcandaleuſe médiſance vivoit dans l'état de la premiere innocence. Chacun vivoit content de ſa petite reputation. Le ſcandale ne regnoit point publiquement comme il fait; & ſi l'on avoit le malheur d'être Cocu, on avoit du moins la douceur de l'être en ſon petit particulier. Mais depuis qu'il a dévoilé les myſteres ſecrets, ce n'eſt plus par tout qu'une gorge chaude des pauvres Maris. On en va à la moutarde, & pluſieurs honnêtes gens même ont pris en dot le Titre de Cocus, en ſignant leur contract de mariage. Si la diſcretion des Notaires n'étoit grande, quelqu'un de ces Meſſieurs en pourroit parler avec beaucoup de ſûreté. Voilà le déſordre & le déreglement qu'il a mis en l'autre monde, dont nous demandons en celui ci juſtice, vengeance, & reparation.

PLUTON *à Moliere.*

Qu'avez-vous à dire là-deſſus?

MOLIERE.

Rien; je paſſe condamnation pour les Cocus, & j'ai trop mal réüſſi dans cette affaire pour me pouvoir défendre. Quelque ſoin que j'aye pris de faire horreur du Cocuage, j'avouë de bonne foi que c'eſt un vice dont je n'ai pû corriger mon ſiecle.

PLUTON.

Minos, mets-le ſur le rôle. Allez, on va vous écrire. Qu'eſt-ce? Qu'y a-t-il de nouveau?

SCE-

Digitized by Google

SCENE VIII.

CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

JE ne ſai d'où nous eſt venu encore une plaiſante eſpece d'Ombre: Mais je croi, ſi l'on pouvoit trépaſſer deux fois, qu'elle feroit mourir de rire tous les Morts d'ici-bas.

PLUTON.

Comment donc?

CARON.

Elle rit de tout, & ne s'afflige de rien, pas même d'être venue ici à la fleur de ſon âge.

PLUTON.

Cela eſt de bon ſens; y venir tôt ou tard, c'eſt toûjours y venir; & comme l'uſage de la mort eſt un peu de durée, on fait bien de s'y accoûtumer de bonne heure. Mais qui eſt-elle cette Ombre?

CARON.

Ce n'eſt qu'une Servante.

PLUTON.

N'importe, fai-la entrer, il faut entendre tout le monde.

CARON.

Allons, la rieuſe, entrez.

SCENE IX.

NICOLE, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE, CARON.

MOLIERE.

AH? c'eſt Nicole.

NICOLE *riant à gorge déployée.*

Hé, oui, c'eſt moi. Quand j'ai appris que vous étiez

Digitized by Google

étiez ici, par ma figue, ai-je dit en moi-même, il faut que j'aille voir ce pauvre homme qui m'a tant fait rire en l'autre monde.

MOLIERE.

Tu es donc bien-aise d'être en celui-ci, Nicole, puisque tu ris si fort?

NICOLE.

C'est que vous m'avez appris à me moquer de tout: Et puis franchement je ne suis pas trop fâchée d'être ici, & je ne trouve point que la mort soit si dégoûtante que l'on se l'imagine.

PLUTON.

Et d'où vient que tu t'accommodes si aisément d'une chose que les hommes trouvent si peu aimable?

NICOLE.

C'est que je ne me soucioisgueres de vivre.

PLUTON.

Quoi! tu n'étois pas bien-aise de voir la lumière?

NICOLE.

Non, car je ne faisois tous les jours que la même chose, dormir, boire, & manger; il me semble que le plaisir de la vie est de changer quelque fois. A cette heure, voulez-vous que je vous dise il y a une certaine égalité parmi les Morts qui ne me déplaît pas Je ne voi personne ici qui soit plus grand Seigneur l'un que l'autre, & j'ai pensé étouffer de rire, quand j'ai rencontré en venant mille sortes de gens qui se desesperoient. Un riche Banquier pâle & maigre, qui endévoit de s'être laissé mourir de faim. Un amoureux qui s'étoit tué pour une Maîtresse qui ne l'aimoit point. Un Alchimiste qui enrageoit d'avoir passé sa vie en fumée. Mais entr'autres choses, des Dames qui pleuroient de me voir assise auprès d'elles. D'autres qui s'affligeoient de n'avoir plus de toilettes, de miroirs, & de petites boëttes. Il n'y a rien de plus plaisant que de les voir sans rougé, sans mouches, & sans cheveux; avec leur grand front chauve, leurs yeux creusez, & leurs joues décharnées, vous les prendriez pour des Carêmes-prenans. Enfin la plus belle

Digitized by Google

belle & la plus laide se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

PLUTON.

Il n'est pas question de cela. Qu'avez-vous à dire contre l'Accusé?

NICOLE.

Moi? Par ma figue, je n'ai rien à dire contre lui, c'est une bonne Ombre; & tenez, Monsieur Pluton, c'est peut-être la meilleure piece de vôtre sac.

PLUTON.

Que voulez-vous donc?

NICOLE *riant.*

Monsieur, je viens vous prier....

PLUTON.

Hé?

NICOLE *riant.*

Je viens vous prier, Monsieur....

PLUTON

Et là dites donc.

NICOLE *riant toûjours.*

Je viens vous prier, Monsieur.... de me.... laisser... de me laisser... de me laisser....

PLUTON *la contrefaisant.*

Et moi, ma mie, je vous prie de nous laisser.. de nous laisser..... de nous laisser.... de nous laisser en repos, s'il vous plaît.

NICOLE *éclatant de rire.*

Monsieur, je vous prie.... s'il vous plaît.... de m'accorder le plaisir... le plaisir de rire tout mou sou, de vous, & de vôtre Royaume.

PLUTON.

Otez-moi cette impudente. Qu'est-ce encore? Je n'en veux plus entendre; qu'on me laisse en repos; l'Audiance est finie, & je vais prononcer.

CARON.

Hé, c'est l'Ombre de Pourceaugnac, ce brave Limousin; elle n'a qu'un mot à vous dire.

PLUTON.

Hé bien qu'il entre. Ah quelle peine! Ne sera-ce jamais fait?

Digitized by Google

SCENE X.

POURCEAUGNAC, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAM. CARON.

POURCEAUGNAC.

GRand Roi des Morts, vous me voyez ici député de la part de tous les Limousins trépassez, qui vous demandent qu'il leur soit permis d'ajourner cette Ombre leur Partie pardevant vous, à trois jours, pour se voir condamner à reparation d'honneur envers les Pourceaugnacs passez, presens & futurs, tant des affronts reçus, que de ceux qu'ils recevront. A quoi je conclus.

PLUTON *à Moliere.*

Répondez.

MOLIERE.

Hé Monsieur de Pourceaugnac, quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi? Si vous preniez bien les choses, ne me loüeriez-vous pas, au lieu de me blâmer, d'avoir rendu vôtre nom aussi celebre que j'ai fait? Car, dites-moi un peu, ne vous ai-je pas déterré du fond du Limousin, & à force de tourmenter ma cervelle, ne vous ai-je pas amené dans la plus illustre Cour du monde? Raisonnons un peu de bonne foi, ne m'avez-vous pas quelque obligation de vous avoir fait faire un si beau voyage?

POURCEAUGNAC.

Hé... oui.

MOLIERE.

N'est-ce pas moi qui vous ai fait connoître?

POURCEAUGNAC.

D'accord.

MOLIERE.

Ne vous a-t-on pas vû avec beaucoup de plaisir?

POURCEAUGNAC.

Cela est vrai, car chacun rioit dès qu'on me voyoit.

MO-

Digitized by Google

MOLIERE.

Vous a-t-on jamais banni des lieux publics?

POURCEAUGNAC.

Au contraire, on y donnoit de l'argent pour me voir.

MOLIERE.

Ee enfin n'ai-je pas rendu vôtre nom immortel par tout vôtre Royaume?

POURCEAUGNAC.

Et comment immortel?

MOLIERE.

Comment? Et dès qu'il arrive en France quelqu'un qui ait tant soit peu de vôtre air, de vos gentillesses, & de vos petites façons de faire, fût-ce un Prince, ne dit-on pas, Voilà un vrai Pourceaugnac? Et n'est-ce pas un honneur considerable pour vous & pour vôtre Province, que vôtre nom quelquefois puisse servir d'une qualité aux gens de la plus haute naissance?

POURCEAUGNAC.

Il a quelque raison au fonds.

MOLIERE.

Hé prenons toûjours les choses du bon côté; n'allons point envenimer les intentions, & croyons tout à nôtre avantage: je n'ai jamais rien fait qu'à vôtre honneur & gloire, & serois bien fâché, Monsieur de Pourceaugnac, que les choses eussent tourné autrement.

POURCEAUGNAC.

Ma foi, après tout, je pense en effet que j'ai tort de m'être fâché contre lui. Qui diantre sont les sottes Ombres aussi qui s'avisent de me mettre des fariboles dans la tête? Allez, vous êtes des bêtes: Monsieur est une honnête Ombre, qui a pris la peine de me faire connoître, & vous ne savez pas prendre les choses du bon côté. Monsieur, je suis fâché de tout ceci, & je vous demande pardon pour les Ombres de Limoge. Je suis vôtre valet, tout à vous, vôtre serviteur & vôtre ami. Je vais chercher mon cousin l'Assesseur, & mon neveu le Chanoine, afin que nous beuvions ensemble quelques verres d'oubli, pour ne nous plus souvenir du passé.

Digitized by Google

MOLIERE.

Adieu, Monsieur de Pourceaugnac.

PLUTON.

Messieurs, il est tard, & je vais lever le siege.

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, PLUTON, MOLIERE, CARON, RADAMANTE MINOS.

Me JOURDAIN *toute éssoufflée.*

Justice, justice, justice, justice.

PLUTON.

Qui est-ce encore ici? Je ne veux plus entendre personne, & je suis las de tant d'impertinentes plaintes. Pourquoi l'as-tu laissée entrer?

CARON.

Elle a forcé la porte.

PLUTON

Prens-donc bien garde aux autres, & qu'il n'en entre plus. Je n'ai jamais tant vû de canailles en un jour. Cà, que demandez vous?

Me JOURDAIN *d'un air chagrin & brusque.*

Ce que je n'aurai pas.

PLUTON.

Que vous faut-il? hé!

Me JOURDAIN.

Il me faut ce qui me manque.

PLUTON.

Quelle nouvelle espece est-ce encore ici? Dites-nous donc ce que vous avez?

Me JOURDAIM.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si je ne l'ai pas enflée.

MOLIERE.

Ah! c'est Madame Jourdain, je la reconnois; Et comment êtes-vous ici, Madame Jourdain?

Me. JOURDAIN.

Sur mes pieds comme une Oye.

PLUTON.

Ah quelle femme!

MO-

Digitized by Google

MOLIERE.

Vous venez vous plaindre de moi, n'eſt-ce pas, Madame Jourdain?

Me JOURDAIN.

Camon, j'aurois beau me plaindre, beau me plaindre j'aurois.

PLUTON

Encore?

MOLIERE.

Madame Jourdain eſt un peu en courroux.

Me JOURDAIN.

Oui, Jean Ridoux.

PLUTON.

Courage. Hé bien, qu'avez-vous à me dire?

Me JOURDRIN.

Oui, qu'avez-vous à me frire?

PLUTON.

Diable ſoit la maſque. Que l'on me l'ôte d'ici, & que d'aujourd'hui perſonne ne me parle. Je ſuis las de tous ces extravagans, & me voilà dans une colere que je ne me ſens pas. Qu'eſt cé encore? qu'y a-t-il? que veut-on? ſerai-je toûjours troublé, perſecuté, accablé d'affaires? Hé quelle miſere eſt-ceci? a-t-on jamais vû un Dieu plus fatigué que moi?

Pluton ſe leve de ſon Tribunal.

SCENE XII.

CARON, PLUTON, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

GRand Roi...

PLUTON *marchant en colere.*

Non, je croi que tout cet embarras me fera renoncer à mon Empire.

CARON.

Ce ſont...

PLUTON.

Quoi, ſans repos?

Digitized by Google

CARON.

Il y a...

PLUTON.

Sans plaisir?

CARON.

Ce sont...

PLUTON.

Sans relâche? Non je ne veux plus rien entendre. Que tout soit renversé, bouleversé sans dessus dessous, je n'écoute personne; qu'on ne m'en parle plus.

CARON.

Ce sont des Medecins qui viennent d'arriver, & qui voudroient vous demander un moment d'audiance.

PLUTON.

Des?

CARON.

Des Medecins.

PLUTON *courant se mettre sur son Tribunal.*

Des Medecins? Ho! qu'on les fasse entrer: ce sont nos meilleurs amis; qu'ils viennent, qu'ils viennent; d'honnêtes gens à qui je dois trop pour leur rien refuser. Ils ont augmenté le nombre de mes Sujets, & je leur en dois sans doute une ample reconnoissance. Mais les voici.

SCENE XIII.

QUATRE MEDECINS, PLUTON, RADAM. MINOS, MOLIERE, CARON.

MOLIERE.

HA, voici de mes gens. Ecoutons-les parler; & puis nous répondrons.

PLUTON.

Messieurs, soyez les bien venus. Vous visitez un Prince qui vous honore fort; je sai toutes les obligations que je vous ai, & que dans ce vaste Empire des Morts vous pouvez vous vanter avec raison d'y avoir aussi bonne part que moi: aussi en re-

Digitized by Google

revanche de vos bons & fideles services, je ne prétens pas vous rien refuser. Demandez seulement.

1. MEDECIN.

Grand Monarque des Morts, vous voyez ici la fleur de vos plus fidelles Pensionnaires.

2. MEDECIN *bredouillant*.

Jamais nous n'avons laissé échaper la moindre occasion de vous donner des marques de nôtre obeissance & fidelité.

PLUTON.

J'en suis persuadé. L'Opium, l'Emetique, & la Saignée m'ont rendu témoignage que vous m'avez fidellement servi.

3. MEDECIN.

Nous avons fait nôtre devoir.

PLUTON.

Beaucoup de gens sont venus ici de vôtre part, qui m'en ont assuré.

4. MEDECIN.

C'est avec plaisir que l'on sert un si grand Monarque.

PLUTON.

Je vous suis obligé, & j'ai bien de la joye de vous voir. Ce n'est pas que vous ne m'eussiez été encore un peu necessaires là-haut, & j'ai eu quelque chagrin quand les Parques m'ont dit que vous veniez ici: mais je m'en suis neanmoins consolé lorsque j'ai appris que vous avez laissé de grands enfans qui savoient assez bien leur métier; & que même il étoit déja venu ici quelques Morts de leurs amis, qui en avoient fait une experience fort raisonnable. Mais que souhaitez-vous de moi?

3. MEDECIN.

Nous venons vous demander justice d'un temeraire, qui pretend traiter la Medecine d'imposture & de charlatanerie.

PLUTON.

C'est donc quelqu'un qui la connoît.

4. MEDECIN

C'est une rage sans fondement, une simple avidité de tout satyriser, & une animosité envenimée

Digitized by Google

par la seule envie d'écrire, & de former des cabales contre nous.

MOLIÈRE *à part.*

Je vous confondrai dans peu, superbes imposteurs.

3. MEDECIN.

Il s'est même déjà glissé jusques dans ces lieux une médisance secrette qui nous regarde. Tous les Morts semblent se liguer contre nous; il leur échappe des satyres piquantes, & des injures calomnieuses contre les Medecins; & nous venons ici, grand Monarque, vous remontrer humblement, de la part de nôtre illustre Corps, de quelle importance il est pour l'accroissement de vôtre Empire, que vous reprimiez l'audace & l'insolence de tous ces Morts.

PLUTON.

On apprendra à vivre à ces Morts-là. J'entens & je prétens qu'on vous regarde comme les plus fermes appuis de mon Etat. Mais qui sont ces Morts-là qui ont l'impudence d'aller gâter vôtre métier? nommez, nommez-les moi, j'en veux faire un bon exemple.

4. MEDECIN.

C'est un nombre infini de petits Esprits, qui se sont laissez emporter au torrent, & qui n'ont poussé leurs plaintes que comme les échos qui repetent les peines des autres sans les avoir senties. Mais c'est à l'auteur de nos maux que nous en voulons; c'est à celui qui, comme un nouveau Caton, s'est venu déchaîner contre nous; & qui, après le mépris évident qu'il a fait de nôtre illustre Corps, a poussé son audace encore jusqu'à nous tourner en ridicules, en nous rendant la fable & la risée du Public. C'est cette Ombre, en un mot, cet insolent fleau de nôtre Faculté, dont nous vous demandons une vengeance authentique.

PLUTON.

Répondez.

MOLIERE.

C'est donc à moi à qui vous en voulez, Messieurs, vous demandez vengeance du mépris que j'ai fai-

Digitized by Google

de vôtre illustre Corps; je vous ai tournez en ridicules; je vous ai rendus la fable & la risée du Public. Hé bien il faut répondre, & tracer plus naturellement vos traits, afin de vous bien faire connoître. Pluton, je jure ici par le respect que je te dois, que ce n'est point contre ce grand Art de la Medecine que je pretens me déchaîner; j'en adore l'étude, j'en revere la judicieuse pratique; mais j'en abhorre & deteste le pernicieux & méchant usage qu'en font par leur negligence des Fourbes ignorans, & que la seule Robe fait appeller Medecins; & ce n'est qu'à ceux qui abusent de ce nom que je vais répondre.

PLUTON.

Ah! voici une conversation raisonnable, celle-ci.

MOLIERE.

Imposteurs, qui peut mieux prouver vôtre ignorance, & l'incertitude de vos projets, que vos contrarietés perpetuelles? Vous trouvez-vous jamais d'accord ensemble? & jusqu'à vos moindres ordonnances, a-t-on jamais vû un Medecin suivre celle de l'autre sans y ajoûter ou diminuer quelque chose? Quant à leurs opinions, elles sont encore plus differentes que leurs pratiques. Les uns disent que la cause des maux est dans les humeurs; les autres dans le sang. Quelques-uns, par un pompeux gallimatias, l'imputent aux atomes invisibles qui entrent par les pores. Celui-ci soûtient que les maladies viennent du défaut des forces corporelles: celui-là, qu'elles procedent de l'inégalité des élemens du corps, & de la qualité de l'air que nous respirons, ou de l'abondance, crudité & corruption de nos alimens. Ah que cette diversité d'opinions marque bien l'ignorance des Medecins; mais encore plus la foiblesse ou la temerité des Malades qui s'abandonnent aux agitations de tant de vents contraires!

PLUTON *aux Medecins.*

Messieurs, hé?

Digitized by Google

MOLIERE.

Ce qu'ils ont de plus unanime dans leur Ecole, & où ils s'entendent le mieux, c'eſt que tous tant qu'ils ſont nous aſſurent que dans la compoſition d'une medecine une choſe purge le cerveau, celle-ci échauffe l'eſtomac, celle-là rafraîchit le foye; & font partir un breuvage à bride abbatuë, comme ſi dans ce mélange chaque Remede portoit ſon étiquette, & que tous n'allaſſent pas enſemble ſejourner au même lieu. Il faut que ces Meſſieurs ſoient bien aſſurez de l'obeiſſance & de la ſageſſe de leurs Drogues: car enfin ſi par mégarde l'une alloit prendre le chemin de l'autre, & que la partie qui doit être échauffée vînt par mépriſe à être refroidie, voyez un peu où le pauvre Malade en ſeroit.

PLUTON.

Meſſieurs, hé?

MOLIERE.

Mais quoi, les impoſteurs abuſans de l'occaſion, uſurpent effrontément une autorité tyrannique ſur de pauvres Ames affoiblies & abbatuës par le mal, & par la crainte de la mort. Ils prennent ſi bien leur avantage de nos foibleſſes, que de nôtre aveu même, dans ce dangereux moment, ils hazardent effrontément, aux dépens de nos vies, toutes les épreuves que leur ſuggerent leurs ambitieuſes imaginations. Les ſcelerats oſent tout tenter, ſur cette confiance que le Soleil éclairera leurs ſuccès, & que la Terre couvrira leurs fautes.

PLUTON.

Meſſieurs, hé?

MOLIERE.

Il me ſouvient ici, avec quelque douleur, de la foibleſſe d'un de mes amis, qui s'étoit ſottement confié, par leurs noires ſeductions, à l'experience d'un Remede. Deux heures après l'avoir pris, le Medecin qui l'avoit ordonné lui en vint demander l'effet, & comme il s'en étoit trouvé. J'ai fort ſué, lui répondit le Malade. Cela eſt bon.

Digitized by Google

bon, dit le Medecin. Trois heures enſuite il lui vint demander comment il s'étoit porté depuis. J'ai, ſenti, dit le Patient, un froid extrême, & j'ai fort tremblé. Cela eſt bon, pourſuivit le Charlatan. Et ſur le ſoir, pour la troiſiéme fois, il revint s'informer encore de l'état où il ſe trouvoit. Je me ſens, dit le Malade, enfler par tout comme d'hydropiſie. Tout cela eſt bien, répondit le Bourreau. Le lendemain j'allai voir ce pauvre Malade, & lui ayant demandé en quel état il étoit: Helas! mon cher ami, dit-il en rendant le dernier ſoûpir, à force d'être bien, je ſens que je me meurs. Ah! m'écriai-je alors tout percé de douleur, qu'heureux ſont les Animaux que la ſimple Nature ſait guerir ſans le ſecours de leurs conſultations. Que l'Etre brutal ſeroit à ſouhaiter quand on devient malade! mais auſſi qu'il ſeroit à craindre, s'il ſe trouvoit autant de Medecins parmi les Bêtes, que de Bêtes parmi les Medecins!

PLUTON.

Meſſieurs?

MOLIERE.

Qu'ils ſe plaignent maintenant de moi, & que ton équité, grand Monarque, paroiſſe dans tes Jugemens.

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

CARON, LES OMBRES, PLUTON, RADAMANTE, MINOS, MOLIERE.

CARON.

OH, je n'y puis plus tenir. Depuis que je conduis la Barque, je n'ai jamais tant vû de Morts pour un jour ; & si vous n'y venez donner ordre, je ne sai pas ce que nous en ferons.

PLUTON.

Comment, nous avons donc bien des gens?

CARON.

Tout creve à la porte.

PLUTON.

Puisque nous avons tant de Morts ici bas, il faut qu'il y ait encore bien des Medecins là-haut. Mais qu'ils attendent à un autre jour ; je ne juge d'aujourd'hui, & voici ma derniere Sentence. Retirez vous un peu, que je prenne les opinions. Minos, qu'en dis-tu?

MINOS.

Moi? Que cette Ombre est de bon sens, & qu'elle merite bien quelque Jugement avantageux.

RADAMANTE.

Il n'y a qu'honneur à juger en sa faveur.

PLUTON.

J'en demeure d'accord ; mais aussi les obligations que nous avons à ces Messieurs m'embarrassent, & je croi qu'un arbitrage conviendroit mieux à cette affaire, qu'un Jugement dans les formes. Ne trouvez-vous point à propos de leur proposer un accommodement?

MINOS.

Hé oui da, car il est vrai que nous avons quelques mesures à garder avec la Faculté.

RA-

Digitized by Google

RADAMANTE

Je suis de cet avis.

PLUTON.

Je m'en vais leur parler. çà, Messieurs, qu'est-ce? n'y a-t-il pas moyen de vous rapatrier? Je voi de part & d'autre que les raisons peuvent subsister, d'accord; mais à les bien peser, entre nous, la balance panchera de son côté; & sans l'alliance jurée entre nous, franchement, Messieurs, vous seriez tondus. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, tâchez de vous accommoder ensemble; & pour faciliter l'affaire, j'aime mieux relâcher de mes interêts, & consentir que vous m'en envoyiez quelques millions de Morts moins qu'à l'ordinaire.

LES MEDECINS.

Quoi! nôtre ennemi juré? Non, non...

PLUTON.

Ho, ho, Messieurs, si vous n'êtes contens, prenez des cartes, j'y perds plus que vous, & si je ne me plains pas.

LES MEDECINS.

Quoi, Pluton! ....

PLUTON.

Quoi! vos Ombres temeraires m'osent repliquer, moi qui puis vous faire évanouir d'un souffle seulement?

LES MEDECINS.

Nous demandons justice, justice.

PLUTON.

Encore? Ah je m'en vais souffler. Fu, fu.
Mais il est temps de prononcer
En quel endroit je dois placer
Ton Ombre avecque ta Memoire.
Que la Posterité t'en choisisse le lieu;
Et tandis qu'elle travaillera à ta gloire,
Entre TERENCE *&* PLAUTE *occupe, le milieu.*

Digitized by Google

On fait un carillon avec des Cloches qui s'accordent avec les Violons.

CARON.

Messieurs, Pluton se va coucher, son bonnet de nuit l'attend. Vous avez ouï la retraite; bon soir.

FIN.

EX-

Digitized by Google

EXTRAITS
DE DIVERS
AUTEURS,

Contenans pluſieurs particularités de la vie de M. de Moliere; & des Jugemens ſur quelques-unes de ſes Pieces.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT DES REFLEXIONS sur la Poëtique, par le P. Rapin, dans lesquelles sont des Jugemens sur la Comedie en general, & sur M. de Moliere en particulier.

LA Comedie est une image de la vie commune; sa fin est de montrer sur le Theatre les defauts des Particuliers, pour guerir les defauts du Public; & de corriger le peuple par la crainte d'être moqué. Ainsi le ridicule est ce qu'il y a de plus essentiel à la Comedie. Il y a un ridicule dans les paroles, & un ridicule dans les choses; un ridicule honnête, & un ridicule bouffon: c'est un don purement de la Nature, que de trouver le ridicule de chaque chose; car toutes les actions de la vie ont leur beau & leur mauvais côté, leur plaisant & leur serieux. Mais Aristote, qui donne des preceptes pour faire pleurer, n'en donne point pour faire rire. Cela vient purement du genie; l'art & la methode y ont peu de part, c'est l'ouvrage du pur naturel. Les Espagnols ont le genie de voir le ridicule des choses bien mieux que nous, & les Italiens, qui sont naturellement Comediens, l'expriment mieux; leur Langue y est plus propre que la nôtre, par l'air badin qu'elle a de dire ce qu'elle dit: la nôtre peut en devenir capable, quand elle se sera encore plus perfectionnée. Enfin ce tour agreable, cet enjoüement qui sait soutenir la delicatesse de son caractere, sans tomber dans la froideur, ni dans la bouffonnerie; cette raillerie fine, qui est la fleur du bel esprit, est le talent que demande la Comedie. Il faut toutefois observer que le vrai ridicule de l'art qu'on cherche sur le Theatre, ne doit être que la copie du ridicule qui est dans la Nature. La Comedie est comme elle doit être, quand on croit se trouver dans une Compagnie du quartier, ou dans une Assemblée de famille, étant au Theatre; & qu'on n'y voit que ce qu'on voit dans le monde: car

Digitized by Google

car elle ne vaut du tout rien dès qu'on ne s'y reconnoît point, & dès qu'on n'y voit pas ſes manieres, & celles des perſonnes avec qui l'on vit. Menandre n'a reüſſi que par là parmi les Grecs; & les Romains penſoient être en converſation quand ils aſſiſtoient aux Comedies de Terence; car ils n'y trouvoient rien que ce qu'ils avoient coûtume de trouver dans les Compagnies ordinaires. C'eſt le grand art de la Comedie de s'attacher à la Nature, & de n'en ſortir jamais; d'avoir des ſentimens communs, & des expreſſions qui ſoient à la portée de tout le monde. Car il faut bien ſe mettre dans l'eſprit, que les traits les plus groſſiers de la Nature, quels qu'ils ſoient, plaiſent toûjours davantage que les traits les plus delicats qui ſont hors du naturel. Neanmoins les termes bas & vulgaires ne doivent pas être permis ſur le Theatre, s'ils ne ſont ſoutenus de quelque ſorte d'eſprit. Les proverbes & les bons mots du peuple n'y doivent pas auſſi être ſoufferts, s'ils n'ont quelque ſens plaiſant, & s'ils ne ſont naturels. Voilà le principe le plus naturel de la Comedie; par là tout ce qu'elle repreſente ne peut manquer de plaire; & ſans cela rien ne plaît. Ce n'eſt qu'en s'attachant à la Nature qu'on parvient à exprimer la vraiſemblance, qui eſt le ſeul guide infaillible qu'on puiſſe ſuivre au Theatre. Sans la vraiſemblance tout eſt defectueux; avec elle tout eſt beau, on ne s'égare jamais en la ſuivant; & les defauts les plus ordinaires de la Comedie viennent de ce que les bienſeances n'y ſont pas gardées, ni les incidens aſſez préparez. Il faut même bien prendre garde que les couleurs dont on ſe ſert pour préparer les incidens, n'ayent rien de groſſier, pour laiſſer au ſpectateur le plaiſir de trouver lui même ce qu'elles ſignifient. Mais le foible le plus ordinaire de nos Comedies eſt le dénouement, on n'y réüſſit preſque jamais, par la difficulté qu'il y a à dénoüer heureuſement ce qu'on a noüé. Il eſt aiſé de lier une intrigue, c'eſt l'ouvrage de l'imagination; mais le dénoüement eſt l'ouvrage tout pur du jugement, c'eſt ce qui en rend le ſuccès difficile: & ſi l'on veut y faire un peu de réflexion,

Digitized by Google

xion, on trouvera que le défaut le plus univer- des Comedies est que la catastrophe n'en est pas turelle.

Il reste à examiner si l'on peut faire dans la Co- edie des images plus grandes que le naturel, pour icher davantage l'esprit des spectateurs par de is grands traits, & par des impressions plus tes: c'est-à dire, si le Poëte peut faire un avare: is avare, & un fâcheux plus impertinent & plus commode qu'il n'est ordinairement. A quoi je pons que Plaute, qui vouloit plaire au peuple, fait ainsi; mais Terence, qui vouloit plaire aux nnêtes gens, se renfermoit dans les bornes de Nature, & il representoit les vices sans les offir & sans les augmenter. Toutefois ces ca- cteres outrez, comme celui du Bourgeois-Gen- homme, & du Malade imaginaire de Moliere, ont pas laissé de réüssir depuis peu à la Cour, où n est si delicat: mais tout y est bien reçû, jus- es aux divertissemens de Provinces, quand ils it quelque air de plaisanterie; on y aime à rire us qu'à admirer; ce sont là les regles les plus im- rtantes de la Comedie. Voici ceux qui y ont üssi.

Les principaux parmi les Grecs sont Aristopha- & Menandre; les principaux parmi les Latins nt Plaute & Terence. Aristophane n'est point ct dans l'ordonnance de ses Fables; ses fic- ns ne sont pas assez vraisemblables; il joüe les ns grossierement, & trop à découvert: Socrate, il raille si fort dans ses Comedies, avoit un air raillerie plus delicat que lui, & il n'étoit pas si ronté. Il est vrai qu'Aristophane écrivoit en- re dans le desordre & dans la licence de la vieille medie, & qu'il avoit reconnu l'humeur du uple d'Athenes, qui se choquoit aisément du erite des gens extraordinaires, dont il plaisan- it: mais la trop grande envie qu'il avoit de plaire ce peuple en joüant les honnêtes gens, le rendit même mal-honnête homme, & gâta un peu genie qu'il avoit de railler, par des manieres ru- des

Digitized by Google

des & outrées. Après tout, il ne faiſoit ſouvent le plaiſant que par des goinfreries: ce ragoût compoſé de ſeptante-ſix ſyllabes, dans la derniere Scene de la Comedie des Harangueuſes, ne ſeroit pas au goût de nôtre ſiecle. Son langage eſt quelquefois obſcur, embarraſſé, bas, trivial; & ſes alluſions frequentes de mots, ſes contradictions de termes oppoſez les uns aux autres, ſes mêlanges de ſtile, du tragique & du comique, du ſerieux & du bouffon, du grave & du familier, ſont fades; & ſes plaiſanteries, à les examiner de près, ſont ſouvent fauſſes. Menandre eſt plaiſant d'une maniere plus honnête; ſon ſtile eſt pur, net, élevé, naturel; il perſuade en Orateur, & il inſtruit en Philoſophe; & ſi l'on peut former un jugement juſte ſur les fragmens qui nous reſtent de cet Auteur, on trouvera qu'il fait des portraits fort agreables de la vie civile; qu'il fait parler les gens dans leurs caracteres; qu'on ſe reconnoît dans les peintures qu'il fait des mœurs, parce qu'il s'attache à la Nature, & entre dans les ſentimens des perſonnes qu'il fait parler. Enfin Plutarque, dans la comparaiſon qu'il a faite de ces deux Auteurs, dit que la Muſe d'Ariſtophane reſſemble à une femme effrontée, & celle de Menandre reſſemble à une honnête femme. Pour les deux Poëtes Comiques Latins, Plaute eſt ingenieux dans ſes deſſeins, heureux dans ſes imaginations, fertile dans l'invention: il ne laiſſe pas que d'avoir de méchantes plaiſanteries au goût d'Horace; & ſes bons mots, qui faiſoient rire le peuple, faiſoient quelquefois pitié aux honnêtes gens: il eſt vrai qu'il en dit les meilleurs du monde, mais il en dit ſouvent de fort méchans; c'eſt à quoi on eſt ſujet, quand on veut trop faire le plaiſant; on tâche à faire rire par des expreſſions outrées, & par des hyperboles, quand on ne peut pas reüſſir à faire rire par les choſes. Plaute n'eſt pas tout-à-fait ſi regulier dans l'ordonnance de ſes Pieces, ni dans la diſtribution de ſes Actes, que Terence; mais il eſt auſſi plus ſimple dans ſes ſujets: car les Fables de Terence ſont d'ordinaire compoſées, comme

Digitized by Google

le on voit dans l'Andrienne, qui contient deux amours. C'eſt ce qu'on reprochoit à Terence, u'il faiſoit une Comedie Latine de deux Grecques, our animer davantage ſon Theatre : mais auſſi es dénoüemens de Terence ſont plus naturels que eux de Plaute, comme ceux de Plaute ſont plus aturels que ceux d'Ariſtophane : & quoique Cear appelle Terence un diminutif de Menandre, arce qu'il n'a que de la douceur & de la délicateſe, & qu'il n'a pas de force & de vigueur, il a écrit d'une maniere & ſi naturelle & ſi judicieuſe, ue de copie qu'il étoit il eſt devenu original ; car amais Auteur n'a eu un goût plus pur de la Nature. Je ne dirai rien de Cecilius, dont il ne nous eſt reſté que des fragmens : on ſait de lui tout au lus ce qu'en dit Varron, qu'il étoit heureux dans es Sujets qu'il prenoit. Mais jamais perſonne n'a eu un genie plus grand pour la Comedie que Lopez le Vega, Eſpagnol : il avoit une fertilité d'eſprit ointe à une grande beauté de naturel, & à une facilité admirable : car il a compoſé plus de trois cens Comedies ; ſon ſeul nom faiſoit l'éloge de ſes Pieces, tant ſa reputation étoit établie ; & c'étoit aſſez qu'un Ouvrage ſortît de ſes mains pour meriter l'approbation du Public. Il avoit l'eſprit trop vaſte pour l'aſſujettir à des regles, & pour lui donner des bornes ; ce fut ce qui l'obligea de s'abandonner à ſon genie, parce qu'il en étoit toûjours ſûr ; il ne conſultoit point d'autre Commentaire quand il compoſoit, que le goût de ſes Auditeurs, & il ſe regloit plus ſur le ſuccès de ſes Pieces, que ſur la Raiſon. Ainſi il ſe défit de tous les ſcrupules de l'unité, & des ſuperſtitions de la vraiſemblance. Mais comme il veut d'ordinaire rafiner ſur le ridicule, & être trop plaiſant, ſes imaginations ſont ſouvent plus heureuſes qu'elles ne ſont juſtes, & elles ſont plus folles qu'elles ne ſont naturelles ; car par trop de ſubtilité ſur la plaiſanterie, ſon enjoüement devient faux à force d'être trop délicat ; & ſes graces deviennent froides, pour être trop fines. Perſonne n'a auſſi porté le ridicule de le Comedie plus loin parmi nous que Mo-

Digitized by Google

Moliere : car les anciens Poëtes Comiques n'ont que des Valets pour les Plaiſans de leur Theatre ; & les Plaiſans du Theatre de Moliere ſont les Marquis & les Gens de qualité. Les autres n'ont joué dans la Comedie que la vie Bourgeoiſe & commune, & Moliere a joüé tout Paris & la Cour. Il eſt le ſeul parmi nous qui ait découvert ces traits de la Nature qui la diſtinguent, & qui la font connoître. Les beautés des portraits qu'il fait ſont ſi naturelles, qu'elles ſe font ſentir aux perſonnes les plus groſſieres ; & le talent qu'il avoit à plaiſanter s'étoit renforcé de la moitié par celui qu'il avoit de contrefaire. Son Miſanthrope eſt, à mon ſens, le caractere le plus achevé, & enſemble le plus ſingulier qui ait jamais paru ſur le Theatre ; mais l'ordonnance de ſes Comedies eſt toûjours defectueuſe en quelque choſe, & ſes dénoüemens ne ſont point heureux. C'eſt tout ce qu'on peut obſerver en general ſur la Comedie.

IX.

Digitized by Google

TRAIT DES JUGEMENS
Savans, de M Baillet, sur les Poëtes
. 1520. imprimé à Paris en 1686.
imprimé dans la même Ville avec des
tes de M. de la Monnoye, en 1722.
à Amsterdam en 1723.

faut convenir que perſonne n'a reçû de la Na-
ire plus de talens que Monſieur de Moliere
pouvoir joüer tout le genre humain, pour
er le ridicule des choſes les plus ſerieuſes, &
l'expoſer avec fineſſe & naïveté aux yeux du
c; c'eſt en quoi conſiſte l'avantage qu'on lui
e ſur tous les Comiques modernes, ſur ceux
ncienne Rome, & ſur ceux même de la Gre-

ur devancer les autres comme il a fait, il s'eſt
bligé de prendre une autre route qu'eux; il
appliqué particulierement à connoître le ge-
les Grands, & de ce qu'on appelle le beau
de; au lieu que les autres ſe ſont ſouvent bor-
à la connoiſſance du peuple. Les anciens Poë-
dit le Pere Rapin, n'ont que des valets pour
laiſans de leur Theatre; & les Plaiſans du Thea-
e Moliere ſont les Marquis & les Gens de qua-
Les autres n'ont joüé dans la Comedie que
e Bourgeoiſe & commune, & Moliere a joüé
Paris & la Cour: ce même Pere pretend que
iere eſt le ſeul parmi nous qui ait découvert ces
:s de la Nature qui la diſtinguent, & qui la font
noître. Il ajoûte que les beautez des Portraits
l fait ſont ſi naturelles, qu'elles ſe font ſentir
perſonnes les plus groſſieres; & que le talent
l avoit à plaiſanter s'étoit renforcé de la moitié
celui qu'il avoit de contrefaire.
C'eſt par ce moyen qu'il a ſû réformer les de-
ts de la vie civile, & de ce qu'on appelle le train
ce monde; & c'eſt ſans doute ce qu'a voulu loüer
lui le P. Bouhours, par le jugement avantageux
il ſemble en avoir fait dans le monument qui
:, qu'il adreſſe à ſa memoire: *Or-*

Digitized by Google

Ornement du Theatre, Incomparable Acteur,
Charmant Poëte, Illustre Auteur,
C'est toi dont les plaisanteries
Ont gueri des Marquis l'esprit extravagant.
C'est toi qui par tes momeries
As réprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant.

Ta Muse, en jouant l'Hypocrite,
A redressé les faux Devots:
La Precieuse à tes bons mots
A reconnu son faux merite.
L'homme ennemi du genre humain,
Le Campagnard qui tout admire,
N'ont pas lû tes écrits en vain,
Tous deux se sont instruits, en ne pensant qu'à rire.

Enfin tu reformas & la Ville, & la Cour.
Mais quelle en fut ta recompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur faint un Comedien
Qui mît à les polir son art, & son étude:
Mais, Moliere, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi leurs défauts, que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Voilà ce qu'on peut raisonnablement exiger d'
Critique judicieux, qui n'a pû refuser la justice q
l'on doit à tout le monde, & qui n'a point
devoir blâmer des qualités qui sont veritablem
estimables, non seulement parce qu'elles on
cultivées & polies par le travail & l'industrie p
ticuliere du Poëte.

Monsieur Despreaux persuadé du merite de M
liere du moins autant que le P. Bouhours, sem
n'avoir pas été du sentiment de ce Pere sur le
de reconnoissance que le Public a témoigné p
tous ses services après sa mort. Il pretend au co
traire que l'on n'a bien reconnu son merite q
près qu'il eut joüé le dernier rôle de sa vie:

Digitized by Google

que l'on a beaucoup mieux jugé du prix de ſes Pieces en ſon abſence que lorſqu'il étoit preſent: c'eſt ce qu'il marque à Monſieur Racine, lorſqu'il lui dit que,

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui ſi vantez,
Furent des ſots eſprits à nos yeux rebutez:
L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes Pieces,
En habit de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef d'œuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scene plus exacte,
Le Vicomte indigné, ſortoit au ſecond Acte;
L'un défenſeur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots le condamnoit au feu;
L'autre fougueux Marquis, lui declarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi tôt que d'un trait de ſes fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée;
Toute la Comedie avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpera revenir,
Et ſur ſes Brodequins ne put plus ſe tenir.

Monſieur Boileau prétend qu'il étoit également bon Auteur, & bon Acteur, que rien n'eſt plus plaiſamment imaginé que ſes Pieces, qu'il ne s'eſt pas contenté de poſſeder ſimplement l'Art de la bouffonnerie, comme la plûpart des autres Comediens; mais qu'il a fait voir quand il lui a plû, qu'il étoit aſſez ſerieuſement ſavant. Mademoiſelle le Fevre trouve qu'il avoit beaucoup de genie, & des manieres de Plaute, & d'Ariſtophane.

Monſieur Deſpreaux, qui par une prudence toute particuliere, ayant commencé ſon Portrait de ſon vivant, ne voulut l'achever qu'après ſa mort, releve extraordinairement cette facilité merveilleuſe qu'il avoit pour faire des Vers; & s'adreſſant à lui-même, il lui dit avec une franchiſe des premiers ſiecles,

Digitized by Google

—— Que sa fertile veine
Ignore, en écrivant, le travail & la peine;
Qu'Apollon tient pour lui tous ses trésors ouverts,
Et qu'il sait à quel coin se marquent les bons Vers....
Que s'il veut une rime, elle vient le chercher,
Qu'au bout du Vers jamais on ne le voit broncher,
Et sans qu'un long détour l'arrête, ou l'embarrasse,
A peine a-t-il parlé qu'elle-même s'y place.

Le même Auteur voyant Moliere au tombeau, dépouillé de tous les ornemens exterieurs, dont l'éclat avoit ébloui les meilleurs yeux, durant qu'il paroissoit lui-même sur son Theatre, remarqua plus facilement ce qui avoit tant imposé au monde, c'est à dire ce caractere aisé & naturel, mais un peu trop populaire, trop bas, trop plaisant, & trop bouffon. Ce Comedien, dit-il,

Peut-être de son Art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes Peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agreable & le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.

Monsieur Pradon, qui s'est imaginé que par cette legere censure on avoit voulu profiter de la mort du Lion pour lui tirer les poils, pretend que Moliere n'est pas si defiguré dans le *Scapin*, qu'on ne l'y puisse reconnoître. Il dit qu'il n'a pas prétendu faire dans *Scapin* une Satyre fine, comme dans le *Misanthrope*. Scapin, selon lui, est une plaisanterie qui ne laisse pas d'avoir son sel, & ses agrémens, comme le *Mariage forcé* ou les *Medecins*; à dire le vrai ces Pieces sont fort inferieures au *Misanthrope* à *l'Ecole des femmes*, au *Tartuffe*, & à ses grands coups de Maître; mais elles ne sont pourtant pas d'un Ecolier, & l'on y trouve toûjours une certaine finesse répanduë, que le seul Moliere avoit pour en assaisonner les moindres ouvrages.

Mon

Digitized by Google

Sa Monsieur Despreaux, & Monsieur Pradon ne sont pas les seuls qui ayent parlé dans leurs écrits du *Misanthrope* de Moliere, comme de son chef-d'œuvre; le Pere Rapin nous fait connoître qu'il est aussi dans le même sentiment, & il est allé même encore plus loin que ces deux Critiques, lorsqu'il dit qu'à son sens, c'est le plus achevé, & le plus singulier de tous les Ouvrages Comiques qui ayent jamais paru sur le Theatre.

Au reste, quelque capable que fût Moliere, on pretend qu'il ne savoit pas même son Theatre tout entier, & qu'il n'y a que l'amour du peuple qui ait pû le faire absoudre d'une infinité de fautes; aussi peut-on dire qu'il se soucioit peu d'Aristote & des autres Maîtres, pourvû qu'il suivît le goût de ses spectateurs, qu'il reconnoissoit pour ses uniques juges.

Le Pere Rapin pretend que l'ordonnance de ses Comedies est toûjours defectueuse en quelque chose, & que ses denouëmens ne sont point heureux.

Il faut avoüer qu'il parloit assez bien François, qu'il traduisoit passablement l'Italien, qu'il ne copioit point mal ses Auteurs; mais on dit peut-être trop legerement qu'il n'avoit point le don de l'invention, ni le genie de la belle Poësie, quoique ses amis même convinssent, que dans toutes ses Pieces le Comedien avoit plus de part que le Poëte, & que leur principale beauté consistoit dans l'action.

Digitized by Google

EXTRAIT DES ELOGES d Hommes Illustres de ce siecle, par Mon sieur Perrault, imprimez à Paris e 1696. page 79.

JEAN BAPTISTE POQUELIN DE MOLIERE.

MOLIERE naquit avec une telle inclination pour la Comedie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire Comedien. A peine eut-il achevé ses études, où il réüssit parfaitement, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge & de son goût, & prit la resolution de former une Troupe de Comediens, pour aller dans les Provinces joüer la Comedie. Son pere, bon Bourgeois de Paris, & Tapissier du Roi, fâché du parti que son fils avoit pris, le fit solliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette pensée, promettant, s'il vouloit revenir chez lui, de lui acheter une Charge telle qu'il la souhaiteroit, pourvû qu'elle n'excedât pas ses forces. Ni les prieres, ni les remontrances de ses amis, soutenuës de ces promesses, ne purent rien sur son esprit. Ce bon pere lui envoya ensuite le Maître chez qui il l'avoit mis en pension pendant les premieres années de ses études, esperant que par l'autorité que ce Maître avoit eüe sur lui pendant ces temps-là, il pourroit le ramener à son devoir. Mais bien loin que le Maître lui persuadât de quitter la profession de Comedien, le jeune Moliere lui persuada d'embrasser la même profession, & d'être le Docteur de leur Comedie; lui ayant representé que le peu de Latin qu'il savoit le rendroit capable d'en bien faire le Personnage, & que la vie qu'ils meneroient seroit plus agreable que celle d'un homme qui tient des Pensionnaires.

Se

Digitized by Google

Sa Troupe étant formée, il alla joüer à Roüen, & de là à Lyon, où ayant plû au Prince de Conti, qui jeune alors, & non encore dans les sentimens de pieté qui l'ont porté à écrire si solidement & si chrêtiennement contre la Comedie, les prit pour ses Comediens, & leur donna des appointemens. De là ils vinrent à Paris, où ils joüerent devant le Roi & toute la Cour. Il est vrai que la Troupe ne réüssit pas cette premiere fois, mais Moliere fit un compliment au Roi si spirituel, si delicat & si bien tourné, & joüa si bien son Rôle dans la petite Comedie qu'il donna ensuite de la grande, qu'il emporta tous les suffrages, & obtint la permission de joüer à Paris. Il satisfit fort le Public, sur tout par les Pieces de sa composition, qui étant d'un genre tout nouveau, attirerent une grande affluence de spectateurs.

Jusques-là il y avoit eu de l'esprit & de la plaisanterie dans nos Comedies, mais il y ajoûta une grande naïveté, avec des images si vives des mœurs de son siecle, & des caracteres si bien marquez, que les representations sembloient moins être des Comedies que la verité même; chacun s'y reconnoissoit, & plus encore son voisin, dont on est plus aise de voir les defauts que les siens propres On y prit un plaisir singulier; & même on peut dire qu'elles furent d'une grande utilité pour bien des gens.

Moliere avoit remarqué que les François avoient deux defauts bien considerables; l'un, que presque tous les jeunes gens avoient du dégoût pour la profession de leurs peres, & que ceux qui n'étoient que Bourgeois vouloient vivre en Gentilshommes, & ne rien faire; ce qui ne manque point de les ruiner en peu de temps: Et l'autre, que les femmes avoient une violente inclination à devenir, ou du moins à paroître savantes; ce qui ne s'accorde point avec l'esprit du ménage, si necessaire pour conserver le bien dans les familles. Il s'attacha à jetter du ridicule sur ces deux vices; ce qui a eu un effet beaucoup au delà de tout ce qu'on pouvoit en esperer. Il composa deux Pieces contre le premier de ces desordres, dont l'une est intitulée, *Le Bourgeois*

Digitized by Google

Gentilhomme, & l'autre, *Le Marquis de Pourceaugnac*. Il y a apparence que les jeunes gens en prîterent; du moins s'aperçût-on que les airs outrez de Cavalier qu'ils se donnoient diminuerent à vûë d'œil. Contre le defaut qui regarde les femmes, il fit aussi deux Comedies; l'une intitulée, *Les Precieuses Ridicules*; & l'autre, *Les Femmes Savantes*. Ces Comedies firent tant de honte aux Dames qui se piquoient trop de bel esprit, que toute la nation des Precieuses s'éteignit en moins de quinze jours; ou du moins elles se déguiserent si bien là-dessus, qu'on n'en trouva plus ni à la Cour, ni à la Ville; & même depuis ce temps-là elles ont été plus en garde contre la reputation de Savantes & de Precieuses, que contre celle de Galantes & de déreglées.

Il fit aussi deux Comedies contre les Hypocrites, & les faux Devots; savoir, *Le Festin de Pierre*, Piece imitée sur celle des Italiens du même nom; & le *Tartuffe*, de son invention. Cette Piece lui fit des affaires, parce qu'on en faisoit des applications à des personnes de grande consideration; & aussi parce qu'on pretendit que la vertu & le vice en cette matiere se prenant aisément l'un pour l'autre, le ridicule touchoit presque également sur tous les deux, & donnoit lieu de se moquer des personnes de pieté, & de leurs remontrances. Cependant après quelques obstacles, qui furent levez aussi-tôt, il eut permission entiere de la joüer publiquement.

Il attaqua encore les mauvais Medecins par deux Pieces fort comiques, dont l'une est, *Le Medecin malgré lui*; & l'autre, *Le Malade imaginaire*. On peut dire qu'il se mépri[illegible] un peu dans cette derniere Piece, & qu'il ne se contint pas dans les bornes du pouvoir de la Comedie: car au lieu de se contenter de blâmer les mauvais Medecins, il attaqua la Medecine en elle-même, la traita de Science frivole, & posa pour principe, qu'il est ridicule à un homme d'en vouloir guerir un autre. La Comedie s'est toûjours moquée des Rodomons & de leurs rodomontades; mais jamais elle n'a raillé ni les vrais Braves ni la vraye bravoure: elle s'est réjoüie des

Pre

Digitized by Google

Pedans & de la Pedanterie ; mais elle n'a jamais blâmé ni les Savans, ni les Sciences. Suivant cette regle il n'a pû trop maltraiter les Charlatans, & les ignorans Medecins ; mais il devoit en demeurer là, & ne pas tourner en ridicule les bons Medecins, que l'Ecriture même nous enjoint d'honorer. Quoi qu'il en soit, depuis les anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a égalez, & peut-être surpassez dans le Comique, aucun autre n'a eu tant de talent ni de reputation.

Il mourut le 24. Fevrier de l'année 1673, âgé de 52. ou 53. ans. Il a ramassé en lui seul tous les talens necessaires à un Comedien. Il a été si excellent Acteur pour le Comique, quoique très-mediocre pour le serieux, qu'il n'a pû être imité que très-imparfaitement par ceux qui ont joüé son Rôle après sa mort. Il a aussi entendu admirablement les habits des Acteurs, en leur donnant leur veritable caractere ; & il a eu encore le don de leur distribuer si bien les Personnages, & de les instruire ensuite si parfaitement, qu'ils sembloient moins des Acteurs de Comedie, que les vrayes personnes qu'ils representoient.

EXTRAIT DU DICTIONAIRE Historique de Moreri, imprimé à Paris en 1704. Tome III. Page 768.

MOliere, (Jean Baptiste Poquelin) Poëte Comique, étoit de Paris ; il s'est acquis par ses Comedies une reputation qui ne mourra jamais. Le nom de sa famille étoit Poquelin ; son pere étoit Tapissier-Valet de Chambre du Roi. Après avoir fait ses humanitez, il fut destiné à l'étude du Droit, qu'il quitta bien-tôt après, pour suivre le penchant invincible, qui l'entraînoit sur le Theatre. Il entra dans une Troupe de Comediens de campagne ; & se fit connoître à Lyon par sa premiere Piece, qui fut *l'Etourdi*. Quelque-temps après, sa Troupe fut honorée de la protection de Mon-

Digitized by Google

sieur le Prince de Conti, Gouverneur de Languedoc; & depuis en 1658. de celle de Monsieur Gaston, Fils de France, qui le presenta au Roi, & à la Reine Mere. Il joüa en presence de leurs Majestez; obtint la permission de s'établir à Paris, & de jouir de la Salle du Palais Royal en 1660. Il produisit ensuite plusieurs Pieces, dans le veritable goût de la Comedie, que nos Auteurs avoient negligé; corrompus par l'exemple des Espagnols, & des Italiens; qui donnent beaucoup plus aux intrigues surprenantes, & aux plaisanteries forcées, qu'à la peinture des mœurs & de la vie civile. Les plus excellentes Pieces de Moliere sont, *Le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *Les Femmes Savantes*, *L'Avare*, *& le Festin de Pierre*. Dans *le Bourgeois Gentilhomme*, *le Pourceaugnac*, *les Fourberies de Scapin*, & les autres de cette nature, il a trop donné au goût du Peuple, pour les situations & les pointes bouffonnes. *Les Precieuses*, *les Petits Maîtres*, *& les Medecins*, ont été les principaux objets de sa Satyre. Il étoit aussi bon Acteur qu'excellent Auteur; & dans la representation de sa derniere Piece, qui fut *le Malade Imaginaire*, il sembloit s'être surpassé lui-même. Tout malade qu'il étoit, & pressé d'une fluxion sur la poitrine, il entreprit d'y joüer pour la quatriéme fois, le 17. Fevrier 1673. & ne put achever qu'avec de très-grands efforts. Il lui en couta la vie; car s'étant mis au lit en sortant du Theatre, sa toux redoubla; il se rompit une veine, & mourut le même jour. Moliere avoit été fort estimé du Roi, qui le gratifia de plusieurs pensions. Il avoit beaucoup profité de l'imitation de Plaute, de Terence, & des Italiens. Voyez le jugement que l'Auteur des Reflexions sur la Poëtique a fait de Moliere; Personne, dit-il, n'a porté le ridicule de la Comedie plus haut, parmi nous, que Moliere: car les autres Poëtes Comiques n'ont que les Valets pour Plaisants de leur Theatre & les Plaisants du Theatre de Moliere sont des Marquis & des gens de qualité; les autres n'ont joüé dans la Comedie, que la vie Bourgeoise & commune; & Moliere a joüé tout Paris, & la Cour. Il est le seul parmi nous

Digitized by Google

nous qui ait découvert ces traits de la Nature qui la diſtinguent, & qui la font connoître. Les beautez des Portraits qu'il a fait ſont ſi naturelles, qu'elles ſe font ſentir aux perſonnes les plus groſſieres; & le talent qu'il avoit de plaiſanter, étoit renforcé de la moitié par celui qu'il avoit de contrefaire. Son Miſanthrope eſt à mon ſens le caractere le plus achevé & le plus ſingulier qui ait jamais paru ſur le Theatre. Mais l'ordonnance de ſes Comedies eſt toûjours defectueuſe en quelque choſe; & ſes denoüemens ne ſont point heureux. Il ne faut pas confondre ce Poëte avec un autre Moliere qui vivoit en 1620. & qui a compoſé diverſes Pieces de Theatre, la Polixene, des Epitres &c.

EXTRAIT DU DICTIONAIRE Hiſtorique & Critique de M. Bayle, troiſiéme édition, imprimé à Roterdam en 1720. *page* 2358.

POquelin (Jean Baptiſte) Comedien fameux, connu ſous le nom de Moliere, étoit fils d'un Valet de Chambre Tapiſſier du Roi, & naquit à Paris environ l'an 1620. Il fit ſes Humanités ſous les Jeſuites, au College de Clermont. On le deſtinoit au Barreau; mais au ſortir des Ecoles de Droit il choiſit la profeſſion de Comedien, par l'invincible penchant qu'il ſe ſentoit pour la Comedie; toute ſon étude & ſon application ne furent que pour le Theatre. Sa premiere Comedie fut celle de *l'Etourdi*; il l'expoſa au Public dans la ville de Lyon l'an 1653. S'étant trouvé quelque temps après en Languedoc, il alla offrir ſes ſervices à Monſieur le Prince de Conti, qui le reçut avec des marques de bonté très-obligeantes, donna des appointemens à ſa Troupe, & l'engagea à ſon ſervice, tant auprès de ſa perſonne, que pour les Etats de Languedoc. Ayant paſſé le Carnaval à Grenoble l'an 1658. il vint s'établir à Roüen. Il y ſejourna pendant l'Eté; & après quelques voyages qu'il fit

Digitized by Google

à Paris secrettement, il eut l'avantage de faire agréer ses services, & ceux de ses camarades, à Monsieur, qui lui ayant accordé sa protection, & le titre de sa Troupe, le presenta en cette qualité au Roi, & à la Reine Mere. Cette Troupe commença de paroître devant leurs Majestés & toute la Cour le 24. d'Octobre 1658. sur un Theatre dressé exprès dans la Salle des Gardes du vieux Louvre, & eut le bonheur de plaire; de sorte que Sa Majesté donna ses ordres pour l'établir à Paris. La Salle du Petit Bourbon lui fut accordée, pour y representer la Comedie alternativement avec les Comediens Italiens. On lui accorda la Salle du Palais Royal au mois d'Octobre 1660. Moliere obtint une pension de mille francs l'an 1663. Sa Troupe fut arrêtée tout-à fait au service de Sa Majesté l'an 1665. & il continua jusqu'à sa mort à donner des Pieces qui eurent un grand succès. La derniere de ses Comedies fut *Le Malade imaginaire*; il en donna la quatriéme representation le 17. Fevrier 1673. & (a) mourut le même jour. Voilà ce que j'ai tiré de sa Vie im-

(a) *Et mourut le même jour*] Le principal Personnage de la derniere Comedie de Moliere est un Malade qui fait semblant d'être mort. Moliere representoit ce Personnage, & par consequent il fut obligé dans l'une des scenes à faire le mort. Une infinité de gens ont dit qu'il expira dans cette partie de sa Piece, & que lorsqu'il fut question d'achever son Rôle, en faisant voir que ce n'étoit qu'une feinte, il ne put ni parler, ni se relever, & qu'on le trouva mort effectivement. Cette singularité parut tenir quelque chose du merveilleux, & fournit aux Poëtes une ample matiere de pointes & d'allusions ingenieuses? c'est apparemment ce qui fit que l'on ajoûta beaucoup de foi à ce conte. Il y eut même des gens qui le tournerent du côté de la reflexion, & qui moraliserent beaucoup sur cet incident. Mais la verité est que Moliere ne mourut pas de cette façon; il eut le temps, quoique

Digitized by Google

imprimée à la tête de ſes Oeuvres. J'euſſe peut-être bien fait de n'en rien tirer ; car ce Livre eſt plus connu & plus manié, que ne le ſera jamais mon Dictionaire, & ainſi je n'aprens

fort malade, d'achever liere n'eut pas la force ſon Rôle. Voici ce qu'on d'aſſiſter à la repreſenta- raconte dans ſa Vie : " Le tion juſques à la fin, il fa- " 17. Fevrier 1673. jour lut l'emporter chez lui a- " de la quatriéme repre- vant que toute la Piece " ſentation du Malade eût été joüée. Voici ce " imaginaire, il fut ſi fort que dit ſur cet incident " travaillé de ſa fluxion, un Livre intitulé, *La* " qu'il eut de la peine à *fameuſe Comedienne*, ou " joüer ſon Rôle; il ne *l'Hiſtoire de la Guerin*, " l'acheva qu'en ſouf- *auparavant femme & veu-* " frant beaucoup, & le *ve de Moliere*. " La mort " Public connut aiſément " de Moliere.... arriva " qu'il n'étoit rien moins " d'une maniere toute " que ce qu'il avoit vou- " ſurprenante. Il y avoit " lu joüer. En effet, la " long-temps qu'il ſe " Comedie étant faite il " trouvoit fort incom- " ſe retira promptement " modé; ce qu'on attri- " chez lui, & à peine " buoit au chagrin de " eut-il le temps de ſe " ſon mauvais ménage, " mettre au lit, que la " & plus encore au grand " toux continuelle dont " travail qu'il faiſoit. Un " il étoit tourmenté re- " jour qu'il devoit joüer " doubla ſa violence. Les " le Malade imaginaire, " efforts qu'il fit furent " Piece nouvelle alors, " ſi grands, qu'une vei- " & la derniere qu'il a- " ne ſe rompit dans ſes " voit compoſée, il ſe " poumons. Un moment " trouva fort mal avec " après il perdit la pa- " que de commencer & " role, & fut ſuffoqué " fut prêt de s'excuſer " en une demie heure par " de joüer ſur ſa mala- " l'abondance du ſang " die : cependant comme " qu'il perdit par la bou- " il eut vû la foule du " che. Pour ne rien diſſi- " monde qui étoit à cette muler, j'avertis mon Lec- " repreſentation, & le teur que ſi l'on en croit " chagrin qu'il y avoit d'autres Ecrivains, Mo- " de le renvoyer, il s'ef-

Digitized by Google

rien de nouveau en copiant quelque chose de ce
ce qui se trouve dans cette Vie de Moliere. On
n'y a point rapporté un fait que bien des gens
m'ont assuré, c'est qu'il ne se fit Comedien que
pour être auprès d'une Comedienne dont il étoit
devenu

» força, & joüa presque » sang de la bouche; ce
» jusques à la fin, sans » qui ayant extrêmement
» s'apercevoir que son » effrayé les spectateurs
» incommodité fût aug- » & ses camarades, on
» mentée : mais dans » l'emporta chez lui fort
» l'endroit où il contre- » promptement, où sa
» faisoit le mort, il de- » femme le suivit dans sa
» meura si foible qu'on » chambre. Elle contre-
» crut qu'il l'étoit effec- » fit du mieux qu'elle
» tivement, & on eut » put la personne affli-
» mille peines à le relever. » gée : mais tout ce
» On lui conseilla pour » qu'on employa ne ser-
» lors de ne point ache- » vit de rien, il mourut
» ver, & de s'aller met- » en fort peu d'heures,
» tre au lit. Il ne laissa » après avoir perdu tout
» pas pour cela de vou- » son sang qu'il jettoit
» loir finir; & comme » avec abondance par la
» la Piece étoit fort a- » bouche. Les Poëtes,
» vancée, il crut pou- » comme je l'ai déja dit,
» voir aller jusques au » ne laisserent pas tom-
» bout sans se faire beau- » ber cette occasion de
» coup de tort; mais le » pointiller; ils firent
» zele qu'il avoit pour » courir quantité de pe-
» le Public eut une suite » tites Pieces; mais de
» bien cruelle pour lui: » tout ce qu'on fit sur
» car dans le temps qu'il » cette mort, rien ne fut
» falloit, *de la rhubar-* » plus approuvé que ces
» *be & du sené*, dans la » quatre Vers Latins,
» ceremonie des Mede- » qu'on a trouvé à pro-
» cins, il lui tomba du » pos de conserver.

Roscius hic situs est tristi Molierus in urnâ,
Cui genus humanum ludere ludus erat.
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere sæva negat.

Digitized by Google

devenu amoureux. Je laisse à deviner si l'on s'en est trû, parce que cela n'est pas veritable, ou de peur de lui faire tort. Plusieurs personnes assurent que ses Comedies (*b*) surpassent, ou égalent tout ce que l'ancienne Grece & l'ancienne Rome ont eu

Joignons à ces Vers Latins cette Epitaphe Françoise, qui est tirée du premier Tome du Mercure Galant de 1673.

Cy gît qui parut sur la scene
Le Singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal;
Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Etre l'imitateur dans une Comedie,
Pour trop bien reussir, y réussit fort mal:
Car la Mort en étant ravie,
Trouva si belle la copie,
Qu'elle en fit un original.

(*b*) *Surpassent ou égalent tout ce que l'ancienne Grece*] M. Perrault s'est attiré beaucoup d'adversaires, pour s'être opposé vivement à ceux qui il n'y a gueres de choses disent qu'il n'y a point aujourd'hui d'Auteurs reconnu la superiorité de ce siecle, que dans les Homeres & aux Virgiles, aux Demosthenes & aux Ciceron, aux Terences, aux Sophocles & aux Euripides. Cette dispute a fait naître de part & d'autre plusieurs Ouvrages, où on peut apprendre de bien bonnes choses. Mais on attend encore la Réponse de M. Perrault, & l'on ne sait quand elle viendra. Je croi pouvoir dire qu'en fait d'Ouvrages de plume, ceux qui peuvent sentir le sel & les agrémens de Moliere: car il faut de-connoître à fond les de-miques Grecs, il faudroit

Digitized by Google

eu de plus beau en ce genre. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait si bien reüssi à representer les desordres des mauvais ménages, & les chagrins des maris jaloux, ou qui ont sujet de l'être : car on assure

fauts des Atheniens. Il y a un ridicule commun à tous les temps & à tous les peuples, & un ridicule particulier à certains siecles & à certaines Nations. Il y a des scenes qui nous paroissent insipides, qui charmoient peut-être les Atheniens, parce qu'ils connoissoient le defaut qu'on y tournoit en ridicule. C'étoit un defaut que peut-être nous ne savons pas; c'étoit le ridicule ou de quelques faits particuliers, ou de quelque goût passager, & commun en ce temps là, mais qui nous est inconnu lors même que nous pouvons consulter les originaux. Voilà des obstacles qui ne nous permettent point d'admirer ce Poëte selon son merite, ni en Grec, ni en Latin, ni dans les Versions Françoises les plus fidelles & les plus polies qu'on nous puisse donner. Moliere n'est pas sujet à ces contre-temps: nous savons à qui il en veut, & nous sentons facilement s'il peint bien

y le ridicule de nôtre siecle; rien ne nous échape de tout ce qui lui reüssit: il semble même qu'à l'égard de ces pensées, & de ces fines railleries à quoi tous les siecles & tous les peuples polis sont sensibles, il soit plus profond qu'Aristophane & que Terence. C'est une prerogative de grand poids; car enfin l'on ne peut pas accuser ce siecle de manquer de goût pour les endroits relevez des Poëtes Latins. Montrez aux Dames d'esprit certaines pensées d'Horace, d'Ovide, de Juvenal, &c. mentrez-les-leur en vieux Gaulois, faites-en la traduction la plus plate qu'il vous plaira, pourvû qu'elle soit fidelle, vous verrez que ces Dames conviendront que ces pensées sont belles, delicates & fines. Il y a des beautés d'esprit qui sont à la mode dans tous les tems; c'est en celles-là que l'on diroit que nôtre Moliere est plus fertile que les Comiques de l'antiquité. Il a des

Digitized by Google

assure (c) qu'il savoit cela par experience autant qu'homme du monde. Je m'en rapporte à un Livre qui a été imprimé sous le titre d'*Histoire de la*

beautés qui disparoîtroient dans les versions, & à l'égard des païs où le goût n'est pas semblable à celui de France: mais il y en a un grand nombre d'autres qui paroîtroient dans toutes sortes de Traductions, & de quelque goût que les Lecteurs fussent, pourvû qu'ils entendissent l'essence des bonnes pensées.

qu'on en fait est, que sa mere assuroit que dans son déreglement, si on en excepoit Moliere, elle n'avoit jamais pû souffrir que des gens de qualité, & que pour cette raison sa fille étoit d'un sang fort noble: c'est aussi la seule chose que la pauvre femme lui a toujours recommandée, de ne s'abandonner qu'à des personnes d'élite. On l'a crû fille de Moliere, quoiqu'il

(c) *Qu'il savoit par experience les chagrins des maris jaloux, ou qui ont bien la verité...* Moliere *sujet de l'être*] J'ai lû dans un petit Livre imprimé l'an 1688. intitulé, *Histoire de la Guerin, autrement femme & veuve de Moliere*, que *l'on a donné moins de louanges à Moliere que l'on n'a dit de douceurs à sa femme*; qu'elle étoit *fille de la défunte Bejard Comedienne de campagne, qui faisoit la bonne fortune de la quantité de jeunes gens de Languedoc dans le temps que l'heureuse naissance de sa fille. C'est pourquoi*, ajoûte l'Auteur, *il seroit très-difficile, dans une galanterie si confuse, de dire qui en étoit le pere; tout ce*

ait été depuis son mari; cependant on n'en sait pas éposa la petite Bejard, dit ce même Livre, quelque temps après avoir établi sa Troupe à Paris. *Il fit quelques Pieces de Theatre*, & entr'autres la Princesse d'Elide: sa femme, qui joüa le Rôle de la Princesse, *parut avec tant d'éclat, qu'il eut tout le loisir de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la Cour*: car *à peine fut-elle arrivée à Chambort, où le Roi donnoit ce divertissement, qu'elle devint folle du Comte de *** & que le Comte de *** devint fou d'elle.* „ On fit apercevoir Moliere, que le grand soin

Digitized by Google

la Guerin, auparavant femme & veuve de Moliere; & dont je donne quelques fragmens. Ce qu'il y a de

„ qu'il avoit de plaire au „ Public lui ôtoit celui „ d'examiner la conduite „ de sa femme ; & que „ pendant qu'il travail- „ loit pour divertir tout „ le monde, tout le mon- „ de cherchoit à divertir „ sa femme. La jalousie „ réveilla dans son ame „ la tendresse que l'étude „ avoit assoupie. Il cou- „ rut aussi-tôt faire de „ grandes plaintes à sa „ femme, en lui repro- „ chant les grands soins „ avec lesquels il l'avoit „ élevée, la passion qu'il „ avoit étouffée, ses ma- „ nieres d'agir, qui a- „ voient été plûtôt d'un „ Amant que d'un Mari; „ & que pour recompen- „ se de tant de bontés „ elle le rendoit la ri- „ sée de toute la Cour. „ La Moliere, en „ pleurant, lui fit „ une espece de con- „ fidence des senti- „ mens qu'elle avoit eus „ pour le Comte de *** „ dont elle lui jura que „ tout le crime avoit été „ dans l'intention, & „ qu'il falloit pardonner „ le premier égarement „ d'une jeune personne, „ à qui le manque d'ex- „ perience fait faire d'or- „ dinaire ces sortes de „ démarches; mais que „ les bontés qu'elle re- „ connoissoit qu'il avoit „ pour elle, l'empêche- „ roient de retomber „ dans de pareilles foi- „ blesses. Moliere per- „ suadé de sa vertu par „ ses larmes, lui fit mil- „ le excuses de son em- „ portement, & lui re- „ montra avec douceur, „ que ce n'étoit pas assez „ pour la reputation que „ la pureté de la con- „ science nous justifiât, „ qu'il falloit encore que „ les apparences ne fus- „ sent pas contre nous, „ sur tout dans un sie- „ cle où l'on trouvoit „ les esprits disposez à „ croire le mal, & fort é- „ loignez de juger des „ choses avec indulgen- „ ce. Elle recommença „ bien-tôt sa vie avec „ plus d'éclat que jamais „ ... continuë ce même „ Livre, & Moliere aver- „ ti par des gens mal in- „ tentionnez pour; son „ repos, de la conduite „ de son épouse, renou- „ vella ses plaintes avec „ plus de violence qu'il „ n'avoit encore fait, il

Digitized by Google

le plus étrange eſt que dans ce Livre on a dit que

» la menaça même de la » cuſée d'une choſe dont
» faire enfermer. La Mo- » elle étoit innocente;
» liere outragée de ces » qu'il n'avoit qu'à pren-
» reproches, pleura, s'é- » dre des meſures pour
» vanouit, & obligea ſon » une ſeparation, & qu'el-
» mari, qui avoit un » le ne pouvoit plus
» grand foible pour elle, » ſouffrir un homme qui
» à ſe repentir de l'avoir » avoit toûjours conſer-
» miſe en cet état. Il » vé des liaiſons parti-
» s'empreſſa fort à la faire » culieres avec la De
» revenir, en la conjurant » Brie, qui demeuroit
» de conſiderer que l'a- » dans leur maiſon, & qui
» mour ſeul avoit cauſé » n'en étoit point ſortie
» ſon emportement, & » depuis leur mariage.
» qu'elle pouvoit juger Cette De Brie étoit une
» du pouvoir qu'elle a- Comedienne de la Trou-
» voit ſur ſon eſprit, pe que Moliere trouva
» puiſque malgré tous établie à Lyon la premie-
» les ſujets qu'il avoit re fois qu'il y joüa; il de-
» de ſe plaindre d'elle, vint amoureux de cette
» il étoit prêt de lui femme, & en fut aimé, &
» pardonner, pourvu il l'attira enſuite dans ſa
» qu'elle eût une con- Troupe.
» duite plus reſervée. » Les ſoins que l'on
» Un époux ſi extraor- » prit pour appaiſer la
» dinaire auroit pû lui » Moliere furent inuti-
» donner des remords, » les, elle conçut dès ce
» & la rendre ſage; ſa » moment une averſion
» bonté fit un effet tout » terrible pour ſon mari;
» contraire, & la peur » & lorſqu'il ſe vouloit
» qu'elle eut de ne pas » ſervir des privileges
» trouver une ſi belle oc- » qui lui étoient dûs par
» caſion de s'en ſeparer, » le mariage, elle le trai-
» lui fit prendre un ton » toit avec le dernier
» fort haut, lui diſant » mépris. Enfin elle por-
» qu'elle voyoit bien par » ta les choſes à une telle
» qui ces fauſſetés lui é- » extremité, que Molie-
» toient inſpirées: qu'el- » re, qui commençoit à
» le étoit rebutée de ſe » s'apercevoir de ſes mé-
» voir tous les jours ac- » chantes inclinations,

Digitized by Google

sa femme étoit sa fille, ce qui n'est nullement vrai. Au

» consentit à la rupture » autant qu'il put; mais
» qu'elle demandoit in- » comme il étoit alors
» cessamment depuis leur » dans une de ces pleni-
» querelle. Si bien que » tudes de cœur si con-
» sans Arrêt du Parle- » nuës par les gens qui
» ment, ils demeurerent » ont aimé, il ceda à
» d'accord qu'ils n'au- » l'envie de se soulager,
» roient plus d'habitude » & avoüa de bonne foi
» ensemble. Cependant » à son ami, que la ma-
» ce ne fut pas sans se » niere dont il étoit for-
» faire une fort grande » cé d'en user avec sa
» violence que Moliere » femme, étoit la cause
» resolut de vivre avec » de l'accablement où il
» elle dans cette indiffe- » se trouvoit. Chapelle,
» rence; & si la Raison » qui le croyoit être au
» lui faisoit regarder sa » dessus de ces sortes de
» femme comme une per- » choses, le railla de ce
» sonne que sa conduite » qu'un homme comme
» rendoit indigne des ca- » lui, qui savoit si bien
» resses d'un honnête » peindre le foible des
» homme, sa tendresse lui » autres hommes, tom-
» faisoit envisager la pei- » boit dans celui qu'il
» ne qu'il auroit de la » blâmoit tous les jours;
» voir sans se servir des » & lui fit voir que le
» privileges que donne le » plus ridicule de tous
» mariage. Il y révoit un » étoit d'aimer une per-
» jour dans son jardin » sonne qui ne répond
» d'Auteuil, quand un de » pas à la tendresse qu'on
» ses amis, nommé Cha- » a pour elle. Pour moi,
» pelle, qui s'y venoit » lui dit-il, je vous a-
» promener par hazard, » vouë que si j'étois as-
» l'aborda, & le trouvant » sez malheureux pour
» plus inquiet que de » me trouver en pareil
» coûtume, il lui en de- » état, & que je fusse
» manda plusieurs fois le » fortement persuadé que
» sujet. Moliere, qui eut » la personne que j'aime-
» quelque honte de se » rois accordât des fa-
» sentir si peu de constan- » veurs à d'autres, j'au-
» ce pour un malheur si » rois tant de mépris
» fort à la mode, resista » pour elle, qu'il me

Digitized by Google

Au reste il avoit une facilité inconcevable à faire

» gueriroit infailliblement de ma passion: » encore avez-vous une » satisfaction que vous » n'auriez pas si c'étoit » une Maîtresse; & la » vengeance qui prend » ordinairement la place » de l'amour dans un » cœur outragé, vous » peut payer tous les » chagrins que vous cause vôtre épouse; puis» que vous n'avez qu'à » la faire enfermer: ce » sera même un moyen » assuré de vous mettre » l'esprit en repos. Mo» liere, qui avoit écouté » son ami avec assez de » tranquilité, l'interrompit pour lui demander s'il n'avoit ja» mais été amoureux. » Oui, lui répondit » Chapelle, je l'ai été » comme un homme de » bon sens doit l'être; » mais je ne me serois » pas fait une si grande » peine pour une cho» se que mon honneur » m'auroit conseillé de » faire; & je rougis pour » vous de vous trouver » si incertain. Je voi bien » que vous n'avez encore » rien aimé, lui repon» dit Moliere, & vous » avez pris la figure de » l'Amour pour l'Amour » même. Je ne vous rapor» terai point une in» finité d'exemples qui » vous feroient connoî» tre la puissance de cet» te passion; je vous fe» rai seulement un recit » fidele de mon embar» ras, pour vous faire » comprendre combien » on est peu maître de » soi, quand elle a une » fois pris sur nous l'as» cendant que le tempe» rament lui donne d'or» dinaire. Pour vous re» pondre donc sur la con» noissance parfaite que » vous dites que j'ai du » cœur de l'homme, par » les portraits que j'en » expose tous les jours » au Public, je demeu» rai d'accord que je » me suis étudié autant » que j'ai pû à connoî» tre leur foible; mais » si ma science m'a ap» pris qu'on pouvoit fuir » le peril, mon expe» rience ne m'a que trop » fait voir qu'il étoit » impossible de l'éviter; » j'en juge tous les jours » par moi-même. Il fait » ensuite l'histoire de son » mariage, & après quel-

Digitized by Google

faire des Vers; mais il ſe donnoit trop de liberté (*d*) d'in-

„ques reflexions il ajoû-
„ te: Je me ſuis donc de-
„ terminé à vivre avec
„ elle comme ſi elle n'é-
„ toit pas ma femme:
„ mais ſi vous ſaviez ce
„ que je ſouffre, vous
„ auriez pitié de moi:
„ ma paſſion eſt venuë à
„ un tel point, qu'elle
„ va juſqu'à entrer avec
„ compaſſion dans ſes in-
„ terêts; & quand je
„ conſidere combien il
„ m'eſt impoſſible, de
„ vaincre ce que je ſens
„ pour elle, je me dis
„ en même temps qu'elle
„ peut-être la même
„ difficulté à détruire
„ penchant qu'elle a d'ê-
„ tre coquette; & je me
„ trouve plus de diſpoſi-
„ tion à la plaindre qu'à
„ la blâmer. Vous me di-
„ rez ſans doute qu'il
„ faut être Poëte pour
„ aimer de cette maniere;
„ mais pour moi je croi
„ qu'il n'y a qu'une ſorte
„ d'amour, & que des gens
„ qui n'ont point ſenti de
„ ſemblables delicateſſes,
„ n'ont jamais aimé vé-
„ ritablement.... N'ad-
„ mirez-vous pas, ajoû-
„ ta-t-il, que tout ce
„ que j'ai de raiſon ne
„ ſerve qu'à me faire
„ connoître ma foibleſſe

„ ſans en pouvoir triom-
„ pher? Je vous avouë
„ à mon tour, lui dit
„ ſon ami, que vous êtes
„ plus à plaindre que je
„ ne penſois; mais il
„ faut tout eſperer du
„ temps; continuez ce-
„ pendant à vous faire
„ des efforts.... &c.

Voilà quel étoit le ſort de ce bel Eſprit. Au mi-
lieu des acclamations de toute la Cour, brillant de gloire, l'admiration des Païs étrangers, il étoit rongé de mille chagrins domeſtiques; ſon bonheur & le repos; il n'avoit pas même la conſolation de haïr la perſonne qui lui cauſoit tant de trouble. C'eſt ici que l'on pouvoit dire, *Medecin, gueri-toi toi-même*: Moliere, qui divertiſſez tout le Public, divertiſſez vous-même. Vous joüez tout le monde, vous donnez de ſi bons conſeils aux pauvres cocus; profitez tout le premier de vos railleries. Il a peut-être dit

Digitized by Google

ce que j'ai dit ailleurs dans la ſeconde Epître du Livre ſecond:

(*d*) d'inventer de nouveaux termes, & de nouvelles

Prætulerim scriptor delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere, & ringi.....
J'aimerois mieux passer pour le plus chetif de tous les Auteurs, & être content; que d'avoir un si grand esprit, & un genie si admiré, & souffrir tant d'inquietudes.

(*d*) *Trop de liberté téque; quòd Furium vete-*
d'inventer de nouveaux rem Poëtam dedecoraſſe lin-
termes & de nouvelles ex- *guam Latinam ſcripſit hu-*
preſſions.] Prenez bien *jusmodi vocum ficticioribus,*
garde qu'on ne blâme ici *que mihi quidem neque ab-*
que l'excès de ſa liberté; *horrere à Poëticâ facultate*
car au fond, on ne nie *viſa ſunt, neque dictu pro-*
pas qu'il ne s'en ſervît *fatuque ipſo tetras aut in-*
bien ſouvent d'une ma- *ſuaves eſſe, ſicuti ſunt qua-*
niere très-heureuſe, & *dam alia ab illuſtribus*
qui a été utile à nôtre *Poëtis ficta duré & ranci-*
Langue. Il a fait fai- *dè. Quæ reprehendit autem*
re fortune à quelques *Caſellius Furiana, hæc ſunt:*
phraſes, & à quelques *quod terram in lutum ver-*
mots qui ont beaucoup *ſam lutescere dixerit, &*
d'agrémens; & ſi quel- *tenebras in noctis modum*
que Grammairien en ju- *factas, noctescere, &c.*
geoit d'une façon toute Au reſte il n'y a point de
contraire, il meriteroit meilleure forge de nou-
d'être traité comme ce- veaux mots que la Co-
lui qui cenſura le Poëte medie: car ſi elle pro-
Furius d'avoir inventé duit quelque nouveauté
certains mots Latins, qui de langage qui ſoit bien
abregeoient le diſcours, reçuë, une infinité de
& qui n'avoient rien de gens s'en emparent tout
rude pour les oreilles de- à la fois, & la répan-
licates, ſelon ces paro- dent bien-tôt au long &
les d'Aulu-Gelle, livre au large par de frequen-
18. chapitre onziéme: tes repetitions. On ne
Non hercle idem ſentio cum peut conteſter legitime-
Caſellio vindice Gramma- ment aux bons Auteurs
tico, ut mea opinio eſt-haud, le droit de forger de
quaquam erudito. Verum nouveaux mots, puiſque
hoc tamen petulanter inſci- ſans cela les Langues ſe

Digitized by Google

velles expressions ; il lui échapoit même fort (e) sou-

voient toûjours pauvres, celebre, *qu'on ressent plus* steriles, languissantes. *le manquement qu'a naître* On peut voir ce que dit *Langue de certains mots,* sur ceci Vossius, & plu- *quand on traite des matie-* sieurs autres Ecrivains. *res de Science, que quand* On doit donc, generale- *on parle, ou qu'on écrit des* ment parlant, demeurer *choses communes de la vie* d'accord que Moliere a- *civile.* Cet Auteur parle voit droit d'enrichir de ainsi dans une Preface, nouveaux termes les ma- où il rend raison de la li- tieres du Theatre, où il berté qu'il s'est donnée avoit acquis une si gran- d'inventer les mots *Phi-* de reputation : mais ce *losophismes, Philosophistes,* que l'on peut pretendre, *advertance*, &c. Il est sûr c'est qu'il abusoit quel- qu'un Poëte Comique quefois de son droit : car n'est pas aussi excusable il faut se souvenir que que les Philosophes, qui ces sortes de matieres ne pour s'exprimer sont o- sont point sentir à ceux bligés de forger des mots; qui les traitent la pau- une necessité indispensa- vreté d'une Langue, au- ble y contraint ceux-ci. tant que la sentent les C'est ce qui fait faire cet- Ecrivains des matieres te plainte au Poëte Lu- dogmatiques. *Il faut a-* crece dans son premier *vouer*, dit un Auteur Livre, Vers 137, & 830,

Nec me animus fallit Graiorum obscura reperta,
Difficile inlustrare Latinis versibus esse
(Multa novis verbis praesertim cùm sit agendum)
Propter egestatem Linguæ, & rerum novitatem.

Nunc & Anaxagoræ scrutemur Homoeomeriam,
Quam Graci memorant, nec nostrâ dicere linguâ
Concedit nobis patris sermonis egestas.

Il est difficile, si je ne me trompe, dit ce Poëte, *que la Langue Latine, à cause de son peu d'expression, m'en fournisse d'assez heureuses pour traiter des recherches obscures des Grecs, parce qu'il faut des termes nouveaux, & que la matiere est nouvelle.*

Digitized by Google

(e) souvent des barbarismes. Vous trouverez dans les *Jugemens des Savans*, composez par Monsieur Baillet, ce qu'il faut juger de son talent.

Quelques-uns pretendent que la gloire de l'invention

Examinons maintenant, dit-il ailleurs, *l'opinion d'Anaxagore, que les Grecs appellent Homœomerie, & que nôtre Langue ne peut exprimer par un autre nom, à cause de sa pauvreté.*

Ce n'étoit pas seulement à cause des loix de la Quantité que Lucrece se trouvoit dans la disette : car ceux qui se servoient de la Prose en philosophant, se plaignoient de manquer de mots. Seneque dans sa cinquante huitiéme Epître s'exprime ainsi: *quanta verborum nobis paupertas, imo egestas sit, nunquam magis quàm hodierno die intellexi. Mille res incidérunt, cùm forte de Platone loquerèmur, quæ nomina desiderarent, nec haberent; quædam verò cùm habuissent, fastidio nostro perdidissent. Quis autem ferat in egestate fastidium?* Je *n'ai jamais*, dit ce Philosophe, *mieux reconnu le besoin, ou plûtôt la disette que nous avons de quantité de mots. Comme nous parlions de Platon par occasion, il s'est rencontré mille choses qui avoient besoin de nous, & qui toutefois n'en avoient point; d'autres encore qui en avoient eu autrefois, mais qui les avoient perdus, parce que l'on s'en étoit dégoûté. Est-il possible d'avoir du dégoût dans l'indigence?*

Il est bon de remarquer en passant, la double source que Seneque nous indique de la pauvreté des Langues : l'une est, qu'on n'a point encore trouvé certains mots ; l'autre est, qu'on en laisse tomber plusieurs dans le non usage. Mais il faut aussi remarquer que les Romains, lors même qu'ils ne compposoient que des Epigrammes, se plaignoient qu'ils ne trouvoient pas les mots qu'il leur eût fallu ; comme on peut voir par ce qu'en dit Pline le Jeune dans sa dix-huitiéme Lettre du quatriéme Livre. Ainsi il faut conclure que nôtre Moliere a pû sentir les mêmes besoins, & qu'à cause de cela il a dû avoir

Digitized by Google

tion n'appartient pas à Moliere, & qu'il profita beaucoup des (f) Comedies que les Italiens avoient jouées à Paris. On a tort de dire que Monsieur Despreaux chan-

son recours à l'invention. Il faut enfin remarquer qu'il en est dans les Langues comme à l'égard des productions de la Nature, où *generatio unius est corruptio alterius*; la naissance d'un mot vient pour l'ordinaire de la mort d'un autre. Cela est vrai principalement en France, & ainsi l'on ne peut pas esperer que nôtre Langue cesse jamais d'être disetteuse.

(e) *Il lui échapoit..... des barbarismes.*] J'en pourrois marquer cent exemples; mais je me bornerai à deux, que je tire d'une Piece que l'on a mise à la tête de ses Oeuvres dans quelques editions. C'est un Remerciment au Roi: il y donne un tour merveilleux, & peut-être n'a-t-il rien fait de meilleur en matiere de petits Ouvrages. Remarquez ces quatre Vers: Moliere s'adresse à sa Muse & lui dit qu'elle peut aisément étendre le compliment qu'elle fait au Roi.

Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenans bienfaits, que, sans les meriter,
Sa liberale main daigne sur vous répandre.

Cela veut dire, selon le sens de l'Auteur, que sa Muse avoit reçu de grands bienfaits, encore point: mais selon la Grammaire, cela signifie, qu'encore que le Roi ne meritât point ces bienfaits, il ne laissoit pas de les répandre sur la Muse de Moliere. C'est donc s'expliquer barbarement. Voici l'autre exemple, qui est tiré de la même Piece.

Les Muses sont de grandes promettenses,
Et comme vos faveurs les caressenses,
Vous ne manqueriez pas sans doute par le bec.

Digitized by Google

changea de langage après la mort de ce grand Comique : il l'avoit loüé vivant, il le blâma mort, si l'on en veut croire certains Censeurs

Le sens de l'Auteur est j'avance : car j'ai seulement à prouver qu'il y a des gens qui assurent que les Comedies Italiennes, représentées à Paris, servirent d'original à Moliere ; c'est un discours dans un Livre intitulé, *Le Livre sans nom* : „ Si „ les Comediens Italiens, „ dit ce Livre, n'eussent „ jamais paru en France, peut-être que Moliere ne seroit pas devenu ce qu'il a été. Je „ sai qu'il connoissoit parfaitement les anciens Comiques ; mais „ enfin il a pris à nôtre „ Theatre ses premieres „ idées. Vous savez que „ son Cocu imaginaire „ est *il Ristratto* des Italiens : Scaramouche „ interrompu dans ses „ amours, a produit ses „ Fâcheux : ses Contretemps ne sont que, Arlequin Valet étourdi : „ ainsi de la plûpart de „ ses Pieces : & dans ces „ derniers temps, son „ Tartuffe n'est-il pas „ nôtre Bernagasse ? A la „ verité il a excellé dans „ ses portraits, & je „ trouve ses Comedies si

quelque sa Muse ressemble- roit à ses sœurs, qui ont beaucoup de babil ; mais manqueroit pas de caquet manquent. Remarquez bien que par *barbarisme* je n'entens pas des expressions ou des paroles tirées des autres Langues, & inconnuës à la Françoise ; j'entens un arrangement qui choque les regles, & que nos bons Grammairiens regardent comme barbare.

On voit dans le même Poëme, *Marquis ridicule*, terme barbare. Oo y voit, *prévenant* autre terme barbare ; car le mot, *prevenant*, n'est en usage qu'au figuré, & ne signifie pas un homme qui a passé devant d'autres.

(f) *& qu'il profita beaucoup des Comedies que les Italiens*] La preuve que je vais donner sera tirée d'un livre anonyme ; mais n'importe, puisqu'il est imprimé, il suffit à justifier ce que

Digitized by Google

ignorans : la verité est qu'il ne cessa point de le loüer quand il le vit dans le tombeau. Il lui reprocha seulement (*g*) d'avoir eu trop de complaisance pour le Parterre ; censure raisonnable à certains

„ pleines de sens, qu'on point suspect ? non, vous
„ devroit les lire com- répons-je, je croi que
„ me des instructions s'il avoit fait l'Art Poë-
„ aux jeunes gens, pour tique pendant la vie de
„ leur faire connoître le Moliere, il n'y auroit
„ monde tel qu'il est. pas moins mis la censure

(*g*) *d'avoir eu trop de complaisance pour le Parterre.*] Moliere étoit ainsi dire, essentielle à mort quand Monsieur son sujet : elle contient Despreaux le loüa dans une observation très-le- la septiéme de ses Epî- gitime, & qui devroit tres, autant, ou plus être une regle inviola- qu'il n'avoit fait dans sa ble, si l'on ne faisoit des seconde Satyre, qu'il lui Comedies que pour les avoit adressée. C'est donc faire imprimer : mais très-injustement que l'on comme elles sont prin- a dit que M. Despreaux cipalement destinées à l'avoit loüé par politi- paroître sur le Theatre, que, & par la crainte en presence de toutes sor- d'en être raillé publique- tes de gens, il n'est point ment, soit qu'il ne dît juste d'exiger qu'elles rien à son avantage, soit soient bâties selon le qu'il n'osât le critiquer. goût de M. Despreaux. Mais enfin, me direz- Voici ce qu'il a dit dans vous, il le critiqua lors le troisiéme Chant de qu'il n'y avoit plus rien son Art Poëtique :
à craindre ; cela n'est-il

Etudiez la Cour, & connoissez la Ville ;
L'une & l'autre est toûjours en modeles fertile ;
C'est par là que Moliere illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ;
Quitté pour le bouffon, l'agreable & le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule, où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.

Digitized by Google

tains égards, injuste, à tout prendre. Ces Vers que le P. Bouhours composa à la loüange de Moliere, sont les meilleurs qu'il ait jamais composez, si l'on s'en rapporte au jugement de Monsieur Menage. Vous trouverez ces Vers au second Tome des Observations de Monsieur Menage sur la Langue Françoise, page 15. Je ne sai si les Italiens trouvent à leur goût les Comedies de Moliere traduites en leur Langue par un homme de leur nation transplan-

Il semble que Monsieur Despreaux ait voulu, par ces Vers, blâmer Moliere, de ce qu'il a travaillé non seulement pour les esprits fins & pour les gens grossiers. Il a eu ses raisons, & il eût pû dire ce que l'Auteur du Livre sans nom dit en semblable cas: „ Ces plaisanteries, lui „ dis-je, ne sont pas „ desagreables dans vos „ Comedies, le mal est „ qu'elles ne sont pas tou- „ tes également bonnes. „ J'en conviens, me dit- „ il, mais elles ne plaisent pas de divertir „ certaines jeunes gens „ qui ne viennent à nô- „ tre Theatre que pour „ rire, qui rient de tout, „ & souvent sans savoir „ pourquoi. Nous jouons „ souvent devant ces sortes de gens, & il faut „ leur donner des plaisanteries de leur portée, faute de quoi on trouveroit souvent une grande solitude dans nôtre Theatre. Je suis fâché, lui dis-je, que vous aïez presque quitté vos anciennes Pieces; elles étoient du goût de toutes les personnes de bon sens; on y trouvoit plusieurs choses utiles pour les mœurs, & vôtre Theatre étoit un lieu où j'ose dire qu'en y voyant le ridicule du vice, on se sentoit porté, même par la seule Raison, à prendre le parti de la vertu. Si nous ne representions que nos anciennes Pieces, me dit-il, nôtre Hôtel seroit peu frequenté; & je vous répondrai ce que Cinthio répondit autrefois à Monsieur de Saint Evremond, que l'on verroit mourir de faim de bons Comediens avec des Comedies excellentes.

Digitized by Google

planté en Allemagne (*h*). Il est plus difficile dans un Ouvrage de cette nature que dans d'autres, de communiquer à une version toutes les beautés de l'original. Au reste ce que j'ai rapporté du penchant de nôtre Moliere pour la Comedie, se trouve avec de (*i*) nouvelles circonstances dans un Livre

Pour rendre justice à de Terence au Prologue Moliere, il est à propos de l'Andrienne : de bien peser les paroles

Poëta cùm primùm animum ad scribendum appulit,
Id sibi negotî credidit solùm dari,
Populo ut placerent quas fecisset Fabulas.

Lorsque Terence se mit à travailler pour le Theatre, il crut qu'il ne devoit avoir pour but que de faire en sorte que ses Pieces pussent plaire, & divertir le peuple.

Il faut aussi considerer que les frais des Comedies sont grands, & que l'usage de la Comedie étant de divertir le peuple aussi bien que le Senat, il faut qu'elle soit proportionnée au goût du Public, c'est à dire, qu'elle soit capable d'attirer beaucoup de monde ; car sans cela elle ne fût-elle qu'un elixir de pensées rares, ingenieuses, fines au-souverain point ; elle ruineroit les Acteurs, & ne serviroit de rien.

(*h*) *de leur nation transplanté en Allemagne*] Cet Auteur qui a traduit en Italien les Oeuvres de Moliere, se nomme Nicolas di Castelli, & prend la qualité de Secretaire de l'Electeur de Brandebourg. Il a fait imprimer à Leipsic cette Traduction à ses dépens l'an 1698. en quatre volumes in douze.

Remarque. On ne sait pas bien dans quel esprit M. Bayle a fait la Remarque ci-dessus : il semble qu'il soit surpris que les Oeuvres de Moliere ayent été traduites en Italien Cependant il est certain que les Comedies de cet excellent Auteur ont été traduites en Allemand, & imprimées à Francfort, avec le François à côté. Il s'en est fait aussi une Traduction Angloise, dont il s'est fait plusieurs

Digitized by Google

vre de Monsieur Perrault, intitulé, *Eloges des Hommes Illustres de ce siecle.* On sera bien-aise d'apprendre ce que (*k*) devint après la mort de Moliere

Editions à Londres.

(*i*) *penchant..... la Comedie se trouve avec de nouvelles circonstances dans M. Perrault.*] Moliere est un des Hommes Illustres dont Monsieur Begon, Intendant de Justice & Marine, a fait graver les portraits, & dont il a procuré au Public. l'Eloge historique. Monsieur Perrault, qui a écrit ces Eloges, assure que *Moliere naquit avec une telle inclination pour la Comedie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire Comedien. A peine eut-il achevé ses études, où il réussit parfaitement bien, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge & de son goût, & prit la resolution de former une Troupe de Comediens, pour aller dans les Provinces jouer la Comedie. Son pere..... le fit solliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette pensée*: & n'ayant pû rien gagner par leurs remontrances, ni par les promesses qu'ils lui firent de sa part, *il lui envoya le Maître chez qui il l'avoit mis en pension pendant les premieres années de ses études..... mais bien loin que le Maître lui persuadât de quitter la profession de Comedien, le jeune Moliere lui persuada d'embrasser la même profession..... Sa Troupe étant formée, il alla jouer à Rouen, & de là à Lyon, où ayant plu au Prince de Conti, &c.* Tout le reste de l'Eloge est bien curieux.

(*k*) *Ce que devint après la mort de Moliere la Troupe.*] Voici ce que j'ai trouvé sur ce sujet dans un Ouvrage de Monsieur Chapuzeau, intitulé, *Le Theatre François.* „ Cette Troupe, „ avant que d'être établie au Palais Royal, „ avoit fait connoître „ son merite à Paris, „ sur les Fossés de Nesle „ & au Quartier de Saint „ Paul; à Lyon, & en „ Languedoc: elle avoit „ passé avec raison pour „ la plus forte de la „ campagne. Les deux „ freres Bejar, & Du „ Parc, étoient du nom„ bre de ses principaux

Digitized by Google

liere la Troupe de Comediens dont il avoit été le chef. Cela peut fort servir à faire connoître le merite de cet Auteur.

RE-

„ Acteurs. Du Croisi, „ Troupe du Marais, &
„ chef d'une Troupe de „ la Troupe du Palais
„ campagne, & la Gran- „ Royal. Cette Troupe
„ ge très-bon Comedien, „ du Marais avoit été
„ se joignirent avec eux. „ établie en 1620. sous
„ Elle occupa quelque „ le titre de la Trou-
„ temps la Salle du Petit „ pe du Roi. Monsieur
„ Bourbon, en s'acommo- „ Colbert fut chargé de
„ dant avec les Come- „ faire choix des plus
„ diens Italiens, que l'on „ habiles Acteurs, qui
„ y avoit déja établis. „ restoient dans la Trou-
„ Ensuite le Theatre du „ pe du Palais Royal,
„ Palais Royal lui fut „ & des plus habiles de
„ ouvert, & elle y re- „ celle du Marais, &
„ presenta jusqu'au com- „ d'en former une belle
„ mencement du Carê- „ Troupe, sous le nom
„ me 1673. Moliere é- „ de la Troupe du Roi.
„ tant mort dans ce „ Elle fut établie dans la
„ temps-là, il y eut qua- „ ruë Mazarine, dite au-
„ tre Comediens de sa „ trement des Fossez de
„ Troupe qui prirent „ Nesle, & commença
„ parti dans celle de l'Hô- „ à se montrer en pu-
„ tel de Bourgogne; & „ blic le Dimanche 9. de
„ comme ceux qui res- „ Juillet 1673. Le Thea-
„ toient ne furent pas en „ tre du Palais Royal &
„ état de continuer, il „ celui du Marais fu-
„ plut au Roi de reduire „ rent interdits aux Co-
„ re en un seul Corps la „ mediens.

RE-

Digitized by Google

RECUEIL

DES

EPIGRAMMES,

EPITAPHES,

Ou autres Pieces en Vers, tant Latines que Françoiſes,

Faites par divers Auteurs, ſur Monſieur de Moliere, & ſur ſa mort.

Digitized by Google

Digitized by Google

TANCES
POUR MONSIEUR
DE MOLIERE.

En vain mille jaloux Eſprits,
Moliere, oſent avec mépris
Cenſurer un ſi bel Ouvrage:
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la poſterité.

Ta Muſe avec utilité
Dit plaiſamment la verité;
Chacun profite à ton Ecole,
Tout en eſt beau, tout en eſt bon,
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte Sermon.

Que tu ris agreablement!
Que tu badines ſavamment!
Celui qui ſut vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis ſous le nom de Terence,
Sut-il mieux badiner que toi?

Laiſſe gronder tes Envieux,
Ils ont beau crier en tous lieux,
Que c'eſt à tort qu'on te revere;
Que tu n'es rien moins que plaiſant:
Si tu ſavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

Digitized by Google

EPITAPHE.

SOus ce tombeau gisent Plaute & Terence,
Et cependant le seul Moliere y gît;
Leurs trois talens ne formoient qu'un Esprit,
Dont le bel Art rejouissoit la France.
Ils sont partis, & j'ai peu d'esperance
De les revoir, malgré tous nos efforts:
Pour un long temps, selon toute apparence,
Terence & Plaute & Moliere sont morts.

AUTRE.

CI gît, parmi les Trépassez,
Qui jouoit un chacun d'une hardiesse extrême
Mais ce fameux bouffon n'en savoit pas assez
Pour empêcher la Mort de le jouer lui-même.

AUTRE.

CI gît sous cette froide Biere
Le fameux Comique Moliere,
Mais je ne sai pas s'il y dort:
Car lui, qui sut tout contrefaire,
Ne fit jamais si bien le mort.

AUTRE.

CI gît Moliere, c'est dommage;
Il faisoit bien son personnage:
Il excelloit sur tout à faire le Cocu;
En lui seul, à la Comedie,
Tout à la fois nous avons vû
L'Original & la Copie.

Digitized by Google

EPIGRAMME.

QUoi, c'eſt donc le pauvre Moliere
Qu'on porte dans le Cimetiere,
S'écrierent quelques Voiſins!
Non, dit certain Apoticaire,
C'eſt le Malade Imaginaire,
Qui veut railler les Medecins.

AUTRE.

J'Ai de tous les états découvert le myſtere;
Des Grands & des Devots, du Marquis, du Vulgaire;
Jouant le Medecin, je me ſuis échoué;
Je meurs ſans Medecin, ſans Prêtre & ſans Notaire;
J'ai joüé la Mort même, & la Mort m'a joüé.

AUTRE.

IL eſt paſſé, ce Moliere,
Du Theatre dans la Biere;
Le pauvre homme a fait faux bon;
Ma foi ce renommé Bouffon
N'a pas ſû ſi bien contrefaire
Le Malade Imaginaire,
Qu'il fait le mort tout de bon.

AUTRE.

OUi, ſept Villes pour Homere
Eurent jadis des debats;
Chacune s'en diſant la Mere,
Le vouloit avoir: mais las!
A l'égard du grand Moliere,
Dont Paris fait tant de cas,
Le ſort ſe trouve tout contraire,

Digitized by Google

Et la difference est entiere,
Même chose ce n'est pas.
A-t-il fermé la paupiere,
Dans sa mort imaginaire,
Son corps, après son trépas,
Trouve à peine un Cimetiere.

EPITAPHE.

GY gît le Terence François,
Qui merita pendant sa vie
De divertir, malgré l'envie,
Le plus sage de tous les Rois.
Il a poussé l'esprit Comique
Jusques au dernier de ses jours;
La Mort en arrêtant le cours,
Il a fini par le Tragique.

EPIGRAMME.

CI dans son Art c'est être un Ouvrier parfait,
Que de bien savoir trait pour trait
Imiter la Nature,
Moliere asseurément doit être estimé tel;
Michel-Ange, Le Brun, & toute la Peinture,
Comme lui n'ont pû faire un Mort au naturel.

AUTRE.

FAcheux, Bigots, Cocus, Medecins, Avocats,
Ignorans & Savans, Nobles, Bourgeois, Prelats,
J'ai tout joüé; la Mort même a craint ma satire;
J'ai fait, pour la berner, un genereux effort;
Elle m'en a puni; mais enfin je puis dire:
Avoir joüé jusqu'à la Mort.

AU-

Digitized by Google

AUTRE.

MOliere n'eſt pas mort, c'eſt une erreur de ſuivre
La foi que de ce bruit on veut par tout ſemer;
S'il a rendu l'eſprit qu'on a vû l'animer,
Deux mille autres le font revivre.

EPITAPHE.

CI gît l'illuſtre Auteur d'une juſte Satire,
Du ſiecle corrompu le fleau terraſſant,
Dont le trépas, quoique recent,
Donne à beaucoup de gens l'audace de médire:
On ne voit toutefois que le Cagot ſoûrire,
Ou le Medecin innocent,
A ce qu'un Marquis ſot en dit en grimaſſant,
Parce qu'il a voulu tous trois les interdire.
Montre-toi plus ſage, Paſſant,
Et ſi ton cœur reconnoiſſant
Se plut à ſa façon d'écrire,
Adreſſe en ſa faveur des vœux au Tout-puiſſant,
Et donne quelques pleurs à qui te fit tant rire.

AUTRE.

PAſſant, ici repoſe un qu'on dit être mort.
Je ne ſai s'il l'eſt, ou s'il dort:
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir;
C'eſt un tour qu'il joüe à plaiſir;
Car il aimoit à contrefaire.
Quoi qu'il en ſoit, ci gît Moliere;
Comme il étoit grand Comedien,
S'il fait le mort, il le fait bien.

Digitized by Google

STANCES
SÚR LA MORT
DE MOLIERE.

DAns le même temps que mourut
Ce grand, cet illuſtre Moliere,
On dit que la Parque voulut
Lui donner un Apoticaire.

Un Medecin mourut auſſi,
D'une ſcience aſſez profonde;
Un Procureur en fit ainſi,
Allant plaider dans l'autre monde.

Voilà de bonnes gens enſemble,
Un Procureur, un Medecin,
Un Apoticaire; & me ſemble
Que Moliere eſt le Paſſe-fin.

Le Medecin voyant Moliere,
Lui dit d'un ton de goguenard:
Hé bien, Malade Imaginaire,
Vous voilà pris comme un Renard,

Survint auſſi l'Apoticaire,
Qui lui dit, mais d'un ton plus doux,
Si vous aviez pris un cliſtere,
Vous ne ſeriez point avec nous.

Le Procureur prit la parole,
Et lui dit, parlant de tous deux:
Ils ont joüé ſi bien leur Rôle,
Qu'ils m'ont fait venir avec eux.

Mo-

Digitized by Google

Moliere alors prenant parti,
Dit au Procureur: Je vous prie,
Faisons enrager ces gens-ci,
Et je ferai vôtre Partie.

De peur d'oublier son métier,
Le Procureur dit à Moliere:
Ne leur donnez point de quartier,
Et j'aurai soin de vôtre affaire.

Moliere avec son Procureur
Ayant commencé cette guerre,
Le Medecin, l'Apoticaire,
Se sont enfuis tous deux de peur.

Par tout se rendent effroyables
Moliere, & les Procureurs;
Puisque même parmi les diables
Ils jettent d'horribles terreurs.

EPITAPHE.

CI gît qui savoit l'art de rire
Aux dépens de tout l'Univers;
Et d'assaisonner ses bons Vers
Du sel piquant de la Satire.
D'un stile agreable & bouffon,
Qui ne fut jamais trouvé fade,
Il a joüé Sain & Malade,
Homme, Femme, Jeune & Barbon.
Le Cocu, le Jaloux, le Plaisant, le Critique,
Le Gentilhomme & le Bourgeois,
Le Marquis & le Villageois,
Ont été le sujet de sa Veine Comique:
Heureux s'il n'avoit pas enfin
Attaqué l'Hypocrite, avec le Medecin:
Ces derniers lui gardant une haine intestine,
L'ont laissé sans secours descendre au monument,
Le Medecin sans Medecine,
Et le Bigot sans Sacrement.

LES

Digitized by Google

LES MEDECINS VANGEZ,

OU

LA SUITE FUNESTE

DU

MALADE IMAGINAIRE.

DEpuis long-temps une erreur ſans ſeconde
Dans l'eſprit des Mortels regnoit abſolument.
Et dans tous les recoins du monde
Son pouvoir s'étendoit univerſellement,
Quand un des grands hommes de France,
Moins renommé par ſa naiſſance
Que celebre par ſes Ecrits,
Reconnoiſſant cette chimere,
Voulut, en la rendant vulgaire,
Deſabuſer juſqu'aux moindres Eſprits.
Ce fut cet homme incomparable,
Cet excellent Peintre des mœurs,
Moliere enfin, de qui la plume inimitable
Voulut des Medecins, par un trait admirable,
Repreſenter les brutales humeurs.
Il conhut que l'idolatrie
Que les hommes ont pour la vie,
Etoit le ſeul fondement de leur Art;
Et que bien loin de ſoulager nos peines,
Leur eſprit n'avoit d'autre égard
Que de tirer profit des foibleſſes humaines.
Comme dans un vivant Tableau,
Nous remarquons dans ſa Piece derniere,

Qu'un

Digitized by Google

Qu'un homme se faisant Malade Imaginaire,
Se croit, étant très-sain, proche de son tombeau;
Qu'un Medecin plein d'arrogance
Entretient par son ignorance
Cette erreur ridicule; & par un soin fatal,
Loin qu'à la dissiper son esprit s'étudie,
Il augmente sa maladie,
Pour d'autant plus profiter de son mal.
Par des Ordonnances severes,
Il lui prescrit, dans l'espace d'un mois,
Douze purgations, quinze ou seize clisteres,
Sans les Sirops, desquels son caprice fait choix.
C'est ce qui nous fait voir que de la Medecine
L'Art fut trouvé plus pour nôtre ruine,
Que pour nôtre soulagement;
Puisque, pour peu de mal que puisse avoir un homme,
L'excès des remedes l'assomme,
Ou corrompt la bonté de son temperament;
Et ces Docteurs pleins d'avarice
Se font riches à nos dépens;
Et qu'au lieu que chez les Marchands
Nous prenons simplement ce qui nous est propice,
Il nous faut, chez ces gens, loin de ce qui nous sert,
Prendre le poison qui nous perd;
Et loin qu'aucun dégoût au refus nous obstine,
Il faut non seulement, par un fâcheux destin,
Que nous payions nôtre assassin,
Mais encore le fer dont il nous assassine.
C'est ce que cet illustre Auteur
Dans sa Piece nous fit paroître;
Mais en nous le faisant connoître,
Il attira lui-même son malheur:
Les Medecins d'intelligence,
Aspirans tous à la vangeance,
Chercherent les moyens de se la procurer,
Et par une mort exemplaire
Ils conclurent enfin qu'il falloit réparer
Le tort qu'à leur savoir sa plume avoit pû faire.
Cependant l'execution
Leur en paroissant difficile,
D'autant que près de lui leur science inutile

Ne

Digitized by Google

Ne leur en fournissoit aucune occasion,
Poussez d'une fureur extrême,
Ils conjurerent la Mort même
D'entreprendre ce coup pour eux;
Et pour plus aisément la porter à le faire,
Le plus âgé, d'un air respectueux,
Lui parla de cette maniere:
Souveraine des Rois, Maîtresse des Humains,
Qui tenez de leurs jours le dessin en vos mains,
Et de qui le suprême & redoutable empire
S'étend également sur tout ce qui respire;
Voyez d'un œil benin vos pauvres Substituts,
Les humbles Medecins à vos pieds abattus,
Qui dans l'accablement d'un desespoir extrême,
Ne peuvent recourir qu'à leur Princesse même.
Vous ne savez que trop avec quels soins heureux
Chacun de nous travaille à contenter vos vœux;
Que pour faciliter vôtre atteinte mortelle,
Nous dissipons des corps la vigueur naturelle;
Et que sans le secours de nos medicamens,
Les hommes pourroient vivre encore plus long-
temps:
Cependant ce n'est pas pour vanter nos services,
Ni demander le prix de tous nos sacrifices,
Que nous osons ici paroître devant vous:
Nous ne nous prosternons, Madame, à vos genoux,
Que pour vous demander justice de Moliere:
C'est lui qui nous détruit dans l'esprit du vulgaire,
Et qui sur son Theatre ose à tous faire voir
Que nôtre interêt seul fait tout nôtre savoir;
Que nous n'avons des maux aucune connoissance;
Que de nous les Humains tirent peu d'assistance;
Et que loin de savoir l'art de les secourir,
Nous ne les gueriſſons qu'en les faisant mourir.
Jugez à quel mépris cet homme nous expose.
Mais quoique vous dussiez prendre en main nôtre
cause,
Et détruire qui cherche à nous détruire tous;
Vous ne devez vanger, grande Reine, que vous.
Oui, cet impertinent, par une audace extrême,
Va jusqu'à vous joüer sur son Theatre même;
Et par sa feinte mort, qu'au Public il fait voir,

H

Digitized by Google

Il brave de vos traits l'invincible pouvoir.
Vangez-vous donc, Madame, & de son insolence
Punissez l'orgueilleuse & coupable licence:
Montrez, en le perçant de veritables coups,
Qu'on ne se moque point impunément de vous;
Que vous savez braver qui, comme lui, vous brave;
Que le plus grand Mortel vous est moins qu'un esclave,
Quand il a du mépris pour vôtre autorité:
Et c'est à quoi conclut nôtre humble Faculté.
La Mort, à ce discours, furieuse, emportée,
D'un transport non accoûtumé,
Prend de ses traits mortels le plus envenimé;
Et pour ne plus trouver sa fureur arrêtée,
Elle quitte les Medecins,
Qui ne penetrans pas ses funestes desseins,
Croyent avoir perdu leur peine:
Et puisqu'elle fuit sans leur répondre rien,
Elle leur témoigne assez bien
Qu'elle ne pretend pas satisfaire leur haine.
Cependant à ce coup fatal
La cruelle trop empressée,
Ne croit pas son offense assez bien effacée,
Si Moliere ne meurt dans le Palais Royal.
Elle entre, elle en approche, & veut se satisfaire;
Mais voyant qu'il la brave, & que tout au contraire
D'exciter de l'horreur, elle augmente les ris,
Pleine de honte & de furie,
Elle quitte la Comedie,
Et va l'attendre à son logis.
C'est là que l'illustre Moliere
Arrive malheureusement,
Et trouve en son Apartement
Cette barbare meurtriere.
A peine est-il entré, que d'un trait inhumain,
Conduit par sa funeste main,
Elle rend sa rage assouvie;
Et sortant de ce lieu d'un pas précipité,
Laisse, pour mieux marquer sa noire cruauté,

Ce

Digitized by Google

Ce grand Homme à la fois sans parole & sans vie.
Telle quand sortant du combat
Paroît une Amazone après une victoire,
Telle, après son assassinat,
Parut aux Medecins la Mort pleine de gloire.
Ne craignez plus, dit-elle avec un ton hautain;
Celui qui de vôtre Art détrompoit le Vulgaire,
Celui qui m'outrageoit, & vous étoit contraire,
Vient d'être percé de ma main:
Travaillez donc pour mon Empire;
Pour l'agrandir employez-vous;
Et puisque je suis pour vous,
Sachez que désormais nul n'osera vous nuire.
Alors les Medecins, d'un ton plein de transport,
Crierent tous, Moliere est mort.

EPITAPHIUM
PRO
MOLLERIO COMOEDO.

Hic facunde jaces facetiarum,
Molleri, Arbiter & Pater jocorum,
Salsi dramatis Artifex & Actor.
Ausus quæ Proceres fecare & Urbem.
Plaudentes simul, & simul frementes
Moras utilibus docere ringis;
Et ridens vitium vafer notabas,
Ipse sic melior Catone censor.

MA-

Digitized by Google

MADRIGAL.

QUand Moliere employant de l'Art les plus beaux traits,
Nous peignit des Humains les differens portraits,
Nous dûmes nos plaisirs à son rare genie:
Mais il ne doit qu'à lui cet honneur sans égal,
D'avoir été l'Original,
Dont la France jamais ne verra de Copie.

PLACIDIS MANIBUS

JOANNIS BAPTISTÆ POQUELINI MOLLERII

COMICORUM SUI SÆCULI

Poëtarum facilè Principis,

EPITAPHIUM.

HIc situs est vitiorum hominum, dum viveret, hostis,
Illos cùm scriptis, voce vel argueret.
Dicendo verum vi iis non ipse pepercit.
Huic Deus ut parcat, Lector amice, roga.

Tra-

Digitized by Google

Traduction de l'Epitaphe ci-dessus.

CI gît cet ennemi des vices de son temps;
De qui la voix fit autant que la plume.
Il fut par l'une & l'autre, en délassant nos sens,
Des severes leçons corriger l'amertume.
Homme, qui que tu sois, qui l'eus pour ton Censeur,
N'épargnant pas tes mœurs ni ta personne,
Pour le payer des soins qui t'ont rendu meilleur,
Prie au moins que Dieu lui pardonne.

FAUSTIS MANIBUS
JOANNIS BAPTISTÆ
POQUELINI MOLLERII
EPITAPHIUM.

PLaudebat, Moleri, tibi plenis aula Theatris:
Nunc eadem mœrens post tua fata gemit.
Si risum nobis movisses parcius olim,
Parcens heu lachrymis tingeret ora dolor.

SONNET.

LA Parque m'a surpris, personne ne l'ignore;
Son coup fut aussi prompt que le feu des éclairs,
Mais mon renom fameux dans le bas Univers,
Malgré ce choc mortel, m'y fera vivre encore.

Les fleurs que dans ses champs l'Helicon voit éclore,
Reçurent de mes soins mille ornemens divers;
On ne peut rien trouver de si beau que mes Vers,
Et de son propre encens Apollon les honore;

Le

Digitized by Google

Le plus grand Roi du monde en vanta les attraits;
Hippocrate gemit sous l'effort de leurs traits,
Et le vice avec eux se vit toûjours en guerre.

Un faux zele pourtant à la fin m'entreprit;
Mais pendant qu'à mon corps on refusoit la terre,
Le Ciel s'ouvrit sans peine à mon divin esprit.

EPITAPHE.

PAssant, qui que tu sois, arrête,
Fai pour moi ce dernier effort;
Et si te divertir d'un Mort
Te paroît chose assez honnête,
Viens, à ma très-humble requête,
Rire un moment de mon folâtre sort.

Pendant que j'ai vécu, j'ai fait la guerre aux vices;
Personne n'échapoit à mes heureux caprices:
J'ai fait voir des Bigots le dehors imposteur,
Raillé des Medecins l'Art funeste & menteur:
J'ai berné les Cocus; & puisqu'il faut tout dire,
Même exposé la Mort aux traits de ma satire.

Mais helas! par malheur pour moi,
La Mort n'entend point raillerie;
Et je connois, à sa furie,
Qu'il ne faut jamais rire avec plus fin que soi.

Elle a voulu punir ma bouche temeraire
Par un funeste évenement;
Et lorsque je souffrois un mal imaginaire,
Je suis mort effectivement.
Adieu, va-t'en, je t'en convie,
Et verse quelques pleurs en faveur de mon sort:
Mais on a, par malheur, tant ri pendant ma vie,
Que je ne m'attens pas qu'on pleure après ma mort.

AU-

Digitized by Google

AUTRE.

MOliere est dans la fosse noire,
On dit qu'il est mort tout de bon.
Pour moi je n'en saurois rien croire;
L'acte est trop serieux pour être d'un bouffon.

SONNET IRREGULIER.

C'est un Medecin qui parle.

MOliere est mort; quelle étrange nouvelle!
Comment sans en fremir apprendre ce revers!
Il est mort, oui sans doute, & la Parque cruelle
De ce monstre, sans nous, a purgé l'Univers.

Que vôtre injustice est étrange!
Destins, ignoriez-vous quel est nôtre pouvoir?
Et ne deviez-vous pas savoir
Le plaisir que l'on goûte alors que l'on se vange?

Quoi donc, sera-t-il dit qu'avec impunité
L'ennemi de la Faculté
Porte parmi les morts le fruit de sa victoire?

Si nous avions encor ce chagrin à souffrir,
Que ne nous laissoit-on, au moins pour nôtre gloire,
La consolation de le faire mourir?

FIN.

561406

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google